ΧΗΣ ΙΑΤΡΕΙΟΝ

Digitized by the Internet Archive
- in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeconomierurale02vani

ŒCONOMIE

RURALE.

TOME SECOND.

ÉCONOMIE

RURALE.

TOME SECOND.

ŒCONOMIE
RURALE,
TRADUCTION DU POEME
DU P. VANIERE,
INTITULÉ
PRÆDIUM RUSTICUM.

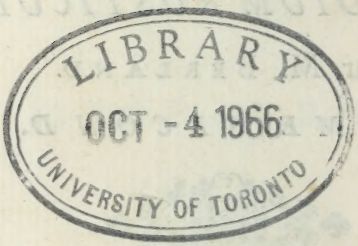
Par M. BERLAND.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LVI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

S
515
V354
62



1130140

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE SEPTIÉME.

Premiére partie de l'année ruſtique.

Le Printems et l'Été.

Le Printems et l'Été.

IL convient maintenant que je diviſe l'année par ordre de ſaiſons, & que je donne aux fermiers une idée générale des travaux de la campagne avant de traiter chaque matiére en particulier. O vous qui faites valoir vos terres par les mains d'autrui, ſi vous craignez d'entrer dans ces petits détails ruſtiques, ne

LE PRINTEMS ET L'ETÉ.

refuſez point d'en prendre cette première connoiſſance.

Vous avez l'habitude d'accuſer les aſtres ou de reprocher à la terre ſa pareſſe & ſon repos, parce qu'elle ne vous donne plus que rarement de fertiles moiſſons. Cependant les influences des aſtres ſont les mêmes; la terre, cette mere bienfaiſante des hommes, ne ſe reſſent point de la vieilleſſe, & ſes productions ne ceſſent point après tant de ſiécles: mais c'eſt la culture qui la rend féconde, & perpétue ſa jeuneſſe; c'eſt par un travail aſſidu, c'eſt par le fer que les hommes renouvellent ſa fertilité. Si elle ne répond pas à nos vœux comme autrefois, ce n'eſt point ſa vieilleſſe qu'il faut en accuſer, c'eſt nous-mêmes.

Eloge de la vie champêtre.

Avides du revenu ſans être au fait des travaux qui le produiſent, nous donnons à ferme nos terres à des fripons de fermiers qui en négligent la culture, au lieu que les hommes du premier âge les labouroient eux-mêmes. Un maître ne rougit point de ſe voir donner des leçons par ſes do-

meſtiques, de faire toujours de nouveaux eſſais, & de n'apprendre l'agriculture qu'à grands frais par le nombre de fautes qu'il fait. LE PRINTEMS ET L'ETÉ.

Nous mettons ridiculement notre eſprit à la torture pour connoître le cours des aſtres & la cauſe du flux & du reflux de la mer, & nous négligeons la culture de la terre ſans laquelle les villes ſeroient deſertes; nous rougiſſons d'acquérir une ſcience(1) à laquelle cependant notre goût nous raméne malgré nous, & qui fait la force & la richeſſe d'un royaume. Eſt-il en effet un revenu plus certain que celui d'un fond de terre bien cultivé? (2) Eſt-il diſcipline plus propre à former de bonnes troupes que la vie ruſtique? D'un habile laboureur on tire un brave ſoldat; la faim, le froid, le travail ne l'inquiétent point, il ſupporte tout; c'eſt avec des laboureurs que Rome autrefois a dompté l'univers; les(3) Scipions, ces deux foudres de guerre, cultivoient leur champ & manioient la bêche & le rateau de la même main qui renverſa les murs de Carthage.

LE PRINTEMS ET L'ETÉ.

Il n'y a point de mœurs plus pures que celles des laboureurs ; leur vie eſt ordinairement longue & ſans crime, & l'ambition, ni la ſoif des richeſſes ne les tourmentent point. Auſſi (4) Dieu créa-t-il le premier homme au milieu des tréſors de la campagne. Si la race humaine a vû dans la ſuite quelques ſiécles d'or, c'eſt pour les laboureurs que ces ſiécles ont été fortunés ; & s'il reſte quelques traces de ces tems heureux, c'eſt à la campagne qu'on les retrouve : c'eſt-là qu'habite la religion & qu'on rend à l'Etre Suprême le culte qui lui eſt dû ; c'eſt-là que l'amitié joint la fidélité à la candeur ; les haines n'y ſont point implacables, & la tempérance & l'amour du travail y maintiennent la juſtice & la piété. * Le

* Cet endroit eſt imité de Cicéron. *Orat. pro Roſc. Amer. In urbe luxuries creatur, ex luxuriâ exiſtat avaritia neceſſe eſt, ex avaritiâ erumpat audacia, inde omnia ſcelera ac maleficia gignantur. In ruſticis moribus, in victu arido, in hac horridâ incultâque vitâ iſtiuſmodi maleficia gigni non ſolent; cupiditates porrò quæ poſſunt eſſe in eo qui ruri ſemper habita-*

séjour des villes, au contraire, invite au luxe, le luxe rend avare, & l'avarice se permet tous les crimes. C'est pourquoi, excitons & réveillons cet ancien goût qu'on avoit pour la campagne, & enseignons aux laboureurs une méthode de vivre * qui est la nourrice de toute vertu, la compagne de la bonne foi & la maîtresse des bonnes mœurs.

LE PRINTEMS ET L'ÉTÉ.

Il y a des maîtres qui savent rendre le gosier flexible, il y en a qui montrent à faire des pas en mesure, d'autres qui enseignent aux hommes l'art de manier le fer pour se tuer promptement, & qui par malheur l'enseignent trop bien.

Afin que l'agriculture se félicite aussi d'avoir un maître, & qu'elle ait ses préceptes, j'assignerai à chaque saison de l'année différens travaux; j'indiquerai les ouvrages qu'il faut se hâter de faire dès le com-

rit, & in agro colendo vixerit, quæ vita maximè disjuncta à cupiditate, & cum officio conjuncta.

* *Vita autem rustica parcimoniæ, diligentiæ, justitiæ magistra est.* Ibidem.

Le Printems et l'Eté.

mencement du printems, ceux que l'été & l'automne exigent, & les travaux que l'hiver permet aux Laboureurs tant au-dehors qu'à la maiſon.

Le commencement de l'année.

Depuis que le Fils coéternel de Dieu s'eſt fait homme, & que ſa Divinité incorporée à la race humaine nous a laiſſé les tréſors de ſa grace, nos années commencent leur révolution du jour que cette adorable victime s'offrit en ſacrifice, & lava dans ſon ſang les crimes du genre humain. C'eſt à cette époque que remonte l'Ere chrétienne, & c'eſt depuis la mort de Jeſus-Chriſt que l'on compte une nouvelle ſuite de ſiécles.

Pour moi je ſuivrai la nature pour guide. Le printems qui raméne un ciel pur, & qui rouvre le ſein de la terre engourdie, fera auſſi l'ouverture de l'année avec ſes doigts de roſe, & je chanterai ſa verte jeuneſſe avant de parler des triſtes jours de l'hiver : car les quatre ſaiſons de l'année imitent parfaitement les quatre âges de la vie.

LE PRINTEMS ET L'ÉTÉ.

Les quatre saisons de l'année.

On diroit que l'Univers rajeunit au printems : un suc vivifiant fait enfler tous les germes. Les moissons nouvellement écloses, tendres encore & sans force, commencent à peine à se lever de terre. Les champs sont plus animés, Zéphire leur sourit plus tendrement, ses aîles folâtres se parfument sur les fleurs qu'il caresse, leur agréable émail est le prélude de la terre, & annonce ses productions.

L'année est dans la force de son âge quand le printems finit & que l'été commence : paroît ensuite l'automne abondante, la tête ornée de fruits mûrs ; vient enfin l'hiver à la chevelure blanche, avec le froid & la lenteur d'un vieillard.

C'est pourquoi dès que le soleil par son retour relegue l'hiver sous la zone glaciale, & que le printems rend aux arbres leurs feuilles & leur ombrage, à la terre son gazon, aux oiseaux leurs concerts, à l'univers ses plaisirs ; le Laboureur plus diligent quitte son foyer & prépare ses ustenciles ; & plein du plaisir que

Le Printems et l'Eté.

lui donne le riant tableau de la nature, il cultive ses champs & augmente leur ornement par ses travaux.

Déja la séve monte au haut des ceps, leur écorce s'attendrit & s'enfle, les bourgeons paroissent. Déja la vigne développant ses boutons, vous montre, heureux Vigneron, ses grappes naissantes, réclame vos soins par ses dons, & vous avertit de réparer la haye qui la borde, de provoquer la séve par le fer, de labourer autour des plants, de déraciner les ronces & les mauvaises herbes, & de les bruler au-loin lorsqu'elles sont séches : autrement elles reprendront racine, & repousseront dans tout le champ en plus grande abondance.

Il faut labourer la terre.

Il faut remettre les bœufs à la charrue pour ouvrir les jachéres, tandis que la terre est facile à remuer & qu'elle n'est pas séche, pourvu cependant qu'elle ne soit pas imbibée de pluie, de peur que les guerets trop humides & trop gras quand on les retourne, ne puissent ensuite être

briſés par le ſoc, ni amollis par la pluie & l'haleine des zéphirs.

LE PRINTEMS ET L'ÉTÉ.

Lorſque le laboureur dès les premiers mois de l'année fait paſſer la charrue dans une terre difficile à ouvrir, examinez ſouvent le travail des ouvriers & des bœufs, & ne vous croyez aſſuré qu'il n'y a plus de terre qui n'ait été rompue & pulvériſée, que quand vous pourrez enfoncer ſans peine une perche dans les ſillons, en l'y préſentant de côté.

LES PRAIRIES.

Pendant l'hiver où les gelées engourdiſſent la terre & tiennent l'herbe cachée, permettez aux bœufs de fouler impunément vos prairies; mais lorſque le printems renaît, que les fleurs commencent à ſe mêler au gazon, & que les prairies portent la livrée de Flore, faites paître au loin vos beſtiaux ſur le bord des riviéres, de peur qu'en foulant l'herbe naiſſante, ils ne ruinent eux-mêmes leurs eſpérances par leur peſanteur. N'allez pas alors, bergeres, voler de fleurs en fleurs pour aſſortir un bouquet, & n'en cueillez pas

LE PRINTEMS ET L'ETÉ.

de côté & d'autre pour les jetter enſuite ; ne dédaignez pas les violettes que vous tenez en vos mains pour arracher les tendres hyacintes & gâter avec vos pieds folâtres toute l'herbe d'une prairie.

Que le laboureur ſoit le ſeul à y aller au printems, afin d'arracher les pierres, de déraciner les joncs & d'enlever tout ce qui pourroit porter obſtacle aux coups de la faulx ; qu'il applaniſſe toutes les petites éminences qui défigurent une prairie & qui ſont l'ouvrage de la taupe lorſqu'elle creuſe la terre pour s'y loger.

Les prairies mêmes dégénérent avec le tems, ſi on ne les engraiſſe avec du fumier. Faites diſparoître par la culture, la maigreur invétérée d'un terrein : mais ſi vos travaux & vos amendemens n'améliorent point leur fond ſtérile ; ſi malgré le ſecours d'un ruiſſeau favorable les racines deſſéchées ne produiſent que peu d'herbe parmi beaucoup de jonc, faites labourer cette terre par des taureaux vigoureux ; qu'on la

béche le plus profondément qu'il fera poſſible, & qu'après que les racines auront été retournées ſur la ſuperficie, on les extirpe entiérement ; ſemez-y enſuite du bled ; ce changement de ſemence y fera venir des moiſſons qui vous dédommageront avec uſure ; après quoi cette terre vous donnera de verds pâturages comme auparavant. LE PRINTEMS ET L'ETÉ.

Mettez en état de bonne heure les ruiſſeaux qui doivent rafraîchir vos prairies pendant la chaleur de l'été ; que vos rigoles aillent toujours en diminuant, à l'imitation des conduits de la ſéve dans une feuille d'arbre ; voyez comme d'un grand canal elle paſſe dans de plus petits, pour ſe communiquer à la feuille entiére. Ainſi la rigole, où l'eau ſe dégorge d'abord, doit être la plus large, & ſituée dans un endroit élevé pour diſtribuer l'eau aux plus petites, & porter au loin la fraîcheur & la vie aux herbes mourantes. Il faut auſſi étendre le fumier dans la partie la plus haute & la plus expoſée au midi : de-là découlera la fertilité avec

la pluie dans les terreins qui sont plus bas.

LE PRINTEMS ET L'ETÉ.

Le sarclage des Bleds.

La fermiére a aussi pendant le printems ses travaux & ses occupations ; les bleds sont déja levés & commencent déja à être agités par les vents ; mais les herbes stériles ont poussé en même-tems : la fatale yvraie & la folle avoine vont suffoquer Cérès, si dès le matin avec une troupe de femmes, vous n'avez soin, fermiére, de délivrer les moissons de ces mauvaises herbes : mais n'en laissez pas les gerbes sur vos champs éparses de côté & d'autre: portez-les à l'étable, & donnez les présens de la terre aux bœufs qui la cultivent; leurs travaux méritent votre compassion: par là vous faites du bien aux moissons & aux animaux qui les font venir.

Les Vers à Soie.

D'autres soins vous occuperont, jeunes filles, quand le mûrier développera ses feuilles: comme les vers à soie en font leur nourriture, ces feuilles renaissantes seront pour vous un avertissement de mettre les œufs dans des endroits chauds pour faire éclore ces petits insectes, & de leur

préparer un logement & des provisions.

LE PRINTEMS ET L'ÉTÉ.

Vous changerez donc les claies qui ſont pourries, vous fermerez les croiſées du côté du midi, vous diſpoſerez les tablettes à égale diſtance, & vous formerez de petites cabannes de ſarmens qui ſe terminent en voute, où les vers rangés par ordre filent leur ſoie précieuſe. Vous aurez ſoin auſſi d'écarter les rats & les ſouris pour les empêcher d'entrer dans la maiſon & d'aller ſur les tablettes.

On s'empreſſe de faire tous ces préparatifs dès que les vers à ſoie commencent leur courte carriére, qu'ils donnent les premiers ſignes de vie, mangent peu & demandent peu de ſoin : car lorſqu'ils ſont grands, qu'ils ſe ſont répandus ſur les tablettes & qu'ils mangent les feuilles avec avidité, à peine tous les gens d'une maiſon ſont-ils ſuffiſans pour les ſoigner & les nourrir.

Les jeunes filles doivent cueillir lesfeuilles des mûriers les plusvieux;

Le Printems et l'Eté.

en faire des proviſions & les garder dans des lieux convenables, lorſqu'elles voyent que l'air condenſé forme un nuage épais qui menace de pluie. O vous qui veillez à la garde des vers à ſoie, qui préſidez aux ſoins qu'ils demandent & (5) qui diſtribuez les feuilles ſur les tablettes; n'en cueillez pas, quand la pluie les a rendues humides, ou que la gelée du matin les a fait jaunir; mais tandis que vous allez au loin en chercher d'autres qui ſoient vertes ſans être mouillées, faites bruler au foyer quelques petits morceaux de lard, afin que la fumée graſſe qui s'exhalera dans la chambre & ſur les tablettes, tienne lieu de nourriture aux vers & appaiſe leur faim.

S'il en eſt mort quelques-uns, il faut les jetter & prévenir leur deſtruction générale en changeant leur litiére. Toutes les fois que vous nétoyerez les tablettes & que vous jetterez à terre les feuilles rongées, mettez deſſus quelques autres feuilles vertes; car s'il eſt reſté quelques vers parmi les ordures qu'on a jet-

tées, la faim le fera venir aux feuilles fraîches, & on le tranſportera ſur les tablettes où ſont les autres. Mais lorſque le terrein eſt trop étroit, & peut à peine contenir la quantité de vers que vous avez, diviſez-les en différentes bandes de côté & d'autre : changez de tablettes les vers qui ont fini leur premier ſommeil, rechangez-les encore au ſecond ; & enfin lorſqu'ils ſont au dernier, invitez-les à ceſſer leur nourriture, & à commencer leurs travaux en les cabanant ſur les ſarmens qu'on leur a préparés, afin qu'ils puiſſent s'y attacher & y filer leur ſoie.

Tous les autres animaux réparent leur force par le ſommeil, il n'y a que le ver à ſoie pour qui la nuit n'eſt point un tems de repos. Pendant ſa courte vie il ne jouit que quatre fois des faveurs du ſommeil; il prend ſon repos la tête levée, & reſte ſans mouvement juſqu'au troiſiéme jour, où il commence à s'éveiller & à ſentir la faim : quand les vers à ſoie prennent leur nourri-

LE PRINTEMS ET L'ÉTÉ.

ture, les tablettes retentiſſent d'un bruit ſourd, ſemblable à celui que font entendre les toits quand il pleut.

Le ver à ſoie après qu'il eſt bien raſſaſſié, s'ennuie de la vie, il ſonge à ſes obſéques & à ſe bâtir un tombeau; il monte au haut des fagots de ſarmens qu'on a dreſſés pour ſon travail, & ſon corps y prend différens plis pour attacher à la cabane les premiers brins de ſoie qui ſont la baſe de ſon merveilleux ouvrage.

Jeunes filles qui les ſoignez, demandez au Ciel des jours purs & ſereins; car ſi l'olympe menaçant ſe couvre de ténébres & retentit de coups de tonnerre, comme ſi les fondemens de l'univers alloient s'écrouler; alors le ver à ſoie épouvanté ſort de la cabane, abandonne ſon ouvrage, ſe cache ſous les feuilles & ne retourne plus filer, tant la crainte de la mort le ſaiſit; crainte à la vérité bien excuſable dans un inſecte, (6) puiſque la plupart des hommes ſont auſſi lâches & ont la même foibleſſe.

Mais

LE PRINTEMS ET L'ETÉ.

Mais quand le ciel eſt beau, le ver à ſoie continue ſon ouvrage dans la cabane où il eſt ſuſpendu, & s'enferme dans une étroite priſon, * où il répand les richeſſes que ſon corps receloit ; il donne au coucon la forme d'un œuf; & quoiqu'il s'enveloppe lui-même de ſa ſoie, cependant, ainſi qu'on voit nager le poiſſon dans les étangs à travers l'onde tranſparente, de même lorſque le ver à ſoie diſpoſe ſes premiers fils ſur les rameaux, on peut voir les différens circuits qu'il fait pour entaſſer circulairement les brins de ſoie les uns ſur les autres, juſqu'à ce que ſon tiſſu plus épais forme un nuage autour de lui qui le dérobe à la vûe ; il continue tranquillement cet ouvrage, juſqu'à ce qu'il ait épuiſé la riche toiſon que renfermoit ſon eſtomac ; mais alors il faut que les jeunes filles veillent & prêtent l'oreille au travail qu'elles ne peuvent plus voir, afin que lorſqu'il eſt fini & qu'elles n'enten-

* *Quis poſuit in ventibus ſapientiam?* Job. Chap. 38.

LE PRINTEMS ET L'ÉTÉ.

dent plus de bruit dans l'intérieur du coucon, elles l'arrachent des cabanes de sarmens. On jette ensuite le coucon dans de l'eau bouillante, ou on l'expose au soleil, afin d'étouffer le ver avant que l'ennui le fasse sortir de sa prison.

Autrement il perce le coucon, dans l'impatience où il est de reparoître au jour, de se voir des aîles, d'avoir le front paré de cornes, & d'admirer sa métamorphose en oiseau. Mais il n'a pas assez de confiance dans ses aîles, pour s'élever en l'air & s'exposer à voler. Quand ce nouveau papillon se rappelle son ancienne figure, il s'étonne de sa transformation, il murmure, bat des aîles, ne prend point de nourriture, & reste ainsi sur le morceau d'étoffe brune où on l'a mis, en attendant paisiblement la mort, ou bien il cherche une compagne avec qui il puisse se consoler de sa fin prochaine; & de peur que son espéce ne finisse entiérement avec lui, il donne ses derniers momens à l'amour; ainsi la femelle perpétue sa race par les

œufs qu'elle laiſſe avant de mourir & que l'on conſerve pour l'année ſuivante. LE PRINTEMS ET L'ETE'.

Tandis que la fermiére ſerre à l'abri du ſoleil la ſoie des coucons qu'elle a fait bouillir avant de la dévider, & qu'elle ſe félicite de ſes richeſſes & du ſuccès de ſes travaux; le fermier de ſon côté ſe réjouit de voir une nouvelle proviſion de laine, que ſes brebis lui donnent chaque année avec abondance, & que le retour du printems permet de tondre. Les Brebis tondues.

Cependant le laboureur fait paſſer une ſeconde fois la charrue ſur ſes champs, juſqu'à ce que le tems ſoit venu de faucher les prairies, & que le foin agité par la douce haleine des zéphirs, répande ſes graines ſur la terre. Second labour des champs.

Quoique parmi les brins de foin, il y ait des fleurs récemment écloſes, dont les couleurs mélangées faſſent un agréable émail; le faucheur impitoyable moiſſonne tout, les fleurs comme le foin tombent ſous les coups de la faulx; c'eſt ainſi que Fénaiſon.

LE PRINTEMS ET L'ÉTÉ.

le vieillard languiſſant & le jeune homme vigoureux, le noble & l'artiſan dévoués également à la mort, ſont également moiſſonnés par ſa faulx. Les fleurs & le foin ſont mêlés indifféremment dans le même tas. (7) Ainſi la mort terraſſe également du pied les Rois ſuperbes & les humbles Laboureurs, le Prince & le Fermier, & leurs os confondus ont indiſtinctement la terre pour tombeau.

Mort du Dauphin & du Duc de Bourgogne.

Mais helas ! pourquoi me ſouviens-je des Rois & de la mort ? c'eſt rouvrir une plaie qui n'eſt pas encore fermée ; on ne peut que verſer des larmes lorſqu'on ſe rappelle ces tems funeſtes qui firent le deüil général de la France.

La mort barbare, après avoir porté le ravage & l'effroi dans les villes, oſa tenter un plus grand crime & s'inſinuer dans l'aſile ſacré des Rois. Pendant ſon cours annuel, le (8) ſoleil vit périr deux Dauphins ; le premier eſt emporté dans ſix jours avec ſa tendre moitié, le fils ſuit peu de tems après ſon pere, & le

même cercueil l'enferme pour jamais avec sa chére épouse.

LE PRINTEMS ET L'ETE'.

Déja la guerre & la faim, sources de crimes & de larmes, de concert avec les maladies, avoient dépeuplé les villes. Touché de ces malheurs publics, le Duc de Bourgogne se dévoue lui-même à la mort, prie Dieu de se laisser fléchir & de le prendre pour derniére victime. Vous l'écoutâtes, Dieu Puissant! Mais s'il falloit une mort de plus pour vous appaiser, deviez-vous épargner le peuple qui vous offroit le sacrifice de ses jours? Et le sang de plusieurs citoyens ne pouvoit-il racheter le salut d'une tête si chére?

Grand Dieu, c'est assez de colére, n'abaissez pas votre bras levé pour nous frapper, & à moins que vous n'ayez formé le dessein d'exterminer toute la nation, n'aigrissez pas encore par une perte nouvelle, les regrets de celles que nous avons déja faites. Laissez-vous desarmer, épargnez les jours du seul Prince qui nous reste, & de qui maintenant dépendent le bonheur

LE PRINTEMS ET L'ETE'.

& la conſervation des François. Pour vous, LOUIS, Auguſte Prince, qui grand par vos armes, & plus grand encore dans l'adverſité, reconnoiſſez un Etre Suprême que vous adorez; élevez votre courage, calmez cette profonde douleur que toute la France partage avec vous, & n'augmentez pas l'affliction de votre peuple par des regrets éternels. Si nous avons quelque conſolation à eſpérer, c'eſt de vous que nous l'attendons. Votre petit-fils laiſſe un rejetton qui fait l'eſpérance de l'Etat. Ce cher enfant, privé de ſon ayeul & de ſon pere, & le cœur gros de ſoupirs, fond en larmes à vos pieds. Modérez ſa douleur; hélas! il ne ſent pas encore l'importance de la perte qu'il fait; donnez-lui un ſûr aſile dans votre ſein; montrez-lui, s'il eſt poſſible, un viſage riant; ne refuſez pas vos tendres baiſers à cet Enfant aimable. Il vous reſte pour apprendre de vous par héritage l'art fameux de gouverner les peuples; daignez lui répéter pluſieurs fois ces

leçons de gouvernement que vous mettez si bien en pratique, & concevez de lui les plus hautes espérances : car si votre premier fils étoit si grand ; si le second Dauphin instruit par vos exemples & les documens de son pere étoit encore plus grand, que devez-vous attendre de votre arriére petit fils, héritier des vertus réunies de ses trois Ayeux? Muse, c'en est assez : & si vous ne pouvez arracher de votre cœur le trait qui le perce, séchez du moins vos larmes ; reprenez vos instructions, continuez de parler des prairies, & cherchez dans de pénibles travaux un léger soulagement à votre douleur.

LE PRINTEMS ET L'ETÉ.

Il faut serrer le foin lorsqu'il n'est plus verd, qu'il a été retourné pendant plusieurs jours avec la fourche, & qu'il n'est pas trop desséché par le soleil ; car la faim ne forceroit pas les troupeaux ni les taureaux libres du joug, à manger du foin qui n'auroit plus de substance. Mais aussi n'ayez pas l'imprudence de transporter au grenier du foin qui ne

LE FENIL, OU LE GRENIER À FOIN.

LE PRINTEMS ET L'ETÉ.

soit pas sec, il s'enflammeroit subitement, & causeroit des incendies. Pour préserver vos étables & vos maisons de cet accident funeste, il faut qu'en plein air vous mettiez votre foin par tas, & que chaque meule soit élevée en forme de cone, afin que la pluie n'en pénétre pas le cœur, mais s'écoule à terre par les côtés & s'évapore à l'air.

Lorsqu'une riviére par son débordement couvre de limon les tas de foin, vous le mettrez au rebut; les animaux n'en mangeroient pas, à moins que le vent ne répare le dommage de l'eau, & ne nétoye le foin avec le secours d'une nouvelle pluie.

Troisiéme façon qu'il faut donner à la terre.

Remettez pour la troisiéme fois vos bœufs sous le joug, laissez-là vos prairies, & croisez les sillons de votre champ, avant que les mottes de terre durcies par la chaleur de l'Eté puissent résister au soc de la charrue.

L'ébourgeonnement de la Vigne.

Retournez encore à vos vignes, arrachez adroitement avec les doigts les bourgeons naissans qui croissent en quantité autour du cep, & qui fatiguent la souche. C'est ainsi qu'on retranche

retranche à la vigne ſes branches & ſes feuilles ſuperflues; & c'eſt l'opération la plus utile pour la faire fructifier. LE PRINTEMS ET L'ETÉ.

N'oubliez pas vers ce tems de rendre viſite aux arbres fruitiers ; il eſt à propos, quand leurs branches ſont trop chargées de fruit, d'en cueillir pour les alléger.

Lorſque le grain eſt encore en lait, la nielle le brule, ſi après une petite roſée le ſoleil vient à darder ſes rayons avec violence, avant que les épis ſe ſoient délivrés de cette roſée pernicieuſe par le ſecours d'un vent ſalutaire ; il faut donc que deux hommes tendent une corde au-deſſus des bleds, & la paſſent & repaſſent rapidement ſur les épis niellés, afin qu'au défaut du vent ils agitent par le mouvement de la corde les tiges & les épis, & faſſent tomber la nielle. Préſerver les moiſſons de la nielle.

Dès que les épis ſeront venus à leur point de maturité, il ne reſtera plus aux laboureurs dans tout l'univers, que le doux travail de la récolte : car les moiſſons viennent La Récolte

LE PRINTEMS ET L'ÉTÉ.

également dans des climats opposés ; le froid leur eſt avantageux dans la Thrace, comme la chaleur dans l'Egypte ; elles ſont auſſi abondantes dans ces deux pays malgré leur différence; & la nature, qui diſpenſe à tous les peuples les douceurs de la vie, fait naître auſſi dans toutes les terres les doux fruits de Cérès, comme étant la nourriture de tous les hommes la plus ordinaire.

Lorſque les moiſſons jauniſſent & flottent ſur la plaine, lorſque la peſanteur du grain fait coucher l'épi, hommes & femmes ſe diſpoſent aux travaux de la récolte.

De même que dans un danger évident le ſalut de la nation arme tous les citoyens, leur fait quitter les villes & les rend ſoldats pour repouſſer l'ennemi, dès que la trompette guerriére a ſonné la charge : ainſi, quand du haut d'un arbre (9) la cigale appelle par ſon babil importun les moiſſonneurs à l'ouvrage, on les voit armés de faucilles faire tomber les épis dans les champs, & depuis le lever de l'au-

rore jusqu'au coucher du soleil à peine se donnent-ils un peu de relâche; l'espérance qu'ils ont d'une riche moisson, semble tempérer les grandes chaleurs de l'été ; & quoique le soleil au milieu de sa course darde ses rayons brulans sur les hommes & les javelles, provoque la sueur & l'essuie en même tems, les moissonneurs ne cherchent ni l'ombrage ni la fraîcheur, ils se couchent à l'ardeur du soleil pour donner un peu de repos à leurs membres fatigués ; & comme s'ils ne se croyoient pas assez échauffés par l'activité de la chaleur, ils la doublent par la nourriture qu'ils prennent, car ils cueillent de l'ail qui fait les délices de leur table, & en frottent, (10) ou plûtôt en infectent leur pain.

LE PRINTEMS ET L'ÉTÉ.

Après le repas ils se couchent sur la terre, & se livrent au sommeil pour se dédommager des veilles de la nuit qui n'est pas pour eux exempte de travaux ; on serre la récolte, on la met en gerbes qu'on transporte sur des voitures, tandis que la fraîcheur de la nuit resserre

LE PRINTEMS ET L'ETÉ.

le grain dans l'épi, & que la chaleur n'excite point les mouches à tourmenter les bœufs.

(11) L'orge doit être coupée la première parce qu'elle s'égrenne, & que la pellicule qui l'enveloppe s'ouvre d'elle-même ſans le moindre ſoufle de vent. Les avoines ſont de pareille nature, on doit auſſi les couper d'abord.

Enlevez les épis ſans garder aucun ordre (12) avec un peigne de fer, ou coupez-les avec la faucille, & mettez-les par terre en javelles; mais il faut travailler jour & nuit, de peur que des ouragans, ou des troupes d'oiſeaux avec leurs aîles ne faſſent tomber le grain dans les champs.

Raconterai-je, helas! le funeſte accident qui eſt arrivé depuis peu dans mon pays; les bleds & tous les autres fruits de la terre ont été battus & ravagés par la grele. Une ſeule nuit a rendu inutiles les travaux de toute une année. J'ai vû avec douleur la déſolation de nos campagnes, les fromens triſtement ver-

sés, les oliviers affreusement dépouillés de feuilles & de fruits, & nos ceps tout-à-fait nuds sans pampres & sans grappes : malheur qui coutera bien des larmes à la vigne pendant plusieurs années. Mais, cher Lamoignon, illustre Chef de la justice, qui fûtes toujours le pere des malheureux, & qui m'avez, en faveur de ma muse, honoré de votre amitié, j'ai pensé pour ma consolation que vous voudriez bien sur le rapport que je vous ferois de ce malheur, nous faire dédommager de cette perte. LE PRINTEMS ET L'ETE'.

Si les effets de la grele m'ont été funestes, j'ose avancer qu'ils ont servi à m'illustrer par votre crédit : car s'il m'est permis d'avoir de moi-même quelques sentimens avantageux, je me flatte que mes compatriotes conserveront une éternelle reconnoissance du bienfait que je leur ai procuré, telle que mérité-rent autrefois (13) Homére & Virgile, pour avoir sauvé leur pays par la beauté de leurs vers. Je n'oserois pas me comparer à d'aussi

LE PRINTEMS ET L'ETÉ.

grands Poëtes ; mais vous, célébre Lamoignon, vous surpassez leurs protecteurs par l'affection que vous portez aux Muses, & vous les égalez encore par les vertus. La naissance, le mérite, la protection que vous accordez aux Poëtes, la faveur du Prince, la sublimité de votre esprit, si propre à gouverner un Etat, vous rendent égal à Mécéne ; mais afin que le paralléle d'entre vous & le protecteur d'Homére fût fondé, les rébelles ont fait éclore en vous les qualités d'Alexandre ; car non seulement vous les avez réduits par la sagesse de vos conseils, mais vous les avez encore domptés par la hardiesse de vos entreprises & par le succès de nos armes. Aussi l'héréſie vous déteste comme l'appui du Royaume & le soutien de la foi: & depuis peu, faisant retentir les montagnes de ses hurlemens, elle crioit dans son déſespoir que jamais par ses armes elle ne pourroit de votre vivant ramener son culte en France.

Puisque vous élevez ma muse jusqu'aux cieux, & que vous dites que

la campagne vous a donné en moi un Virgile, qu'à ſon tour la campagne protégée par vous à ma recommandation, publie auſſi qu'elle a eu ſon Virgile ; car je ceſſerai d'être ce grand poëte, ſi vous ne continuez d'être mon Mécéne & celui de ma patrie : ſoutenez la célébrité de mon nom avec la même affection qui vous a porté à me le donner, ſi vous voulez faire honneur à votre jugement & confirmer ma réputation. LE PRINTEMS ET L'ETE'.

Après que l'aire a retenti des coups de fleau, & que le grain battu a été nettoyé par les zéphirs, tandis que ſur les côteaux le jus de la vigne ſe cuit au feu du ſoleil, tandis que la terre durcie par la chaleur ne peut être maniée, & permet aux laboureurs un peu de relâche, le village enchanté de ces momens d'inaction, célébre avec ſolemnité les fêtes annuelles qui viennent dans ces tems. On révére ſur-tout le jour de l'Aſſomption où chaque année l'Egliſe rappelle le mémorable triomphe de la Mere de Dieu, Fêtes du village.

LE PRINTEMS ET L'ETÉ.

qui, exempte de la mort, se vit avec applaudissement admise à la Cour céleste par son fils. Cette solemnité se renouvelle, afin que la Vierge bienfaisante daigne en commémoration du sang de Jesus-Christ, secourir les mortels affligés & solliciter auprès de son fils l'accomplissement de leurs vœux.

Grand Prince (*a*), votre illustre Pere (*b*), fameux par sa justice & ses heureux exploits, mais encore plus renommé par l'Auguste fils qu'il nous a laissé dans votre Majesté, ordonna des solemnités pour le jour de l'Assomption, & mit son Royaume sous la protection de la Vierge. C'est par les vœux utiles de ce pieux Monarque, que la Mere de Dieu vous inspire les guerres que vous entreprenez, & vous enseigne à étendre aux siécles à venir, les fruits de vos triomphes, lorsque vous banniſſez l'héréſie qui, comme la peste, porte par tout la ruine & la désolation.

[*a*] Louis XIV. surnommé le Grand.
[*b*] Louis XIII. surnommé le Juste.

Ainſi dès que cette fête eſt arrivée, le village avant toute choſe apporte au temple ſes préſens & ſes offrandes, & pare les autels de fleurs. Jeunes filles, cet article vous regarde, leur ornement & leur propreté ſont commis à vos ſoins. Pour vous, jeune homme, qui, chef du village, avez été choiſi pour être l'arbitre de ſes plaiſirs, pour regler ſes chants & gouverner ſes danſes; gardez-vous pendant l'office divin d'arrêter les habitans dans les hameaux ou dans les villages, par des ſymphonies déplacées. Préſentez-vous au temple dès le matin, faites-y vos offrandes au ſon des inſtrumens, & ſouvenez-vous de conſacrer à Dieu les premiers momens de cette ſainte journée par vos priéres. Notre divin Sauveur, qui né ſous le chaume, s'eſt plû parmi les concerts des Anges à entendre les cantiques des paſteurs, ne dédaigne pas du haut de ſa gloire vos chants & vos accompagnemens champêtres, tout groſſiers qu'ils ſont.

LE PRINTEMS ET L'ÉTÉ.

Mais, déja des hameaux voiſins

LE PRINTEMS ET L'ÉTÉ.

je vois accourir une troupe de villageois, on couvre les tables de cochons de lait, de liévres, de poulets & de canards noyés dans une fausse grasse : Dieu sait, s'il manque à ces festins des fromages au lait, si l'on y boit, & si l'on a le cœur gai ; cependant les convives se levent pour aller où les acclamations de l'assemblée, le son des tambours & des autres instrumens les appellent, & quittent la table & le verre pour la danse.

Les danses.

Tantôt ils occupent tout un canton en se tenant à la file par la main, tantôt ils donnent le bal au milieu d'une place, où de leurs fenêtres les spectateurs peuvent les voir remuer en cadence les bras & les pieds & faire mille contorsions de leur corps ; tantôt ils serpentent entre des ormeaux ; tantôt rompant la chaîne que formoient leurs mains, ils semblent se fuir, se présentent deux ensuite l'un vis-à-vis de l'autre, puis se tournent le dos & par un mouvement prompt & leger reparoissent en face. Souvent les jeu-

nes gens à certain coup d'archet qui les avertit, levent les filles en l'air pour les montrer au peuple enchanté. Quand ils ſont las, on les voit aſſis par bandes, mais auſſitôt ils ſe relevent comme s'ils condamnoient leur repos, & recommencent à danſer & à frapper du pied la terre pour ſe venger ſur elle du tems perdu, après quoi ils retournent à la table pour reprendre de nouvelles forces : déja ils adreſſent des couplets à leurs verres remplis de vin, font l'éloge de Bacchus au mépris d'Amarillis, & noyent dans le jus de la treille l'embarras & le ſouci. LE PRINTEMS ET L'ETÉ.

Outre le plaiſir de la danſe & des inſtrumens il y a différens ſpectacles qui captivent les avides regards du peuple ; d'une part on voit de jeunes garçons & de jeunes filles convoiter de l'œil les marchandiſes d'un mercier qu'il a étalées avec art devant la porte du temple. Les ſpectacles.

D'autre part un eſcamoteur faſcine par ſon adreſſe les yeux de l'aſſemblée, & tout en débitant ſes quolibets, exécute mille tours qu'on

LE PRINTEMS ET L'ÉTÉ.

gageroit impossibles : le villageois imbécille crie au prodige, & dit tout bas en murmurant : *cet homme est un magicien.*

Ce Baladin varie la scéne pour amuser le peuple, & lui fait voir à travers un verre le ciel & les étoiles, les fleurs du printems ou les vagues de la mer irritée ; il lui fait passer ensuite sous les yeux les rois & leurs superbes ministres tout vétus d'or, ou bien des troupes rangées en bataille avec leurs armes éclatantes ; après cela c'est une longue avenue plantée de chênes, & puis une vaste forêt où l'on voit des lions, des ours & des loups cruels errer à leur gré.

D'un autre côté l'on regarde la gent pigmée des marionettes qui montées sur un char font des éclats de rire derriére une toile tendue, puis montrent leur petite taille haute d'un pied tout au plus, ensuite semblent parler, être en dispute, poursuivre leur adversaire avec un bâton, après quoi elles se dérobent aux yeux des spectateurs étonnés.

Là c'eſt une troupe de Bohémiennes dont la mine & l'ajuſtement ſont hideux, & qui révélent aux dupes les décrets du ſort à l'inſpection de la main ; elles donnent au laboureur de hautes eſpérances, & lui promettent qu'il verra couronner ſon amour, malgré ſes doutes.

D'autres traînés ſur des chariots couverts de branches d'arbres, vont dans tout le village célébrer par leurs chanſons les fêtes & les plaiſirs de la campagne ; d'autres enfin ſe défigurent le viſage avec des cornes & la machoire de quelque bête, les enfans les cherchent pour les voir, & les fuient après les avoir vûs, & vont redire à leur mere qu'il y a dans le village des hommes qui font peur, tant ils ont la bouche horrible.

Mais on va ouvrir une nouvelle ſcéne : les jeunes gens du hameau voiſin font un défi à ceux du village ſix contre ſix, les enfans au cerceau roulant, les autres au jeu de cartes, au balon, ou à la courſe. Le Conſul revétu des marques de ſa dignité,

LE PRINTEMS ET L'ETE'.

Le carrousel.

propose les prix. Les jeunes gens les disputent montés sur des chevaux de bois qu'on fait tourner, une bague est attachée à une branche d'arbre, & celui qui l'enfile avec sa lance de dessus son cheval est proclamé vainqueur. Le Consul lui fait décerner les honneurs du triomphe, & lui envoye un bonnet garni de rubans.

Le reste du jour se passe dans la joie & dans les festins, mais la paix ne subsiste pas long-tems; parmi les verres & les flacons Bacchus seme bientôt la discorde, provoque les buveurs à la dispute & les arme de bâtons pour vuider leur querelle; ainsi la joie du village se tourne en deuil par la mort de quelque combattant.

Je ne parlerai point des danses qu'ils réitérent au clair de la lune, des tendres chansons qu'ils répétent bien avant dans la nuit à la porte de leur maîtresse; lorsque Ménalque appelle envain Philis qui est plus sourde que sa porte qu'il assiége, & lorsqu'il peint cette porte ingrate avec du noir du fumée pour

y faire lire ſon dépit. Mais ne parlons plus de joie & de muſique, les inſtrumens ne rendent plus que des ſons triſtes quand la troupe apperçoit l'aurore qui annonce le retour des travaux champêtres. LE PRINTEMS ET L'ETE'.

Fin du ſeptiéme Livre.

REMARQUES

Sur le septiéme Livre.

LE Pere Vanniere divise l'année rustique en quatre saisons, & assigne à chacune d'elles les travaux qui lui sont propres : le printems & l'été sont l'objet de ce Livre : il le commence par l'éloge de la vie champêtre, par l'énumération des biens qui en résultent, & par les soins que demandent les moissons & les prairies dans le printems ; delà il passe aux vers à soie, dont le soin regarde la fermiére, à la tonte des brebis, au second labour des champs & à la fenaison. Il y a ici une fort belle digression sur la mort des enfans de France, après laquelle l'Auteur revient à la coupe des foins, au troisiéme labour des champs, à l'ébourgeonnement de la vigne, & enfin à la récolte. Ce livre est terminé par une description agréable des plaisirs champêtres qui suivent la récolte.

(1) [*A laquelle cependant notre goût nous ramène malgré nous, &c.*] Il semble en effet que nous soyons destinés pour la campagne : ceux qui ne peuvent s'y retirer ont des jardins à la ville ; ceux qui n'en peuvent avoir de plein pied avec leur maison ou de niveau avec leur appartement, s'en font sur des balcons ou sur des terrasses audessus de leur mai-

son ;

ſon ; & quand on n'en peut pratiquer de toutes ces façons, on s'en fait à ſa fenêtre ; moins ils ſont dignes d'attention, plus ce ſont de vifs argumens de la ſecrette inclination qui eſt reſtée dans le fond de notre cœur pour notre premiére vocation. C'eſt ainſi que Céſar & Antoine eurent des jardins proche du Tibre, comme Dion le rapporte, l. 47. *In rebus octaviam.* » Les jardins, *dit Pline*, » ſont montés juſqu'aux fenêtres de nos » bourgeois de Rome : rien n'eſt plus ordi- » naire que de voir aux fenêtres de leurs mai- » ſons de petits jardins qui ſont comme de » légéres images où ils veulent enviſager » tous les jours les charmes de la campa- » gne. « *Jam in feneſtris ſuis plebs urbana in imagine hortorum quotidianâ, oculis rura ſrabebant. Hiſt. nat. l. 19. c. 4.*

(2) [*Eſt-il diſcipline plus propre, &c.*] Ceci eſt imité de Pline, Hiſt. nat. l. 18. ch. 5. *Fortiſſimi viri & milites ſtrenuiſſimi ex agricolis gignuntur, minimèque mulè cogitantes.*

(3) [*Les Scipions, ces deux foudres de guerre, &c.*] Séneque dit de l'Africain, *Exercebat enim operosè, terramque ut mos fuit priſcis ſubigebat.* Ciceron l. de Orat. n. 8. dit que Lœlius menoit Scipion avec lui pour partager les charmes de la ſolitude, qu'ils y rajeuniſſoient & devenoient ſouples comme des enfans, qu'ils s'envoloient de la ville comme d'une priſon pour venir à la campagne ; là, pourſuit-il, ils quittoient les grands

airs & les maniéres guindées, afin de ſe livrer aux plaiſirs & aux ſoins de la vie champêtre avec plus de liberté ; on voyoit ces perſonnages graves, ſérieux, & du mérite le plus ſublime, s'amuſer à Cajete & à Laurentin à ramaſſer des coquillages ſur le bord de la mer, & à jouer comme des enfans.

(4) [*Auſſi Dieu créa t il le premier homme, &c.*] Poſitus eſt homo in paradiſo, *dit* S. *Auguſtin*, ut operaretur eum per agriculturam non laborioſam ſed delicioſam, & mentem prudentis magna & utilia commonentem. *De Geneſ.* ad litt. l. 2. c. 10.

(5) [*Qui diſtribuez les feuilles ſur les tablettes, &c.*] Le Pere Vanniere appelle les feuilles de mûrier *Thiſbea coma*, parce que ſelon la fable ce fut ſous cet arbre que ſe tuérent Pirame & Thisbé.

(6) [*Puiſque la plûpart des hommes, &c.*] Plus d'un Chevalier, pour me ſervir de l'expreſſion de M. l'Abbé Coyer, *rapprend* dans ces momens *à faire des ſignes de croix.*

(7) [Cette penſée, *Ainſi la mort terraſſe également du pied, &c.*] eſt imitée d'Horace l. 1. od. 4.

Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas,
Regumque turres, ô beate Sexti.

(8) [*Le ſoleil vit périr deux Dauphins, &c.*] Le Grand Dauphin mourut au mois d'Avril 1711. âgé de 50 ans, après ſept jours de maladie ; il fut univerſellement regretté. Le Duc de Bourgogne devenu Dau-

phin, & la Dauphine moururent tous deux de la rougeole à six jours l'un de l'autre au mois de Février 1712. La Cour fut dans une affliction inexprimable, la Princesse en étoit l'ornement, & le Prince l'amour & l'appui. Louis XIV. après avoir tâché par la chasse & la dissipation de sortir de l'accablement où l'avoit jetté une perte aussi touchante, revint à Versailles le 27. du même mois, & y nomma Dauphin le Duc de Bretagne qui ne survécut pas long-tems, il mourut le 6. de Mars suivant dans sa 6e. année; le Duc d'Anjou seul reste de la famille Royale & fils du Duc de Bourgogne, tomba aussi dangereusement malade, on se hâta d'achever les cérémonies de son baptême, on lui donna aussi le nom de Louis, mais le Roi ne le nomma pas Dauphin. Cependant ce Prince d'une complexion très-délicate se rétablit peu-à-peu, il étoit destiné à relever l'espérance du Royaume, & à faire le bonheur de ses sujets sur lesquels il régne aujourd'hui si heureusement.

(9) [*La cigale appelle par son babil importun.*] Ceux qui ont attribué, dit M. de Reaumur, le bruit que les cigales font entendre à une agitation prompte des aîles, accompagnée d'un frottement des supérieures contre les inférieures, ont donné dans une erreur grossiére. Les grillons & quelques sauterelles les ont conduit à le penser, & ils l'ont dit sans avoir considéré un mâle de cigale, car il n'y a que celui-ci qui chante.

Si on ne veut donner le nom de voix qu'à l'espéce de bruit qui est produit par l'air chassé hors des poumons, & qui à la sortie du larinx est modifié par la glote, les cigales n'ont point de voix ; mais si on croit devoir donner plus d'étendue à ce mot, si l'on veut convenir que tous les bruits, que tous les sons au moyen desquels des animaux déterminent ceux de leur espéce à certaines actions, méritent le nom de voix ; alors nous trouverons de la voix aux insectes, & les organes de celle de la cigale nous paroîtront dignes d'être admirés, quoiqu'ils ne soient pas placés dans le gosier. C'est sur le ventre qu'il les faut chercher, c'est dans sa cavité qu'ils sont logés. M. de Reaumur décrit au long ces organes. Les curieux qui voudront en savoir davantage, n'ont qu'à lire son Histoire des insectes.

(10) [*Ou plutôt en infectent leur pain.*] Horace a fait une Ode contre l'ail & ceux qui l'aiment. Il la finit agréablement en souhaitant à Mécéne s'il lui prend envie d'en manger que sa maîtresse détourne sa bouche de ses caresses, & se range pour le fuir au bord du lit.

Si quid unquam tale concupiveris,
Jocose Mecœnas, precor
Manum puella suavio opponat tuo,
Extremâ & in spondâ cubet.

Epod. Od. 3.

(11) [*L'orge doit être coupée la premiére.*] » Il y a quelque difficulté à ſe déterminer ſur » le genre de ce mot. Richelet, fondé ſur de » bonnes autorités, veut qu'il ſoit maſculin » & Danet eſt du même ſentiment. Cepen- » dant l'Académie veut qu'il ſoit féminin, » excepté dans cette ſeule phraſe, *orge mondé.* » On croit donc que le plus ſûr eſt de le faire » feminin; & certainement on ne dit point » les orges ſont beaux cette année, comme » on dit les bleds ſont beaux, mais les orges » ſont belles, ſont grandes, ſont bien ve- » nues : il faut néanmoins ajouter encore, » *orge entier* à *orge mondé.* « Ceci eſt tiré du Dictionnaire de Trévoux, & je me ſuis déterminé en conſéquence à feminiſer le mot *orge*, que je croyois très maſculin.

(12) [*Avec un peigne de fer.*] Il y a des pays où l'on cueille les épis avec un peigne de fer quand ils ſont bien grands & qu'il n'y a guéres de tuyaux, car il ne faut pas s'en ſervir quand les bleds ſont fort épais.

(13) [*Homére & Virgile pour avoir ſauvé leur pays.*] Virgile ayant été excepté dans le partage des terres du territoire de Mantoue & de Crémone qui furent diſtribuées aux ſoldats vétérans, & ſon bien lui ayant été rendu, il eut une querelle avec le Centurion Arius qui comptoit s'emparer de ſa terre dans cette occaſion. Il courut riſque de ſa vie, & pour ſe ſauver il fut obligé de paſſer le Meincio à la nage. Il ſe rendit à Rome pour implorer la protection de Céſar

Octave, & fit une éclogue qu'il préſenta à Varus, afin que par ſon crédit il pût jouir de la grace que Mécéne & Pollion lui avoient procurée de la part de Céſar Octave. C'eſt la neuviéme de ſes éclogues qui commence ainſi.

Quò te, Mœri, pedes? An quò via ducit in urbem?

Pour Homére il ſauva ſon pays, même après ſa mort; car Alexandre par vénération pour la mémoire de ce grand Poëte, fit grace à la ville où il avoit pris naiſſance, & défendit de la raſer, quoiqu'elle fût compriſe dans le nombre de celles qui s'étoient attiré l'indignation de ce Conquérant par leur rebellion.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE HUITIÉME.

Seconde partie de l'année ruſtique.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

IL me reſte actuellement à parler de la ſeconde partie de l'année ruſtique ; les chaleurs ſont paſſées, (1) & le chien de Procris exhale au-delà des mers le ſoufle brulant de ſa gueule enflammée. Le ſoleil eſt retourné à l'équateur, les jours ont autant diminué, qu'ils

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

avoient crû depuis le dernier équinoxe, & sont encore égaux aux nuits. On peut donner au sommeil autant d'heures qu'au travail, une fraîcheur bienfaisante commence à s'unir à la chaleur, & fait respirer un air plus tempéré. L'automne pare les côteaux de pampres & de raisins, charge de fruits les arbres, & invite les citoyens à quitter la ville pour la campagne.

Travaux de la campagne pendant l'automne.

Partez, habitans, rendez-vous où vos intérêts, la beauté de la saison & les richesses de la terre vous appellent. Banniſſez les soucis, & jouissez tranquillement du repos à votre maison de campagne. Pour vous, fermiers, mettez tout en ordre pour y recevoir votre maître, que les dehors ainsi que les dedans de la maison ayent un air soigné. Que d'une part les fruits pendans aux branches invitent la main du maître à les cueillir, que d'un autre côté les fleurs arrêtent ses regards par leur mélange & la rareté de leurs couleurs; que tous les oiseaux de la basse-cour paroissent au-devant

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

au-devant de lui, chantent de joie & battent des aîles ; que les pigeons sortent du colombier, & que leur nombre forme une espéce de nuage qui obscurcisse le ciel ; enfin que le maître flatté de ses biens champêtres, ne regrette point le séjour de la ville.

Chaque jour il se proméne dans ses champs, jette la vûe de tous côtés, & examine ses terres & ses moissons ; il cueille le matin les fleurs que la fraîcheur de la nuit a fait éclore ; il fait à pas lents le tour de son verger, & voit avec admiration des fruits de différente espéce sur un même arbre qui les a produits sans le savoir, mais qu'il ne nourrit pas cependant contre son gré. Les oiseaux au lever du soleil font retentir les airs, & flattent ses oreilles de leur chant mélodieux, tandis que les fleurs nouvelles repaissent agréablement sa vûe.

Il cherche après le diner l'ombrage des forêts, ou bien il quitte la verdure & le silence des bois, & va se reposer au bord d'un ruisseau,

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

dont le doux murmure l'invite au sommeil.

Le soir il monte au haut d'une colline, où assis sur une pierre il examine avec attention le cours d'un fleuve qui roule ses eaux avec un bruit terrible, & qui toujours le même paroît être différent par le nombre de circuits qu'il fait autour de ses champs ; il voit paître ensuite ses bœufs sur le bord du rivage : d'un autre côté c'est le berger de ses troupeaux qui conduit au son du chalumeau ses brebis charmées, ou qui enseigne aux échos du rivage à répéter le nom de sa bergére.

Tandis qu'il s'amuse ainsi, des légions d'oiseaux rentrent dans les forêts pour s'y reposer, les pigeons se souviennent de leurs nids & retournent au colombier, & la perdrix d'un cri perçant rassemble ses petits que le chasseur a dispersés de côté & d'autre.

Il voit de loin briller les tours de la ville & les toits des maisons que le soleil couchant éclaire encore. Au sein du repos & de la paix, il

repaſſe en ſon eſprit les occupations tumultueuſes de la ville ; (2) ſauvé du gouffre d'affaires où il étoit plongé, il voit comme d'un port & d'une guérite des vaiſſeaux ſans nombre fendre les flots d'une mer d'embarras : les uns pouſſés par des vents perfides ſe perdent contre des écueils ; les autres ſans pilote vont au gré des vagues, où les vents & leur deſtinée les appellent. Pluſieurs ſans rames ni mâts, & leurs voiles en piéces, ſont le jouet des flots ; d'autres ſont triſtement échoués ſur des bancs de ſable ; tous enfin ſont battus de la tempête, & fort peu ſe rendent à leur deſtination ſecondés d'un vent favorable.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

La nuit vient & le ſurprend occupé de ces penſées, ſans qu'il ſonge à ſe retirer. Ce n'eſt pas pourtant qu'il ait du dégoût pour ſa maiſon, & que les ſoins domeſtiques l'en éloignent; car lorſqu'il rentre le ſoir, la gaieté l'accompagne toujours. Aſſis auprès de ſa chére moitié, il s'entretient avec elle des eſpérances que ſes champs lui donnent ; elle

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

lui parle à ſon tour de l'utilité & de la commodité de leur maiſon de campagne, où ils vivent à peu de frais des abondantes largeſſes de la terre. S'ils veulent faire un repas frugal, leur jardin leur fournit les légumes, la baſſe-cour les canards & les poulets, la bergére des agneaux de lait qui n'ont point encore été au pâturage, l'étable des pourceaux, leurs champs des liévres & des perdrix qui ne lui coutent qu'un peu de plomb. Une troupe d'enfans les environne, la joie & la ſanté brillent ſur leur viſage; ils parcourent la campagne pour chercher les pommes & les figues les plus mûres, employent au plaiſir de la chaſſe les momens de loiſir que l'étude leur laiſſe, vont tendre des piéges à la grive gloutone, & ſont enchantés de voir la table couverte du gibier qu'ils ont tué.

Qu'il eſt doux de paſſer ainſi les jours de l'automne à la campagne, de mépriſer les villes & leur vain faſte, de ſuivre la nature au lieu d'un ſervile uſage & d'une miſéra-

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

ble bienſéance qui oblige de ſe ruiner pour ſatisfaire à un luxe deſordonné, de ſe mettre à l'étroit dans ſa maiſon pour y loger un tas de valets bruyans, de ſe couvrir d'or, & de conſommer ſon bien pour repaître les yeux d'autrui. La terre notre mere commune nous fournit tous les beſoins de la vie, & celle-ci ſe contente de peu : un homme ſobre ne deſire point des biſques ni des oiſeaux rares, & n'a point la vanité d'étancher ſa ſoif avec des vins étrangers ; il n'a beſoin que de domeſtiques ſoumis, d'habits pour ſe garantir du froid ; & n'eſtimant les agrémens de la table que par le choix & la gaieté des convives, & non par la pompe & le faſte, il ſe procure de vrais plaiſirs & s'en aſſure la durée. (3) Quand on peut reſter avec ſoi-même, on ne va point courir chez les autres (4) pour s'entretenir du tems, l'accuſer d'être trop ſec ou trop pluvieux, & s'importuner réciproquement par des propos qui ne vont au cœur ni à l'eſprit.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

Malgré l'obſcurité de ſa retraite, le maître dont je parle ne ſe laiſſe point gagner par l'ennui : ſolide juſques dans ſes amuſemens, il ſe rend utiles ſes loiſirs, fait couper les regains d'automne, & relier ſes tonneaux qu'auparavant on a nettoyés, les coups du tonnelier font reſonner la maiſon, & le tumulte des vendanges au retour de Bacchus ne frappe pas les oreilles avec plus de fracas.

La coupe du foin d'automne.

Dernier labour de la terre.

Cependant le laboureur ſe rappelle le tems des ſemailles, il prépare ſes champs, les laboure avec facilité, pourvû qu'auparavant il ſoit tombé de la pluie ; autrement la terre durcie laiſſeroit à peine briſer les mottes, & feroit ſuer en vain les taureaux. Il vaut mieux les laiſſer paître dans les prairies que de les fatiguer à retourner les guerets lorſqu'ils ſont ſi durs. Car quoique le bled pouſſe enſuite & que ſa tige ſe courbe pour percer entre les mottes deſſéchées, c'eſt avec bien de la difficulté qu'elle ſe fraye une route pour ſortir de terre.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

L'engrais.

Avant de faire passer la charrue pour le dernier labour sur des côteaux maigres, le fermier doit tirer le fumier de la bergerie, ouvrir ensuite la terre, étendre le fumier & labourer par dessus ; mais qu'il n'en fasse pas apporter plus qu'il n'en peut cacher dans un jour sous les sillons, car celui qui reste à l'air se dessèche & s'évapore.

Le vieux fumier bien imbibé de pluie convient aux terres à bled ; le nouveau fait pousser l'herbe, il doit être porté sur les prairies humides. Quoiqu'un terrein soit maigre, il ne faut pas le fumer trop souvent ni avec excès ; on doit renouveller les sels d'une terre effritée, mais non pas la surcharger d'engrais. Quand le fumier est trop abondant, ou ses sucs mal cuits noyent les semences, ou s'ils le sont assez, leur chaleur brule les champs, la terre trop engraissée s'épuise à donner avant le tems ses productions, la quantité d'herbe qui pousse avec les bleds les suffoque, à peine peuvent-ils se soutenir, & leur tige panchée

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

vers la terre n'a que des épis ſtériles qui trompent vos eſpérances. Il n'y a qu'un laboureur pareſſeux (5) qui n'ait pas de vieux fumier bien pourri pour fumer ſes champs. Raſſemblez par tas dans une foſſe toutes les ordures du village, les bouës de la ville, les feuilles tombées des arbres, les pailles & tout ce que les riviéres dans les cruës d'eau jettent ſur la rive avec leur limon. Laiſſez pourrir tout cela enſemble pendant une année, & au retour de l'automne répandez cet engrais ſur vos champs quand ils ſont lents à produire. Si votre terre eſt forte, peſante, crayonneuſe, ſervez-vous de féves en fleur au lieu de fumier, ou couvrez vos champs de cendre ou de ſable pour tout engrais; ſi au contraire votre terre eſt légére & ſabloneuſe, mariez-là avec de la craie: c'eſt par ces amendemens variés que les terres ſe prêtent mutuellement du ſecours. Mais le meilleur moyen de fertiliſer des champs, eſt d'y parquer les troupeaux pen-

dant la nuit avant que les vents d'hiver commencent à ſoufler.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

Je ne parlerai point ici des ſoins qu'on ſe donne pendant les vendanges, & ne ſuivrai point Bacchus dans toutes les opérations qu'on lui fait eſſuyer, ſoit qu'on cueille le raiſin, qu'on le tranſporte ſur des voitures, & qu'on le foule les pieds nuds, ſoit qu'on verſe ſon jus dans les tonneaux & qu'il y fermente. J'omets ces détails malgré l'envie que ma Muſe a de s'égayer ſur une matiére auſſi amuſante : car lorſque les vendangeuſes à la pointe du jour vont à la vigne, lorſqu'elles font tomber les grappes ſous la ſerpete ; & qu'elles en rempliſſent des corbeilles ; ou tandis qu'elles prennent un repas champêtre ſous la vigne même, les propos joyeux ne tariſſent pas ; le pauvre bouvier eſt aſſailli de traits piquans par cette troupe folâtre, qui n'épargne pas auſſi les maîtres. Je ne conſeillerois pas à un voyageur qui n'aimeroit pas la plaiſanterie, & qui ſeroit fâché de ſervir de plaſtron aux railleries

Les Vendanges.

des vendangeuſes, de paſſer près d'un côteau où l'on fait vendange.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

On n'entend pas moins de bruit & moins d'éclats de rire à la maiſon quand on porte le vin dans les celliers. Les jeunes vendangeurs nuds pieds, les jambes dégoutantes de vin, & retrouſſés juſqu'au deſſus des genoux, courent de côté & d'autre, ils vont audevant des voitures qui aménent le raiſin, le portent au preſſoir avec des cris de joie, ſautent dans les cuves pour le fouler, & ſont enchantés de voir les flots de vin couler ſous leurs pieds; leur main leur tient lieu de verre, ils prennent les prémices du doux jus de la treille, & s'en teignent la bouche, la poitrine & le menton.

Les ſemailles.

Nous ferons ailleurs mention de la vendange; en attendant enſemençons la terre, tandis que nous jouiſſons d'un beau ciel, que le ſoleil fait briller l'air de ſon éclatante lumiére, (6) & que l'humide Verſeau n'a pas encore panché ſon urne ſur la terre. Que le laboureur retourne à ſes champs, & ne leur

donne qu'un demi labour. Il ne doit pas enſevelir la ſemence trop avant dans les ſillons, elle auroit trop de peine à ſortir ; qu'il faſſe paſſer la herſe ſur ſes champs, & qu'il en briſe les mottes ; & lorſque la terre eſt arroſée d'une pluie continuelle, qu'il éléve davantage les ſillons avec l'oreille de la charrue, afin que les eaux s'écoulent plus facilement dans les rayes, & que les moiſſons ne ſoient pas noyées dans une eau croupiſſante. L'AUTOMNE ET L'HIVER.

Les ſemailles qui ſont faites trop tôt trompent ſouvent les eſpérances du laboureur, & ne répondent jamais à ſes vœux s'il les fait trop tard. Le bled de ſemence doit être d'un an, bien net, ferme & peſant, & doit provenir d'un terrein ſec, car les meilleures ſemences dégénérent dans les terres humides.

Il faut ſemer d'abord le méteil & lui donner une terre légére, afin qu'il vienne promptement en herbe & ſerve de pâture aux tendres agneaux. L'orge demande un terrein ſec, tel que celui des collines ; &

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

le froment veut être semé dans une terre grasse : les semences qu'on a exposées à la rosée de la nuit avant de les mettre en terre, poussent plus vîte & viennent mieux.

C'est sur la qualité du terroir qu'on doit régler la mesure de grains qu'on seme par arpent ; car la substance qui manque au bled dans un terrein maigre, leur sera fournie abondamment dans un champ reposé & bien engraissé de fumier. (7) De plus celui qui seme ouvre ou resserre la main selon la qualité de la terre, & répand la semence avec plus ou moins de profusion ; il ne confie pas à la terre plus de grain qu'elle n'en peut porter, & n'exige pas de ses champs qu'ils produisent au-delà de leur valeur. Il seme de la vesce & du millet dans le champ où il a fait une récolte de froment : car ainsi qu'on s'amuse quelquefois à cueillir des fleurs dans les sentiers du Parnasse pour se distraire d'une occupation plus sérieuse, & que la variété des ouvrages est un délassement pour l'es-

prit ; de même le changement de semences procure à la terre plus de vigueur pour ses productions. (8) Tous les sucs ne conviennent pas indifféremment à tous les végétaux, & souvent les légumes meurent faute de substance dans les terres où les moissons profitent le plus.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

Changement de semences.

C'est-là toute la cause de ces haines & de ces sympathies secrettes, qui portent, dit-on, certaines plantes à se plaire ensemble, & d'autres à s'écarter réciproquement : ainsi l'ail cherche le voisinage de la rose, & la rhue aime la compagnie du figuier, parce que ces plantes tirent de la terre des sucs fort différens ; cette même rhue au contraire se desséche & meurt auprès de la cigue, & la lavande est nuisible au romarin, parce que ces plantes aussi voraces les unes que les autres, se dérobent mutuellement les sucs nourriciers : en un mot c'est-là tout le poison qui en détruit quelques-unes, lorsqu'elles sont voisines.

Sympathie & antipathie réciproques entre quelques plantes.

Quand on seme après la pluie, les semences sortent de la terre avec

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

plus de succès ; cependant n'hésitez pas à les lui confier dans un tems sec, quoique le ciel ne soit obscurci par aucun nuage, & que Jupiter ne veuille pas descendre en forme de pluie dans le sein de la terre, pour éteindre ses feux & la rendre féconde. Une troupe d'oiseaux avides, de noirs essains de fourmis viendront manger & piller les grains qui ne seront pas assez enfouis ; mais c'est un mince objet, & le laboureur paresseux aura des pertes bien plus considérables à supporter, si la terre trop abreuvée de pluie, ou durcie par l'excès du froid, reçoit trop tard les semences, & que la glace fasse jaunir & dépérir Cérès dès sa naissance.

Quand vos aurez donné à vos champs tous les labours qu'ils doivent avoir, hâtez-vous de les ensemencer ; car lorsqu'on a semé, & qu'avec la herse on a dans un tems sec recouvert de terre les semences, il ne faut qu'une pluie modérée pour les faire germer & pousser en herbe. Dès que celle-ci s'est

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

fait jour, & qu'elle a percé la terre, elle s'y attache, fortifie ses racines & se maintient contre la rigueur de l'hiver, jusqu'à ce qu'un air plus tempéré provoque les tuyaux à pousser, les tire, pour ainsi dire, de leur fourreau, & mette les moissons à l'abri du bec des oiseaux par la barbe des épis.

(9) Si vous voulez tremper vos semences dans quelques liqueurs salutaires, je vous communiquerai avec plaisir le secret que j'ai éprouvé. Tandis que tout récemment la famine désoloit nos villes, & que les habitans inexcusables aimoient mieux jouir des bleds qu'ils avoient en main, que de les mettre en terre, & d'étendre leur prévoyance aux besoins de l'année suivante; j'eus la précaution d'aller aux endroits où se fabrique la poudre imaginée pour l'usage de la guerre, j'en apportai du sel de nitre que je jettai dans des cloaques remplis de jus de fumier pour l'y faire fondre, après quoi je mis tremper des semences dans cette liqueur ainsi pré-

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

parée, je les fis semer ensuite, & j'avertis auparavant le laboureur de changer de méthode en semant, & de serrer sa main, de façon qu'il ne répandît sur quatre arpens que la quantité de semences qu'il avoit coutume de donner à un seul, quoiqu'il murmurât tout bas, & qu'il dît entre ses dents ; *peu recueille qui sème peu.* Malgré sa crainte & ses doutes, il exécuta mes ordres sans en concevoir la cause, ensemença peu ses champs, & ne fut point déchû par une vaine espérance, un seul de ces grains donna plusieurs tuyaux, les sillons étoient si couverts d'épis, que le laboureur qui avoit douté du succès de ma méthode, admiroit à la vûe d'une si belle moisson, combien dans des tems de calamité, les ressources d'un esprit industrieux sont utiles.

Quand les semailles sont achevées, & que le laboureur a dételé ses taureaux, qu'il serre sa charrue qui va long-tems lui être inutile ; & dans la crainte que ses troupeaux ne manquent de pâturages pendant

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

dant l'hiver, qu'il laisse pousser l'herbe dans les champs qui restent en jachére.

Mais tandis que la terre vous donne du relâche, & que vous lui en donnez vous-même, vous ne devez pas, Fermier, rester oisif chez vous; mettez la hache dans vos bois qui dépérissent de vieillesse; & dès que la vigne par la chûte de ses feuilles aura porté l'épouvante dans le cœur des vieillards infirmes, & les aura avertis par d'infaillibles préfages de leur fin prochaine, coupez les sarmens, tandis que les rayons du soleil ont un reste d'activité, de peur que les plaies récentes de la vigne ne la rendent trop sensible au vent & à la gelée.

Ensemencez aussi vos pépiniéres pendant les premiers froids de l'automne, soit que vous vouliez vous procurer des bois plantés de chênes ou des avenues d'ormeaux. Transplantez aussi alors vos jeunes poiriers, ainsi que vos pommiers greffés, sans craindre de les exposer à la rigueur de l'hiver. C'est aussi

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

dans ce tems qu'on met en terre les plants d'oliviers, avant que Borée des extrémités de l'Ourſe vienne fondre ſur nos climats.

Vos bœufs cependant ne reſteront point oiſifs dans l'étable, uniquement occupés du ſoin de manger, vous ne les laiſſerez pas non plus continuellement deſœuvrés dans les pâturages, de crainte qu'ils n'oublient à porter le joug. Vous vous en ſervirez pour tranſporter à la ville vos vins & vos bleds, avant que les pluies rompent les chemins & les rendent impraticables aux voitures.

Le fermier fait tranſporter à la ville ſon vin & ſes bleds, & ſe pourvoit de ce qui lui eſt néceſſaire pour l'hiver.

Le fermier par ſes précautions prévient les ravages de l'hiver, des pluies & des neiges; il creuſe plus avant les foſſés de la plaine, engraiſſe les bœufs qui ne ſont plus propres au tirage & qu'il ſe propoſe de vendre au marché; ſe défait de ſes vieilles brebis, & dégarnit le ſaule & l'olivier de leurs feuilles, qui ſeront une reſſource pour ſes troupeaux pendant l'hiver.

Ainſi que le Gouverneur d'une

ville, lorſque Mars en fureur fait de près gronder ſon tonnerre, commande qu'on dépoſe dans les magaſins les préſens de Cérès, dans la crainte qu'il ne ſoit pris par famine, & forcé de livrer la place à l'ennemi ſans l'avoir défendue; de même lorſque le triſte hiver fait mugir les aquilons déchaînés, & que la neige a blanchi les campagnes, le fermier tranquille chez lui mépriſe les frimats & ſe rit de la neige qui couvre la terre; il a ſa proviſion de farine, du foin pour ſes bœufs, de la paille & des feuilles de ſaule pour ſon troupeau. Le bois ne manque point à ſon foyer, ainſi que les travaux à ſes domeſtiques qu'il ſait occuper l'hiver auprès d'un grand feu.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

La fermiére de ſon côté a pourvû au ſervice de ſa table frugale, elle a preſſé dans des boëtes des raiſins cuits au ſoleil, confit des coins au miel, fait ſa proviſion de raiſiné cuit à petit feu, & a aſſaiſonné des olives & quantité de plantes & de fruits qu'elle conſerve dans des vaſes de terre;

Proviſions de la fermiére.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

elle ne manque point de fromage, de navets & de pommes, ainsi que de châtaignes & de citrouilles au large ventre ; des canards & des oyes saupoudrés de sel, sont gardés chez elle dans des pots de terre où ils nagent dans le sain doux. On voit déja de longs quartiers de porc qui font les délices de sa table, attachés au mur & boucanés à la fumée, des pieds de cochon desséchés, & des saucisses dont le long volume forme divers plis ; on les a suspendues à la cheminée, où la fumée les pénétre, afin qu'elles puissent se conserver sans être gâtées pendant tout l'hiver & jusqu'aux chaleurs.

Ainsi les fermiers jouissent des richesses qu'ils ont amassées pendant l'été, & entendent impunément souffler Borée dont l'haleine piquante aiguise l'appetit. Bacchus assiste à leurs petits repas, sa présence leur inspire de la gaieté : heureux sous un toit de chaume, ils coulent des jours agréables quelque triste & sombre que soit la face du ciel en hiver.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

Car dans cette rude saison les gelées défigurent horriblement la surface de la terre ; les prairies & les jardins dépouillés de leurs ornemens n'offrent qu'un triste spectacle. Les aquilons font pâlir les vertes forêts, ils arrachent aux arbres leur flotante chevelure, & s'élancent sur leur tête chauve avec d'effroyables sifflemens.

Les hommes demeurent à l'abri sous leurs toits, la campagne sans laboureur paroît un desert, les oiseaux muets se cachent dans leurs sombres retraites, Phœbus lui-même arrêté dans de plus heureux climats, se leve plus tard, & tout pâle s'enveloppe d'un épais nuage aussitôt son lever ; ou bien, si l'air est pur & le ciel serein, il ne favorise notre hémisphére que d'obliques regards, & promene son char dans un plus court espace pour s'éloigner de nous plus promptement.

Il semble que le ciel aille se résoudre en pluie, la campagne est un vaste étang, les moissons naissantes sont ensevelies sous des eaux dor-

mantes, ou sous des tas de neige.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

Une couleur uniforme régne sur la terre, la neige a succédé au feuillage des forêts, elle est alors leur parure & celle des montagnes, les toits en sont affaissés, le voyageur ne découvre plus la terre & s'égare, il tombe dans un fossé où il fait naufrage sous un monceau de neige, ou bien il croyoit être dans la plaine, & son cheval traverse une riviére glacée.

La neige engraisse la terre.

Que les montagnes indignées de la neige se délivrent de ce fardeau, & que les côteaux chargés appellent à leur secours les zéphirs trop lents à paroître. La terre fertilisée par la neige avance les moissons, & bientôt elles succombent sous la quantité des épis; car plus la neige séjourne sur une terre, plus les épis sont abondans, soit que la neige garantisse du froid les bleds qui sont levés, soit que son poids les empêche de s'élever plus haut, & force leurs racines de s'étendre vers le sein de la terre qui les échauffe &

leur donne plus de sucs nourriciers, & que plus forts par ce moyen au retour des zéphirs, ils se convertissent en plusieurs tuyaux. L'AUTOMNE ET L'HIVER.

Soit que la neige, lorsque le vent du midi la fait fondre, imbibe la terre des différens sels que l'air rassemble, & dont elle est imprégnée, ou que par leur fermentation ces sels faisant l'effet du fumier, cuisent les sucs de la terre & élargissent leur passage, afin que la séve pénétrant avec plus d'abondance par les racines, nourrisse davantage par sa circulation toutes les tiges.

Tandis que les habitans des villes pour chasser le froid demeurent oisifs auprès de leur feu, que le laboureur ait toujours quelque instrument en main & s'échauffe à travailler. Travaux de la campagne pendant l'hiver.

Si le hoiau ne peut mordre sur la terre, le froid n'empêche point d'abattre les vieux arbres d'une forêt, de creuser une montagne, d'en amener des pierres qui fassent gémir l'essieu sous leur poids, & d'essarter tous les buissons qui déparent la

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

campagne : c'eſt alors qu'on fait la coupe des ſaules & des bois taillis, les bœufs la tête tendue traînent les troncs & les rameaux coupés ; & tandis qu'ils foulent la glace de leurs pieds, leurs naſeaux rendent un ſouffle brulant : leur corps fume de toute part, & le bouvier qui les ſuit, tout fumant lui-même, s'enveloppe comme il peut de ſes vêtemens groſſiers ; il porte alternativement ſes mains ridées à ſa bouche, & les réchauffe de ſon haleine ; ſes habits & ſon épaiſſe barbe dégoutent de roſée, ſes cheveux tout blancs de la gélée ſont affreuſement hériſſés, & ſa voix enrouée qui peut à peine ſortir de ſon goſier tremblant, n'épouvante plus ſes bœufs attelés à la voiture.

Le berger veille au ſoin des brebis dans le bercail ; & comme les ennuis de ſon troupeau le touchent de pitié, ſi pendant l'hiver il vient un beau jour, & que Phœbus déride la face du ciel, il ouvre la bergerie, afin que ſes moutons errans ſur un côteau bien expoſé découvrent avec leurs

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

leurs pieds quelques brins d'herbe cachés sous la neige. Quand ils ont vû les champs couverts de glace, & qu'ils ont ressenti toute la rigueur du froid, ils ne demandent plus par de tristes bélemens qu'on les mene au pâturage.

Travaux domestiques dans un tems de pluie.

Si la pluie retient quelquefois le laboureur en sa maison, il fend du bois, polit avec la doloire le joug des bœufs, le soc & le manche de la charrue, aiguise sur l'enclume les hoiaux & les rateaux dont les pointes sont émoussées; & après avoir préparé ses instrumens champêtres, les remet en leur place, jusqu'à ce que le printems raméne les travaux. Il ne donne pas au sommeil tout le tems de la nuit, mais il en passe une partie à construire des corbeilles avec de l'osier, & des claies avec des baguettes, ou à aiguiser des échalas pour appuyer les ceps. Les hommes même ne rougissent pas de s'exercer (10) aux arts qu'enseigne Pallas, de s'armer le soir d'une quenouille & de filer de gros lin, quoique Thestilis les agace par mille

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

plaisanteries, & que ne pouvant s'empêcher de rire de voir un homme manier le fuseau, elle veuille, dit-elle, changer d'état avec le charretier, piquer les bœufs à sa place & conduire les voitures.

Remplir les glaciéres pour l'été.

L'hiver vous demande encore d'autres soins ; le froid a glacé les eaux, les charrettes chargées passent impunément sur la glace des chemins ; les ruisseaux gelés n'ont plus de cours, les eaux des fleuves roulent sans être vûes, & vont se rendre à la mer sans murmurer.

Dépêchez-vous donc d'enfouir en terre de la neige & de la glace qui vous servent dans les chaleurs (11) à rafraîchir votre vin ; & puisque pendant l'été vous avez recueilli pour l'hiver, il est juste qu'à son tour l'hiver contribue aux délices de l'été, en vous faisant boire à la glace.

Mais de peur que les premiers vents du midi ne rendent votre ouvrage inutile, choisissez pour l'emplacement de la glaciére un

terrein propre par ſa pente à faire écouler l'eau de pluie, de peur que ſi elle pénétroit intérieurement, la glace ne fondît. La foſſe doit être profonde & revêtue d'un mur de pierre ; vous ferez une voute audeſſus que vous couvrirez de terre pour interdire l'entrée aux rayons du ſoleil. Il faut que l'endroit par où l'on entre regarde le nord, & que l'avenue ſoit bien couverte ; une ſeule porte ne doit pas vous ſuffire, faites-en faire trois de ſuite & bien ſolides, afin que les vents avec leurs aîles mouillées n'entrent pas avec vous lorſque le matin vous irez chercher de la glace & briſer cette eſpéce de rocher d'eau.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

Quand votre glaciére ſera conſtruite, profitez du tems où l'hiver & les aquilons couvrent de gelée la terre & rendent les eaux ſolides. Rendez-vous ſur le bord des fleuves & des étangs, armez-vous d'une coignée ; & faites reſonner la glace de vos coups redoublés ; mettez en piéces cette croute nou-

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

velle qui couvre l'eau, & avec un crochet de fer entraînez sur la rive les glaçons qui nagent de côté & d'autre ; chargez-en des chariots, & souvenez-vous de battre ces morceaux de glace & de les réduire devant la porte de la glaciére en petites parties aussi minces que celles de la neige, puis vous les battrez encore dans la glaciére, afin que le froid réduise le tout en masse.

Si l'hiver a été doux & qu'il soit sur sa fin sans qu'il y ait eu de glace, ne perdez point de tems, amassez de la neige sur les campagnes qui en sont couvertes, & faites-la mettre dans votre glaciére ; foulez-la avec les pieds & battez-la bien ensuite jusqu'à ce que les parties se réuniſſent & ne fassent qu'un tout.

Il est à propos de l'arroser d'eau de fontaine, qui en se congelant occupe la place de l'air & le chasse ; car pour peu qu'il y en ait de recélé parmi les glaçons, il aura la perfidie dès qu'il entendra les vents du midi de se joindre à eux pour fondre la neige, & pour changer la

glaciére en un cloaque affreux.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

O vous, qui êtes curieux de conſerver ces froids préſens de l'hiver, choiſiſſez de la glace ou de la neige qu'aucune ordure n'infecte, afin qu'en été lorſqu'on ira la briſer à la glaciére, le vin malgré ſon feu devienne frais, & que de cette glace on façonne des vaſes, qu'on puiſſe avaler tout d'un trait avec le vin.

Les travaux d'hiver dans les pays froids.

Ce ſont là les travaux auxquels on s'occupe à la campagne pendant les grands froids. Pour vous habitans de l'Auvergne, ſi riches en moiſſons, vous ne faites la récolte que vers la fin de l'été; & comme alors le tems des ſemailles preſſe, vous vous contentez après avoir coupé promptement vos bleds de les ſerrer en gerbe, & lorſque l'hiver couvre de gelée la terre, vous les battez dans vos granges, & les portez enſuite vannés & criblés dans vos greniers. Vous caſſez auſſi des noix, & après en avoir ôté la coque, vous les broyez ſous une meule de pierre de ponce, & les portez au preſſoir où vous les ar-

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

rosez d'eau chaude & en exprimez l'huile.

Pendant l'hiver on cueille les olives dans les pays chauds.

Mais nous, qui situés sur les côtes méridionales, n'essuions que des hivers très-doux, nous cultivons le fruit de l'heureux olivier, & pendant tout l'hiver nous ne jouissons d'aucun moment de loisir ; car lorsque les rameaux (12) de l'arbre de Pallas semblent aussi noirs que le fruit sous lequel ils sont courbés, on abat avec de longues perches les olives qui tombent sur des draps étendus dessous l'arbre.

Quoique les longues nuits de l'hiver avancent la fin du jour, & fassent hâter les travaux, on ne cueille point les olives avant que le soleil ait dissipé la gelée qui couvre les arbres, & ramolli les branches que le froid de la nuit a durcies & desséchées, de peur que les coups de perche ne les rompent ; car les branches d'olivier se brisent plutôt que de plier & de céder aux coups, à moins que le soleil ne les ait rendues plus souples.

Tandis qu'exposé à toute la ri-

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

gueur de l'hiver, le fermier abat les olives dans les champs, la fermiére doit quitter le foyer & le logis, & aller avec une corbeille, quelque froid qu'il faſſe, ramaſſer les olives que la perche a diſperſées de côté & d'autre & jettées au loin.

Façon d'exprimer l'huile d'olive.

Le ſoir on les porte à la maiſon, & on les broye ſous la meule après avoir arraché les feuilles qui tiennent encore au fruit, & elles donnent d'elles-mêmes une premiére liqueur qu'on nomme l'huile vierge. Auſſitôt pour preſſurer les olives on voit arriver des gens groſſiérement vétus; les uns mettent du bois ſous des chaudiéres pleines d'eau, d'autres rempliſſent d'olives (13) des panniers de jonc, d'autres y verſent de l'eau chaude, ceux-ci apportent au preſſoir les panniers remplis qu'ils élevent en forme de mur les uns ſur les autres; enſuite les ouvriers réuniſſent leurs forces pour faire deſcendre le preſſoir, ils pouſſent tous enſemble des mains d'abord & puis des reins, juſqu'à ce

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

qu'ils faſſent gémir par leurs efforts les deux montans qui ſoutiennent les arbres couchés en travers.

Auſſitôt l'huile ſemblable à de l'or liquide coule de toute part, & l'ouvrier qui tranſvaſe, fait perpétuellement aller ſa grande cuillere de cuivre, tandis que la noire cohorte des ouvriers qui ont travaillé à preſſurer les olives, prend un mince repas pour réparer ſes forces, & mange une ſoupe aux choux où l'huile même qu'on vient d'exprimer n'eſt pas épargnée. On ne ſe contente pas de preſſurer une fois, on recommence cette opération à pluſieurs repriſes, & du marc l'on tire de l'huile différentes fois en y jettant toujours de l'eau chaude: cette huile qui nage ſur l'eau coule avec elle dans des cuvettes ſous leſquelles on met du feu pour faire chauffer l'huile, afin que ſe repoſant après avoir été agitée par la chaleur, elle ſe ſépare tout-à-fait de l'eau.

Que ceux qui veulent avoir d'excellente huile nettoyent bien les

vaiſſeaux deſtinés à la recevoir, & les eſſuient exactement avec une éponge, de peur qu'il ne ſoit reſté de la lie qui donneroit à l'huile une odeur deſagréable. L'AUTOMNE ET L'HIVER.

Mais c'eſt envain, fermiers, que je vous donne aujourd'hui ces préceptes. Richeſſes de ma patrie, préſens du Ciel, heureux oliviers tandis que vous viviez encore! quelle funeſte contagion a dépouillé vos rameaux de leurs ornemens, & donné la mort en ſi peu de tems à vos troncs, que leur âge vainqueur de tant de ſiécles auroit dû rendre reſpectables? O Beziers! ſéjour des Dieux, quel déſordre régne aujourd'hui dans vos champs, autrefois parés d'arbres ſi bien ſoignés? Les oliviers y ſont encore à la vérité, mais leur mort récente n'en rend que plus triſte la campagne; leurs cadavres, ſi j'oſe le dire, tiennent encore à la terre dans la ſituation où ils étoient quand ils ont péri, afin qu'à leur aſpect notre douleur en ſoit plus vive. Leur tronc n'a plus d'écorce, leur tête eſt ſans Deſcription de l'hiver de 1709.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

chevelure, & leurs rameaux dépouillés ſont envain tournés vers le ciel.

Le Tout-puiſſant n'en eſt point deſarmé ; il voit ſans pitié la déſolation de nos champs, & n'eſt point touché de la foibleſſe de ces rejettons naiſſans qui pouſſent au pied des troncs morts ; de ces rejettons, qui montrent tant de langueur en croiſſant qu'on les croiroit ſenſibles à la mort de leur ſouche, & qui ſont l'unique & tardive eſpérance qui nous reſte après une auſſi grande perte.

Que la poſtérité attentive à ce récit, ne refuſe pas d'y ajouter foi ; & ſi nos deſcendans ſont affligés de quelque calamité, que l'hiſtoire de nos malheurs leur apprenne à modérer leurs regrets.

On célébroit le jour conſacré depuis tant de ſiécles par l'Egliſe, où chaque année elle ſe rappelle l'adoration des Rois qui vinrent à la crêche offrir à Jeſus-Chriſt naiſſant leurs préſens & leurs hommages ; & tandis que proſternés au pied des autels nous y faiſions bruler l'encens,

tandis que nous rendions culte au Fils de Dieu encore à la mamelle, & que nous lui adreſſions nos vœux, qui peut-être trop ambitieux auroient été funeſtes à nos ames ſuperbes, les aquilons fougueux prennent leur eſſor des bords de la Sarmatie, nous amènent les glaces & les froids piquans de la Thrace & des Getes, & de leurs aîles glacées raréfient l'air & durciſſent la terre : les hommes en frémirent ; des ormeaux tout entiers rempliſſent les cheminées : chacun quitte ſon travail, ſe retranche dans ſa maiſon, & peut à peine ſe garantir du froid, quelque fourré qu'on ſoit & quelque ardens que ſoient les foyers. Les moiſſons deſſéchées jauniſſent & tombent couchées ſur les ſillons glacés, les chênes fendus avec de bruyans éclats font retentir les forêts ; les pierres mêmes les plus dures, qui juſqu'alors avoient réſiſté au froid, en ſont pénétrées au milieu des neiges, & s'entr'ouvrent ſur les montagnes. Les fleuves les plus profonds en reſſentent auſſi les

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

atteintes, & le Rhône rapide dont aucun frein n'arrête le cours, sédentaire alors, & forcé de supporter un pont de glace qui lui étoit inconnu & qui lioit commerce entre ses deux rives, prête ses eaux affermies pour le passage des voitures; l'hiver dompte Bacchus même dans ses manoirs sombres & voutés, sa liqueur glacée est fendue avec la hache, on ne la voit plus couler du verre dans le gosier pour étancher la soif, c'est un mets solide qu'on broye avec les dents.

L'air également rude pour les oiseaux resserre & lie leurs aîles, les timides colombes excédées de froid demandent un hospice par leurs tristes gémissemens, elles oublient la faim, banniſſent leur crainte & approchent de nos foyers; bientôt les perdrix & les grives suivent leur exemple, & par leurs cris se plaignent quand on les prend, du violement des droits de l'hospitalité; le loup même dépose sa férocité & vient se réfugier dans nos maisons; les bois ne servent plus de retraite

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

aux cerfs, ils fuient les forêts & sont errans dans les villes ; les hommes & les animaux ont un asile commun sans pourtant pouvoir se mettre à l'abri du froid ; la toison est inutile à la brebis, le poil à la chevre, au taureau sa peau dure & épaisse.

Tout périt ; troupeaux, hôtes des forêts, habitans des airs. Les hommes, que la soif insatiable des richesses excite à quitter leurs maisons & à défier les injures du tems, perdent la vie ou du moins les pieds; car il n'est point de reméde plus prompt & plus efficace pour les personnes qui ont quelques membres gelés par le froid, (14) que d'en couper impitoyablement les extrémités avec un fer secourable.

Cet hiver dura dans toute sa force un mois entier : tout commerce fut interrompu, les travaux de la campagne cessérent, le barreau fut sans voix, le saint sacrifice de l'autel fut même suspendu ; il n'étoit pas possible pendant ce froid excessif de faire la libation du vin, & je ne m'étonne point qu'il pût se glacer,

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

quoiqu'il y eût du feu sur l'autel, puisque l'eau qu'on puisoit avec la main dans une fontaine étoit glacée quand on la portoit à la bouche pour la boire, & que l'eau que l'on jettoit en l'air, déja gelée lorsqu'elle tomboit, résonnoit sur la terre comme la grêle.

La neige disparut enfin, les fleuves rompirent les liens qui les captivoient & reprirent leur cours. Des masses de glace énormes sont portées sur les ondes ; ces isles de cristal flottent, renversent les ponts, entraînent avec elles tout ce qui se présente, se rendent jusqu'à la mer, se brisent contre les vaisseaux & font craindre des dangers inconnus aux nautonniers surpris.

L'hiver cessa, & comme les aquilons n'avoient plus rien à ravager, ils se retirérent enfin de nos campagnes désolées ; les vents du midi leur succédérent, & par leur souffle tempéré rouvrirent le sein de la terre & les portes de nos maisons. Mais ainsi qu'un Général d'armée incertain de sa défaite ou de sa victoire,

lorsque la nuit a séparé les combattans sans que le sort des armes fût décidé, visite à cheval dès la pointe du jour le champ de bataille arrosé de sang pour reconnoître ses morts, & s'assurer de la perte qu'il craint d'avoir faite ; de même les laboureurs n'osent sortir dans la crainte de voir leurs moissons ravagées & leurs oliviers sans feuilles & sans vie. Quoique ce ne soit qu'en tremblant qu'ils reprochent aux zéphirs leur lenteur, ils desirent pourtant leur retour pour se procurer dans leur malheur la triste consolation de voir leur perte dont ils doutent encore.

Hélas, quelle douleur, quelle consternation, quelle inquiétude sur l'avenir ! lorsqu'ils virent leurs craintes réalisées ; lorsqu'à la fin du printems aucune des productions de la terre ne parut dans leurs champs ravagés ; qu'aucun chêne ne reverdit dans les forêts ; que les oliviers restent sans feuilles, la vigne sans bourgeons, & que les noyers ne se parent point de fleurs. Tous

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

les bleds brulés par la gelée rendent la campagne horrible, & la morte pâleur qui régne dans les champs, décolore auſſi ceux qui les cultivent.

Que les mortels reconnoiſſent dans un Dieu vengeur la main d'un * pere, qui bientôt ſe laſſe de frapper. L'excès du froid qui avoit cauſé tant de dégât dans la campagne, avoit auſſi conſervé dans la terre les ſels de la végétation; & les nouveaux grains qu'on lui confia après l'hiver, quoique les ſillons fuſſent bien tard enſemencés, répondirent aux vœux du laboureur; les moiſſons hâtées par les chaleurs de l'été pouſſérent, fleurirent, & vinrent à maturité, pour ainſi dire, dans le même tems.

La vigne & l'olivier ſouffrirent un dommage irréparable, ils périrent tous les deux ſans reſſource, & leurs rameaux ſe deſſéchérent pour toujours. Qui vous retient encore, laboureurs? coupez ces troncs ſtériles; vous n'avez plus, infortunés

* Tout pere frappe à côté, *dit la Fontaine.*

que

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

que vous êtes, d'autres soins à prendre de vos oliviers que la peine de les abbattre dans tous vos champs où vous alliez autrefois faire une ample récolte de leurs fruits.

Provignement de la vigne.

Si quelque vigne à l'abri du froid & garantie par l'avantage de son exposition, a pû échapper aux ravages de ce cruel hiver, & qu'il reste après ce desastre quelques ceps dispersés qui ne soient point endommagés ; il faut les provigner, afin que bientôt ils couvrent les échalas malheureusement dégarnis ; leur souche leur donnera la substance nécessaire pendant toute une année, ainsi qu'aux grappes qui naîtront de ces provins ; après quoi on les séparera de leur mere-tige avec la serpette, pour qu'ils tirent eux-mêmes peu-à-peu leur nourriture de leurs propres racines. Deux ans après on les transplantera de leur terre natale pour les enfouir plus profondément.

Travaux de la fin de l'hiver.

Sur la fin de l'hiver, lorsque les Chrétiens assemblés dans les Temples supplient Dieu à force de larmes & de

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

priéres de se laisser fléchir, que leur cœur est pénétré d'un repentir sincére, & que leur corps qui a participé au crime est aussi puni par les macérations de la pénitence & par les jeûnes; il sera tems de mettre les taureaux à la charrue pour labourer les jachéres; de remuer la terre autour des ceps, & de les garnir d'épines, ou d'élever autour de petits murs de terre, & sur tout d'en écarter les chevres qui détruisent les bourgeons. On seme aussi dans cette saison le millet qui est une autre ressource pour les laboureurs, & dont ils font une bouillie qui les soutient; on seme les lentilles qui demandent une terre légére, & le chanvre qui veut une terre grasse & forte; ce tems est propre aussi pour semer les féves, les pois & l'orge, & pour transplanter les jeunes plants d'arbres.

Hâtez-vous, laboureurs, travaillez sans cesse; car la nature qui se prépare à vous donner de nouvelles productions, ne permet pas que vous vous reposiez dans ces tems

précieux ; fatiguez vos champs par des labours répétés, enſemencez la terre, élaguez les bois, retranchez les branches gourmandes ou chifonnes des arbres fruitiers & aſſujettiſſez à votre gré leurs rameaux tandis qu'ils ſont encore jeunes ; car ni la religion ni les loix du Prince ne défendent d'employer à l'agriculture la ſainte quarantaine conſacrée par l'Egliſe à l'abſtinence, & à de pieuſes cérémonies. Nous autres dans les villes nous domptons la chair par les jeûnes ; ainſi ſoumettez-vous à ces pénibles travaux pour remplir une partie de votre pénitence. (15) Mais lorſque le tems de célébrer la Pâque ſera venu, ſongez au Ciel, quittez toute occupation terreſtre. Il eſt juſte que notre ame, la plus chére partie de nous-mêmes, ait au moins à elle ſeule pendant le cours d'une année ce bref intervalle de tems : ainſi que l'abondance des mauvaiſes herbes étouffe les moiſſons, que les ſions qui pouſſent de travers défigurent un poirier taillé, & que les uſtenci-

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

les de campagne se rouillent quand ils sont trop long-tems enfermés ; de même les ames de ceux qui suivent leur penchant au vice, doivent être purgées de leurs affections criminelles, de ce vieux levain qui corrompt les mœurs, & de ces semences contagieuses qui pullulent à l'infini & produisent mille maux. S'il nous reste encore quelque sentiment de piété & de repentir, n'ayons point de regret d'effacer par les larmes nos taches criminelles pour lesquelles Jesus-Christ a répandu son sang ; & ne dévouons point nos ames aux flammes de l'enfer, puisque Dieu par sa mort a bien voulu nous assigner des places dans le séjour de sa gloire.

Allez donc, laboureurs, vous prosterner au pied des autels pendant ces saints jours, & là dans le silence & loin du tumulte des affaires, rappellez dans votre esprit vos fautes passées, sondez vous-mêmes vos consciences, & reprochez-vous intérieurement vos crimes ; délivrez-vous de leur pesant fardeau par

un aveu ſincére, & dépoſez librement dans le ſein de quelque Directeur éclairé les crimes qui vous cauſent des remords : gémiſſez ſur vos égaremens, & déteſtez-les d'un cœur contrit, frappez-vous la poitrine dans votre humble repentir, ſollicitez votre pardon par l'amertume de vos larmes ; & ſi le Prêtre vous l'accorde dans la forme preſcrite, n'héſitez plus de vous préſenter à la ſainte table, & d'y manger le corps de Dieu-même préſent ſous les apparences du pain. Quand vous aurez reçu Jeſus-Chriſt, & que vous poſſéderez chez vous un hôte ſi puiſſant, déployez lui votre cœur, ouvrez-le aux effuſions de ſa grace, & ne manquez pas de lui adreſſer vos vœux.

Aſſiſtez à ce divin banquet le même jour où Jeſus-Chriſt s'offrant pour victime au lieu de l'agneau qu'on immoloit autrefois, inſtitua quelque tems avant ſa mort le ſacrement de l'Euchariſtie. Honorez ce ſaint jour, obſervez les anciens rits de l'Egliſe, continuez vos priéres bien avant

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

les de campagne se rouillent quand ils sont trop long-tems enfermés ; de même les ames de ceux qui suivent leur penchant au vice, doivent être purgées de leurs affections criminelles, de ce vieux levain qui corrompt les mœurs, & de ces semences contagieuses qui pullulent à l'infini & produisent mille maux. S'il nous reste encore quelque sentiment de piété & de repentir, n'ayons point de regret d'effacer par les larmes nos taches criminelles pour lesquelles Jesus-Christ a répandu son sang ; & ne dévouons point nos ames aux flammes de l'enfer, puisque Dieu par sa mort a bien voulu nous assigner des places dans le séjour de sa gloire.

Allez donc, laboureurs, vous prosterner au pied des autels pendant ces saints jours, & là dans le silence & loin du tumulte des affaires, rappellez dans votre esprit vos fautes passées, sondez vous-mêmes vos consciences, & reprochez-vous intérieurement vos crimes ; délivrez-vous de leur pesant fardeau par

un aveu sincére, & déposez librement dans le sein de quelque Directeur éclairé les crimes qui vous causent des remords : gémissez sur vos égaremens, & détestez-les d'un cœur contrit, frappez-vous la poitrine dans votre humble repentir, sollicitez votre pardon par l'amertume de vos larmes ; & si le Prêtre vous l'accorde dans la forme prescrite, n'hésitez plus de vous présenter à la sainte table, & d'y manger le corps de Dieu-même présent sous les apparences du pain. Quand vous aurez reçu Jesus-Christ, & que vous posséderez chez vous un hôte si puissant, déployez lui votre cœur, ouvrez-le aux effusions de sa grace, & ne manquez pas de lui adresser vos vœux.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

Assistez à ce divin banquet le même jour où Jesus-Christ s'offrant pour victime au lieu de l'agneau qu'on immoloit autrefois, institua quelque tems avant sa mort le sacrement de l'Eucharistie. Honorez ce saint jour, observez les anciens rits de l'Eglise, continuez vos priéres bien avant

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

tion, il consent de mourir à son tour plutôt que de souiller son ame par aucune tache nouvelle, & de perdre le fruit de tant d'amour.

Soyez fidéles à vos promesses, & n'égarez plus votre ame dont la rédemption a couté si cher : vous n'habiterez pas long-tems la terre, un royaume éternel vous rendra bienheureux ; vos mains brulées par le soleil dans vos longs travaux, seront ornées d'un sceptre. Et vous que l'importune indigence assiége aujourd'hui, vous jouirez après votre mort d'une abondance qui excédera vos vœux, lorsque vous passerez de l'exil de la terre au séjour du Ciel : car Jesus-Christ en naissant parmi les hommes nous a rouvert les portes de la Jérusalem céleste que nos crimes nous avoient fermées ; & vainqueur de satan, il a mené au Ciel en triomphe avec lui les ames fidéles à sa loi qui étoient détenues dans les limbes. Il nous admettra aussi un jour dans la compagnie des bienheureux ; ainsi conservons dans la pauvreté notre innocence,

nocence, en attendant un meilleur sort. La terre rechauffée implore encore votre secours, braves laboureurs; reprenez vos instrumens rustiques suspendus pour un tems, & rendez graces à Dieu qui a la bonté de nous consoler de notre exil par les richesses de la campagne, & qui ne nous commande le travail que pour nous faire éviter les ennuis d'une vie désœuvrée.

L'AUTOMNE ET L'HIVER.

Fin du huitiéme Livre.

REMARQUES

Sur le huitiéme Livre.

IL eſt queſtion dans ce Livre de la ſeconde partie de l'année ruſtique, c'eſt-à-dire de l'Automne & de l'Hiver, & des travaux de la campagne pendant ces deux ſaiſons. L'Auteur décrit d'abord les plaiſirs que goûte un maître à ſa terre dans l'automne; delà il paſſe à la coupe des regains, au dernier labour de la terre, à l'engrais, aux préparatifs de la vendange, aux ſemailles & aux changemens de ſemences. Il refute enſuite les antipathies & les ſympathies prétendues de quelques plantes, & preſcrit ce qu'il eſt utile de faire quand les ſemailles ſont finies. On doit couper du bois, tailler la vigne, planter des arbres, tranſporter à la ville les bleds & pourvoir aux proviſions néceſſaires en hiver. La deſcription de cette ſaiſon & de ſes travaux vient après. On briſe la glace pour les glacieres dans les pays froids; & dans les contrées méridionales, on cueille les olives pour en exprimer l'huile. Il y a ici une belle deſcription de l'hiver de 1709, d'où l'Auteur paſſe au provignement des vignes. Ce Livre eſt terminé par les préparations qu'exige des laboureurs le tems de Pâ-

ques, afin qu'ils approchent dignement de la ſainte Table.

(1) [*Et le chien de Procris, &c*] C'eſt une expreſſion poëtique, pour dire la Canicule. Parmi les Poëtes, les uns ont feint que Jupiter avoit donné ce chien à Europe pour la garder, & que pour récompenſe de ſon attachement, il l'avoit placé parmi les aſtres; d'autres ont ſoutenu que ce chien appartenoit à Orion, & qu'il avoit été métamorphoſé en aſtre, ainſi que ſon maître. *Vid. Hyginus, de Signis cœleſtibus.*

(2) [*Sauvé du gouffre d'affaires, &c.*] C'eſt ainſi qu'Horace décrit les plaiſirs d'un homme qui vit à la campagne & cultive ſa terre.

Beatus ille, qui procul negotiis,
Ut priſca gens mortalium,
Paterna rura bobus exercet ſuis,
Solutus omni fœnore;
Nec excitatur claſſico miles truci,
Nec horret iratum mare,
Forumque vitat & ſuperba civium
Potentiorum limina.

(3) [*Quand on peut reſter avec ſoi-même, &c.*] Il eſt très-difficile de ſe ſuffire à ſoi-même, quand on ne s'eſt pas ſevré de bonne heure des plaiſirs du grand monde, & qu'on ne s'eſt pas habitué à réfléchir ſur leur fragilité : c'eſt le reproche qu'Horace fait à quelqu'un :

Non horam tecum esse potes, non otia recte
Ponere, &c.

(4) [*Pour s'entretenir du tems.*] On dit proverbialement, changement de tems entretien de sot. L'Espagnol dit aussi, *Mudança de tiempos, bordon de necios.*

(5) [*Qui n'ait pas de vieux fumier, &c.*] De tout tems on a eu recours à la stercoration, c'est-à-dire à la préparation du fumier, pour fertiliser les terres. L'Italie mit Stercutius, un de ses anciens Rois au nombre des Dieux, pour avoir le premier inventé l'art d'engraisser les terres par le fumier. *Italia Regi suo Stercutio Fauni filio, ob hoc inventum immortalitatem tribuit.* Plin. hist. nat. l. 17. ch. 9. L'on disoit en proverbe parmi les Grecs & les Romains, que les yeux du maître étoient un merveilleux engrais: *Optima stercoratio, vestigia domini.* C'est Plutarque qui nous a conservé ces paroles sensées.

(6) [*Et que l'humide Verseau, &c.*] Cette constellation est un des Signes du Zodiaque ; elle se leve au mois de Janvier, & amène ordinairement la pluie ; selon la Fable, les Poëtes sous le nom de Verseau désignent Ganiméde, l'Echanson de Jupiter.

(7) [*De plus celui qui seme, &c.*] Il y a un nouveau semoir imaginé par M. de Châteauvieux, dont M. Duhamel Dumonceau donne la description dans son Traité de la Culture des terres : C'est une machine un peu couteuse, mais » nous espérons, dit

» M. Dumonceau, que le grand avantage » qu'il y a de ſe ſervir de cette machine, » étant une fois connu, perſonne ne ſera dé- » tourné d'en faire la dépenſe par la raiſon » du prix, puiſque cette conſidération ne » peut être jamais ſupérieure à celle qui re- » ſulte à tous égards de l'œconomie qu'elle » procure ſur tous les frais de ſemaille, & » aux avantages qu'on en retirera lors de la » récolte. « Si quelqu'un en veut ſçavoir davantage, la deſcription de cette machine eſt dans le livre de M Dumonceau. Il peut bien arriver que cette méthode devienne utile, mais pluſieurs perſonnes qui l'ont eſſayée y ont renoncé faute de profit, après cinq ans d'épreuve. Il y auroit bien à dire là-deſſus, mais le tems n'en eſt pas encore venu. Laiſſons faire : l'expérience ſeule peut nous inſtruire.

(8) [*Tous les ſucs ne conviennent pas également à tous les végétaux.*] M. Dumonceau eſt d'un ſentiment contraire. Je ne rapporterai, afin d'abreger, qu'une partie des raiſons qu'il donne pour ſoutenir ſon opinion. » Il n'eſt pas douteux, dit-il, que les » particules terreſtres que les plantes s'ap- » proprient, prennent différentes formes » dans chaque plante ; mais il ne s'enſuit » point que ces ſucs nourriciers ne ſoient » les mêmes dans la terre. Ce qui me fait » penſer qu'ils ſont les mêmes, c'eſt que les » plantes ſe dérobent, pour ainſi dire, la » nourriture qui eſt dans la terre : car ſi la

» laitue, par exemple, tiroit de la terre une » autre substance que la chicorée, une lai- » tue viendroit aussi bien au milieu d'une » quantité de chicorée que si elle étoit seule, » au lieu qu'elle ne feroit que languir, si elle » étoit plantée entre d'autres laitues, & cela » parce que les laitues subsistant d'un suc pa- » reil se le déroberoient les unes aux autres, » au lieu que les chicorées tirant de la terre » un autre suc que la laitue, cette plante ne » souffriroit point de leur voisinage; mais il » est d'expérience que les plantes de différen- » tes espéces se nuisent les unes aux autres. » Pour prouver que le même suc prend dans » les organes des mêmes plantes différentes » qualités, il suffira de rappeller ici une » expérience que j'ai rapportée il y a long- » tems dans les mémoires de l'Académie des » Sciences, & dont je viens de parler dans le » second Chapitre; sçavoir qu'un jeune ci- » tron gros comme un pois, ayant été greffé » par la queue sur une branche d'oranger, il » y grossit, il y mûrit, & conserva sa qua- » lité de citron sans rien participer de l'o- » ranger. Il a donc fallu dans cette expé- » rience que les sucs de l'oranger changeas- » sent tout d'un coup de nature, en passant » dans le citron.

Ce raisonnement ne paroît pas solide, & l'on pourroit dire en retorquant l'argument, si toutes les plantes indistinctement tirent les mêmes sucs de la terre, toutes les plantes indistinctement doivent se dérober la nourri-

ture & s'affamer réciproquement : conſéquemment nulle plante, fût-elle de la même eſpéce, ne pourroit ſubſiſter à côté d'une autre, la plus vorace feroit néceſſairement mourir de faim ſa voiſine. Or l'expérience journaliére rend cette conſéquence abſurde ; donc les plantes tirent différens ſucs de la terre. D'ailleurs M. Dumonceau avance un peu légérement qu'il » eſt d'expérience que les » plantes de différentes eſpéces ſe nuiſent les » unes aux autres. « Le contraire eſt prouvé : il n'y a certainement aucune analogie entre l'ail & les roſes ou l'œillet ; ces fleurs ſont d'une nature tout-à-fait oppoſée à l'ail, cependant elles ſe plaiſent beaucoup dans la compagnie de ce puant légume, elles pouſſent à merveille ainſi que l'ail, & ces trois végétaux vivent enſemble d'un très-bon accord. M. Dumonceau employe beaucoup d'autres raiſonnemens pour étayer ſon ſyſtême en réponſe aux objections que l'on fait ; mais il ſeroit trop long de les rapporter ici : on peut en prendre lecture dans ſon livre p. 26. & ſuiv.

(9) [*Si vous voulez tremper vos ſemences.*] Il y a quatorze façons différentes de multiplier le bled ; le ſel de nitre eſt la baſe de toutes ces opérations ; elles ſont détaillées dans le Dictionnaire Œconomique, l'Auteur les a tirées des livres de pluſieurs Phyſiciens naturaliſtes. Je vais mettre ici une ſeule de ces multiplications qui pourra ſervir à ceux qui ne la connoiſſent pas encore.

» Prenez dix boisseaux de bon bled, faites » le calciner, jusqu'à ce que vous l'ayez re- » duit en une cendre grisâtre ; il faut tirer le » sel de ces cendres, ce qui se fait par une les- » sive à l'ordinaire : au lieu d'eau si l'on avoit » de la rosée de Mai ou de Septembre, l'opéra- » tion en vaudroit incomparablement mieux. » Il faut dissoudre les sels des cendres dans de » l'eau de pluie si l'on n'a pas de rosée, & » quand l'eau s'est chargée des sels dont les » cendres étoient remplies, il la faut filtrer & » puis coaguler : on coagule en faisant évapo- » rer l'humidité, ensuite on trouve les sels » qu'il faut garder précieusement.

» Cela fait, prenez de toute sorte de fumier; » ceux de cheval, de poule, de pigeon, de » mouton sont meilleurs que les autres : on » les met dans un grand vaisseau de cuivre où » l'on verse une ou deux pintes d'eau de vie, de » la rosée le plus qu'il est possible avec quel- » ques pintes de vin blanc ; on y en met à » proportion de la multiplication qu'on veut » faire : s'il n'y a pas assez de liqueur, il faut » ajouter de l'eau de pluie, après quoi il faut » laisser cela 24 heures sur un très-petit feu & » remuer très-souvent ; on filtre la liqueur & » l'on en prend autant qu'il en faut pour trem- » per le bled qu'on doit semer par arpent. On » met dans cette liqueur une once de sel de » froment & une livre de nitre ; quand les sels » sont bien dissous, on étend son bled sur un » drap, & durant neuf jours on l'arrose soir & » matin de la liqueur en question. Le dixiéme

» jour on sème son bled un tiers moins dru » qu'à l'ordinaire. Le succès paye la peine & » dédommage amplement des frais. «

Virgile dit aussi que les laboureurs de son tems se servoient de nitre infusé dans de la lie d'huile où ils mettoient tremper leurs grains.

Semina vidi equidem multos medicare serentes,
Et nitro prius & nigrâ perfundere amurcâ:
Grandior ut fœtus siliquis fallacibus esset.

Georg. l. 1.

(10) [*Aux arts qu'enseigne Pallas.*] Cette Déesse passe pour avoir inventé l'art de travailler les laines. Pallas & Aracné s'étant fait un défi à qui broderoit le mieux, celle-ci fut vaincue, se pendit de désespoir & fut changée en araignée par la Déesse.

Non tulit infelix laqueoque animosa ligavit,
Guttura pendentem Pallas miserata levavit.

Ovid. l. 6. metamorph.

(11) [*A rafraîchir votre vin.*] Boileau dans sa troisiéme Satire, peint bien le desagrément de boire en été sans glace :

Mais qui l'auroit pensé ? Pour comble de disgrace,
Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace.

Point de glace bon Dieu ! dans le fort de l'Eté !
Au mois de Juin ! Pour moi j'étois si transporté,
Que donnant de fureur tout le festin au Diable,
Je me suis vû vingt fois prêt à quitter la table ;
Et dût-on m'appeller & fantasque & bourru,
J'allois sortir enfin quand le rôt a paru.

Une Dame Italienne qui bûvoit à la glace s'écrioit dans un transport de plaisir ;

Perchè non è peccato de bevere fresco ?

Pourquoi n'y a-t'il pas de péché à boire à la glace ? On sent bien le pourquoi.

(12) [*De l'arbre de Pallas.*] On appelle l'olivier, l'arbre de Pallas, parce que cette Déesse a enseigné la première à tirer l'huile des olives. L'olivier lui étoit consacré ainsi qu'à Bacchus. Voyez Vossius de Idolol. l. 5. ch. 48.

(13) [*Des paniers de jonc.*] En Provence on les appelle des scoufins du mot latin *cophinus*, qui signifie panier de jonc. Le scoufin est un petit sac de jonc qui a un large ventre & ses deux extrémités percées par haut & par bas, il s'allonge comme un fuseau étant plein d'olives, & s'applatit en se vuidant sous le pressoir.

(14) [*Que d'en couper impitoyablement*,

&c.] On ne seroit point obligé d'en venir à cette extrémité, & on n'auroit aucun membre gelé par le froid, si on avoit la précaution de froter souvent avec de la neige les parties du corps les plus exposées à l'air & qui souffrent davantage.

(15) [*Mais lorsque le tems de célébrer la Pâque, &c.*] Il y a ici un long morceau sur les cérémonies de la quinzaine de Pâque, & sur les dispositions qu'on doit apporter quand on se présente à la sainte Table. Cette digression est fort édifiante, l'Auteur y développe les sentimens qu'un Chrétien doit avoir dans ce tems de reconciliation, d'une maniére touchante & pathétique; il y a même des tours heureux. Mais, en verité, n'est-ce pas abuser de la patience des Lecteurs, que de mettre en vers une partie du Catéchisme, pour délasser leur attention après l'avoir arrêtée dans tout un livre sur des preceptes d'agriculture? Est-ce là un épisode convenable? Chaque chose a son tems & sa place: les instructions chrétiennes sont très-louables,

Sed nunc non erat his locus.

Hor. art. poet.

D'ailleurs dans un Poëme où il y a des métamorphoses & des fables, les fêtes chrétiennes & les mystéres de la Religion figurent-ils bien? C'est un assortiment bisarre.

Pictoribus atque Poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas,
Scimus & hanc veniam petimusque damusque vicissim,
Sed non ut placidis coeant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

Hor. art. poet.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE NEUVIÉME.

Les Legumes.

D'AUTRES Poëtes ont déja chanté pour le plaisir des Grands, les jardins & les fleurs; mais moi qui n'ai pour objet que la Maison Rustique, je vais parler des légumes, sujet peu relevé, mais difficile à traiter, & qu'autrefois le Prince des Poëtes (1) avoit été tenté d'annoblir par ses sublimes chants.

Les Legumes.

(2) Déja Rapin a ceint de ses fleurs le respectable front d'un Lamoignon;

LES LEGUMES.

& le premier a eu la gloire de chanter les jardins. O vous, qui héritier du mérite & du nom de ce Lamoignon, nous reſtez pour la gloire du Prince & l'avantage des peuples, honorez comme lui les jardins, & permettez que je couronne votre illuſtre tête (3) de plantes odoriférantes & potagéres. Si vous conſidérez la roſe & l'éclat des lys qu'un Poëte dans ſes vers a conſacrés à votre pere, vous n'aurez que du mépris pour les laitues & les fraiſes qui croiſſent humblement terre à terre; chaque légume cependant a auſſi ſes agrémens, & la nature ſe complaît également à elle-même dans ſes productions, ſoit que pour le plaiſir des yeux ſon pinceau délicat donne aux fleurs de nouvelles nuances, ſoit qu'elle varie pour notre utilité les plantes des jardins potagers.

L'emplacement du jardin potager.

Il faut pour avoir un jardin qui faſſe les délices & la richeſſe de votre campagne, choiſir un terrein voiſin de votre maiſon, où l'air ſoit favorable, la terre graſſe & cependant facile à remuer. On peut amen-

der les terres ingrates, mais on ne sauroit corriger le desavantage du mauvais air. Ménagez-vous de l'eau que vous puissiez conduire en pente dans différens canaux. Afin que vos légumes ne se ressentent point des vents du nord, que l'assiete de votre jardin soit sur le penchant d'une colline & regarde le midi; l'emplacement doit être dégarni d'arbres, & lorsque les légumes commencent à pousser, toute ombre leur est nuisible, à l'exception de celle du jardinier quand il travaille. LES LEGUMES.

Que l'aire où vous battez vos bleds, soit éloignée du potager, de peur que le vent ne couvre vos légumes de poussiére, & ne porte de la paille, qui leur feroit tort. Il ne doit point y avoir dans le voisinage d'eaux croupissantes, comme celles des marais : le limon échauffé de ces eaux produit nombre d'animaux malfaisans.

Si quelque fleuve vous apporte ses ondes tributaires, & qu'enchanté de l'agrément du lieu, il se divise en différens ruisseaux & les L'EAU.

LES LEGUMES.

promene dans tout le jardin, souvenez-vous de rendre grace à Dieu pour une si grande faveur. Mais si votre fond ne vous fournit aucune eau qui murmure, & qu'il ne vienne de loin aucun ruisseau s'offrir à vos besoins ; il ne vous reste plus, jardiniers, d'autre parti à prendre que d'ouvrir la terre & de creuser un puits qui vous fournira de l'eau abondamment : mais afin de n'avoir point la peine de la puiser, servez-vous d'un mulet qui fasse tourner des roues engrenées les unes dans les autres.

Le puits.

De peur que les ouvriers qui creusent le puits ne soient suffoqués par un air trop épais, qu'ils ayent dans ce travail dangereux des lanternes allumées, & qu'ils craignent pour leurs jours, lorsqu'une vapeur pestiferée éteint tout-à-coup les lumiéres. Ils doivent poser debout des planches pour en revétir les parois du puits tout à l'entour, & soutenir ces planches avec des piéces de bois mises en travers, autrement ils se creuseroient à eux-mêmes

mes un triſte tombeau. C'eſt dans le tems de ſéchereſſe qu'on doit creuſer les puits ; lorſque la terre eſt imbibée de pluie, les campagnes ſubmergées tromperoient votre attente. On éprouve les puits dans un été ſec : s'ils donnent de l'eau ſans interruption, & que la canicule n'en épuiſe pas la ſource, ne balancez plus de revétir de pierres ce puits intariſſable, de peur que la terre pénétrée d'eau peu-à-peu ne s'éboule, & par ſa chûte ne comble votre puits. LES LEGUMES.

C'eſt à vous de combiner s'il eſt plus à propos d'entourer de murs votre jardin, ou de le fermer d'une haie vive. Une haie met à la vérité vos légumes à couvert du dommage des troupeaux, & des mains furtives du petit peuple, mais n'écarte pas les hivers rigoureux, & ſes racines font un tort conſidérable aux plantes qui en ſont les plus proches. Un mur au contraire me paroît plus convenable, ſoit parce qu'il occupe moins de terrein, & garantit tout auſſi- Clôture du jardin.

LES LEGUMES.

bien les plantes du froid, soit parce qu'il dure plus long-tems sans avoir besoin de réparations.

Quand vous aurez pourvû à ces premiers soins, je vous conseille de défoncer votre potager, puis d'y pratiquer plusieurs petits sentiers, afin que le jardinier conduise l'eau commodément, la distribue également à toutes les planches dont il approchera facilement, & puisse serfouir & sarcler à droit & à gauche sans fouler les semences avec les pieds.

Si quelqu'un, pour jouir des plaisirs de la campagne, veut avoir un jardin à la ville, que les bords des allées soient ornés de poiriers taillés en buisson, & qu'il y ait de longues plates-bandes garnies de fleurs, afin qu'on ne voye pas d'abord en entrant de tristes porreaux & de mépriſables choux. Pour vous à la campagne, allez toujours à l'utile, bordez vos planches de thim,(4)d'artichaux agréables à Bacchus, & de romarin. La sariette aime aussi les bordures, ainsi que le serpolet qui

rampe à terre, & le perſil dont les Grecs ſe couronnoient autrefois, & la ſauge qui a les feuilles épaiſſes. LES LEGUMES.

Cependant n'allez pas, ennemi de toutes les fleurs, rejetter celles qui ſont aiſées à cultiver & qui ont quelque propriété, telles que la violette, le noir pavot & la roſe qui vous conſole de la perte de ſa fleur, en vous donnant une eau odoriferante qu'on tire au feu par la diſtillation. Vous aurez auſſi des lys, du ſouci, des ſoleils, & du narciſſe dont la fleur eſt ſi belle. Les jours de fêtes vous parerez les autels de fleurs & vous appaiſerez le Ciel avec ces préſens de la terre. Dieu ſe plaît à entrer dans les plus petits détails qui concernent les hommes; & la piété d'un bon jardinier contribue autant à faire profiter les légumes, que ſon travail & d'abondantes pluies.

Mopſus & Coridon avoient autrefois leurs maiſons & leurs jardins contigus; celui-ci n'avoit de confiance que dans ſes biens & dans ſon travail, celui-là avoit mis la ſienne en Dieu; ils arroſoient également

LES LEGUMES.

la terre de leur fueur, mais leur récolte étoit différente : soit que Mopsus aille vendre à la ville ses denrées, soit qu'il cultive son jardin, tout répond à ses vœux : Coridon au contraire recueille à peine de quoi nourrir sa famille, & traîne une vie misérable avec sa femme.

Un jour de fête en été ils s'assirent tous deux à l'ombre sur un lit de gazon ; cher Mopsus, lui dit Coridon, je m'étonne que les jours ne se levent purs & sereins que pour vous seul ; voyez comme nos travaux semblables pour le reste ont un sort différent, l'un n'entend pas mieux la culture que l'autre, & ne cherche pas à procurer la fertilité à ses plantes par plus d'arrosemens. Mopsus lui répondit, il y a une autre raison de cette différence, mon cher Coridon, mais qui n'est connue que de peu de personnes : vous ignorez vous-même le moyen de vous rendre propice l'Etre suprême ; levez des mains pures vers le Ciel, adressez lui vos vœux avant de commencer votre ouvrage, & vous verrez

vos heureux travaux fructifier : bientôt vos légumes croîtront & grossiront à vûe d'œil. Coridon suit les conseils de Mopsus, & s'apperçoit (5) que les priéres ne sont point un vain acte de religion ; ses légumes languissans reprennent vie, & sa terre corrigée par ce pieux artifice ouvre son sein fécond & se couronne d'abondantes moissons. LES LEGUMES.

Que le jardinier, tandis que l'hiver lui donne du loisir, s'occupe à mettre en état ses instrumens, * ses marres à deux tranchans, sa herse, ses hoiaux & ses binettes pour remuer la terre & en briser les mottes. Qu'il aille aussi dans les villages voisins chercher des graines, & qu'il s'instruise avec soin de la culture de chaque légume selon son espéce, car toutes les plantes n'aiment pas la même terre, elles ne se cultivent pas de la même façon, & le tems de les semer est différent. Instrumens des jardiniers.

Il y en a qui aiment les chaleurs, d'autres qui aiment le froid & qui Differentes cultures des légumes.

* Sorte d'ustencile utile aux jardiniers.

LES LEGUMES.

bravant les efforts d'Eole, conſervent leurs feuilles ſans être offenſées des hivers ; d'autres cachées ſous terre ont la racine pareſſeuſe, & n'oſent pas ſe montrer au jour ni développer leurs feuilles à l'air juſqu'à ce que la voix de Progné & l'haleine des zéphirs les invitent à paroître.

Souvent on déracine un légume quand il commence à ſe former, afin qu'il croiſſe & ſe fortifie dans une autre terre ; ſouvent auſſi la même terre éleve dans ſon ſein les plantes qu'elle y a portées : il y en a qui ſe deſſéchent & dont la tige meurt auſſitôt qu'on leur a coupé les feuilles, d'autres pouſſent toujours de nouvelles feuilles & donnent au jardinier une récolte abondante. Tantôt l'on met en terre les légumes ſans toucher à leurs feuilles, & tantôt on coupe les feuilles avant de mettre les légumes en terre, afin que la racine devienne plus vigoureuſe : enfin l'on ne ſoigne pas toutes les plantes de la même façon pour les faire venir à graine & avoir de leur eſpéce.

LES LEGUMES.

La bette eſt de deux eſpéces, il y a la betterave & la bette blonde*, de l'une ce ſont les feuilles, de l'autre ce ſont les racines qu'on ſert ſur les tables. Il faut mettre ces deux légumes en terre, lorſque le grenadier commence à pouſſer & que ſes fleurs couleur de feu jettent au loin leur éclat.

Les laitues.

Il y a pareillement pluſieurs eſpéces de laitues. L'une ſe nomme la coquille, parce que ſes feuilles imitent la rondeur des coquilles : elle ſupporte l'hiver & tient contre la pluie. La laitue pommée ſe replie ſur ſon cœur, l'enveloppe de ſes feuilles & prend en groſſiſſant une forme ronde & ſolide. La crépe blonde qui a les feuilles crépues & dentelées vient au printems, & la romaine ſoutient la chaleur de l'été.

Les navets, les raiforts, les aſperges ſont de deux eſpéces, l'une ſauvage, l'autre franche, (6) ainſi que le porreau, ſçavoir le porreau proprement dit, & la ciboule dont on

* On appelle auſſi *poiree* cette *derniere eſpéce.*

LES LEGUMES.

coupe la tige à mesure qu'elle pousse. La courge longue différe aussi de la citrouille au large ventre. La premiére rampe sur les berceaux & les treilles, ou se suspend à un arbre, & les enfans lui font prendre la figure qu'ils veulent en allongeant & assujettissant son écorce avec des cordons. Tantôt ils lui font imiter les rayons du soleil, ou les replis tortueux d'un serpent; tantôt ils se plaisent à voir croître les lettres de leur nom qu'ils ont gravées sur son écorce : quand elle est vuide ils se l'attachent sous les aisselles, & osent avec son secours traverser les riviéres sans savoir nager. La citrouille s'attache aux arbres & monte le long de leur tige : mais laissez-la plutôt ramper à son gré sur la terre, dans la crainte qu'elle ne rompe les rameaux qui succomberoient sous son poids.

La calebasse plus petite, vient nouée par le milieu, elle peut tenir lieu de bouteille, on la met à son côté & l'on s'en sert au besoin, soit en route, soit en travaillant.

L'épinard

L'épinard se divise aussi en deux espéces : celui qu'on appelle mâle est plus beau & monte en graine ; l'épinard femelle est d'une si triste couleur, qu'il en est presque pâle, & ne produit que des feuilles stériles sans donner de graines. LES LEGUMES.

Dirai-je en combien de façons merveilleuses le chou varie sa figure, soit qu'il entasse circulairement ses feuilles repliées les unes sur les autres, & que le poids de sa tête fasse pencher sa tige ; soit qu'il pousse des fleurs (7) qui imitent la blancheur de l'ivoire travaillé ; soit qu'élevé en forme de cône, comme le ciprès, & replié sur ses feuilles, il se termine en pointe blanche (8) & fasse le bon plat d'une table frugale ; soit que toujours verd, même dans la plus rude saison où tout se ressent du froid, il brave la fureur des aquilons & régne seul dans les jardins. Le chou pommé. Le choufleur. Le chou frisé. Le chou verd.

De même qu'il y a plusieurs espéces de légumes, il y a aussi différentes saisons pour les semer. La plûpart se sement dans les planches,

LES LEGUMES.

lorſque les pluies de l'automne ont arroſé la terre, ou au printems lorſque le retour des zéphirs chaſſe les frimats. Ces deux ſaiſons ont la même température, & ſouvent les violettes trompées par cette reſſemblance ont pouſſé dans l'automne qu'elles avoient priſe pour le printems.

Ainſi le tems propre pour ſemer les légumes eſt après l'hiver, parce qu'alors les ſels de la terre détrempés par les pluies ſont en fermentation; ou bien après l'été, parce que les chaleurs ont cuit les ſucs nourriciers. Le froid & le chaud deſſéchent également la terre & font mourir les herbes inutiles, quoique cependant après l'hiver le printems plus tempéré faſſe repouſſer de nouvelles herbes; car l'hiver en les deſſéchant au dehors n'endommage pas leurs racines & ne les empêche pas de ſe fortifier, ni les moiſſons de mûrir quand la chaleur eſt venue.

C'eſt pourquoi lorſque les arbres ſe dépouillent de leurs ornemens, & que leurs feuilles deviennent le jouet des vents dans les premiers froids de l'automne, mettez la main

LES LEGUMES

à l'œuvre, allignez de longs sillons dans votre jardin, & mettez en terre de l'ail que vous distribuerez par gousse, de la blette fade au goût, de la crête marine, & des artichaux que vous entremêlerez de betteraves. C'est aussi le tems de planter le baume, la sariette, le fraisier qui se plaît à l'ombre des bois, le framboisier, l'aunée & le safran; on fait venir aussi le champignon, l'anis, la lavande qui donne une liqueur agréable, la * tripe madame, l'hyssope dont la médecine fait usage, le chervis, le *rumex* espéce de patience, la chicorée blanche qui excite l'appetit, la bonne dame * ou arroche & le panais, ainsi que le pois chiche qui prend beaucoup de substance, la douce mache, les raves aux feuilles rudes & raboteuses, la *condryle* espéce de chicorée sauvage qui vient blanche par le bas, le cresson alenois qui donne à l'esprit de la gaieté, les navets & le

* Fourniture de salade.

* Petite plante annuelle dont on se sert en potage & en farce.

LES LEGUMES.

sénévé dont les branches couvertes de larges feuilles fourniſſent de l'ombre comme un arbre, quelque petite que ſoit la graine qui produit cette plante.

Vous auſſi, tendres épinards, qui hachés menu & piqués de croutes de pain roti, faites un plat de reſſource pendant le carême, déployez vos feuilles avant l'hiver; & vous, petites laitues, que vos fibres délicates oſent vous produire à la lumiére, ne craignez rien quand il fera froid, nous vous garantirons du ſoufle des Aquilons avec de la paille & force fumier : ce ſera auſſi le tems de mettre dans les planches la roquette, l'eſtragon qui a le pampre droit, la pimprenelle, l'alleluia & la petite méliſſe que vous mangerez en fourniture de ſalade à la fin de l'hiver.

Il eſt à propos de ſavoir quelles ſont les plantes qui aiment les terreins ſecs ou humides, afin qu'aucun coin du jardin ne ſoit vuide. La terre dont le fond eſt ſabloneux, eſt favorable aux laitues & aux pois

chiches ; les épinards qui ne peuvent pas ſupporter long-tems la chaleur, les choux & l'ail qu'on ſent au loin ſe plaiſent dans une terre graſſe, il y en a qui profitent à l'ombre ; la courge longue vient même auprès des murs & s'y attache avec ſes branches, qui rampent comme un ſerpent ; & ſi l'on plante une vigne le long d'un mur pour ſe procurer de l'ombre, ſes branches courbées y croiſſent à merveille.

LES LEGUMES.

Il ne faut point dans un jardin potager garnir d'arbres le mur qui regarde le midi ; cette expoſition eſt excellente pour les graines, ſur tout ſi l'on y dreſſe une couche plus propre aux jeunes plantes par la légéreté & la chaleur de ſon terreau que la pleine terre, & qui au retour du printems peut fournir abondamment de quoi garnir les planches : car le mur eſt un abri contre les vents du nord ; & d'ailleurs l'avantage de la réverbération du ſoleil dédommage les plantes du froid qu'elles peuvent reſſentir.

Terrein & expoſition propres à chaque légume.

L'Eſpagnol, qui le premier avoit

Les Legumes.

transporté des graines de notre continent dans les terres méridionales de l'Amérique, vit avec étonnement combien la bonne qualité de la terre eſt utile aux légumes. Les raves y venoient auſſi groſſes qu'un homme, & y étoient délicates & d'un goût merveilleux.

L'Amériquain de la plus grande taille pouvoit à peine cueillir des féves au haut de leur tige qui étoit auſſi élevée qu'un arbre. On voyoit dans les vignes mariées aux ormeaux des grappes de raiſin qui auroient fait la charge d'un habitant, & l'homme le plus fort de ces contrées y auroit à peine porté un melon ſur ſa tête.

Quand l'hiver eſt long & qu'il tombe beaucoup de neige, la terre & le jardinier en ſont plus pareſſeux; les plantes gelées par les premiers froids ne pouſſent plus, la terre durcie ou pénétrée des eaux de pluie, ferme tout paſſage à ſes productions, à moins que le jardinier ne rechauffe l'air avec des feux ſouterreins,

Légumes précoces,

ou ne faſſe venir à force de fumier des aſperges avant la ſaiſon, & ne

provoque la terre à donner des laitues précoces.

LES LEGUMES.

(9) Le célébre la Quintinie fut le premier autrefois à mettre en vogue cet uſage, & voyant que l'hiver étoit pour les François auſſi fécond en victoires que les autres ſaiſons, que leurs armes proſpéroient par tout, qu'ils prenoient des villes & moiſſonnoient des lauriers comme en un autre tems, il voulut auſſi que ſon art triomphât des rigueurs de l'hiver, & il orna dans cette ſaiſon les jardins de Verſailles de plantes & de fleurs comme au printems. En effet, quelle fécondité ne doit pas avoir la terre excitée par la préſence d'un auſſi grand Prince, qui dans les momens de loiſir que lui laiſſent les affaires, daigne abaiſſer quelquefois ſur ſes plantes les mêmes yeux qu'il tient ouverts pour gouverner ſes peuples & régir ſes Provinces.

Si jamais je vois l'heureux ſéjour de Verſailles, lieu dont tant de fois j'ai oui vanter les agrémens; je n'en conſidérerai point l'au-

Mention de Verſailles.

Les Legumes.

guſte Palais ni les eaux dociles qu'on fait monter & couler ſur des montagnes, ni les jardins où toutes les richeſſes de l'univers ſont raſſemblées, ni les légumes que je chante actuellement, quoique je ne fuſſe pas fâché de les voir placés parmi tant de merveilles. Mais je prendrai le tems où LOUIS ſe fait un amuſement de parcourir lui-même ſon potager. Alors tout occupé de lui, je ne verrai que mon Prince que tout l'univers contemple avec des yeux d'admiration, & que nos deſcendans dans les ſiécles les plus reculés regretteront de n'avoir pas vu.

Tems des arroſemens.

Lorſque les vents du nord ſe ſont calmés, & que Zéphire par ſa douce haleine vient réchauffer les tendres légumes, vous ne les arroſerez ni au lever du ſoleil ni à ſon coucher avec de l'eau récemment puiſée, de peur que ſa fraîcheur à laquelle ils ne ſont pas encore habitués, ne les faſſe mourir : mais la terre avec plaiſir recevra vos arroſemens, quand le ſoleil aura parcouru la moitié de ſa carriére ; vous changerez d'heure

LES LEGUMES.

auſſi lorſque la ſaiſon changera ; car les arroſemens qu'on feroit en été pendant la grande chaleur bruleroient vos plantes. Dans cette ſaiſon vous ferez reſonner les roues de votre puits pour avoir de l'eau, & vous en arroſerez toutes les planches de votre jardin, vers le ſoir, lorſque le Dieu du jour précipite ſon char dans l'océan, ou le matin lorſqu'il a quitté le ſein de Thétis.

Quand au printems l'herbe tendre des bleds commence à pouſſer ; quand la roſe s'épanouit pour reſpirer l'haleine des zéphirs ; quand elle parfume l'air de ſon odeur, & que les arbres parés de fleurs s'admirent dans leurs rameaux : le laboureur ne jouit encore de rien, il n'a que l'eſpérance d'une abondante récolte. Mais le jardinier reçoit déja la récompenſe de ſes travaux; déja le cerfeuil ainſi que la marjolaine qui ſe plaît à l'ombre peuvent ſe cueillir ; déja la fraiſe odoriferante & la groſeille ondée parent le jardin de leurs couleurs ; déja le cœur du chou pommé ſe forme, & déja ſe montre la

LES LEGUMES.

bugloſe au goût fade. La capre s'eſt frayé un chemin à travers les pierres où elle a trouvé de la ſubſtance, & couvre les vieilles maſures de ſes bayes raboteuſes. Déja la * patience qui a été coupée une fois, reverdit encore & repouſſe de nouvelles feuilles; celles du perſil ſont déja dentelées. Les ciboules hériſſent la terre de leurs pointes; l'alleluia déja coupé renaît; le mélilot répand ſon agréable odeur, le fenouil, les raves, le (10) ſenevé piquant au goût & le pouliot paroiſſent, ainſi que le baſilic dont quelquefois on garnit le devant des croiſées. Déja l'on tire de terre les carottes, le chervis, les navets, les ſcorſoneres ou ſalſifis dont les branches s'étendent au large, & les raves qui aiment la fraîcheur. Une forêt d'artichaux couvre la terre, pour être ſervis ſur les tables délicates en mille façons différentes; & déja les aſperges & les pois excitent l'appétit des convives dégoutés.

* Eſpéce d'oſeille fort grande.

LES LEGUMES.

Nos peres ſimples & vertueux vivoient frugalement de ces mêts & de quelques fruits qu'ils cueilloient eux-mêmes ; leur ſobriété leur donnoit une ſanté robuſte juſqu'à la mort, & ils vivoient des ſiécles : maintenant notre appétit inſatiable a renfermé la durée de nos jours dans un cercle étroit ; & non-ſeulement les animaux deſtinés à la culture des champs ſont égorgés pour couvrir nos tables, mais on va braver tous les écueils de la mer pour lui ravir ſes habitans, qu'on ne priſe que par les dangers qu'ils coutent. Les oiſeaux ne ſont plus en ſûreté dans les airs, & l'univers entier ne ſuffira pas bientôt à notre goût faſtidieux.

Frugalité de nos peres.

Tandis que la terre développe ſes ſels mis en action par les pluies de l'hiver, ne ſouffrons pas qu'elle s'épuiſe à ne produire que des herbes ſtériles. Hâtons-nous de ſemer la fariette, le perſil, la betterave, le pois vert, la corne de cerf, la coriandre, la blette, la chicorée & la bourrache dont la fleur eſt agréa-

Légumes que l'on ſeme au printems.

Les Legumes.

ble, la féve difficile à cuire, le vil haricot, le pourpier jaune, la lavande, & la laitue capucine qui prend ſon nom du long capuchon qu'elle porte. Que le porreau favorable à la voix ſoit tranſplanté après qu'on aura taillé ſes feuilles & ſes racines, & plantons l'oignon qui fait pleurer ceux qui le pélent. Nos planches recevront auſſi le houblon, le (cicerbita) eſpéce de chicorée dont les feuilles ſont petites; le melon difficile à venir lorſqu'il n'a encore pouſſé que ſes premiéres feuilles, l'hache, l'anet odoriférant, la crête marine, l'ormin ami de Bacchus, & la rhue qui communique ſon odeur aux mains qui la cueillent.

Erreur ſuperſtitieuſe où l'on eſt ſur la Lune.

Que le peuple ignorant & ſuperſtitieux ſe gouverne ſelon les défenſes ou les ordonnances de la lune, qu'il lui reproche la ſtérilité de certaines années, ainſi qu'aux autres planétes, comme ſi elles étoient les arbitres de la végétation. Mais pour vous, que le ſoleil ſoit votre régle dans vos travaux. Si l'on doit

s'en rapporter au témoignage des yeux, c'eſt cet aſtre qui vivifie ſeul les plantes ; & le pouvoir que les aſtres ont ſur l'eſprit des hommes, ne s'étend pas ſur les productions de la terre.

LES LEGUMES.

Quand vous aurez ſemé vos grai-nes, écartez la taupe de vos jar-dins, de peur qu'elle ne les ravage, & que ſes dents ennemies ne dé-truiſent tous vos légumes. Lorſque vous verrez de petites pyramides de terre s'élever inſenſiblement dans votre potager, approchez-vous ſans bruit & jettez deſſus quel-que morceau d'étoffe épaiſſe, la tau-pe s'y embarraſſera la tête en jettant dehors la terre, & vous lui ferez porter auſſitôt la peine de ſes dégats.

Les Taupes ravagent les jardins pota-gers.

Les jardiniers ont coutume de gar-nir leurs potagers de ronces & d'épi-nes pour garantir leurs légumes du ravage des ſouris & des petits oi-ſeaux ; la ſouris à la vérité ne s'ex-poſe pas à ſe piquer en allant cher-cher ſa proye à travers les ronces, mais elle ſe creuſe un chemin ſous terre pour éviter les retranchemens

Les ſouris.

d'épines qui deviennent inutiles, & ce petit animal glouton ronge les feuilles les plus tendres des légumes. Tendez des ratiéres près de vos plantes, mettez dedans des noix qui par leur odeur attireront les souris : elles iront avec confiance & avidité ronger l'appas perfide, mais se voyant tout-à-coup détenues dans une prison, elles essayeront sans cesse de lever avec les pieds la porte qui les resserre, ou la mordront sans toucher davantage à la noix qu'elles n'ont qu'à demi rongée.

Les Legumes.

J'ai vû des gens qui écartoient les taupes avec des tiques, sorte d'insectes dont l'odeur est désagréable, & qui détruisoient les souris avec des racines d'artichaux qu'ils empoisonnoient. Si des pucerons ou des chenilles s'attachoient aux feuilles de leurs légumes & les cribloient de toute part, ils répandoient dessus du suc amer de marrube, & se defaisoient des fourmis par le moyen du feu ; la fumée & la crainte d'être brulés faisoient fuir ces insectes de leur retraite incendiée, sans qu'ils se mis-

Les fourmis.

sent en peine de leur grenier qu'ils avoient approvisionnés pour l'hiver. LES LEGUMES.

Le Ciel nous a envoyé un secours plus utile contre tous ces animaux voraces ; car depuis peu une cigogne qui venoit de traverser les hautes montagnes des Pirenées, fut en volant terre à terre prise dans un piége qui n'avoit pas été tendu pour elle. On lui coupa aussitôt les aîles, & on l'établit gardienne du potager ; le chagrin de sa captivité lui fit rebuter ce qu'on lui offrit à manger ; mais elle apperçut (11) parmi des légumes un serpent qu'elle engloutit dans son estomac malgré les longs efforts du reptile qui s'entortilloit dans son bec. Cet oiseau depuis ce tems cherche tous les jours parmi les légumes & les herbes du jardin quelque nouvelle proye & nous délivre des souris, des chenilles & des taupes ; il ne dédaigne pas même les limaçons que la pluie fait sortir des vieilles masures, & les avale après en avoir brisé la coquille. De la cigogne.

Ce n'est pas assez d'écarter ce qui Culture des légumes.

LES LEGUMES.

peut nuire à vos légumes si vous ne les cultivez avec un soin assidu, car si la terre n'est domptée par un travail constant, elle ne produira ni moissons, ni légumes, ni les doux présens de Bacchus : elle ne se couvrira que de buissons & d'une stérile verdure dont elle se pare pour son propre ornement : c'est ainsi que pour des plaisirs frivoles nous trouvons toujours des forces, & que nous en manquons dès qu'il s'agit de l'utile & de l'honnête. C'est ainsi qu'un homme qui pour aller voir à pied son ami feroit à peine mille pas, recouvre ses forces pour le plaisir, & passe des jours entiers à courir un liévre.

Que le jardinier pare la terre avec le rateau, qu'il sarcle les herbes renaissantes & réjouisse ses légumes par de fréquens arrosemens : mais qu'il mette sur tout le melon à l'abri du vent & du froid ; car soit que foible encore il commence à pousser, soit qu'il ait déja acquis une certaine grosseur, il demande un soin perpétuel. Le Ciel veut

LE MELON.

LES LEGUMES.

veut que tout nous coute, ce n'eſt qu'au prix de nos ſueurs que nous en obtenons quelque choſe, (12) & tout ce qui eſt excellent dans ſon genre eſt payé par de longs travaux.

Quand les oiſeaux ont chanté le retour du printems, faites tremper vos graines de melon dans du lait frais ou dans de l'eau, & ſemez-les ſur une couche bien garnie de fumier ; qu'elle ſoit couverte de terreau du côté que ſouffle Borée pour garantir de ſa froide haleine ces graines délicates. Si malgré cela vous craignez encore les viciſſitudes de l'air, & qu'il vienne des froids au milieu du printems, faites groſſir vos melons ſous des cloches de verre conſtruites en forme de cône, juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſez forts pour réſiſter aux impreſſions du vent & qu'ils puiſſent reſter découverts pour reſpirer l'air librement. Ces cloches diaphanes tranſmettent aux plantes qu'elles couvrent la chaleur du ſoleil & les ſauvent du froid : mais elles ne réſiſtent pas aux coups de la grêle à moins qu'elles ne ſoient

revétues de capuchons d'osier.

LES LEGUMES.

On seme à la fois plusieurs graines de melon dans le même trou, car elles ne sont pas toutes également bonnes & saines; le melon qui en est provenu doit être arrêté dans sa crue, s'il abonde trop en séve, & ne croît que de la tige; pour cela l'on pince avec l'ongle son premier jet & on le dégarnit de feuilles; ensuite on broye la terre avec les doigts, & l'on arrache avec la main ou le fer les mauvaises herbes qui naissent à l'entour. On ne doit pas non plus alors faire de forts arrosemens, la quantité d'eau fait pourrir les feuilles du melon.

Il est permis de l'arroser jusqu'à ce que son ventre oblong commence à grossir, après quoi on le sevre d'eau afin que les chaleurs de l'été le mûrissent & lui donnent un bon goût. Cependant ayez pitié de sa soif si la chaleur de la canicule brule la terre; mais prenez garde que son écorce ouverte n'introduise au dedans les eaux d'arrosemens. On a soin encore de mettre sous le melon une tui-

le qui le garantit des mauvaises exhalaisons de la terre, & qui double la chaleur du soleil par la réverbération.

Lorsque sa peau gercée & brodée a pris une couleur jaunâtre, & qu'il semble faire lui-même des efforts pour se détacher de sa tige, il faut l'en séparer avant qu'il pourrisse, & ne pas laisser la couche chargée d'un inutile fardeau. Cueillez de préférence celui qui pese beaucoup, qui a l'écorce dure, la couleur d'or, le goût & l'odeur du vin. Il n'y a pas d'autre culture pour les concombres : la citrouille supporte mieux les intempéries de l'air & demande moins de soin.

A quoi bon ferois-je ici mention des autres légumes qui viennent dans le potager : si la terre est bonne, s'ils sont arrosés fréquemment, on n'observe ni tems ni méthode pour les semer ; la terre se suffit à elle-même & n'a point besoin des secours du jardinier pour l'enrichir d'abondantes récoltes.

Il convient cependant de dégager

LES LEGUMES.

les fraisiers & les artichaux de leurs rejettons qui viennent à foison autour de la tige-mere. Que la laitue pommée dont les feuilles s'arrondissent en croissant, soit enfouie dans la terre pour devenir blanche ; & que le céleri n'ose se produire à aucune table, si le jardinier pour le blanchir ne l'a bien enfoncé dans le potager. On fait blanchir pareillement la chicorée si on lie avec du jonc ses feuilles crépues, & qu'on l'enterre dans la planche où elle a levé ; les raves deviennent plus tendres dans la terre si on les arrose avec de l'eau salée ; cette saumure corrige l'âcreté de leur goût; elles sont dures au contraire quand leur tige excéde la superficie de la terre, quand elles abondent en feuilles, ou que par hazard elles ont souffert de la sécheresse, qui pour elles est pernicieuse.

Le caprier qui s'attache de lui-même aux vieux murs se plante de bouture après qu'on a arraché les rejettons de sa vieille souche ; il donne cependant une espéce de gland rem-

pli de graines lorſque ſes bayes vertes s'épanouiſſent au printems.

Ne laiſſez pas ramper ſur une terre humide le pois chiche ; & comme il eſt trop foible pour ſe ſoutenir lui-même, ramez-le avec des baguettes pour l'appuyer ; il les ſaiſit avec ſes tendrons crochus comme avec des doigts, il s'éleve de terre, pouſſe beaucoup de rameaux, donne des fleurs d'une couleur blanchâtre & ſe couvre de feuilles de toute part.

Si vous foulez l'ail avec les pieds, cet affront tourne à ſon honneur, & ſa tête en devient plus belle & plus garnie. Quand vous le verrez pâlir, & que ſa tige ſera panchée vers la terre, ce ſera le tems de le cueillir ; vous le lierez & en ferez des bottes ſuivant l'uſage ; vous nettoyerez bien la place qu'il occupoit, & vous remuerez la terre avec le hoiau, afin qu'elle exhale la mauvaiſe odeur qu'elle a contractée ; autrement, à ce qu'on dit, elle fait mourir enſuite les jeunes plantes.

LES LEGUMES.

Quand une terre s'eſt uſée à rapporter de l'ail depuis long-tems, il faut réparer ſes forces avec beaucoup de fumier avant de lui confier d'autres ſemences & d'exiger d'elle de nouvelles productions. Il y a une choſe bien agréable dans la culture des jardins potagers, c'eſt que la terre vous y offre perpétuellement quelque récolte à faire, & que le jardinier eſpére encore après avoir recueilli.

Du jardin potager.

Héſiterons-nous donc encore de nous enrichir des dépouilles précieuſes de la terre & de nous appliquer à la culture des légumes? Ce ne ſont pas aujourd'hui des jardins qu'on cultive, c'eſt une petite forêt de buis. On a rejetté avec mépris toutes les plantes utiles, pour ſe parfumer de la vaine odeur des fleurs; un ſtérile parterre abſorbe tout le terrein d'une campagne: cependant les plantes potagéres ne le cédent en rien aux fleurs; le même jour voit naître & mourir celles-ci, la roſe qui s'eſt épanouie le matin n'eſt plus fleur le ſoir, ce n'eſt qu'un

triſte bouquet d'épines : mais les légumes durent toujours, & lorſqu'ils ſont bien allignés ſur les planches ils font un coup d'œil auſſi agréable que le buis & le cyprès. LES LEGUMES.

Si un jardinier ſait tempérer les chaleurs de l'été & les froids de l'hiver, ſi par ſon art il anticipe le terme de la nature & force la terre à donner des fruits précoces ſi recherchés pour la table des Rois ; quelle fortune ne fera-t'il point, & juſqu'où la renommée n'étendra-t'elle pas la célébrité de ſon nom? avec quelle ardeur il cultivera le champ de ſes peres, & qu'il ſera ſatisfait de ſon ſort! car il ne flotte point entre la crainte & l'eſpérance pendant toute une année pour ſavoir quel ſera le fruit de ſes travaux ; il ſeme & recueille continuellement, & il ne lui reſte point de vœux à former s'il a le bonheur d'avoir une femme exacte à ſes devoirs, & des enfans qui aiment le travail : vigoureux il remue la terre lui-même avec la bêche & le hoiau ; ſes enfans ſelon leurs forces l'accompagnent aſſidû- DU MARECHAIS.

LES LEGUMES.

ment & l'aident dans ses travaux; les uns avec de petits maillets brisent les mottes, d'autres avec le rateau arrachent les mauvaises herbes ou couvrent la terre de fumier, ou par des arrosemens rafraîchissent les plantes que brulent les chaleurs de l'été.

La femme de son côté porte dans des hottes les denrées à la ville; elle revient le soir chargée d'argent; & pour délasser son mari & ses enfans des travaux du jour, elle leur apprête à manger, & pendant le repas les amuse des contes de la ville. Les soucis jaloux ne sont point assis à leur table frugale; la peur incertaine dans son vol ne bat point des aîles autour d'eux, car ils ne craignent ni les horreurs de la guerre ni les détours de la chicane; aucune fausse allarme ne les inquiéte, & nul remords de quelque crime caché n'altére la paix de leur conscience; ils n'ont point de procès & ne connoissent point les assignations; jamais pied de sergent n'a touché le seuil de leur porte; leur cœur n'est

la

la proye d'aucun chagrin, à moins que la récolte n'ait trompé leur espérance ; & aucun jour triſte ne ſe leve ſur leur tête, ſi l'air ne leur apporte quelque maligne influence. LES LEGUMES.

L'art futile de * Machaon n'a point été imaginé pour eux, ils n'ont rien à démêler avec les Médecins, & cependant ils ſe portent toujours bien. Les vents funeſtes du midi qui rendent le teint plombé ne les retiennent point au lit en hiver & ne les incommodent point en été. La goutte ne leur ôte point l'uſage de leurs membres ; ils n'ont aucune indigeſtion ; l'automne mortelle pour d'autres n'améne point la fiévre pour eux, & une vieilleſſe hâtée par les plaiſirs ne les menace point d'une fin prochaine.

Leur jardin leur fournit les plantes ſalutaires dont ils ont beſoin, comme la rhue, la guimauve, l'abſynthe, la mauve & le pavot qui appelle le ſommeil ; leurs occupations mêmes plus efficaces que ces

* Fameux Médecin, fils d'Eſculape.

LES LEGUMES.

herbes leur tiennent lieu de médecine; mais de peur qu'un travail trop constant ne les épuise, le septiéme jour de chaque semaine est pour eux un jour de plaisir où Bacchus & les jeux viennent les délasser, & l'interruption de tout travail a de plus l'avantage d'être méritoire & agréable à Dieu.

Celui dont le tour vient de traiter le village, le régale de laitues & d'artichaux que son jardin lui donne, & fait couler le vin à grands flots; après le repas il conduit les convives au jardin où il donne & reçoit plusieurs instructions sur le jardinage, sur les différentes maladies des légumes & sur les moyens d'y remédier, soit qu'ils dépérissent par la mauvaise qualité de la terre, soit que des armées de vermisseaux les assiégent & les fassent mourir.

Il ne manque point de détailler la propriété des plantes, & d'indiquer dans son jardin celles qui sont salutaires, au cas qu'on ait le ventre paresseux ou relâché, ou qu'une toux fréquente occasionnée par des

humeurs qui tombent sur la poitrine donne des secousses violentes, ou que les accès intermittens d'une fièvre ardente portent le ravage dans le sang ; de-là il passe à des matiéres plus relevées, & ne peut imaginer sans rire que des oignons & de vils porreaux ayent pû autrefois tenir lieu de divinité, & que des hommes ayent adoré des Dieux qui naissoient dans leurs jardins ; il rapporte à ce sujet les vieilles fables du Paganisme rebatues tant de fois, & raconte à l'assemblée (13) de quelle maniére le chou est né des larmes de Licurge, pourquoi il hait encore aujourd'hui la vigne, pourquoi la vigne elle-même écarte du chou ses rameaux & s'étend du côté qui lui est opposé, comme si elle voyoit encore Licurge agité de ses anciennes fureurs & armé d'un fer pour la mettre en piéces.

LES LEGUMES.

La méliſſe aussi, continue le jardinier, qui s'éléve peu de terre & donne des fleurs roussâtres, étoit une abeille cachée sous des feuilles que Flore pressa entre ses doigts

LES LÉGUMES.

sans le savoir & dont elle sentit vivement l'aiguillon vengeur. L'insecte ailé s'envola, mais la peine suivit promptement son crime ; ses ailes furent changées en des feuilles odoriferantes, ses pieds s'attachérent à la terre & prirent racine ; enfin elle devint tout-à-coup une plante qui est plus agréable que toutes les autres aux abeilles, elle les réjouit quand elles sont tristes, les rappelle à la ruche si l'on y en met, lorsqu'elles veulent déserter, & répare leurs forces par son doux parfum.

Tandis que le jardinier s'entretient ainsi, il reprend amérement ses enfans & ses domestiques qui le suivent, s'il s'apperçoit que quelque chose ne soit pas dans l'ordre ; il leur donne aussi des éloges s'ils en méritent, car la louange est un aiguillon même pour les gens grossiers de la campagne. Si quelque fruit est tombé de l'arbre avant d'être mûr, il le ramasse lui-même & le porte à la maison ; si quelque légume panché touche la terre, si quelque

LES LEGUMES.

branche eſt courbée ſous le fruit, il les relève & les ſoutient avec un bois fourchu qu'il met en terre ; il déſigne l'ouvrage qu'il faudra faire les jours ſuivans, & fait ainſi tirer des jours de fête & de repos un profit très-permis.

Qu'heureux ſont ces gens dans leurs occupations ! elles ne permettent point d'entrée au crime ni à l'envie. Les deſirs d'un jardinier ſont bornés à ſon jardin, il ne craint point d'autre larcin que celui des animaux; quoique ſon champ ne ſoit point gardé, il n'a point d'inquiétude de ſon voiſin, ſa probité & ſa vertu lui ſont connues, il dort en ſûreté ; la ſoif inſatiable des richeſſes ne trouble point ſon repos, il n'amaſſe point ce qu'il gagne, il en jouit, & ne laiſſe à ſes enfans pour tout héritage que ſes uſtenciles, quelques arpens de terre, un toit ruſtique, de la religion, des mœurs & du goût pour le travail.

Fin du neuviéme Livre.

REMARQUES

Sur le neuviéme Livre.

LE Jardin potager & les Légumes ſont la matiére de ce Livre. L'Auteur parle de la ſituation du jardin, des eaux d'arroſemens, du plan des allées, de leur bordure, & des inſtrumens du jardinier. Il décrit enſuite les différens légumes, fixe le tems de les ſemer & celui de les cueillir : il dit un mot des terres qui ſont propres à chaque légume, du tems d'arroſer, & des animaux nuiſibles aux plantes. Au lieu d'épiſode pour terminer ce livre, c'eſt un tableau des mœurs, des qualités & du bonheur d'un jardinier, quand il aime ſon état.

(1) [*Avoit été tenté d'ennoblir.*] C'eſt Virgile lui-même qui le dit dans ſon quatriéme livre des Géorgiques.

Atque equidem extremo ni jam ſub fine laborum
Vela traham, & terris feſtinem advertere proram;
Forſitan & pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem : biferique roſaria Peſti,
Quòque modo potis gauderent intyba rivis;
Et virides apio ripæ : tortuſque per herbam
Creſceret in ventrem cucumis : nec ſera comantem
Narciſſum, aut flexi tacuiſſem vimen Acanthi,
Pallenteſque hederas & amantes littora myrtos.

(2) [*Déja Rapin, &c.*] Le Pere Rapin de la Compagnie de Jesus a fait un Poëme sur les jardins, dédié à M de Lamoignon, Premier Président au Parlement de Paris, pere de celui à qui Vanniere a dédié son Poëme.

(3) [*De plantes odoriferantes, &c.*] Le mot latin signifie dans le texte Gans notre-dame, herbe odoriferante que les anciens mettoient dans leurs couronnes ; mais cette expression eût été basse dans la traduction, ainsi que celle de persil : j'y ai substitué un mot générique.

(4) [*D'artichaux agréables à Bacchus.*] Ce légume fait trouver le vin bon, à ce que prétendent les fins gourmets.

(5) [*Que les priéres, &c.*] Elles provoquent, pour ainsi dire, les sucs de la terre, les pluyes & les bienfaisantes chaleurs, parce qu'en pénétrant les Cieux, elles disposent en notre faveur le souverain Arbitre des biens & des moissons. Voy. l'Ilia. d'Hom. Ce Poëte dit que les priéres sont filles de Jupiter, qu'elles sont boiteuses, ridées, toujours les yeux baissés, toujours rampantes & toujours humiliées, & qu'elles portent les vœux des mortels aux pieds du trône du grand Jupiter.

(6) [*Ainsi que le porreau, &c.*] Les anciens ont distingué deux espéces de porreaux, le *capitatum* & le *sectivum aut sectile. Colum.* l. 11. chap. 3. p. 397. init. edit. R. Stephan. *Porrum*, inquit, *si sectivum facere*

velis densius satum præceperunt priores relinqui, & ita cùm increverit secari : sed nos docuit usus longè melius fieri si differas, & eodem more quo capitatum, modicis spatiis, id est inter quaternos digitos depangas, & cùm convaluerit defeces. Philippe Beroalde dans ses annotations sur cet endroit dit : *Antiqui volentes facere capitatum porrum silice vel regulâ, subjecta capita dilatabant.*

(7) [*Qui imitent la blancheur de l'ivoire travaillé.*] C'est du choufleur qu'il est ici question.

(8 [*Et fasse le bon plat d'une table frugale.*] Il faut effectivement qu'elle le soit beaucoup, si le chou en fait le bon plat.

(9) [*Le célébre la Quintinie*,] » Il naquit près de Poitiers en 1626. Il se rendit » à Paris pour s'y faire recevoir Avocat; il » s'acquit en peu de tems beaucoup de répu» tation au Barreau. Quoique ses occupa» tions lui laissassent fort peu de tems, il en » trouva cependant assez pour satisfaire à la » passion qu'il avoit pour l'agriculture. La » lecture de tout ce que les anciens & les » modernes ont écrit sur cette matiére, join» te à son goût particulier, lui donna une » ample connoissance de cet art. L'excellent » livre qu'il a laissé sous le titre d'Instruc» tions pour les Jardins fruitiers & potagers, » a été mis au jour par le second de ses fils, » qui étoit Abbé. Louis XIV. augmenta en » sa faveur le nombre des Officiers de sa » maison en créant la charge de Directeur-

» Général des jardins fruitiers & potagers de » toutes ſes maiſons royales. V. Perrault, Hommes illuſtres.

(10) [*Le ſenevé piquant au goût.*] C'eſt avec la graine de ſenevé qu'on fait la moutarde. Palladius dit en parlant des larmes qu'elle fait répandre lorſqu'on en mange trop :

Seque laceſſenti fletum faſſura ſinapis.

(11) [*Parmi des légumes un ſerpent.*] Les cigognes aiment beaucoup les ſerpens, & ont le ſang ſi chaud, que le venin le plus froid ne fait d'autre impreſſion ſur elles que de les rafraîchir modérément. Pline dit qu'on les honoroit beaucoup en Theſſalie, parce qu'elles détruiſoient les ſerpens. *Honos iis ſerpentium exitio tantus, ut in Theſſaliâ capitale fuerit occidiſſe eâdemque legibus pœnâ quâ in homicidam.* l. 10. ch. 23.

(12) [*Et tout ce qui eſt excellent dans ſon genre a couté de longs travaux.*] D'après cette réflexion, que doit on penſer d'un Auteur qui ſe vante lui-même d'avoir achevé en très-peu de tems un ouvrage, & qui ſe figure par cette raiſon mériter l'indulgence du public quand il n'a pas réuſſi ? Le monde eſt plein de gens qui juſtifient leurs balourdiſes par de pareilles raiſons. Boileau donnoit d'autres principes.

Ne vous piquez jamais d'une folle viteſſe,

. . . . . .

Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement.

(13) [*Comme le chou eſt né des larmes de Licurge.*] Ce Prince étoit Roi de Thrace, & voyant que ſes ſujets étoient trop adonnés au vin, il fit couper toutes les vignes de ſon royaume; d'où les Poëtes ont pris occaſion de feindre que Bacchus irrité contre ce Roi l'avoit rendu furieux, qu'il s'étoit lui même coupé les cuiſſes, croyant encore couper des ceps, & que le chou étoit né des larmes qu'il répandoit dans l'excès de ſa douleur. Voyez l'excellent ouvrage de Plutarque ſur l'utilité des Poëtes. Horace parle auſſi du malheur de ce Roi. l. 2. od. 16.

Tectaque Penthei
Diſjecta non levi ruinâ
Thracis & exitium Lycurgi.

(14) [*Pourquoi la vigne elle-même, &c.*] Ciceron dit que l'inimitié du chou & de la vigne paſſe pour conſtante: *Vites à caulibus braſſicis, ſi propter fati ſint, ut à peſtiferis & nocentibus refugere dicuntur, nec eos ulla ex parte contingere.* De nat. deor.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE DIXIÉME.

LES VIGNES.

QUE d'autres aiment le jus de la vigne : comme Poëte c'eſt la culture qui m'en plaît, ſoit qu'il s'agiſſe après avoir creuſé des foſſés, de planter de longs rangs de ceps, & par des ſoins aſſidus d'exciter ces tendres é éves à croître & groſſir, ou de cueillir les grappes qui pendent aux ormeaux & qui les font courber ſous leur poids, ou de renfermer dans des tonneaux les

LES VIGNES.

vins encore fougueux & bouillans.

LES VIGNES. (1) Je suivrai les traces du Poëte latin sur les côteaux couverts de pampre, & dans la même vigne où il a déja fait une ample récolte, je grappillerai comme les pauvres ce qu'il a négligé de cueillir.

Quand vous aurez formé le dessein de faire un vignoble fertile de vos champs, n'ignorez pas avant d'ouvrir la terre quelle est celle qui convient le mieux à la vigne, & quel climat lui est le plus favorable; ce qui en fait le prix c'est le terrein, lorsqu'il reçoit de l'air de salutaires influences.

Climat propre à la vigne.

Que les peuples qui habitent les climats du septentrion échangent avec du vin leur poisson salé, ou qu'ils imitent le jus de la treille avec la liqueur qu'ils expriment des pommes : car ils ne doivent pas espérer que la vigne couvre jamais les côteaux d'une région qui est chargée de neige, & où les pins qui résistent ordinairement au froid & aux ouragans ont peine à supporter l'horrible soufle des aquilons. Il est

inutile auſſi que les nations barbares qui ſont conſtamment brulées par les feux du ſoleil, forment l'entrepriſe de cultiver la vigne, & qu'ils faſſent venir Bacchus malgré lui dans leurs champs arides.

Le meilleur climat eſt reſſerré entre la zone torride & les ſeptentrionales, dans cette ceinture étroite qui autour du globe (2) a le même dégré de latitude que la Tartarie. Là ni les froids violens ni une chaleur éternelle ne rendent point la terre ſtérile ; les ſoufles alternatifs des zéphirs & des aquilons, les pluies & les chaleurs tempérées la fertiliſent. C'eſt dans ces lieux que Bacchus a ſon empire, ce ſont ces champs fortunés qu'il ſe plaît à gouverner ſans avoir l'ambition d'étendre vers le nord ni vers le midi les limites de ſon royaume.

Cependant les nations ſoumiſes à Bacchus ne ſont pas toutes placées préciſément ſur la même ligne. La Gréce autrefois fameuſe par ſon goût dominant pour la guerre s'eſt acquis de la célébrité par ſon vin,

ainſi que par ſes exploits. Le Dieu de la treille a ſuivi enſuite les drapeaux des Romains qui s'étoient rendus maîtres de l'univers, & leur a donné le vin de Falerne. Mais après la ruine de leur vaſte empire, Bacchus traverſa les Alpes ſur des chariots chargés de vin nouveau, & vint ſe fixer dans les Gaules, dont le ſéjour lui plaiſoit, au lieu de ſe rendre aux invitations des peuples du nord qui l'appelloient ; ſans doute que les victoires des Gaulois, ſi renommés par leurs armes, méritérent la préférence de ce Dieu. Illuſtre France, ne mépriſez pas d'auſſi rares faveurs : vous poſſedez dans votre ſein des mines abondantes de cuivre, d'argent, d'or & de fer ; mais gardez-vous bien de détruire des lieux que Bacchus chérit, (3) & d'aller puiſer des richeſſes qui ſont le germe de tous les vices dans les mêmes terres (4) où croît la vigne. N'eſt-elle pas un bien préférable pour la conſolation des malheureux & la diſſipation des chagrins & des ennuis ?

Les Vignes.

L'expoſition la plus favorable eſt celle d'un champ qui regarde le midi & dont la terre eſt légére & ſabloneuſe. Le plus mauvais terroir eſt celui où des mains furieuſes ont abbattu d'anciens bois pour les condamner au feu ; une pareille terre toute hideuſe encore de ſa récente exploitation eſt déteſtée de * Bacchus, & comme il ne s'y nourrit qu'à regret, il eſt toujours triſte, froid & ſans force ; car les racines de ces arbres ſubſiſtent toujours pour venger leurs troncs qu'on a coupés, & quoiqu'elles ne s'élévent pas audeſſus de la terre, elles régnent dans l'intérieur, ſerpentent dans tout le champ, & en attirent à elles toute la ſubſtance. Une terre que Cérès a tenue ſous ſes loix, & qui a porté du bled pendant pluſieurs années eſt bien plus propre à la vigne; car Cérès la tête ornée d'épis, & Bacchus couronné de pampres, vivent de très-bon accord entr'eux

LES VIGNES. Terrein & expoſition favorables à la vigne.

* Ce Dieu eſt preſque toujours employé dans ce livre pour le vin même.

& concourent mutuellement à faire les plaisirs de la vie par les dons utiles dont ils couvrent nos tables.

LES VIGNES.

La plaine produit du vin en plus grande abondance, mais les côteaux maigres le donnent meilleur ; ainsi il est au choix de celui qui plante une vigne d'avoir dans ses celliers beaucoup de vin, ou d'en avoir moins & de plus délicat.

* Les pieds de Bacchus sont mal assurés sur un côteau, à moins que le penchant n'en soit traversé par de petits murs qui retiennent la terre d'intervalle en intervalle, de peur que les eaux de pluie ne l'entraînent avec elles jusqu'au fond des vallées. D'ailleurs dans les vignobles qui sont ainsi en amphithéatre sur le penchant d'une colline, le raisin charmé de la réverbération du soleil se cuit bien mieux, & aucune grappe n'envie à sa voisine les regards de Phœbus. C'est ainsi que le Rhône dans son cours rapide por-

* Tour poëtique, pour dire la souche & les racines d'une vigne.

tant

tant le tribut de ſon onde à la mer, admire le long de ſes rives les côteaux tapiſſés de vignes, & tout en courant les ſalue à droit & à gauche. LES VIGNES.

La vigne eſt de trois eſpéces différentes, & porte auſſi vulgairement trois noms ; celle de la premiére eſpéce très connue dans les environs de Toulouſe, ſans avoir une longue ſouche eſt extrêmement forte, elle étend ſes rameaux de côté & d'autre, ſe ſoutient elle-même ſans échalas, & mépriſe les fureurs de Borée & les intempéries de l'air. Il y a trois eſpéces de vigne. L'arbuſte.

La ſeconde eſpéce eſt celle, qui mince par la tige, porte haut ſa tête, & qui accablée par ſon propre poids gît à terre ſans force, à moins qu'un échalas ne lui prête ſon ſecours & ne la faſſe réſiſter à la violence des vents. La vigne de treille.

La troiſiéme eſpéce eſt celle, qui s'appuie ſur les ormeaux qu'elle tient embraſſés, elle ſerpente à ſon gré au milieu de leurs branches, & portant ſa tête altiére juſqu'aux La vigne attachée à des arbres.

LES VIGNES

cieux elle étale ſes rameaux courbés ſous ſon précieux fruit ; ce qui a fait dire autrefois à la Gréce & aux Poëtes que cette eſpéce de vigne provenoit d'une ſouche giganteſque.

Après que Jupiter eut fait avorter les projets téméraires des (5) Géans aux pieds tortus, & eut renverſé de ſa foudre les montagnes qu'ils avoient entaſſées ; Briarée qui avoit cent bras, & dont le corps occupoit l'eſpace de cinq arpens, giſſoit étendu (6) ſur les champs Phlegréens : Encelade, qui complice de leurs crimes avoit prêté ſes épaules à ſon frere lorſqu'il vouloit eſcalader le ciel, couvroit auſſi la terre de ſon corps, & de ſon ſang noir arroſoit les champs après avoir été frappé de pluſieurs coups de foudre.

La terre touchée du ſort de ſes enfans, ſupplie Jupiter de les métamorphoſer en arbres, afin qu'elle les porte encore une fois dans ſon ſein ſous cette forme, que rendus à la vie ils ſoient utiles au genre humain,

& que tenant à elle par leurs pieds, ils ne puiſſent pas une autre fois prétendre monter au ciel. Auſſitôt naît un ormeau du corps d'Encelade, Briarée eſt attaché à la terre par les pieds, une écorce rude couvre ſes membres énervés; & autant qu'il employoit de bras à faire la guerre, autant il a de branches avec leſquelles s'attachant aux ormeaux comme avec des mains, il les embraſſe & s'éléve de terre. La vigne encore aujourd'hui déployant ſes longs rameaux ſemble aſpirer au céleſte ſéjour, & ſortie du ſang des Géans, elle donne encore une liqueur de couleur ſanguine & pourprée; ſi elle ne peut défier les Dieux ni leur déclarer la guerre, elle terraſſe les mortels avec des verres pleins qui lui ſervent d'armes. Elle confirme les eſpérances qu'elle a fait naître, & enſeigne à mépriſer les Dieux-mêmes. Lorſque le tonnerre gronde elle éprouve avec horreur ſes effets juſques dans les tonneaux où ſa liqueur eſt renfermée, & la crainte lui fait changer de couleur. Après

LES VIGNES.

LES VIGNES.

cela doit-on trouver étonnant que les Grecs qui ont imaginé une pareille origine pour les arbres, ayent fabriqué une autre fable pour se dire eux mêmes issus du sang des Dieux?

Quelle vigne donne le meilleur vin

Quoique des vignes soient d'une même espéce, elles ne donnent pas toutes du vin de la même qualité. Plus une vigne échalassée est proche de la terre, plus le fruit en est estimé. Le raisin se cuit mieux par la réverbération du soleil, lorsque la tige de la vigne est ainsi courte & voisine de la terre. Les vignes que l'on marie aux ormeaux rempliſſent abondamment les celliers, mais leur vin est d'un goût triste & amer qui donne la torture au palais; car les feuilles de l'arbre cachent les grappes, leur dérobent les regards du soleil, & empêchent le raisin de se remplir d'un jus doux & flateur. Si cependant votre vigne est unie à l'ormeau, ne changez pas l'usage du pays ni la coutume des lieux; il faut craindre les inconvéniens d'une nouvelle culture. Selon la différence des terreins on donne à la vigne une

forme différente qui en fait le succès. Dans un canton considérable de la Bourgogne, on tient les vignes élevées avec des échalas & des fourches de bois de saule, de peur que l'humidité & les vapeurs de la terre n'endommagent le raisin. Au contraire (7) dans les sombres vallées des Allobroges, la vigne jouit à peine des rayons du soleil, à moins qu'elle ne monte au haut des arbres. LES VIGNES.

C'est le respect pour l'ancien usage plûtôt que le vice du terroir qui fait en Italie associer les vignes & les ormeaux, mais on les marie jeunes & de même âge; car lorsque l'ormeau est planté le premier, & que ses racines se sont étendues dans la terre, il enléve à la vigne naissante les sucs nourriciers; & si l'ormeau est plus jeune que la vigne, les rameaux de sa compagne sont trop pesans, il ne peut les porter. Si quelque maladie fait mourir l'arbre, ou s'il tombe accablé sous le poids des années, ne mariez pas la vigne une seconde fois, mais secourez-la dans

Les Vignes.

sa viduité avec des fourches & des échalas.

La vigne est aussi une décoration pour un jardin, lorsqu'elle est plantée près de la maison & qu'on l'assujettit dès les premiéres années à prendre le long des murs la forme qu'on sait lui donner. On étend des treillages, & l'on enchaîne la vigne en donnant des liens à ses rameaux; elle serre le bois avec ses tendrons crochus, & tapisse les murs & les portes de ses pampres verds. Souvent un jardinier habile, lorsque la vigne est jeune & que ses rameaux sont encore tendres, les arrondit en berceau dans un jardin pour se procurer de l'ombre pendant l'été.

Choix du plant des vignes.

Quelque forme que vous vouliez donner à vos vignes, faites choix du meilleur plant pour mettre vos côteaux en vignobles; car s'il a quelque défaut, il n'y a point d'art qui puisse dans la suite réparer le dommage que vous en recevrez. Le plant qu'on achette n'est pas sûr, & celui qu'on tire d'un pais éloigné,

trompe l'espérance de l'avide fermier ; ces plants étrangers ne s'habituent point à une terre nouvelle, & dégénérent en changeant de climat. LES VIGNES.

Lorsque le raisin prend une couleur de pourpre, & qu'après avoir tortillé le pied des grappes on les laisse jouir pour les derniers momens de la faveur du soleil, allez dans une vigne qui ait rapporté beaucoup de fruit & dont le raisin soit excellent, faites-y votre provision de plant pour vos vignobles; & afin que vous puissiez reconnoître les ceps que vous aurez choisis, coupez l'extrémité de leurs rameaux, ou attachez à leur tige quelque chose d'une couleur éclatante.

Façon de planter la vigne.

Le fameux Chantre des Géorgiques a déja enseigné quelle étoit la meilleure façon de planter la vigne, il n'est plus besoin d'en parler ; mais ce divin Poëte n'a dit qu'en peu de mots comment il falloit la cultiver dans les premiéres années pour la faire répondre à nos soins, & (8) n'a pris que la fleur de ce sujet : de

LES VIGNES. même que tout peintre qui a de la réputation dans son art admirable, donne d'abord à ses figures l'attitude & le coloris, & qu'après avoir fini lui-même toutes les parties du tableau qui exigent de la force ou de la grace, il fait exécuter le reste par quelque apprentif. Ainsi Virgile, l'esprit occupé de matiéres plus sublimes, n'acheve point plusieurs sujets qu'il n'a fait qu'ébaucher, & les laisse à traiter aux autres Poëtes.

Culture de la vigne. Employez donc ici, ma Muse, vos foibles talens. Déja la vigne commence à pousser & se couvre de ses premiers pampres. Empressez-vous, vignerons, avec la bêche & le hoiau de seconder ses efforts pour ses premiéres productions, remuez la terre & faites de profonds labours afin de disposer les racines à aller chercher de côté & plus avant les meilleurs sucs.

Vous ne courez point de risque à laisser croître ensemble plusieurs jets pendant les premiéres années, & ne fondez pas sur un seul toute l'espérance de votre vigne. Après trois hivers

hivers ces jets manifeſtent leur force par des ſignes certains, alors il faut retrancher légérement avec les doigts ceux qui ſont foibles ; car la vigne ne conſerve & ne nourrit pas également tous ceux qu'elle produit. LES VIGNES.

Je vais encore une fois tenter d'expliquer les loix de la végétation, & de développer les cauſes ſecrettes qui font monter la ſéve dans tous les rameaux des arbres, & qui les parent de feuilles ; dire enfin quelle eſt cette force ſi active qui dans les forêts fait naître d'une petite graine une tige d'une groſſeur énorme. De la nourriture des plantes & de leur accroiſſement.

Tout l'arbre, comme on l'aſſure, eſt caché en petit & reſſerré ſous l'écorce de la ſemence qui vient d'être formée ; ſi un homme avoit aſſez d'adreſſe, après avoir briſé l'enveloppe d'un germe d'en ſéparer les fibres déliées, il verroit avec admiration des rameaux & des grappes ſous une peau mince & délicate : & de même que le ſang dans le corps humain développe les membres des enfans par la circulation ; (9) ainſi les ſucs nourriciers de la terre s'in-

LES VIGNES.

ſinuent peu-à-peu dans les racines, & attirés par la chaleur du ſoleil, ſe répandent dans toutes les veines, raniment & vivifient les rameaux : mais lorſque le ſoleil s'éloigne & que l'hiver approche, les arbres ne croiſſent plus, ils n'ont plus ni boutons ni fleurs & ne donnent plus de fruit ; ils languiſſent triſtement, leurs feuilles ſont tombées, & leurs têtes chauves dans les forêts font diſparoître toute la grace de leurs tiges. En effet le froid pénétre leur écorce & ferme le paſſage par lequel la ſéve ſe rend aux branches ; mais la terre qui eſt remuée & ſouvent labourée aide à l'accroiſſement des arbres & couvre la terre de gazon ; ſoit que le laboureur par un travail aſſidu rende la terre plus légére & rouvre ſes conduits qui étoient bouchés, & que la ſéve trouve ainſi plus de facilité à ſe communiquer aux moiſſons naiſſantes ; ſoit que la terre qu'on laboure, après que ſa ſurface a ſouffert de longues chaleurs, donne une nouvelle ſubſtance aux plantes, ſur tout ſi ſa premiére couche eſt

humectée par une pluie abondante.

LES VIGNES.

Que le laboureur faſſe donc des vœux pour avoir de la pluie, & que dans ſes travaux réitérés il rompe avec la houe les mottes de ſes vignobles. Qu'il taille la vigne après l'hiver, & qu'il ait ſoin de ne point charger le cep d'un trop grand nombre de jets.

TAILLE DE LA VIGNE.

Si quelqu'un avec raiſon s'intéreſſe (10) à la gloire de Bacchus, qu'il conſulte la lune; c'eſt elle qui régle tous les travaux de la campagne, & le ſuccès de l'agriculture dépend, dit-on, de ſes phaſes différentes. Quand une vigne a trop de vigueur, & que ſa tige ſéveuſe pouſſe des branches gourmandes & des bourgeons ſtériles, c'eſt au renouvellement de la lune qu'on la taille: mais lorſqu'elle eſt maigre & débile, on attend pour cette opération que les pointes du croiſſant ſe joignent & forment le plein de la lune.

Celui qui penſe avec moi que les influences de cette Planéte ſont fort douteuſes, & qui aime mieux conſidérer la terre que les aſtres, ré-

LES VIGNES.

pare les forces d'une vigne uſée en taillant court. Mais quand la vigne eſt très-vigoureuſe, il la met à fruit en taillant long & la chargeant de beaucoup de bois.

La vigne doit également diſtribuer ſa ſéve de toute part, & il ne faut pas qu'aucun côté s'appauvriſſe. Pour cela, faites partir de la ſouche quatre maîtres brins qui ſoient l'eſpérance de l'année.

Ne vous ſervez point d'une ſerpette émouſſée qui déchire cruellement les branches, & qui appeſantiſſe & fatigue la main par les grands efforts qu'elle demande pour pénétrer. Quand la rouille l'a rendue noire, le vigneron doit l'aiguiſer ſur la pierre ſans jamais ſe ſervir d'aucun autre inſtrument pour tailler ſa vigne; la partie de la lame qui tient au manche eſt droite; cette lame ſe courbe enſuite, afin que du même effort de la main, le fer coupe la branche par devant & de côté tout enſemble; ſa courbure ſe termine en bec d'oiſeau pour faire la taille dans les endroits ſerrés &

LES VIGNES.

étroits ; & s'il faut enlever de la ſouche quelques parties, le dos de la ſerpette s'éleve en ſaillie & fait la hache qui ſert à abbattre de taille, & ce que le vigneron ne peut trancher du fil de la ſerpette, il le jette bas d'un coup de cette hache.

Que la taille ſoit faite obliquement & regarde la terre au lieu du ciel, afin que ni la pluie ni les glaçons ne s'y arrêtent ; ſi le vigneron ne taille pas les branches à une certaine diſtance des yeux, les nouveaux jets qui en naîtront, ſeront noyés par les larmes de la vigne.

Lorſqu'un jet qui pouſſe avec vigueur ſe trouve ſerré entre deux branches, le vigneron doit le tailler & arracher avec les doigts tous les ſurgeons qui naiſſent au pied de la ſouche, à moins qu'il ne compte en abbattre la tête, & renouveller ſa vigne avec ces rejettons naiſſans : mais puiſqu'elle eſt plus expoſée aux inconvéniens de la chaleur ou de la gelée, & qu'elle peut mourir plus facilement lorſqu'on lui a taillé la tête ; j'aimerois autant couper tou-

Les Vignes. te la tige & mettre la souche à l'abri des intempéries de l'air, en la couvrant de mottes de terre.

La vigne repoussera bientôt un bois qui montera plus haut que les rejettons, s'élancera audessus de l'échalas qui demeuroit dégarni, & donnera du fruit abondamment.

Que le vigneron en raccommodant ses échalas au printems ou vers le milieu de l'automne, change bout pour bout ceux qui sont entiers, rejette ceux qui sont vermoulus, pique plus avant dans la terre ceux qui panchent, & de peur d'offenser les branches par les nœuds qu'il fait en les attachant, qu'il les rattache souvent dans un endroit différent du premier; enfin, qu'après avoir nettoyé sa vigne, il mette le sarment en bottes.

Labour de la vigne. Aussitôt que la taille est achevée, & avant que la vigne pousse à travers son écorce de nouveaux yeux, le fossoyeur paroît & déploye des bras nerveux pour un travail plus fatiguant. Déja il met bas son habit qu'il dépose sous un hêtre, & qu'il

confie à la garde de ſon chien avec un petit baril de vin, du pain noir, & le reſte de ſon vil bagage ; comme le plus vieux, il marche le premier à l'ouvrage & retourne la terre ; les autres ouvriers viennent indiſtinctement à la file après lui & le ſuivent exactement dans ſa marche ; il gouverne toute la bande, détourne de tems en tems la tête & avertit de mettre à l'air ſur la ſurface de la terre les racines des herbes, d'avancer l'ouvrage tandis que le tems eſt ſerein, & de creuſer le plus profondément qu'il ſera poſſible : on s'excite au travail, on le continue ſans rélâche, on fait réſonner les cailloux ſous les coups de la houe, la terre s'éleve par monceaux, & les racines de la vigne dégarnies tout à l'entour paroiſſent à nud pour mieux jouir de la chaleur du ſoleil. LES VIGNES.

Cependant Theſtilis apporte aux ouvriers des oignons, des raves & de l'ail qu'on ſent au loin ; ils ſe couchent à l'ombre d'un ormeau ; le gazon leur ſert de lit ; le petit baril de vin ne ceſſe d'aller de main en main

DES VIGNES.

& de bouche en bouche pour répandre dans leurs gosiers la liqueur vermeille qu'il contient ; leur repas n'est pas long, ils reprennent leurs outils, employent à la culture de la vigne les forces que son jus leur a données, & font des vœux pour qu'elle leur en produise encore de meilleur.

Il y a des gens qui font labourer les vignobles d'une grande étendue & qui se servent de la charrue plûtôt par œconomie que pour le bien de la vigne, de façon que le fossoyeur remue seulement avec la houe les endroits où le soc n'a point passé.

Dès que le printems rend à la vigne sa vigueur, aussitôt ses yeux deviennent enflés par ses larmes, qui comme une pluie arrosent la terre jour & nuit. Recueillez, laboureurs, ces larmes précieuses dans de petits vases, c'est un excellent reméde pour le mal des yeux & pour reblanchir un teint brulé par les chaleurs de l'été ; vous en boirez aussi pour vous soulager quand vous serez tourmentés de la gravelle. Si quelque jour vous êtes incommodés du vin

de votre vigne pour en avoir pris trop largement, c'eſt pour vous ſecourir qu'elle répand des larmes, elle a prévû que vous en auriez beſoin, & ſa même ſouche nuiſible & ſalutaire donne à la fois le mal & le reméde. LES VIGNES.

Quoique l'air ait été réchauffé par l'haleine des zéphirs, quoique les chants de Philoméle célébrent le retour du printems, & que dans cette ſaiſon le ſpectacle charmant de la nature invite au plaiſir ; ne laiſſez pas cependant, ô vigne chérie ! tarir la ſource de vos larmes, ne craignez point d'altérer vos yeux en pleurant long-tems, & ne vous hâtez pas de les ouvrir au ſoleil encore inconſtant.

Laiſſez à l'imprudent amandier faire vanité d'avoir eu au commencement du printems des fleurs nouvelles qui ne donnent qu'une futile eſpérance ; & quoique la conſtellation du Bélier améne les zéphirs & porte ſur ſa toiſon dorée les préſages du printems, il n'y a point de fond à faire ſur ſa foi ni ſur celle des zéphirs ; car lorſque l'hiver a été chaſſé vers

LES VIGNES.

la grande Ourſe, honteux de ſa fuite, il revient quelquefois ſur ſes pas, & dans ſa fureur ravage tous les préſens de la terre qu'elle avoit inconſidérément prodigués.

Second labour qu'on donne à la vigne, ce qu'on appelle *biner*.

Lorſque le ſigne du Cancer paroît au ciel, (11) & que la premiére fleur des grappes naiſſantes exhale ſa divine odeur, que le vigneron reprenne ſes armes ruſtiques, qu'il applaniſſe la ſurface de ſon champ, & qu'il recouvre les racines de la même terre que le foſſoyeur avoit ôtée, afin que la vigne ſe reſſentît davantage des faveurs du ſoleil & des ſecours de la pluie.

Il ſera auſſi à propos d'ébourgeonner avec les doigts pluſieurs jets qui pouſſent où on ne les attendoit pas, & qui ne ſont point des branches d'eſpérance. L'ébourgeonnement ranime la vigne, & les bourgeons qui reſtent reçoivent plus abondamment des racines les ſucs nourriciers.

Mais dès que le * Lion exhale ſes

* L'un des ſignes du Zodiaque.

seux & brule les champs ; dégarniſſez la vigne de ſes pampres ſuperflus du côté qui eſt expoſé au ſoleil lorſqu'il eſt le plus élevé, & que les ombres ſont moins grandes, ainſi que du côté du levant lorſqu'il ſort du ſein brillant de Thétis. Qu'une grande quantité de pampres mette au contraire le raiſin avant ſa maturité à l'abri du ſoleil couchant ; car ſi le ſoir encore les grappes en ſentent les ardeurs, cette grande chaleur les brule, & le raiſin ainſi grillé rend le vin dur & d'un goût deſagréable. Mais quoique les longs ſarmens s'oppoſent aux coups de la houe, & retardent l'ouvrage ; il faut encore manier la terre lorſque les fraîcheurs de l'automne annoncent l'hiver, & toute l'année il faut veiller à ſes vignobles pour en écarter les accidens qui les menacent. LES VIGNES.

Souvent il ſurvient un hiver froid, la gelée pénétre le cœur de la vigne & la fait mourir. Pourquoi, vigneron, pleurez-vous envain ? ce n'eſt point par des larmes que ſe répare ce malheur. Laiſſez aux femmes per- La gelée nuit à la vigne.

dre le tems en plaintes. Pour vous,
Les Vignes. donnez des soins plus salutaires à votre vigne, que vos mains apportent le remède, visitez sa playe & retranchez avec le fer toutes les parties endommagées, coupez jusqu'au pied sa tige à demi morte, fendez-en la souche, & inserez-y des greffes de bonne espéce, fertiles & vigoureuses; son sein avec plaisir adoptera ces éleves, & après quelques années elle sera surprise de porter plus de grappes qu'à l'ordinaire, & dont le fruit aura gagné pour le goût.

La grêle. Souvent il sort d'un nuage une grêle bruyante qui fait retentir les champs; c'est le plus grand malheur que craigne la vigne lorsqu'elle a développé ses jeunes bourgeons; comme ils sont encore tendres, les coups redoublés de la grêle les brisent, & l'on perd en un jour la plus belle espérance de l'année, qui sans vin paroît bien longue. Le vigneron n'a pas d'autre parti à prendre que de seconder le courroux du Ciel, & de couper encore les autres ra-

meaux qui n'ont point souffert. De nouveaux bourgeons naîtront bientôt sous de meilleurs auspices des plaies mêmes de la vigne, mais non sans se ressentir des revers qu'elle a essuyés. LES VIGNES.

Il arrive aussi lorsque la vigne commence à pousser, que des chenilles s'enveloppent dans ses pampres, y déposent leurs œufs & infectent les rameaux de leur hideuse race. Le limaçon est une autre peste qui couvre d'une écume gluante les feuilles qu'il a à demi rongées; il faut écraser sous le pied ces nuisibles engeances. Les chenilles.

Si des fourmis gâtent le bois d'une jeune vigne, ravagez le magasin de ces insectes avares, & sans différer ils vont au loin creuser une habitation dans quelqu'autre champ plus sûr pour eux, & y portent leur inépuisable provision. Les fourmis.

Les dents cruelles de la chévre détruisent aussi les bourgeons naissans de la vigne, à moins qu'une haie d'épines n'en écarte cet animal impudent. Les liévres même, tout Les chévres. Les liévres.

timides qu'ils ſont, oſent venir furtivement quand le jour baiſſe ronger auſſi les jets les plus tendres. Mettez audevant de la vigne un flambeau de ſouffre, la fumée qui en ſort, & qui ſe répand au loin, chaſſera ces animaux incommodes, ou bien frappez-les d'un plomb mortel pour purger l'empire de Bacchus de cette race à grandes oreilles.

Les Vignes.

La vieilleſſe.

La vigne ſe reſſent auſſi de la vieilleſſe; dès qu'elle eſt ſurannée elle languit & n'a plus de force, ſa tête eſt dégarnie de pampres, ſes branches ſont rudes & ridées, elle eſt couverte de nœuds qui la défigurent, & ſes ſarmens ne portent preſque plus de grappes. Qu'elle devienne la proye du feu, puiſqu'elle refuſe de remplir les celliers du vin qu'elle leur doit; choiſiſſez pour héritier de la place qu'elle occupe le cep le plus proche de la ſouche, & tirez-en un provin.

Les préparatifs de la vendange.

Lorſque le jus du raiſin commence à tourner, & que le grain prend une couleur de pourpre; en attendant qu'il devienne plus gros & plus

mûr, on prépare les sombres appartemens de Bacchus, ainsi que les cuves & tonneaux propres à le recevoir.

On s'occupe alors uniquement de ce travail : les uns enlevent les ordures du cellier & nettoyent le pressoir, d'autres lavent les cuves ; ceux-ci abreuvent les muids qui sont neufs, & tirent des caves ceux qui ont déja servi ; ceux-là disposent de nouveaux liens pour enchaîner Bacchus ; d'autres bouchent les fentes des tonneaux avec de l'étoupe, versent de l'eau dedans, remuent bien la lie intérieurement, la font couler en penchant le muid, & le rendent net après de fréquentes lotions.

Que la femme du vigneron ne soit pas oisive, & ne regarde pas son mari mettre en ordre tout ce qui est nécessaire, sans rien faire elle-même ; mais qu'elle prépare la veille de la vendange les instrumens de la cueillette, qu'elle tienne prêtes des corbeilles d'osier & qu'elle parcoure toute la vigne pour prélever les grappes les plus saines qui n'auront point été gâtées par la pluie, &

qu'elle ait la précaution de les con-
LES VIGNES. ſerver pour la rude ſaiſon.

Qu'en attendant elle redouble ſes vœux, qu'elle prie Dieu de lui donner un tems favorable, un jour pur & ſerein, & d'écarter au loin les vents du midi, dont les aîles humides amènent la pluie.

Hélas! nous avons éprouvé combien ces vents pluvieux ſont funeſtes au raiſin quand il eſt mûr, & notre cœur ulcéré ſaigne encore de ſa playe; car il n'y a pas long-tems que le raiſin de nos vignes touchant à ſa maturité, il s'éleva un nuage qui devenant épais de plus en plus, glaça d'effroi le cœur des vignerons. Le peuple ignorant ce que le nuage porte en ſon ſein ténébreux, fatigue le Ciel de ſes gémiſſemens & du ſon rauque de ſes cloches; mais ni l'airain ſonnant, ni les vœux, ni les cris ne diſſipent cette nue formidable: un orage affreux ſe déclare, les montagnes ſont ébranlées du tonnerre, des éclairs brillent ſans interruption dans les airs, tous les champs ne ſont qu'une plaine d'eau; cependant le bruit

bruit effroyable du tonnerre, ni la face obscure du ciel, ni les chemins impraticables aux voitures ne peuvent contenir l'ame vénale des vignerons. Les grappes à demi gâtées sont portées au pressoir toutes dégoutantes d'eau, & l'on fait avec beaucoup de peine & très-peu de profit une triste vendange. LES VIGNES.

Le vin qu'on en a tiré a été d'une couleur pâle & désagréable au goût de tous ceux qui ont essayé d'en boire. On travaille actuellement à faire de l'eau de vie de ce vin au cas qu'il ait quelques parties spiritueuses : mais la vapeur épaissie qui tombe par le bec recourbé de l'alambic, a des signes évidens d'une mauvaise liqueur ; car elle n'est ni piquante au goût ni chaude à l'estomac, & ne s'enflamme point au feu.

Cependant que la crainte du tems qui paroît incertain, ne vous fasse pas hâter la vendange ; & vous, à qui l'on a confié quelque autorité sur le peuple, faites-lui boire malgré lui-même de bon vin, & suivant la coutume de nos ancêtres, punissez LA VENDANGE.

LES VIGNES.

rigoureuſement tous ceux qui anticiperont le jour marqué pour la vendange, & qui la feront avant que le raiſin ſoit mûr. Mais auſſitôt que le tems ſera propre, qu'on publie au ſon de la trompette la permiſſion d'aller cueillir les préſens de Bacchus.

De même que le ſoldat lorſque l'ennemi approche, prépare ſes armes, attentif au ſignal de l'action, & n'oſe pas en venir aux mains ni lever l'étendard avant que la terrible trompette ait ſonné la charge; ainſi dès que le tems de la vendange appelle les citoyens, & que les trompettes ont donné (12) le ſignal de la guerre bacchique, chacun aiguiſe ſon fer ſur la pierre; hommes & femmes tous s'arment, la bande ſe diſperſe en différens endroits, on voit rouler les voitures chargées du bagage & des armes champêtres. Un cheval marche tout fier de la ſonnette qu'il porte au cou, des vaſes réſonnans lui battent les flancs, & font retentir les airs.

Le deſir du butin inſpire du cou-

rage, la troupe rangée en ordre de bataille s'avance vers la plaine ; déja l'on entrevoit au loin le camp de Bacchus, à l'abri duquel ſes vignes armées de grappes ſont rangées en bataillon quarré & fortifiées d'une haie vive pour retranchemens. Les tentes compoſées de pampres verds ſont remarquables par leur couleur, & chaque grappe étendue ſous la ſienne boit pendant la chaleur la roſée du matin ſans s'inquiéter des maux à venir qui la menacent. LES VIGNES.

Déja les vendangeurs près des vignes ſont prêts à fondre ſur elles ; ils forcent les foſſés, & la ſerpette à la main, s'ouvrent un paſſage ; ils coupent les hayes & les paliſſades d'épines, & font tomber ſous leurs coups (13) toutes les eſpéces de raiſins qui ſe préſentent de quelque pays qu'ils ſoient provenus : d'une main ils les prennent & les tiennent en reſpect, & de l'autre ils leur tranchent le cou avec leur fer ; ils ne font de quartier à aucune grappe. Cependant toutes enſuite n'ont pas le même ſort. Celles qui ont le grain

Les Vignes. le plus gros sont plongées dans de l'eau chaude, après quoi on les met sécher au soleil, & on les réserve pour les jours de jeûne ; d'autres grappes sont mangées même sur le champ de bataille, & ce ne sont pas les plus mauvaises. On en porte à la maison une partie que l'on suspend aux poutres, ou que l'on renferme dans des pots de terre ; les autres qu'on apporte sont mises dans les cuves à fouler, & tous les jeunes gens les pieds nuds & les mains armées de gros pieux & de pilons, sautent dans les cuves, & foulent par bande le raisin. Dans leurs avides desirs ils boivent déja des yeux la liqueur qui coule, ils trempent les doigts dedans pour en essayer le goût, après quoi ils en font leur provision pour l'année.

Fin du dixiéme Livre.

REMARQUES

Sur le dixiéme Livre.

IL s'agit dans ce Livre des vignes, du terrein qui leur convient, de leur différente forme; ce qui améne une fable sur les Géans qui ont été, selon l'Auteur, transformés en sarmens & en ormeaux. Le Poëte passe ensuite aux vignes qui donnent le meilleur vin, au choix du plant, à la façon de planter, à la taille de la vigne & à ses différens labours. Vient après cela le détail des accidens qui nuisent au raisin. La description de la vendange & de ses préparatifs couronne ce Livre.

(1) [*Je suivrai les traces du Poëte latin.*] Virgile a parlé des vignes dans son second livre des Géorgiques, mais il a donné bien des préceptes qui ne conviennent qu'au pays où il vivoit; aussi le Pere Vanniere dit-il qu'il trouvera à grappiller après lui.

(2) [*A le même dégré de latitude que la Tartarie, &c.*] Ce pays dans sa partie méridionale est sous une zone tempérée, & répond à peu près à la Champagne pour le dégré de latitude. Ainsi le terrein qui produit le bon vin, a autour du globe environ la valeur de quatorze dégrés dans la latitude, en comptant depuis la partie la plus méridionale de l'Italie jusqu'à la partie la plus septentrio-

nale de la Champagne. Tous les habitans qui ſe trouvent dans cette ceinture peuvent communément cultiver la vigne avec ſuccès. Il y a pourtant des exceptions qui proviennent ou de la nature du ſol ou de la proximité des montagnes, &c.

(3) [*Et d'aller puiſer des richeſſes.*] Ceci eſt imité d'Ovide dans ſes métam. l. 4.

Sed itum eſt in viſcera terræ,
Quaſque recondiderat ſtygiiſque admoverat umbris,
Effodiuntur opes irritamenta malorum.

(4) [*Où croît la vigne, &c.*] Horace en connoiſſoit l'utilité quand il conſeilloit à Varus de planter des vignes par préférence aux autres arbres dans ſa campagne près de Tibur.

Nullam, Vare, ſacrâ vite priùs ſeveris arborem
Circà mite ſolum Tiburis & mania Catili,
Siccis omnia nam dura Deus propoſuit: neque
Mordaces aliter diffugiunt ſolliciiudines,
Quis poſt vina gravem militiam aut pauperiem crepat?
Quis non te potiùs, Bacche pater, teque decens Venus.

Od. 18. l. 1.

(5) [*Des Géans aux pieds tortus.*] Les Poëtes ont feint que les Géans avoient les pieds tortus.

Non ego pro mundi regno magis anxius illâ
Tempeſtate fui quâ centum quiſque parabat,

Injicere anguipedum *captivo brachia cœlo.*

Ovid. metam. l. 1.

(6) [*Sur les champs Phlegréens.*] Ces champs étoient ſitués près de la ville de *Phlegra* dans la Theſſalie. Ce fut-là que les Géans combattirent contre les Dieux.

(7) [*Dans les ſombres vallées des Allobroges.*] C'étoit le nom qu'on donnoit autrefois aux habitans du Dauphiné & de la Savoye, connus dans l'hiſtoire par la conjuration de Catilina qu'ils découvrirent à Ciceron, & par les victoires que remportérent ſur eux Caius-Pomptinius & Fabius. Ces peuples paſſoient alors pour inconſtans & perfides. Horace les caractériſe en un vers :

Noviſque rebus infidelis Allobrox.

Epod. od. xv.

(8) [*N'a pris que la fleur de ce ſujet.*] Pline l'a dit auſſi : *Videmus Virgilium præcellentiſſimum Vatem flores modò rerum decerpſiſſe.*

(9) [*Ainſi les ſucs, &c.*] Voyez l'endroit du l. 6. où il eſt queſtion de l'accroiſſement des plantes & de leurs maladies. M. Pluche n'eſt pas tout-à-fait du ſentiment du Pere Vanniere ſur la circulation de la ſéve. Voici comme il s'explique à l'article de la greffe tom. 2. Entret. 7. » Il y a des ſçavans, dit-» il, qui ont crû que la circulation de la ſéve » ſe faiſoit dans les plantes, comme celle

» du ſang dans le corps des animaux, par des
» canaux dans leſquels une multitude de
» ſoupapes ou de valvules s'ouvrent en un
» ſens pour laiſſer paſſer la liqueur qui les
» pouſſe ; mais ſe ferment dans un autre ſens
» pour empêcher le retour. Il eſt difficile de
» diſconvenir que la ſéve ne monte & ne deſ-
» cende : mais la réuſſite de la greffe en ap-
» proche, démontre, ce me ſemble, qu'il n'y
» a point de valvules dans les conduits de la
» ſéve, puiſque la ſéve coule ſans obſtacle
» dans cette greffe qui eſt renverſée. Les con-
» duits de la ſéve ſont donc des vaiſſeaux
» capillaires, c'eſt-à-dire extrêmement fins,
» ou plutôt des faſcines de longues fibres
» par les interſtices deſquelles la ſéve monte
» en quelque ſens qu'elles lui ſoient préſen-
» tées. Auſſi voit-on qu'une branche de ſau-
» le plantée par ſa pointe prend racine & que
» la ſéve y coule en liberté. Que ſait-on ſi
» ce n'eſt pas entre les filets que la ſéve va &
» vient plutôt que par des tuyaux creux ?

(10) [*A la gloire de Bacchus.*] Il y a dans le texte ; *Si quem digna manet Lenæi gloria.* L'Auteur donne à Bacchus le nom de *Lenæus* du mot grec λήνος *Torcular* [preſſoir.]

(11) [*Et que la premiére fleur, &c.*] Il y a dans le texte

. . . . . *naſcentis & uvæ,*
Florea lanugo divinum ſpirat odorem.

Que ce vers eſt doux & expreſſif ! qu'il peint bien le parfum, la peluche, le velouté des fleurs

fleurs, & qu'il laisse une image agréable dans l'esprit!

(12) [*Le signal de la guerre bacchique.*] Il y a dans le texte : *Et Dionysiacum cecinerunt cornua bellum.* Le mot *Dionysiacum* dérive de *Dionysius*, nom qu'on donnoit à Bacchus, parce qu'il habitoit la ville de Nise dans les Indes au pied du mont Meros où il régnoit; ce qui a, selon Quinte-Curce, donné lieu à la fable qu'il étoit sorti de la cuisse de Jupiter, parce que le mot μήρος en grec signifie cuisse. On appelloit aussi les fêtes instituées en l'honneur de Bacchus *Dionysia festa.*

(13) [*Toutes les espéces de raisin.*] On lit dans le texte

Feciniam, Rhodias, Marcotidos albas,
Cadit & Argytes, Psythiamque brevemque Lageon.

Ces noms sont tirés de Virgile & des autres Auteurs qui ont écrit sur l'agriculture, mais nous ne connoissons point ces différentes espéces de raisin sous ces dénominations, & nous n'avons point d'expressions pour les rendre en françois.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE ONZIÉME.

LE VIN.

LE VIN.

J'Ai fait jusqu'à présent assez d'effort sur une stérile aréne, & tour à tour armé de la serpette & de la houe, j'ai suffisamment enseigné à tailler les vignes & à les labourer. Maintenant armé d'un verre, & chargé de vases remplis de vin nouveau, j'entre dans la retraite souterraine de Bacchus. Dieux, quel silence & quelle horreur! Pour toute architecture s'offre une large

voute obſcure & noircie de fumée ; je vois de longs rangs de tonneaux aſſiégés par une troupe d'inſectes aîlés qui pompent avidement des gouttes de vin, lorſqu'il s'en échappe à travers les jointures des muids, & qui dans leur ivreſſe tournent & voltigent de mille façons différentes. LE VIN. Le cellier.

(1) O Bacchus ! qui, couché dans des outres, repoſez loin du bruit vos membres languiſſans ; interrompez ce ſommeil qui vous fait ſi profondément ronfler, daignez répéter les divins préceptes qu'autrefois vous donniez du haut d'un rocher iſolé, & qui reſtérent gravés (2) dans l'eſprit d'Horace, fort peu partiſan de l'onde Aganippide.

(3) Et vous, Apollon, pere des Poëtes, entrez auſſi avec moi dans ces lieux ſombres & retirés pour y voir couler de nouvelles ſources ; vous ne vous repentirez point de quitter le mont ſacré du Pinde pour le manoir de Bacchus, & de changer avec ſa liqueur (4) les eaux du Permeſſe.

LE VIN.

On doit placer d'abord sous un cellier au bout de la maison les tonneaux & les cuves de bois propres à la vendange, de façon que les voitures qui portent ce raisin, en trouvent l'entrée facile. Que deux arbres taillés en ligne spirale s'élevent aux deux extrémités du pressoir pour aider à presſurer le raisin, & que les grappes gémissent sous le poids d'une grosse poutre horisontalement placée. Ayez une grande cuve pour recevoir le raisin après qu'il a été foulé, & des entonnoirs commodes pour verser dans les tonneaux le vin qui s'élance par mille & mille issues de la masse des raisins. Creusez vos caves sous terre, afin que le souffle glacé de l'hiver, l'haleine brulante de la Canicule, ainsi que le bruit du tonnerre n'y puissent pénétrer; car si la foudre gronde, & que les tonneaux tremblent, la crainte fera pâlir Bacchus, & quelque art qu'on employe, il ne reprendra jamais sa couleur naturelle.

Il ne doit pas être aussi troublé dans ses profonds souterrains par le

LE VIN.

bruit des canons qui repréſente celui de la foudre, ni par le roulage des voitures qui ébranlent tout un quartier. Il perdra auſſi ſa force, ſi on lui donne pour compagnon quelque nouvel hôte qu'on ait fait récemment deſcendre au cellier (5) du haut des ormeaux, & qui dans la fougue de l'âge murmure avec éclat, furieux d'être lié & reſſerré dans une étroite priſon; ſa bouche exhale une épaiſſe vapeur, & vomit une écume blanchâtre qui coule le long de ſes flancs. Mettez en d'autres lieux ce nouveau venu juſqu'à ce que ſa bouillante colére ſe ſoit raſſiſe, & qu'il ait appris à ſouffrir ſa priſon ſans aucun mouvement d'impatience.

Que vos celliers éloignés de l'étable & des eaux croupiſſantes, ne ſoient pas d'une autre part infectés de la puante odeur des fromages d'Auvergne; ne mettez pas auſſi vos muids les uns ſur les autres; qu'entre chaque tonneau il y ait un intervalle par où la main puiſſe paſſer pour boucher les fentes avec de

LE VIN.

l'étoupe dans le cas preſſant où les liens de Bacchus ſeroient relâchés, & où ſa liqueur ſe répandroit.

La * ville de Clermont, qui ſelon le bruit de la renommée, fut le terme des conquêtes de Céſar, creuſe ſous le roc même ſes celliers qui mériteroient (6) de loger un meilleur vin; il n'eſt pas beſoin de le rafraîchir avec de la glace, ſa propre fraîcheur quand il eſt récemment tiré en émouſſe la pointe.

Ornemens de quelques celliers d'Allemagne.

L'Allemagne qui honore Bacchus d'un culte particulier, déploye dans ſes celliers toute ſa magnificence; il y a des endroits où les appartemens de ce Dieu ſont revétus (7) de marbre verd du Tenare, & où ſes ameublemens ſont enrichis d'or; différens tableaux ornent la voute & fixent agréablement les yeux. Là c'eſt l'ivreſſe chancelante & la molle indolence qui foulent aux pieds les ſoucis rongeurs & les intérêts des

* Capitale de l'Auvergne. Céſar fut obligé de lever le ſiége de cette ville, & faute de vivres de ſe retirer dans la Gaule Narbonnoiſe.

LE VIN.

Rois. (8) Là ce ſont les Bacchantes que la fureur fait courir ſur les montagnes. (9) D'autre part les Centaures à double forme, (10) les verres à la main menacent les Lapithes.

D'un autre côté un vil pepin de raiſin (11) fait ſubir à Anacréon la peine de ſes mépris pour la vigne; on voit les vains efforts qu'il fait pour arracher de ſon goſier ce fatal pepin. Bacchus avec un grain de raiſin ſec & cuit au ſoleil, ſe venge de ce Poëte qui avoit préféré l'amour au vin.

(12) On voit auſſi Ennius la tête appuyée ſur le coude, ſonger aux combats qu'il doit chanter; ſon verre eſt devant lui, & les vers coulent de ſa veine enflée par le jus de la treille. Là, (13) Démocrite à l'article de la mort, paroît un rouge bord en main, & cherche à noyer les derniers regrets de ſon eſprit agoniſant.

Mais Bacchus lui-même eſt repréſenté au milieu de la voute, aſſis à table & le front ceint de grappes pendantes, ſon ventre bouffi de graiſ-

LE VIN.

se est d'une grosseur énorme, & son teint est enflammé (14) comme la face de la lune quand il fait du vent. Là sont les coupes, ici sont les brocs; une troupe ivre, ventre déboutonné & la bouche ouverte, comme quelqu'un qui chante, est assise autour de la table; les uns ont les cheveux tressés avec du lierre, les autres les ont entrelacés de fleurs; des rubis bacchiques brillent sur leur front, ils ont les yeux éteints, les vapeurs du vin sortent de leur gosier, & la joie éclate sur leur visage empourpré.

Mais je m'amuse ici à des bagatelles. Occupez-vous, vendangeurs, dans vos celliers de soins plus importans; le vin n'en est pas meilleur pour être contenu dans des muids dorés. Remplissez vos tonneaux du meilleur vin du lieu; c'est leur donner plus de prix que s'ils étoient revêtus d'or ou d'argent.

Le vin de France.

Il est bon de savoir de quel pays proviennent les vins, & quels habitans ont foulé la vendange; la France en donne de différens selon les

Cantons. Le vin de Couci a du feu, celui de Bordeaux de la force ; Béziers le donne doux & agréable ; il eſt rude aux environs de Paris ; celui de * l'Hermitage réunit le bon goût & la force ; il eſt délicat en Champagne, ferme en Bourgogne, & ſec auprès de Beaune. Celui de Riveſaltes eſt doux, & cuit les alimens dans les eſtomacs trop chargés. Les gros vins de * Cahors ſont propres à ceux qui ont la jauniſſe ; (15) ſi celui du * Velai plaît à quelqu'un, puiſſe-t'il haïr le vin de * Nerac & aimer celui d'Auvergne. LE VIN.

Les préſens de Bacchus rendront toujours la Gréce fameuſe quoiqu'elle ne faſſe plus uſage de vin, pourvû que ſes habitans continuent de cultiver leurs vignes pour la maintenir dans la poſſeſſion des éloges qu'elle méritoit autrefois. L'Italie produit des hommes efféminés Le vin Grec. Le vin d'Italie.

* Vignoble près de Thim, petite ville ſur le bord du Rhône.

* Ville Capitale du Querci.

* Pays du Languedoc.

* Ville de Guienne.

& des vins doux. Le vin & les habitans d'Eſpagne ſont violens ; le peuple & le vin ont de la force & du corps. En Allemagne il y croît des hommes vigoureux, propres à la guerre, & l'on y recueille des vins forts, qui bien gardés triomphent des années & gagnent à vieillir.

Le Vin. D'Eſpagne. D'Allemagne

Le vin rouge. Il y a du vin rouge & du blanc ; parmi les rouges on en diſtingue de pluſieurs nuances ; le meilleur eſt celui qui a la couleur rougeâtre des charbons enflammés, qui pétille dans le verre, & pique agréablement le goût. La triſte gravelle & ſur tout la goutte plaintive déteſtent les vins violens. Les Poëtes & ceux qui aiment un genre de vie tranquille, recherchent les vins gracieux qui ſont légers à l'eſtomac ; les meilleurs portent à la tête, & ceux qui ſont rudes diſſimulent leur effet perfide ; car lorſqu'ils nous ont enchaîné la langue & les pieds, à peine le ſommeil de la nuit nous fait-il recouvrer la liberté. Le vin léger flatte le palais, mais il eſt toujours d'une qua-

LE VIN.

lité changeante ; les longs voyages, tant sur mer que sur terre altèrent sa couleur & diminuent sa force : le transport au contraire donne du prix & de la vigueur aux vins forts & couverts. Ainsi que les mêmes travaux exténuent les corps foibles & fortifient les vigoureux, de même la fatigue rend Bacchus meilleur quand il a du corps, & il rentre avec plus de mérite dans son palais souterrain après un voyage d'outremer.

Le vin blanc.

Le vin blanc qui a de la douceur plaît aux malades, celui qui a du feu réjouit les personnes en santé ; les maris aiment le violent, & les femmes celui qui est le plus doux au palais : en général le vin blanc ne supporte pas les longues chaleurs de l'été, on le boit en hiver quoiqu'à-peine il ait déposé sa lie. Parmi les vins blancs, le meilleur est le muscat, il est agréable au goût, & le cœur se ressent de son active chaleur; la vigne qui donne ce vin ne se cultive pas avec le même succès & ne conserve pas son nom & sa qualité

LE VIN.

dans toute sorte de terroirs. (16) Le muscat perd son goût flatteur dans les terreins froids & humides, mais le canton de Beziers lui est favorable, & l'on chante à l'extrémité de l'univers l'excellent vin qui coule des pressoirs de Frontignan; c'est un air tempéré & une terre douce & légére qui conviennent au muscat; & dans le monde entier il n'y a point de pays comme Beziers pour la douceur, soit que l'on y considére la beauté du ciel, la qualité de la terre ou l'humeur des habitans: aussi dit-on vulgairement que les Dieux ont fait un paradis terrestre de Beziers en versant à l'envi leurs dons sur cette ville, pour prévenir l'envie que d'orgueilleux Géans pourroient avoir encore d'escalader l'Olympe.

Jupiter lui donne un air pur, Phœbus des jours sereins; la terre s'y couvre pendant toute l'année de fleurs qui naissent d'elles-mêmes: Minerve ne s'est pas contentée de parer les champs d'oliviers, elle a commandé à l'huile (17) de couler

d'une ſource inépuiſable. Apollon lui-même a enſeigné ſon art aux habitans, & ſi mes vers ont quelque feu poëtique, je dois cet avantage à ma patrie (18) qui m'a donné avec le ſang du talent pour la Poëſie. LE VIN.

Pour arriver à Beziers, (19) Neptune du rivage d'une mer à l'autre, s'eſt ouvert un Canal au milieu de la campagne. Le laboureur étonné admire ces flots qui coulent nouvellement dans la plaine, & des vaiſſeaux chargés des richeſſes du Levant voguer même ſur le ſommet des montagnes. J'ai loué ci-devant l'ouvrage du célébre Riquet, & la reconnoiſſance a ſuivi l'éloge. Ce canal qui depuis mes vers ſe croit ennobli, répond à mes louanges par un bienfait : chargé pour moi d'une barque remplie de vin muſcat, il me fait grace des droits qu'il retire de ſes eaux & accélere l'arrivée de ce divin Nectar, quoique pourtant Zéphir retenu par le parfum qu'exhale cette agréable liqueur, rallentiſſe le mouvement de ſes aîles.

Qui pourroit détailler tous les dif- Vins frélatés.

férens goûts qu'on fait prendre au
LE VIN. vin ? Il y en a qui dans les cuves font faire un mélange de jus de raisin, de poire & de pomme ; d'autres pour conserver le vin doux, inférent dans les tonneaux des sachets remplis d'ingrédiens ; d'autres au contraire donnent de la chaleur aux vins froids avec de la chaux, & leur font prendre de la force & un goût piquant avec de la poix & de la moutarde ; celui-ci met infuser dans ses tonneaux les plantes aromatiques de l'Arabie, & sophistique son vin avec de la canelle & de la fleur d'iris ; celui-là avec de l'écorce de citron & des mûres fait prendre à son vin une couleur que la nature lui avoit refusée, & les femmes avec des copeaux de hêtre taillés en forme de bandelette, & avec des pepins de raisin savent ôter au vin ce qu'il a de rude.

Qui voudra infecter ses tonneaux de ces riches poisons, le fasse à son gré ; pour vous, bûvez toujours du vin tel que la vigne le donne ; celui
Eloge du vin. qui est apprêté flatte le goût, mais

le naturel réchauffe les eſtomacs qui menacent ruine, chaſſe la pâleur & la maladie, bannit du cœur la fraude & les ſoucis cuiſans, (20) fait ſortir la vérité de la bouche des menteurs, & découvre l'ame des gens diſſimulés, de même qu'une claire fontaine repréſente les traits du viſage dans le criſtal de ſes eaux.

LE VIN.

L'Auteur de la nature ſe vengea autrefois par un déluge du mépris des hommes pour ſes loix. Il nous reſte encore d'inſignes monumens de cette déſolation générale ; car à Montpellier, lorſqu'on tire de la pierre des carriéres, on trouve du ſable & des coquillages de mer unis enſemble & pétrifiés. Sur le bord du canal du Languedoc, dans l'endroit où l'on a pratiqué pour ſes eaux un paſſage ſous une montagne, on remarque auſſi les veſtiges de la mer qui s'eſt retirée, & des ſignes certains du déluge ; car la terre qui couvre actuellement le ſable & les coquillages qu'on trouve ſur les deux rives, (21) n'a pû provenir que de cette inondation générale. Lorſ-

Mention du déluge.

LE VIN.

qu'autrefois l'univers dans ſon naufrage fut caché ſous les eaux, le limon qui du haut des montagnes fut entraîné par la fureur des flots, vint combler nos plaines que la mer occupoit alors ; & cette terre accumulée dans le pays des Gaules fit refluer la mer vers l'Afrique dont le ſol étoit plus bas.

Ainſi Dieu voyant toute la face de la terre déſolée nous fit le précieux don du vin ; c'eſt ce préſent fortuné qui a conſervé le reſte des humains, & qui les a conſolés de la ruine de l'univers. Noë enſeigna le premier à cultiver la vigne & à faire uſage de ſon fruit ; b enfait dont ſon ingrate poſtérité attribua l'honneur aux faux Dieux ſous le nom de Bacchus. Noë fut le premier à mettre en terre les provins de la vigne, à retrancher avec la ſerpette ſes rameaux traînans pour les rendre plus féconds en fruit, & à montrer aux hommes à fouler la vendange & à teindre leurs pieds de ſon jus.

Mention de Noë, qui le premier cultiva la vigne.

La vigne a tapiſſé d'abord les fertiles côteaux de l'Aſie, ſes heureux ceps

LE VIN.

ceps enrichirent enſuite les Grecs & puis les Romains. Les Gaulois ne connoiſſoient pas encore les doux préſens de Bacchus, lorſqu'après avoir traverſé les Alpes, ils portérent pour la premiére fois leurs armes en Italie. Les premiers qui y furent, n'apportérent point d'or ni d'autres richeſſes du pays pour perſuader à leurs concitoyens par de belles eſpérances de s'expatrier & de paſſer les monts, (22) mais ils leur préſentérent d'excellent vin ; ce ne fut point au ſon du clairon, mais au bruit des verres qu'ils engagérent leurs braves compagnons à prendre le métier des armes ; ils ne portérent point d'autre étendard que leur flacon, & leurs amis conſentirent à marcher au milieu des montagnes couvertes de neige, & à répandre leur ſang dans l'eſpérance de boire du vin : c'étoit la ſeule récompenſe qu'ils demandoient de leurs travaux militaires, tant un verre de vin étoit ſéduiſant pour eux.

De l'uſage moderé du vin.

Mais hélas ! ne vous fiez pas trop à cette liqueur traitreſſe ; le vin fut

LE VIN.

nuisible à son premier auteur: l'exemple de Noë doit nous apprendre à faire usage des dons du Ciel avec modération, & à ne pas noyer dans le verre jusqu'à notre raison.

Les Africains apprivoisent par le charme du vin les bêtes les plus féroces, que la ruse ni les piéges n'avoient pû dompter. L'amour ingénieux(23)n'a pas recours à d'autres artifices pour enchaîner les amans qu'il a vaincus.

Quand vous êtes jeune sur tout, usez sobrement du vin, & ne faites pas avec cette liqueur passer dans vos membres délicats les germes des maladies dont vous serez un jour affligé. Il est permis aux vieillards de haïr le mélange du vin & de l'eau, & de retenir par un peu de vin pur les forces qui abandonnent leur corps épuisé; mais que les jeunes gens aiment le vin humecté d'eau, de peur d'augmenter par de nouveaux feux leur bouillante ardeur.

Que ceux qui aiment les cruels combats & suivent les drapeaux de Mars, ou qui marchent sous la ban-

niére des Muſes, craignent les effets perfides du vin. Un Poëte ivre n'eſt qu'un faiſeur de mauvais contes & de rapſodies ; * mais au contraire (24) lorſqu'après avoir bû modérément, il embouche la trompette héroïque, (25) Apollon lui-même le poſſéde, ſa voix n'eſt plus d'un mortel, mais dans ſes chants ſublimes il peint de l'ame les ſentimens les plus nobles & les plus élevés, & jouiſſant de la paix au-dedans de lui-même, ſa main ne trace que combats. Le ſoldat également expoſe ſes jours avec valeur quand il n'a bû que médiocrement ; précédé de la terreur il fond ſur l'ennemi : mais ſi l'excès du vin enfle ſes veines, à peine peut-il tenir ſes armes, la liqueur mal digérée fait ravage dans ſon eſtomac, & charge ſa tête d'épaiſſes fumées ; ſon eſprit incertain flotte dans un gouffre d'idées qui ſe détruiſent mutuellement, (26) ſes pieds ſont aſſurés & chancélent tour-

LE VIN.

* Apparemment que la plûpart de nos Poëtes d'aujourd'hui ſont des ivrognes.

LE VIN.

à-tour, ſes bras ſans mouvement lui tombent des épaules, & ſes yeux appeſantis & enflés ſous ſon front hideux ſemblent voir deux ſoleils. Laiſſez, ma Muſe, laiſſez le peuple s'étonner de pareils prodiges, & s'il eſt poſſible, développez-en les cauſes cachées, & révélez la vérité.

On ſait déja quels ſont les reſſorts qui font mouvoir le corps humain, & par quel enchaînement de vaiſſeaux le ſuc des alimens ſe communique aux différentes parties ; la veine lactée porte par un canal étroit le chile ſéparé des matiéres fécales dans la maſſe du ſang, le cœur enſuite à l'aide de ce véhicule donne la vie à tous les membres & entretient correſpondance avec toute la machine. Alors de même que les vapeurs déliées du vin, lorſqu'on en tire l'eſprit à petit feu, s'attachent au chapiteau de l'alambic, & coulent enſuite par petites gouttes : ainſi lorſque le ſang circule dans tous les membres, & par ſes tours & retours s'épure & ſe ſubtiliſe dans les petits rameaux où il coule, ſes par-

ties les plus affinées s'attachent au cerveau & de là se répandent dans les nerfs pour faire mouvoir tous les membres au gré de l'ame. Sentinelles affidées, elles occupent, pour ainsi dire, la guérite la plus élevée de la citadelle humaine, afin que par la différente impulsion dont elles ébranlent la molle substance du cerveau, elles l'instruisent de la qualité des objets qui ont affecté les sens.

C'est-là cette éternelle alliance que par la loi de l'Etre suprême l'ame & le corps ont contractée ensemble; c'est ainsi que pour nous servir de guides il a établi les oreilles & les yeux. Mais si par un excès l'on abuse des dons de Bacchus, les esprits du vin qu'on a pris immodérément, se précipitent en foule dans les nerfs, & par leur agitation continuelle troublent l'ordre établi: tandis qu'en liberté ils parcourent ainsi tous les membres, & qu'ils frappent le cerveau sans ordre & sans mesure, ils se jouent de l'attention de l'ame par les fausses images qu'ils lui présentent; delà vient cette folie momen-

LE VIN.

tanée qui s'empare de l'esprit pendant l'ivresse ; delà proviennent ces contorsions & ces mouvemens desordonnés du corps.

(27)Bacchus aussi donne une légére torture aux esprits & montre à découvert les cœurs les plus cachés ; ceux dont une bile échauffée allume aisément la colére, deviennent furieux & prennent les armes. Celui qui sans avoir bû, aime la plaisanterie & le badinage, perd la respiration à force de rire quand il est dans le vin, ses yeux versent des larmes de joye, discoureur éternel il * déblatére & balbutie au point d'enivrer les oreilles : car la nature suit ses loix, & le sang devenu plus rapide dans son cours par l'augmentation de sa masse, s'insinue dans les nerfs par les mêmes voyes qu'il prend ordinairement, l'esprit alors ne peut résister à sa fougue. Cest ainsi que l'action des rameurs cesse quand la mer s'enfle avec trop de fureur, le Capitaine n'est plus maî-

* Ce mot n'est pas encore bien usité, mais il est expressif & fera je crois fortune.

tre des voiles, & le vaiſſeau pouſſé par des vents contraires devient le jouet de la mer & flotte errant au gré des eaux. LE VIN.

Que les anciens Grecs, la tête couronnée de roſes, ayent été cueillir dans leurs jardins (28) du ſafran & des raiforts, qu'ils mangeoient en vain pour ſe ſoulager dans leur ivreſſe. Peu vous importe ; pour vous, ſi quelque jour après une débauche de vin, le nombre des lumiéres vous paroît ſe multiplier & le plafond tremblant rouler audeſſus de vous, cachez votre déſordre, s'il vous reſte quelque raiſon ſous le voile obſcur de la nuit, & livrez-vous à Morphée qui vient alors ſans qu'on l'appelle. Dormez juſqu'à ce que Bacchus ait modéré dans votre eſtomac ſa brulante ardeur, & que votre eſprit ſain ait reſtitué à vos membres leur pleine liberté ; cependant la peine dûe à votre excès ſubſiſtera encore, quand vous ſerez éveillé, vous ſentirez une défaillance générale avec un violent mal de tête.

Il n'y a point alors de reméde plus Le Caffe.

LE VIN.

sûr pour vous soulager que de faire bruler à un feu clair (29) cette féve salutaire qui nous vient de l'Arabie heureuse ; (30) vous la pilerez ensuite dans un mortier pour la réduire en poudre : la préparation s'en fait sans beaucoup d'art, on la met dans de l'eau qu'on fait bouillir jusqu'à ce que cette poudre se soit précipitée au fond de la caffetiére. Quand le caffé est bien reposé on le verse dans des tasses de porcelaine, vous y ajoutez un peu * de cette moële raffinée qui nous vient du nouveau monde, de peur que cette liqueur prise toute pure ne soit desagréable au goût par son amertume.

Vous ferez usage de cette divine infusion dans différens cas, soit que vous vouliez passer les nuits à travailler, soit que les vents du midi vous portent des vapeurs à la tête, ou qu'après le repas les alimens vous incommodent. Que cette liqueur (31) serve de reméde au Poëte pour

* Le sucre.

donner

donner du feu à ſon eſprit ; qu'il reprenne enſuite gaiement la plume, pour achever ſes vers, & qu'il ne ſe perſuade pas qu'outre le caffé, (32) il y eût des fontaines chez les Grecs où les Poëtes ſe deſaltéraſſent. LE VIN.

La Gréce qui tient ſous ſa domination l'Arabie heureuſe, nous a fourni ſans regret, juſqu'à préſent, cette précieuſe liqueur, qui eſt (33) l'hippocréne véritable des Poëtes ; mais l'avarice a ſupprimé cette ſource, & lui a ſubſtitué une liqueur ingrate & ſans force ; (34) breuvage barbare, que l'Amérique nous envoye de ſes plantations, pour ſe venger ſans doute ſourdement par ce poiſon des richeſſes qu'on lui a ravies.

Lorſque la vendange au preſſoir coule d'elle-même, ne vous aviſez pas de jetter de l'eau ſur les grappes pour faire enfler le raiſin : cette méthode ne vous apporte pas un grand profit ; car les (35) domeſtiques quand ils boivent de mauvais vin, rempliſſent mal leur devoir. Suivez l'antique uſage, remettez au preſſoir Vin de preſſurage.

LE VIN.

la recoupe des premiéres tailles, qui vous donnera à la vérité un vin couvert, dur & épais, mais que les gens de la campagne peu délicats ne trouveront pas mauvais.

Quelque tems après, quand le vin dans sa fougue jette son écume, si les liens qui enchaînent Bacchus sont bien forts, fermez les tonneaux avec de l'étoupe & du liége, de peur que le vin ne dissipe ses esprits les plus subtils & ne perde sa vigueur. Lorsque les vins après avoir bouilli sont devenus tranquilles, ne laissez pas de vuide dans les tonneaux, & ne craignez point de les remplir avec de l'eau fraîche ; elle précipite la lie au fond, & tempére l'ardeur du vin.

C'est l'âge uniquement qui fera la force de votre vin, & lui donnera le parfum de l'ambroisie. Comme un enfant dans ses premiéres années, tout neuf encore, n'a ni goût ni qualités, & n'atteint aux perfections de l'âge mûr, qu'après que le feu de la jeunesse est rallenti ; de même le vin avant qu'il ait cessé

de bouillir eſt dur & rude au ſortir du tonneau, ou bien d'une douceur fade qui ſouléve le cœur. LE VIN.

Quand quelqu'un met un tonneau en perce pour goûter ſon vin, il doit lever la bonde, afin que l'air entre plus librement ; car tout dans la nature étant exactement plein, ſi l'on ne fait entrer l'air par l'ouverture de la bonde, le vin ne coule point, quoique le tonneau ſoit percé, tant la nature a horreur du vuide, diſoient les anciens Philoſophes, qui expliquoient par les vertus occultes de la ſympathie & de l'antipathie les ſecrets naturels qu'ils n'entendoient point. Mais comme l'air introduit gâte le vin, il faut mettre à la bonde un tampon rempli de ſel, afin que s'il y a quelque corruption dans les parties de l'air, elles ſe purifient en paſſant à travers ce tampon. Le ſoupirail du tonneau. Du vuide.

Voulez-vous ſavoir ſi un Marchand de vin a eû la perfidie de mêler de l'eau avec ſon vin, inſérez-y un roſeau ou un jonc de marais froté d'huile, l'eau ſeule, au cas qu'il

LE VIN.

y en ait, s'attachera à ces arbuſtes; ou bien mettez dans le vin de la chaux vive, elle s'enflammera d'abord, s'il y a de l'eau dans le vin.

Soutirage du vin.

Lorſque le printems a échauffé le ſein de la terre, que les arbres ſe parent d'un feuillage renaiſſant, & que la verdure ranime le gazon; Bacchus fermente, & ſa lie en mouvement ſe mêle avec le vin, à moins qu'on n'ait eu ſoin de le ſoutirer. Le ſouffle empoiſonné de la canicule fait tourner auſſi le vin dans les celliers, lorſque les vents pluvieux du midi amènent du pole antarctique des nuages ténébreux qui roulent en l'air comme des tourbillons.

Vin tourné.

Le vin prend auſſitôt une couleur livide, & rend une mauvaiſe odeur. On ne voit plus pétiller ſes eſprits enflammés, mais il languit triſtement dans le verre ſans aucune vertu. Du marc de raiſin clarifie le vin tourné, mais ce n'eſt pas pour long-tems; la cauſe de ce mal incurable fait bientôt de nouveaux ravages, & le vin devient auſſi mauvais qu'auparavant. Si vous ne vous ſouciez pas

d'y apporter d'autre reméde, laiſſez-le ſe changer en vinaigre de lui-même ; cette liqueur a ſon mérite dans l'occaſion. LE VIN.

Le vigneron auroit garanti ſon vin de ces accidens auxquels il ne peut plus remédier, s'il avoit montré davantage le raiſin au ſoleil en dégarniſſant les ceps de pampres, ou ſi après avoir tortillé le pédicule des grappes, il les avoit laiſſées pendre quelque tems à leur tige, afin que les mauvais ſucs pûſſent s'évaporer par la chaleur. Il eſt à propos de nettoyer les tonneaux avec de l'eau de mer, de ſoutirer le vin, d'allumer du ſouffre, d'en parfumer les muids, & d'entonner le vin dans les futailles neuves avant que l'odeur du ſouffre ſe ſoit diſſipée.

Cependant ſi vous ne cueillez à propos le raiſin, vous ne corrigerez par aucun reméde les défauts qui naiſſent de la verdeur du fruit ; il y a un point de maturité qu'il faut ſaiſir pour mériter des éloges. On peut ſe confier à des domeſtiques quand il s'agit d'enſemencer la terre, ou de porter aux

Un pere de famille doit être préſent lui-même à la vendange.

greniers les moissons ; mais lorsque
LE VIN. les vins écument, & que leur bruit sourd fait résonner les tonneaux, la maison de campagne alors & les celliers ont besoin de l'œil du maître. Les plaisirs qui en reviennent pendant toute l'année méritent bien que pendant quelques jours on se donne de la peine, si cependant il en est à la campagne. Il n'y a point de saison où elle soit aussi agréable & où elle donne des plaisirs aussi purs qu'en automne ; c'est le tems le plus doux & le plus riche de l'année ; on ne se ressent pas encore du froid, & l'on n'est plus affoibli par la chaleur. Le riant aspect de la campagne délivre l'esprit des soucis de la ville. De magnifiques ameublemens n'y parent point la maison, mais la nature y prodigue de toute part des richesses & des beautés que l'art son émule imite foiblement dans des lambris peints, & qu'à la ville cependant on paye très-cher.

De l'agriculture, & des agrémens de la campagne. A la campagne on voit en nature les objets dont la représentation suffit pour donner du plaisir. On en-

tend le concert des oiseaux, & ce n'est qu'en peinture & sans ramage qu'on les voit à la ville. Les habitans des Cités repaissent leurs yeux de l'image d'une forêt grossiérement peinte, & vous en campagne vous jouissez de l'agrément des bois, de leur ombrage & de leur verdure ; ou bien dans la plaine mesurant des yeux le ciel & la terre, vous prenez le frais au grand air, ou profitez des doux regards du soleil. Enfin vous n'êtes point banni du reste de l'univers, & ne passez point tristement vos jours dans une ville, (36) où l'on ne respire que vapeurs & fumée, comme si l'on étoit enfermé dans une prison. LE VIN.

Une troupe de Courtisans n'assiége point votre château ; mais aussi dans vos foyers rustiques vous ne connoissez point les soucis dévorans. Vous n'avez point à la vérité de Musicien, qui par la molleſſe de son chant vous peigne la tendre volupté, mais les habitans des airs font retentir la campagne de leurs doux accords, & ne portent point

LE VIN.

dans le cœur le piége avec le plaisir. On ne voit chez vous ni théâtres brillans, ni rares décorations ; (37) mais la vûe d'un bois qui forme un amphithéâtre sur le panchant d'un côteau ; mais un ruisseau qui roule son onde argentée avec un doux murmure ; mais les fleuves qui baignent les vallons ombragés, font dans vos loisirs un spectacle bien plus agréable pour les yeux, & une recréation bien plus touchante pour l'esprit. O vous ! qui nés pour le bonheur de vos concitoyens, & qui occupés de l'intérêt public, avez sous votre garde la justice & les loix, employez à votre utilité particuliére & à la conservation de vos biens de campagne, les petits larcins qu'il vous est permis de faire à votre tems. Dès que le jus de la vigne colore le raisin, quittez les débats & le tumulte éternel du Barreau pour le silence & la paix de la campagne ; Thémis vous accorde quelques momens de loisir en automne pour aller donner des loix à vos vignes & à vos celliers.

LE VIN.

(38) Illustre Caulet, appui de la justice, & l'ornement ainsi que l'amour de notre auguste Sénat, que j'ai de plaisir à vous voir tous les ans à la campagne, lorsque déchargé du poids des affaires, & respectable par vous-même sans le secours de la pourpre, vous venez présider à vos vendanges! Protecteur des loix, instruit de tous les principes de Thémis & de Minerve, vous ne rougissez point de paroître parmi les cuves, ni de vous livrer à des soins rustiques pour l'intérêt de Bacchus. Vos chers enfans, les délices du peuple, vous entourent & ne perdent rien de leur grace naturelle pour avoir les mains & le visage tachés de vin; ils apprennent sous vos yeux à veiller à la conservation de leur bien, jusqu'à ce que plus avancés en âge ils maintiennent les loix en vigueur par leurs arrêts, & plus encore par la régularité de leurs mœurs.

Vous aussi qui suivez le parti des Muses, quittez, Poëtes, vos études, & venez remuer les tonneaux au

LE VIN.

lieu de vos livres ; les vins que vous ferez vous-mêmes échaufferont votre imagination, & quand vous retournerez à la ville & au travail, vous dédommageront avec usure du tems que vous aurez perdu ; peut-être serez-vous épris des douceurs de la campagne, & prendrez-vous du goût pour les paisibles occupations d'un homme qu'un sort heureux attache à l'agriculture, & qui de lui seul connu, compte ses jours obscurs au fond d'une vallée, & abandonne le cours des affaires publiques à leur destinée.

Tandis que les vendangeurs tout dégoutans du jus de la vigne, cueillent le raisin, & que des bœufs le cou tendu traînent les voitures chargées de grappes ; tandis que les cris bruyans des vendangeuses font retentir les côteaux, le maître jette les yeux de côté & d'autre pour faire avancer l'ouvrage, ou bien, fatigué des soins qu'il a pris, (39) il entre dans un bois épais & se couche sur un verd gazon, ou fait une lecture appuyé contre un arbre, ou

compoſe des vers, & admire combien les Muſes ſont fécondes & complaiſantes pour un eſprit tranquille & libre de ſoins.

(40) Le ſoir, s'il ſe préſente quelque grive ou quelque perdrix, ou ſi ſes chiens rencontrent un liévre, combien n'eſt-il pas charmé d'apporter à la maiſon du gibier qui ne lui coûte rien? & quel plaiſir n'a-t-il pas à raconter les fineſſes de ce liévre, ſoit que par ſes circuits compliqués il ait brouillé la voie, ſoit que retournant ſur ſes traces il ait mis * Amilcas en défaut & hors d'haleine?

Que dirai-je des autres avantages de la campagne, ſi peu connus dans notre ſiécle? (41) Quel bonheur d'être à ſoi ſans embarras ni ſoucis, de parler ſans craindre les traits de la ſatyre, & ſans aucune eſpéce d'inquiétude qui vous faſſe pâlir! On n'eſt point eſclave des deſirs ni de l'eſpérance, on ne roule point dans ſa tête de projets ambitieux,

* Nom de chien.

LE VIN.

on n'attend point les ſtériles éloges des hommes ni leurs vaines récompenſes ; mais on coule des jours paiſibles qui n'ont que le Ciel pour témoin. La ſageſſe au milieu des bois & des retraites des animaux, vous éclaire & vous détache de la ville & de ſes mœurs déréglées.

Ah ! ſi pour conſolation dans ma vieilleſſe il m'étoit permis d'aller finir mes jours à la campagne, de mettre en pratique les leçons d'agriculture que je donne en mes vers, de me ſouſtraire au régne impérieux des Grands, & de me retirer du gouffre des affaires, quelle régle de vie pieuſe je ſuivrois en conſidérant dans le ſort d'une fleur le néant des choſes d'ici bas ! Ah ! combien j'admirerois les tréſors de la Providence, ſoit que la nature, mere de toutes les productions, ſe jouât dans les jardins & fît d'agréables mépriſes dans les nuances des fleurs, ſoit qu'appliquée plus utilement dans les bois ou dans les champs, elle fît ſortir d'un petit germe des tiges élevées, ſoit que pour un ſeul grain elle donnât

LE VIN.

plusieurs tuyaux de bled, & dorât les champs de blonds épis !

Que seroit-ce, si j'étois libre d'observer avec sagacité les voies secrettes de la nature, de faire prendre aux fruits un nouveau goût, de nuancer différemment les fleurs, d'avancer les productions des arbres, & de faire éclore dans la saison des frimats les fleurs du printems ?

Ah ! que parmi ces amusemens champêtres, je passerois d'heureux jours ! La funeste soif de l'or n'a pas encore amené à la campagne le crime & la fraude, ni les débats, ni l'inimitié qui les suit ; les oiseaux y sont les seuls qui craignent la ruse & les piéges ; il n'y a que les vents contraires qui s'y livrent la guerre dans la plaine des airs ; le bruit martial de l'airain n'y trouble point le sommeil ; on n'y entend gémir que la tourterelle, aucun autre bruit ne frappe les oreilles que le siflement des vents, & le murmure assoupissant d'un ruisseau qui coule entre des cailloux.

Fidéles habitantes de la campagne, ô paix ! ô tranquillité, qu'aucune

LE VIN.

crainte ne peut altérer ! (42) quand luira ce jour fortuné, où libre des embarras de la ville, je volerai comme échappé d'une longue prison, pour me livrer aux plaisirs purs de la campagne, pour jouir dans un réduit obscur & dans l'oubli de tout l'univers d'un vrai loisir philosophique, sans être à charge à personne ; en un mot, pour disposer de moi selon mes vœux sans craindre ni desirer la mort.

Fin du onziéme Livre.

REMARQUES

Sur le onziéme Livre.

C'Eſt le vin que le Poëte chante ici. Après avoir parlé des celliers ordinaires, & dit dans quel endroit il convenoit de les placer, il fait une agréable deſcription de ceux d'Allemagne, & de toutes les eſpéces de vins. Delà il paſſe à l'éloge de cette liqueur & à celui de Noë, & nous apprend comment le vin eſt paſſé en France. Il peint enſuite l'ivreſſe, en donne la raiſon phyſique, & conſeille le caffé dont il exalte les propriétés, pour chaſſer les vapeurs bacchiques. Il termine ce livre par décrire le plaiſir de la campagne pendant l'automne.

(1) [*O Bacchus, qui couché, &c.*] Sous le nom de Bacchus, c'eſt du vin même que l'Auteur entend parler.

(2) [*Dans l'eſprit d'Horace.*] Voici comme ce Poëte s'exprime l. 2. od. 16.

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem, credite poſteri,
Nymphaſque diſcentes & aures
Capripedum ſatirorum acutas.

Evæ! recenti mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore turbidum

Lætatur : Evæ ! parce Liber ,
Parce gravi metuende Thyrſo.

Fas pervicacès eſt mihi Thyadas
Vinique fontem , lactis & uberes
Cantare rivos atque truncis
Lapſa cavis iterare mella.

(3) [*Et vous Apollon , pere des Poëtes.*] Sous le nom de ce Dieu , le Pere Vanniere entend parler de la fureur poëtique qui , ſelon Horace , eſt excitée par le vin.

(4) [*Les eaux du Permeſſe.*] C'étoit un fleuve de Beotie qui prenoit ſa ſource ſur le mont Hélicon , & qui étoit conſacré aux Muſes.

(5)[*Du haut des ormeaux.*] M. Rollin obſerve que cette coutume d'attacher les vignes aux arbres a fait naître trois expreſſions élégantes qui ſe trouvent dans Horace, & toutes trois tirées de la même métaphore. Il dit qu'on marie les arbres aux vignes ; *Ergò aut adultâ vitium propagine altas maritat populos.* Il appelle veufs ces mêmes arbres quand ils n'ont plus de vignes qui leur ſoient attachées ; *Aut vitem viduas ducit ad arbores.* Enfin il donne le nom de *Celibateres* , aux arbres auxquels on ne joint jamais la vigne: *Platanuſque cœlebs evincet ulmos.*

(6) [*De loger un meilleur vin.*] Les vins d'Auvergne ſont noirs & fumeux , ils ont à peu près la même célébrité que ceux de Brie , connus pour ſi mauvais , qu'ils ſont paſſés en

en proverbe, & qu'on dit dans une chanson,

Mais tout vin eſt vin de Brie
Quand on boit avec un fat.

Boileau dans ſa troiſiéme Satyre parle de ce vin.

J'approuvois tout pourtant de la mine & du geſte,
Penſant qu'au moins le vin dût réparer le reſte.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande, & d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge bord,
D'un *Auvernat* fumeux, qui mêlé de lignage,
Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage.

(7) [*De marbre verd du Tenare.*] C'étoit un Cap de la Laconie dans le Peloponneſe que les habitans d'aujourd'hui appellent *Capo Maina.* Il y avoit dans ce Cap des carriéres, d'où l'on tiroit beaucoup de marbre verd.

(8) [*Là ce ſont les Bacchantes.*] On appelloit ainſi les Prêtreſſes de Bacchus, qui la nuit alloient en troupe faire des ſacrifices à ce Dieu, & célébrer ſes orgies ſur le mont Citheron.

Utque tuo motæ proles Semeleia Thyrſo,
Iſmariæ celebrant repetita triennia Bacchæ.

Ovid. l. 9. metamor.

(9) [*D'autre part les Centaures à double forme*] Ils habitoient la Theſſalie, & furent les premiers à dompter les chevaux. C'eſt ce qui fit penſer à ceux qui les virent à cheval

dans les premiers tems, qu'ils étoient des monstres à double forme qui tenoient de l'homme & du cheval.

(10) [*Le verre en main menacent les Lapithes.*] Tout le monde connoît le combat des Centaures & des Lapithes, qui après s'être enivrés, s'égorgérent les uns les autres.

At ne quis modici transiliat munera Liberi,
Centaurea monet cum Lapithis rixa super mero
Debellata :

Hor. l. 1. od. 18.

(11) [*Fait subir à Anacréon.*] C'étoit un Poëte Lirique de la ville de Théos en Ionie, dont les poésies sont fort estimées. Comme il ne buvoit que de l'eau, les Poëtes ont feint que Bacchus pour le punir de son mépris pour le vin, étoit la cause qu'il s'étoit étranglé avec un pepin de raisin sec : *Acino uvæ passæ strangulatus periit.* Plin. l. 7. ch. 7.

(12) [*On voit aussi Ennius.*] C'est un des plus anciens Poëtes latins, il étoit né à *Rudiæ*, ville de Calabre ; il ne nous est rien parvenu de ses ouvrages, que quelques vers cités par des Auteurs. Horace dit qu'il ne travailloit à ses annales qu'après avoir bû.

Ennius ipse pater, nunquam nisi potus ad arma
Prosiluit dicenda.

l. 1. ep. 19.

Athenée dit que le vin est le grand cheval des Poëtes.

(13) [*Là Démocrite.*] Ce Philosophe étoit d'Abdere dans la Thrace ; il mourut très-vieux quoique grand amateur du vin. Il négligea le soin de ses revenus, & laissa ses terres incultes, afin de s'occuper avec moins de distraction à l'étude de la sagesse.

Miramur si Democriti pecus edit agellos,
Cultaque, dum peregrè est animus sine corpore velox.
Hor. l. 1. ep. 12.

(14) [*Comme la face de la lune quand il fait du vent.*] On dit que la lune annonce de la pluie quand elle est pâle, du vent quand elle est rouge, & du beau tems quand elle est claire.

Pallida luna pluit, rubicunda flat, alba serenat.

(15) [*Si celui du Velai, &c.*] Le Pere Vanniere dit ici de ce mauvais vin, ce que Virgile disoit de deux mauvais Poëtes de son tems.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi,
Atque idem jungat vulpes & mulgeat hircos.
Ecl. 3.

C'est comme si l'on disoit dans notre langue :

Que le sot M******** à qui tu sauras plaire
Admire C*******& dorme sur Voltaire.

(16) [*Le muscat, &c.*] On l'appelle muscat, parce que les mouches s'y attachent

par préférence ; & en latin les vignes de muſcat ſe nomment *Uvæ apiciæ* ou *apianæ ab apibus & mellis ſapore.*

(17) [*De couler d'une ſource inépuiſable.*] Il y a dans les environs de Beziers une fontaine qui donne de l'huile. Le Pere Vanniere l'appelle *Gabianus fons.* La fontaine de Gabian rend une huile qui nage ſur l'eau, & dont on ſe ſert utilement pour les bleſſures ; elle eſt auſſi très - bonne pour d'autres uſages, principalement pour les chevaux. Gabian eſt une ville de France au Bas-Languedoc, à trois lieues de Beziers, ſelon M. Baudrand, Auteur d'un Dictionnaire géographique : mais dans le dénombrement du Royaume de France elle n'eſt point marquée comme une ville, & ce n'eſt qu'un lieu de 150 feux.

(18) [*Qui m'a donné avec le ſang du talent pour la Poëſie.*] Ce talent n'eſt pas le ſeul qui ſoit propre aux habitans de Beziers. On a remarqué qu'en général les Languedociens avoient de l'imagination & du goût pour la Muſique & la Poëſie.

(19) [*Neptune du rivage d'une mer à l'autre*] C'eſt du Canal de Languedoc qu'il eſt ici queſtion. Voyez les remarques ſur le 1. livre à ce ſujet.

(20) [*Fait ſortir la vérité.*] Ceci eſt imité d'Horace l. 3. od. 15.

Tu lene tormentum ingenio admoves
Plerumque duro ; tu ſapientium

Curas & arcanum jocoſo
Conſilium retegis Lyæo.

Tu ſpem reducis mentibus anxiis,
Viresque, & addis cornua pauperi, &c.

(21) [*N'a pu provenir.*] L'auteur de *Theliamed*, & d'après lui M. de Buffons donnent ſans avoir recours au déluge, les raiſons phyſiques de la pétrification des coquillages que l'on trouve dans le ſein des montagnes. Il ſeroit trop long de détailler ici leur ſyſtême : on peut conſulter ces Auteurs.

(22) [*Mais ils leur préſentérent d'excellent vin.*] Pline, Plutarque dans la vie de Camille, & Tite-Live atteſtent ce fait. Voici comme ce dernier s'explique ; *Eam gentem (Gallorum) traditur famâ dulcedine frugum, maximèque vini novâ tum voluptate captam Alpes tranſiiſſe.* Des légions d'Auvergnats, de Suiſſes & de Limouſins renoncérent au gland de leurs forêts & à leur pain de châtaigne pour paſſer les Alpes ; ils s'emparérent des deux bords du Pô, où ils cultivérent la vigne. Loin de blâmer nos peres d'avoir pris les armes pour jouir des faveurs de Bacchus, Pline les excuſe par la pureté de l'intention. *Quapropter hæc vel bello quæſiſſe venia ſit.*

(23) [*N'a pas recours à d'autres artifices.*] Le vin ne ſeroit pas un artifice pour attendrir certaines perſonnes, ce ſeroit pour elles au contraire un reméde contre l'amour.

(24) [*Lorsqu'après avoir bû modérément ; &c.*] Il y a dans le texte,

Parce cum potus ad arma
Prosiluit dicenda.

Cet endroit est tiré d'Horace ; voyez une des remarques précedentes sur ce livre, au mot Ennius.

(25) [*Apollon lui-même le possède.*] Rousseau dit aussi,

Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Tout cela est imité d'Horace ;

Nil parvum aut humili modo,
Nil mortale loquar.
l. 3. od. 19.

(26) [*Ses pieds sont assurés & chancelent tour-à-tour.*] Lucréce peint un homme ivre avec bien de l'énergie.

Cum vini vis penetravit
Acris, & in venas discessit deditus ardor,
Consequitur gravitas membrorum : prapediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi, clamor, singultus, jurgia gliscunt.
l. 3.

(27) [*Bacchus aussi donne une légére torture aux esprits.*] Il y a dans le texte,

Ingeniis etiam tormentum lene Lyaus
admovet.

Ce vers eſt tiré d'Horace ; voyez la remarque 19. ci-deſſus.

(28) [*Du ſafran & des raiforts.*] Il y a dans le texte ;

Corycium vel dente crocum raphanumque terentes.

Je n'ai point traduit le mot *Corycium*, c'eſt un de ces épithetes oiſifs qui rendent la phraſe traînante, & qu'un traducteur doit ſupprimer. *Corycium* ſignifie de *Corice* ou de *Curco*, montagne très-haute dans la Cilicie avec une ville de même nom, renommée par ſon ſafran ; elle étoit Epiſcopale dans le Patriarchat d'Antioche. Au pied de la montagne il y avoit un antre conſacré aux Muſes. Martial fait mention du ſafran de cette montagne.

Ultima Corycio quæ cadit aura croco.

l. 11.

Ovide 1. metam. appelle les Muſes *Corycides nymphæ.*

Corycidas nymphas & numina montis adorat.

Virg. dit auſſi Georg. l. 4.

Corycium vidiſſe ſenem, &c.

Le Pere Vanniere avoit mis dans l'édition de 1707. p. 220. *Puniceum crocum* ; mais quoique le mot *Puniceus* ſignifie quelque choſe d'un rouge éclatant, & que les fleurs de ſafran ſoient d'une couleur bleue mêlée de rouge & de pourpre ; l'Auteur a cru devoir changer cet épithete qui ne convient point à la couleur jaune que donne le ſafran détrempé.

Horace parle auſſi du ſafran de cette montagne.

Hoc ubi confuſum ſectis inferbuit herbis
Corycioque *croco ſparſum ſtetit, &c.*
l. 2. ſat. 4.

(29) [*Cette féve ſalutaire qui nous vient de l'Arabie.*] C'eſt du caffé dont il eſt queſtion. Le meilleur croît aux environs de Moka, Ville du Royaume d'Yemen en Arabie.

(30) [*Vous la pilerez enſuite.*] Du tems du Pere Vanniere on n'étoit pas apparemment dans l'uſage de moudre le caffé.

(31) [*Serve de reméde au Poëte.*] Il y a dans les Poëſies de M. Lémes, une jolie piéce de vers ſur le caffé, il en avoit pris ſans doute avant de la compoſer, car le feu poëtique y régne depuis le commencement juſqu'à la fin.

(32) [*Il y eût des fontaines chez les Grecs.*] On avoit feint que les Poëtes de la Gréce alloient ſe déſaltérer à la fontaine Aganippe conſacrée aux Muſes, & qu'ils y puiſoient l'enthouſiaſme & l'élégance. Le Pere Vanniere tranſporte ingénieuſement au caffé les propriétés de cette fontaine.

(33) [*L'hippocréne véritable des Poëtes.*] Cette fontaine eſt la même que la précédente. Ce fut, ſelon la fable, le cheval Pégaſe qui d'un coup de pied en découvrit la ſource. Ce qui a pu donner occaſion à cette fable, c'eſt que Cadmus cherchant un lieu propre à bâtir une ville, trouva le premier cette fontaine;

& comme

& comme il est l'inventeur des lettres, on a feint qu'elle étoit consacrée aux muses, & qu'elle donnoit du génie aux Poëtes qui buvoient de ses eaux. Qu'une pareille fontaine aux environs de Paris seroit nécessaire à nos Auteurs Dramatiques!

(34) [*Breuvage barbare que l'Amérique.*] Le Pere Vanniere se récrie contre la mauvaise qualité du caffé de Bourbon dont on a fait des plantations en Amérique ; c'est assurément, comme le dit l'Auteur, une vengeance qu'exerce sur nous le nouveau monde. Il faut avoir un goût bien dépravé, une œconomie bien mal entendue, ou une vanité bien ridicule, pour prendre du caffé d'Amérique quand on n'est pas assez riche pour avoir du Moka. Si on est dans le cas d'œconomiser, on ne doit prendre ni de l'un ni de l'autre ; si l'on est aisé, ce n'est guére aimer ses plaisirs que de ne pas se procurer du Moka ; & du plus pur, quelque coûteux qu'il soit : la raison en est toute simple. Le caffé n'est pas nécessaire, on le prend plus pour le plaisir que pour l'utilité ; ainsi le médiocre est mauvais. Il en est de cela comme de la Poësie & de la Musique : la médiocrité des vers, des symphonies, des parfums, des confitures est insoutenable, parce que, disoit Horace, on peut faire un très-bon repas sans tout cela ; il auroit ajouté le caffé, s'il avoit été connu alors.

Ut gratas inter mensas symphonia discors,
Et crassum unguentum & sardo cum melle papaver
Offendunt, poterat duci quia cœna sine istis. Art. poët.

(35) [*Quand les domeſtiques boivent de mauvais vin*] Pline le jeune étant dans l'habitude de ne pas donner à ſes affranchis du vin différent du ſien, quelqu'un lui repréſenta que cela lui devoit couter beaucoup : » non, dit-il, car mes affranchis ne boivent » pas du même vin que moi, mais je bois du » même vin qu'eux. *Quia ſcilicet liberti mei, non idem quod ego, bibunt; ſed idem ego, quod liberti.* Plin. jun. l. 2. ep. 6. Il y a bien de la délicateſſe dans cette penſée, & de l'humanité dans cette façon d'agir.

(36 [*Où l'on ne reſpire que vapeurs & fumée.*] L'Auteur auroit ajouté la pouſſiére qu'on boit ſur les Boulevards, ſi de ſon tems on avoit imaginé d'y aller reſpirer du ſable en faiſant ſemblant de prendre l'air. Car malgré les ſoins du célébre * Verſeau qui préſide aux arroſemens de cette aréne, on s'y couvre de la plus délicieuſe pouſſiére du monde : d'une pouſſiére broyée par les chars dorés des Marquis & des petites maîtreſſes, & raffinée par les Cabriolets pour la commodité des goſiers délicats qui ne ſont pas faits aux extinctions de voix, & n'ont pas encore le bon ton : pouſſiére d'ailleurs d'une utilité indiſpenſable pour ſalir élégament une manchette, & lui donner cette teinte noirâtre, cet œil de rabat, ſi propre à faire paroître une main blanche, & à réparer la mal-adreſſe des blanchiſſeuſes, qui s'aviſent quelquefois de vous rendre des garnitures de chemiſes tout

* Signe du Zodiaque qui amène la pluie ; nom conſéquemment qu'on peut donner à l'Entrepreneur des arroſemens.

aussi blanches que la guimpe de Sœur Agnès.

(37) [*Mais la vue d'un bois.*] L'Auteur de l'Opéra des Fêtes de l'hymen & de l'amour, fait une agréable peinture de la campagne quand l'aspect en est varié par différens objets.

Cette plaine vaste & féconde
Ne présente à nos yeux qu'une triste beauté,
Mais l'azur des cieux répeté,
Dans le cristal brillant de l'onde,
Les bois, les vallons, les côteaux,
L'émail des fleurs & la verdure
Rendent toujours riant par leurs divers tableaux
Le spectacle de la nature.

(38) [*Illustre Caulet.*] Il étoit Président au mortier au Parlement de Toulouse.

(39) [*Il entre dans un bois.*] Ceci est imité d'Horace, Epod. od. 2.

Libet jacere, modò sub antiquâ ilice,
Modò in tenaci gramine,
Labuntur altis interim ripis aquæ,
Quæruntur in silvis aves,
Fonteſque lymphis obstrepunt manantibus,
Somnos quod invitat leves.

(40) [*Le soir s'il se présente quelque grive.*] Hor. ibidem.

Aut trudit acres hinc & hinc multâ cane
Apros in obstantes plagas,
Aut amite levi rara tendit retia;
Turdis edacibus dolos
Pavidumque leporem & advenam laqueo gruem,
Jucunda captat præmia.

(41) [*Quel bonheur d'être à soi.* [Hor. ep. 14. l. 1.

Villice silvarum & mihi me reddentis agelli . . . .
Vivo & regno simul ista reliqui, &c. Ep. 10. l. 1.

(42) [*Quand luira ce jour fortuné.*] Hor. sat. 6. l. 2.

O rus quando ego te aspiciam? Quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno & inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?
O quando faba Pythagoræ cognata, simulque
Uncta satis pingui ponentur oluscula lardo?
O noctes cœnæque Deûm! quibus ipse, meique
Ante larem proprium vescor, &c.

La Fontaine dans sa fable 208 exprime bien les plaisirs de la solitude & le goût qu'il a pour la retraite. Le P. Vanniere paroît dans la fin de ce 11e. livre avoir imité l'endroit de cette fable.

Solitude où je trouve une douceur secrete,
Lieux que j'aimai toujours! Ne pourrai-je jamais
Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frais?
O qui m'arrêtera sous vos sombres asiles? [villes]
Quand pourront les neufs Sœurs loin des Cours & des
M'occuper tout entier, & m'apprendre des cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins & nos mœurs différentes.
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris,
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond & moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, & mourrai sans remords.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE DOUZIÉME.

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

J'Ai achevé ce qui concernoit les travaux de la campagne. La maison solidement bâtie est située dans un bon air. Les plaines de Cérès ont leurs laboureurs, & ceux-ci ont la troupe auxiliaire du bétail qui les seconde dans leurs travaux. Déja les fruits colorés pendent aux branches des arbres ; les légumes parent les jardins potagers ; les prés fleuris boivent l'onde

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

fugitive des ruiſſeaux ; la blonde Cérès étale ſes tréſors ; l'ormeau uni à la vigne s'enorgueillit des grappes dont il eſt chargé. Et vous, fermier, vous avez déja vos muids remplis de vin, & vos greniers pleins de la récolte.

Maintenant, pour couvrir votre table de mets que vous ne ſerez point obligé d'acheter, je vais décrire en mes vers les oiſeaux de la baſſe-cour, les cellules des abeilles, le fort des bêtes ſauvages, les colombiers & les étangs.

Dieux! quel nombre d'oiſeaux, & quelle troupe d'animaux ſe préſentent tout à la fois? Les colombes à l'envi roucoulent agréablement au haut de leur tour ; deux armées d'abeilles agitent leurs aîles dorées, s'excitent à la guerre, & ſeroient charmées qu'on chantât (1) encore une fois leurs combats ; le poiſſon rame avec ſes nageoires & ſe préſente au bord de l'étang ; le liévre leve ſa tête & me montre ſes oreilles dreſſées ; & pluſieurs bêtes après s'être dégoutées de leur amour pour

la liberté, s'offrent à moi tout apprivoisées, & se rendent d'elles-mêmes à leur toit, qui n'est plus pour elles une prison desagréable. Le canard au plumage de couleur changeante, & l'oye babillarde viennent d'un pas grave sur les rangs; la poule s'avance sous un extérieur modeste; le coq se redresse, étale sa crête vermeille, & dans ses transports de joye bat de l'aîle & s'applaudit. LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

Mais dans ce grand projet d'ouvrage, le paon réclame pour lui les premiers honneurs; voyez comme il déploye circulairement ses aîles couleur d'or & d'azur; comme sa queue (2) semblable à celle d'une simare balaye le vestibule, & avec quelle dignité il marche au milieu des poules & des poulets, des humbles chapons & de la troupe aquatique des canards; comme il s'éléve au-dessus d'eux & fait leur admiration; & comme enflé de son plumage, & fier de son aigrette, il porte avec faste cette espéce de diadême royal: il s'aime sur tout lorsque dans Le Paon.

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

les prairies verdoyantes il fait la roue de sa queue, & que brillant des couleurs variées qu'il emprunte du soleil, il défie par son éclat le coloris des fleurs.

Que le paon fasse l'ornement de la basse-cour & du vestibule par son plumage radieux comme les étoiles, & que la nuit il occupe le faîte de la maison pour y faire sentinelle : qu'il pare un guerrier du plus beau pennache : que son plumage donne aussi aux jeunes filles des éventails dorés pour appeller les zéphirs en été. Mais (3) quoique les Romains par un raffinement de luxe ayent fait servir à leur table comme un friand morceau cet oiseau brillant ; reprimez cette délicatesse trop recherchée, car les paons ne sont nés que pour le plaisir des yeux & non pour flatter le goût.

Comme ce volatile est plus jaloux d'éloges que de mets finement apprêtés, vous lui donnerez simplement pour nourriture de l'orge, du millet, de la vesce & du vil cumin ; car ce noble animal n'aime pas à

grater d'une maniére avide la terre avec les pieds, ni à ſe procurer ſa nourriture par des larcins indignes de ſa qualité. Ne vous embarraſſez pas du reſte : que vous ſerviroit en effet de lui bâtir une loge, & de fixer un nid à la mere pour y pondre?

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

Les arbres ſont les hôtes des paons, ils les reçoivent ſur leurs rameaux ombragés ; & cet animal tout orgueilleux qu'il eſt ne brigue d'autre habitation que celle des vieux chênes ou des planes, dont le couvert lui donne un ſûr aſile pour ſon repos ; il n'y craint rien, à moins que la nuit ne couvre la terre d'épaiſſes ténébres : car alors quand il s'éveille la frayeur lui fait pouſſer de grands cris, & il ſemble ſoupirer de la perte de ſon plumage & de ſes ornemens que l'obſcurité de la nuit l'empêche d'appercevoir.

Couvée de la paonne.

La fémelle cache ſon nid dans les bois, elle couve volontiers & ſe montre rarement dans les champs, ſi ce n'eſt pour aller chercher ſa nourriture, encore la prend-elle à la hâ-

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

te afin de revenir plus vîte à ſes petits qui ſont ſes plaiſirs.

Envain le mâle amoureux ſe préſente devant la fémelle avec ſes aîles dorées, & fait décrire à ſon corps différens cercles ; envain la careſſe-t'il tendrement de l'aîle & lui en donne-t'il des coups légers ; ni ſa figure ni ſes murmures plaintifs, ni l'attrait de ſes careſſes ne gagnent rien, le cœur inflexible de ſa compagne n'a d'amour alors que pour ſes petits. Indigné de cette préférence, & déſeſperé de voir ſes jours couler dans le célibat, le mâle n'écoute plus que ſa rage, il n'oſe pas cependant à coup d'aîle ou de bec ſe venger ſur ſa fémelle du mépris qu'elle a pour ſes amours, le reſpect dû à ſon ſexe le retient, mais il cherche les œufs qui lui font eſſuyer des refus, & déchire ſes petits, qui frais éclos jouiſſent à peine du préſent de la vie ; ainſi ce pere dénaturé ne tire de leur coque, & ne montre ſes enfans à la lumiére que pour leur en ôter l'uſage, tant il entre de fureur dans un amour effréné.

De peur d'un pareil accident (4) la femelle cache avec ſoin ſes petits dans des endroits retirés & couverts de buiſſons & d'épines, elle ne s'y rend qu'après bien des détours & de longs circuits par des routes difficiles & non battues, pour ne pas indiquer les vrais ſentiers qui y conduiſent ; puis elle porte ſes yeux de toute part pour examiner ſi le mâle à ſon tour caché ſur un arbre n'obſerve pas ſecretement ſa marche. LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

Auſſitôt qu'une partie des * panaux a vû le jour, leur mere enchantée du ſuccès, & fatiguée de ſa longue aſſiduité ne couve plus le reſte des œufs. Et un méchant Poëte n'a pas plus d'envie de donner au public ſes froides productions, que Les panaux.

* Ce mot *Panaux* n'eſt pas encore bien uſité, mais je ſuis forcé de m'en ſervir à défaut d'autres. Les Naturaliſtes l'employent dans la converſation, & l'on s'en eſt ſervi dans le traité de la maiſon ruſtique.

Licuit ſemperque licebit
Signatum præſente notâ producere nomen.

Hor. art. poet.

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

cet oiseau superbe a d'empressement de tirer de l'obscurité ses petits nouvellement éclos, & de les montrer au grand jour.

Jeunes filles allez sur le champ parcourir les retraites les plus sombres des bois, & si vous trouvez le reste des œufs, n'ayez pas de honte de suppléer par la chaleur de votre sein à celle qui leur manque, & de tenir lieu de mere à ces beaux enfans. C'est ainsi que * l'Imperatrice Livie prenoit plaisir à faire éclore la race du roi des oiseaux.

Si ensuite les fonctions de nourrice vous répugnent, joignez aux autres panaux celui que vous avez fait éclore, la paonne le recevra & se réjouira de voir le nombre de ses petits augmenté. Admirez les transports de joie de cette tendre mere, voyez comme elle se plaît à paroître environnée de sa brillante famille, & comme elle va quêter des éloges par toute la maison, comme elle s'écarte du logis pour conduire sa petite

* C'étoit la femme d'Auguste. V. Pline.

troupe dans les prés fleuris ou dans les champs, comme le soir à son retour elle prend soin de mettre en sûreté ses chers enfans sur les branches d'un arbre, où le fin renard ne puisse monter pendant la nuit. S'ils n'ont pas encore l'aîle assez forte pour voler sur cet arbre, la mere s'en charge, déploye ses aîles & les porte sur son dos. Dès que le jour brille, ils sautent de dessus les branches & volent à terre; si quelqu'un de la bande encore tremblant hésite à voler, & doute s'il doit se confier à la foiblesse de ses aîles, la mere le jettant en bas, lui fait faire ainsi ses premiers essais.

Dès que son aigrette commence à venir, le jeune paon reste à terre languissamment couché, & par ses cris plaintifs demande du secours, à peu près comme un enfant dont les dents commencent à percer : prenez-le alors dans vos mains, tendre fermiére, faites-lui surmonter le dégoût qu'il a pris pour la nourriture, donnez-lui du lait caillé, & tâchez de le consoler par la bonne chére :

c'eſt le ſeul reméde qu'il y ait pour calmer ſes douleurs.

LES OISEAUX DE LA BASSE COUR.

Couvée de la poule.

La poule ne pond pas ainſi en cachette, mais elle glouſſe avec force dans toute la baſſe-cour, & demande par ſes triſtes cris les œufs qu'on lui a enlevés pour faire éclore des petits, après avoir animé leurs membres informes par la chaleur de l'incubation.

Cependant ce n'eſt pas au hazard & ſans choix qu'on prend une poule pour en faire une mere; défiez-vous de celles qui ſont trop jeunes, (5) la jeuneſſe fut toujours l'âge de l'inconſtance; une jeune poule ne peut s'arrêter long-tems dans le même endroit: il faut en choiſir une d'un âge mûr à qui le tems ait donné de l'induſtrie & de l'expérience; vous lui laiſſerez des œufs juſqu'à neuf & même davantage ſi elle en peut embraſſer un plus grand nombre ſous elle.

Si vous avez pitié du glouſſement des poules, plongez-les dans l'eau; la fraîcheur arrêtera leurs cris, éteindra leurs feux, & rallentira l'ardeur

qu'elles ont de couver : ſur-tout ne ſouffrez pas que leurs deſirs impatiens les faſſent ceſſer de vous donner des œufs tous les jours. Pour empêcher une poule de glouſſer, ſi vous voulez vous amuſer, paſſez-lui horiſontalement une plume par le bec, ſa douleur ou ſa honte détournera ſur d'autres objets les deſirs qu'elle a d'être mere.

Lorſque du fond du nord le ſoufle de Borée apporte les froids de l'hiver, ne laiſſez ſous la poule qui veut couver que des œufs poſtiches ; car quoique vous mettiez des charbons ardens près du nid de la mere pour l'échauffer, le froid fait toujours mourir les pouſſins en hiver. Mais on n'éléve pas des poulets dans l'été avec plus de ſuccès ; le tonnerre brouille les tendres fibres qui ſont les premiers tiſſus du fœtus par les violentes ſecouſſes qu'il donne au poulailler, ou ſi la foudre ne gronde pas dans la nue, l'haleine corrompue de la canicule gâte les œufs. Suivez les leçons de la nature, & lorſqu'au printems les oiſeaux prépa-

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

rent & suspendent leurs nids dans les bois, & que dans leur lit construit de terre ils arrangent & mêlent ensemble de la plume & de la laine; bâtissez, loin du bruit, des nids pour vos poules, & étendez-y de la paille fraîche; jettez du grain tout à l'entour avec abondance; excitez les meres qui oublient de manger à prendre la nourriture que vous leur avez préparée pour leur conservation, afin qu'elles restent plus longtems sur les œufs, & que lorsqu'elles quittent le nid elles se ménagent pour revenir couver.

La poule retourne les œufs avec les pieds & le bec, afin que la chaleur se communique également à toutes les parties; si elle ne prend pas ce soin, souvenez-vous de les retourner souvent vous-même après les avoir marqués avec de la sanguine. Gardez-vous, sage fermiére, de confier ces menus soins à vos enfans; les jeunes gens imprudens & avides de connoissances manient tous les œufs sans précaution: la main séche & ridée d'une vieille plaîroit mieux

mieux à la couveuse, que la main potelée d'un jeune étourdi; si les cris & les regards menaçans de la poule n'effrayent pas le jeune curieux, outrée de fureur elle lui saute au visage, le déchire à coups de bec, & dans sa rage implacable lui met les mains en piéces avec ses ongles.

(6) Tandis que par goût pour les détails je m'arrête un peu trop sur chaque objet, les esprits vitaux introduits par la chaleur ont pénétré les œufs, la partie sereuse de la liqueur transpire à travers la coque, & s'évapore; & les membres de l'animal contenus en petit dans le germe croissent & reçoivent leur conformation de jour en jour. Le germe, principe de l'animal entier, commence à se distribuer en différentes petites cases arrondies, & ne montre dans la structure de l'embrion que des ébauches assez informes. Déja deux petites bouteilles remplies d'une liqueur blanchâtre paroissent & désignent les yeux; déja le cerveau & le cervelet se développent, d'où

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

bientôt les esprits animaux se communiquent sans interruption à tous les autres membres ; déja brille un petit point de sang qui annonce le cœur. De tout côté l'on voit un assemblage de parties qui bientôt deviendront des os, & qui maintenant ne sont qu'une masse informe sans action, & semblable à la carcasse d'un vaisseau à laquelle l'ouvrier attache les planches du bordage. Le poulet ne paroît point encore, mais il se manifeste après quatre jours, ses pieds & ses cuisses se montrent, deux aîles sont attachées à son dos, ses yeux sortent, la chair couvre ses os, sa tête grossit prodigieusement ; son cerveau se révet d'un crane léger, & la partie antérieure de sa tête s'allonge en bec : déja ses artéres paroissent rouges, & différent de ses veines bleuâtres ; déja plusieurs petites veines dérivent des plus grosses, & communiquent la vie à toutes les parties du corps.

La nature alors place deux rangs de côtes sur l'épine du dos, mais elle ne couvre encore d'aucune en-

veloppe cet ouvrage imparfait dans la crainte d'enfermer & de mettre à l'étroit quelque partie mal disposée ; le cœur paroît à découvert ; déja l'air enfle les poumons, le foie ouvre ses petits vaisseaux, & au milieu de l'estomac est un foyer ardent dont les feux régénérés sans cesse servent à cuire les alimens ; car le poussin dans la coque se nourrit du jaune de l'œuf jusqu'à ce qu'il perce les murs de sa prison & qu'il s'en échappe. Les entrailles dans leurs replis tortueux séparent le chile du gros des alimens, & le portent dans les veines lactées où il se perfectionne encore pour renouveller le sang & la vie.

Dès que ces parties sont achevées la peau s'étend & couvre tous les membres. Cette partie extérieure qu'on appelle l'estomac dans les volailles, enveloppe le cœur & toutes les parties adjacentes. Le ventre contient les entrailles enfermées dans le péritoine. La nature n'expose point le poussin naissant à la fraîcheur de l'air, jusqu'à ce que sa peau

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR

se soit revétue de plumes ; mais étendu sur le ventre il nage dans le jaune liquide de l'œuf, la tête & le tronc du corps sont courbés en arc, ses aîles pendantes & ses cuisses ramassées ne sont qu'un tout ; & déja pour s'ouvrir un passage, il entame avec son bec la coque de l'œuf, & après l'avoir brisée s'en échappe tout joyeux. Dès qu'il est éclos il voit avec étonnement la lumiére qui est encore étrange pour lui ; sa langue se délie, il commence à pioler, & reconnoît à la voix sa tendre mere, il va se réfugier sous elle pour se réchauffer, il ne se nourrit que d'alimens d'une consistance molle, ou broyés par le bec de sa mere : helas ! prenez garde que dans son avidité il ne se rempliſſe de grains avec excès, on a tout à craindre alors d'une indigestion ; & vous, attentive fermiére, frotez doucement avec la main son jabot, afin d'en amollir la dureté. S'il a trop mangé, faites-le jeûner pour dompter son intempérance, jusqu'à ce que la digestion ait répandu la substance des

alimens dans tous les membres.

Il eſt utile auſſi d'enfermer la poule dans une grande cage, de peur qu'elle ne s'éloigne trop de la maiſon, & qu'elle ne méne trop loin dans la campagne ſes petits encore foibles & délicats. La poule ne ſupportera point avec impatience ſon étroite priſon ; car ſes pouſſins folâtres jouent autour d'elle, ſe cachent ſous ſon ventre, lui ſautent ſur le dos, béquetent ſes aîles, & s'ils ont entr'eux quelque démêlé, elle n'eſt point effrayée des combats qu'ils ſe livrent quoique freres, parce qu'elle prévoit les ſecours & l'autorité qu'elle aura à l'avenir comme reine-mere, ſi un jour devenus coqs ils peuvent régner ſur la volaille de la baſſe-cour. LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

Au bout d'un mois la poule va ſe promener ſans crainte avec ſa petite famille dans les champs voiſins, elle grate la terre avec les pieds pour y chercher de la ſubſiſtance qu'elle diſtribue à ſes chers enfans ſans ſonger à ſes propres beſoins. Tendreſſe de la poule pour ſes petits.

La tendreſſe qu'elle a pour ſon

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

petit troupeau lui fait de tems en tems jetter les yeux de côté & d'autre pour veiller à sa conservation ; & dès qu'elle voit voler audessus de sa tête un milan qui du haut des airs médite la perte de ses petits dispersés, aussitôt elle les rassemble par ses cris, & quoiqu'elle n'ait ni cœur ni adresse pour se défendre lorsque le danger la regarde, elle s'arme de courage & prodigue sa vie pour conserver ses poussins ; elle déploye ses aîles jusqu'à terre, afin qu'ils soient à l'abri sous ce rempart ; elle dresse en l'air avec fierté sa tête & son cou dont les plumes sont horriblement hérissées, loin de lâcher le pied elle brave par ses cris menaçans la témérité rallentie de son ennemi, & le met en fuite par les sons bruyans de sa voix.

Si des froids imprévus reviennent au printems, la fermiére étend de la plume dans des corbeilles d'osier, afin que les poulets que le froid gagne prennent plus de chaleur sous leur mere.

La pépie. La maladie des poulets la plus

dangereuſe eſt la pépie, elle leur reſſerre le goſier, & leur fait ſortir une élevure ſur la langue ; prenez dans vos mains ſans différer le poulet malade, ouvrez-lui doucement le bec, & enlevez tout d'un trait cette pellicule qui eſt à l'extrémité de la langue & qui ſe détache aiſément.

Le chapon.

Auſſitôt que les poulets ſont devenus grands, qu'ils commencent à ſentir du goût pour la propagation, & que la jalouſie ſeme entr'eux la guerre & la diſcorde ; armez-vous, fermier, d'un couteau pour vuider leurs différens ; ôtez-leur l'eſpoir du plaiſir conjugal, & privez-les pour toujours de l'emploi & du doux nom de pere. Engraiſſez-les enſuite quelques mois après l'opération ; pour y parvenir, enfermez-les dans une étroite priſon, crevez-leur les yeux & étendez ſous eux du foin ; paîtriſſez de la farine d'orge dans de l'eau, faites avec cette pâte de petites boules & leur en donnez avec profuſion juſqu'à ce que leur corps ſuccombe ſous ſon propre poids,

& que leur dos soit jaune de graisse.

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

Si la poule se dégoute de ses poussins, si mauvaise mere elle ne s'inquiéte plus d'eux, ne les couvre plus de ses plumes hériſſées, ne les appelle plus par des glouſſemens réiterés & ne se soucie plus de les conduire ; vous dreſſerez à cet emploi le chapon qui n'eſt plus qu'un demi mâle, & vous lui ferez adopter les poulets abandonnés de leur mere, afin qu'il les conduiſe & les éléve. Il faut donc lui plumer le ventre & le lui froter avec de l'ortie. Le chapon dans l'impatience que lui cauſe la démangeaiſon qu'il ſent, prend volontiers ſous ſa protection ces pouſſins qui ſont couverts d'un tendre duvet, & qui ſe réfugiant ſous lui comme ils faiſoient ſous leur mere, lui frotent le ventre de leurs plumes naiſſantes ; il ſent que ſa démangeaiſon diminue par les approches des poulets : (7) & comme l'interêt même parmi les oiſeaux produit l'amour, il prend par reconnoiſſance pour cette troupe d'orphelins les ſoins

soins & la tendresse d'une mere ; bientôt il se plaît à mener ses chers éléves dans les vertes prairies, & celui qui auroit dû régner sur les poulets en qualité de mâle & de gardien, n'est plus qu'un eunuque emplumé qui fait l'office d'une femelle & remplit la place de mere ; il adoucit même sa voix, glousse comme une poule, & sans respect pour son origine, ne rougit pas d'aller parmi les meres à la suite des coqs & de servir de guide à leur progéniture malgré les éclats de rire du fermier.

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

Quand même la canne & l'oye témoigneroient avoir envie de faire éclore leurs œufs, ne confiez ce soin à l'une ni à l'autre ; les oiseaux aquatiques sont froids & languissans quand ils n'ont point été à l'eau, & quand ils en reviennent, l'humide rosée dont ils sont couverts affoiblit la chaleur vitale ; d'ailleurs leurs petits ne cassent point l'œuf pour en sortir, & il en exhale une odeur qui infecte la maison.

La poule couve les œufs d'oye & de canne.

Non seulement la poule fait éclo-

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

re les canetons, mais elle les mene paître encore dans les champs jusqu'à ce que cette petite troupe rencontre en son chemin quelque vivier qui l'invite à suivre son goût naturel pour l'humide élément ; aussitôt les canetons hâtant leur marche en volant terre à terre, saluent leur empire par un cri de joie & s'élancent dans l'eau ; la poule effrayée déploye ses aîles, crie & vole autour des bords pour faire revenir sur la rive ces jeunes audacieux ; mais ils n'en continuent pas moins de jouer dans le vivier, de s'y plonger, de s'arroser les aîles & le dos, d'agiter l'eau par le mouvement de leurs pieds & de leur bec, & de s'exposer à de légéres tempêtes. La poule étonnée reconnoît enfin que ces petits nageurs sont d'une autre nature que la sienne, elle renferme en son cœur le chagrin qu'elle en conçoit, & va joindre honteuse & sans suite les oiseaux de son espéce.

Quoique la poule ne méne plus la bande des canetons qui sont dé-

ja grands, ils ne laiſſent pas d'aller ſans guide paître en troupeau dans la campagne, & ſi l'un d'eux voit voler un oiſeau de proye, il évite avec habileté le danger qui le menace ; car connoiſſant combien ſon goût naturel le porte à crier, il ſe hâte de prendre en ſon bec un petit caillou qu'il ſerre ſans démordre, & ſe rend en ſilence au plus prochain ruiſſeau. Là tandis qu'il nage & ſe proméne, il agite l'eau avec beaucoup de fracas, & par ſes cris marque ſa joie : mais à l'approche du milan il ſe plonge dans l'eau, puis reparoit au dehors fort loin de là, & trompe ainſi ſon ennemi, qui du haut des airs s'étoit précipité ſur lui, & dont les aîles mouillées ralentiſſent le vol quand il s'en retourne.

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

On peut laiſſer les canards aller en liberté dans les terres cultivées : mais quand les oyes y vont paître, il faut leur donner un gardien ; car cet animal glouton ravage à coups de bec les champs enſemencés, & brule de ſa fiente les prairies ; d'ail-

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

leurs les oiſons par les efforts qu'ils font pour arracher les herbes qui leur réſiſtent, ſe démettent le cou, & même en mourant tiennent encore en leur bec vorace le brin qu'ils n'ont pû arracher de la terre.

Il régne une union conſtante parmi ces oiſeaux aquatiques, ils vont enſemble dans les verds pâturages, & prennent le bain de compagnie dans les étangs & les riviéres.

L'eſprit de paix & de concorde n'habite pas ainſi parmi les jeunes coqs, conſtamment ennemis ils ſe déchirent à coups d'ongles ; mais lorſqu'une guerre plus ſanglante eſt déclarée entre deux rivaux, & qu'il eſt queſtion de l'empire de la baſſe-cour, ou de ſe diſputer la conquête des poules, ils ne veulent avoir ni égal ni ſouverain, & ne voyent d'autre parti pour eux que celui de régner au prix de leur ſang, ou de terminer leur carriére par un illuſtre ſort. Ces héros ne vont point ſe cacher pour combattre dans les bois ni dans des lieux retirés, leur champ de bataille eſt la baſſe-cour, c'eſt

aux yeux des oiſeaux domeſtiques dont la préſence les encourage, qu'ils ſe plaiſent à vuider leurs débats.

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

Les plumes de leur cou ſont hériſſées, la peau rouge qu'ils ont ſous le bec eſt enflammée, ils ne préludent point par de légéres eſcarmouches, mais en face l'un de l'autre ils ſe heurtent en même tems la poitrine de leur choc, le bec eſt dreſſé contre le bec, l'ongle tiré repouſſe les coups d'ongle, la plume vole, le ſang coule; mais ni leur rage ni leur haine ne finiſſent point encore, & cette horrible guerre dure toujours juſqu'à ce que le vainqueur ait terraſſé ſon ennemi, & qu'il ſe ſoit battu les aîles pour s'applaudir de ſon triomphe; alors il léve ſur l'aréne ſa tête altiére, chante ſa victoire, & deſormais ſouverain régne dans la baſſe-cour ſans concurrent.

La crête élevée qui pare la tête ſuperbe du coq, les éperons qui ſervent d'arme & d'ornement tout à la fois à ſes pieds, les plumes dorées

Mine & contenance du coq.

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

qui brillent & flottent autour de ſon cou, la peau vermeille qui pend à ſon goſier, l'étendue de ſa queue qui remonte à la hauteur de ſa tête & ſe recourbe ſur ſon dos, lui donnent un air majeſtueux & une grace infinie.

(8) Le lion lui-même, ſi brave & ſi violent, frémit de crainte dans les ſables de la Libye à l'aſpect d'un coq, n'oſe ſoutenir ſa préſence dès que cet oiſeau martial s'excite à la colére par le battement de ſes aîles & par les éclats de ſa voix.

Il ne redoute rien pour lui, mais craint tout pour la gent timide qu'il gouverne ; & ſi quelque bruit ſuſpect a frappé cet oiſeau vigilant, il porte les yeux de toute part, léve ſa tête, & ſemble commander aux poules de ſe repoſer ſur ſon courage. Il pourvoit auſſi à la ſubſiſtance de ſes femmes, & après avoir gratté la terre avec ſes ongles crochus, pere & mari tendre, il s'abſtient des alimens qu'il a trouvés, & les offre à ſes maîtreſſes ou à ſa chére famille.

Les dindons qui tiennent leur nom

des Indes, ſont plus grands que nos coqs : mais s'ils ont oublié leur païs natal, ils n'en ont pas perdu les mœurs ni l'amour pour la liberté ; car ils haïſſent tous les volatiles qui tendent à la ſouveraineté ou à la tyrannie ; & ſi celui qui garde les dindons dans le fond d'une vallée, s'amuſe à attacher une carte au cou d'un coq d'inde pour marque de ſa royauté, le reſte de la troupe en fureur l'environne, murmure, menace, & ſe jette ſur la carte blanche qu'il porte, juſqu'à ce qu'elle lui ait été arrachée, & que toute la bande ſe ſoit vengée à coups de bec de cet ornement faſtueux ; alors celui de la troupe qui après pluſieurs coups donnés & reçus a ravi cette dépouille, la porte dans ſon bec comme un trophée.

La poule d'inde n'aime pas ſon mâle, quoique dans l'ardeur qu'il a de lui plaire, il ſe bouffiſſe, & tourne amoureuſement autour d'elle, tandis qu'elle paît l'herbe tendre. En-vain ſe croit-il beaucoup plus beau quand il hériſſe ſes plumes, quand

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

il s'enfle & redreſſe ſon cou, & quand fier de ſon jabot vermeil il couvre ſon bec courbé de ſa trompe pendante. Envain gonflé d'orgueil ſe montre-t'il de tout côté, & fait-il retentir l'air au loin de ſes cris ou plutôt de ſes hurlemens ; ſa femelle ne lui trouve pas plus de charmes.

La paonne au contraire toujours en allarmes pour ſon paon lui eſt ſi attachée, que lorſqu'il eſt mort elle ne peut lui ſurvivre. Elle vous égale & vous ſurpaſſe même en amour, (9) Phedre paſſionnée ; (10) & vous Sapho, qui avez augmenté le nombre des neufs Sœurs ; (11) & vous auſſi, Didon infortunée : un lacet fatal termina les jours de la premiére, l'autre ſe précipita dans la mer, la derniére monta ſur un bucher allumé, & non contente d'un ſeul genre de mort, ſe perça le ſein d'un coup de poignard. Mais l'amour, l'unique amour, poiſon plus ardent que le feu, plus cruel que le fer, plus amer que l'onde ſalée, fait ſécher la paonne de douleur & de regret.

Le cigne.

Après la mort du cigne le deuil de sa compagne n'a pas un extérieur aussi lugubre. Elle célébre d'abord par ses chants les obséques de son mari ; mais certaine alors qu'elle est proche de sa fin, elle porte ses pas errans au bord de l'eau, & chante elle-même sa propre mort ; elle provoque ainsi sa derniére heure, & par l'enjoûment de sa voix prend les flots pour témoins du plaisir qu'elle a d'aller rejoindre son époux.

Ne cherchez point le cigne parmi les oiseaux de la basse-cour, les bords des riviéres sont les uniques lieux qu'il habite, il passe sa vie à la pêche de côté & d'autre dans les endroits marécageux.

Laissez le cigne se plaire dans (12) les détours du tranquille Méandre, & soulager son tendre amour par (13) les sons éclatans de sa voix. Pour vous qui peu curieux de repaître de chants vos oreilles, vous embarrassez davantage de couvrir votre table de bons mets, vous nourrirez des chapons, & vous éléverez des canards & des oyes ; mais quand

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

vous mangerez de celles-ci, vous n'épargnerez point le sel; leur duvet vous servira pour vos lits, & leurs aîles donneront aux écrivains des plumes avec lesquelles souvent un Poëte ne s'éléve pas plus haut que ce volatile pesant, lorsque nouvel oison il fait retentir l'air de ses vers ridicules.

La fermiére sur-tout doit nourrir des poules; elle en retirera de la gloire, du profit & des mets pour les bonnes tables. Les volailles doivent avoir largement à manger deux fois par jour, premiérement le matin lorsqu'elles sortent du nid & avant qu'elles aillent dans la campagne; & le soir lorsque l'espérance certaine d'un bon repas raméne ces clabaudeuses, & que le soleil tombant les invite au sommeil; car la poule se couche en même tems que cet astre; (14) soit que l'hiver abrége les jours, soit qu'en été le soleil prenne sur la nuit pour les allonger. Il n'y a pas long-tems que nous fûmes privés de sa lumiére, il s'éclipsa au milieu du ciel, & je me sou-

viens que les oiſeaux de la baſſe-cour déçus par l'image de la nuit qui leur ſembloit approcher, rentrérent dans leur toit, & le quittérent enſuite au retour du ſoleil avant d'avoir goûté la douceur du repos; auſſi parurent-ils étonnés de cette courte nuit, & du prompt lever de cet aſtre que le coq n'avoit point annoncé par ſes chants.

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

Que la fermiére jette à la volaille pour nourriture de l'orge & du millet; qu'elle hache par morceaux de mauvaiſes laitues & des feuilles de choux verds; & qu'elle les appelle d'une maniére qui leur ſoit connue: auſſitôt la gent volatile accourt les aîles déployées. Ainſi qu'un tas de malheureux qui aſſiégent la porte d'entrée d'un riche ſeigneur, ont les coudes ſerrés les uns contre les autres, & fatiguent de leur bruit confus & de leurs priéres les gonds & les battans, (15) lorſqu'ils voyent paroître la corbeille ſi deſirée; de même lorſque la fermiére apporte du grain ou des légumes coupés par morceaux, tout le petit peuple de

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

la basse-cour se jette en foule & l'environne ; les poulets volent & se posent sur elle, (libertés qu'on pardonne à leur jeunesse.) Tous enfin par leurs cris sollicitent sa main œconome de répandre le grain à pleine corbeille, ce qu'elle fait aussitôt. La basse-cour alors ne retentit plus de cris ni de piolemens, mais uniquement des coups de bec dont le grain est accueilli.

Qu'un hangard fait avec du feuillage, garantisse la volaille des pluies & des chaleurs, & faites-y répandre des cendres, car la poule aime à s'y rouler. Qu'il y ait dans la basse-cour de l'eau nette où la volaille se desaltére à plusieurs traits le cou dressé vers le ciel, & qu'elle passe la tête pour boire par les petites ouvertures d'une auge, de peur qu'elle n'infecte l'eau de ses ordures.

Le poulailler.

Tenez le poulailler éloigné de la maison du maître, & que les poulets ne paroissent jamais dans la cuisine, (16) que lorsqu'ils seront plumés & lardés ; car la volaille remplit d'ordures la maison la plus nette ; &

ſi dans vos loiſirs vous vous entretenez avec les Muſes, les cris aigus & perçans de l'oye & du canard vous rompent les oreilles.

Placez le poulailler dans le voiſinage du four, dont il recevra une chaleur douce, & près de la maiſon du fermier, afin qu'il entende le chant du coq, qui tous les matins d'une voix claire annonce l'aube du jour, & interrompt le doux ſommeil.

Il convient de pratiquer dans l'épaiſſeur du mur des niches bien garnies de paille, au lieu de ſuſpendre à des clous des corbeilles que la poule dans ſon vol précipité fait ſouvent tomber.

Vous laiſſerez des œufs ſous les meres qui pondent pour couver, peu importe qu'ils ſoient gâtés ou même artificiels & faits de plâtre. Suſpendez au milieu du poulailler des claies qui ſoient ſtables ſur des morceaux de bois équarris, de peur que ſi les poulets étoient ſur des perches, la rondeur du bois ne les fit gliſſer pendant leur ſom-

meil : mais afin que s'il en tombe quelques-uns ils puiſſent remonter facilement, placez en pente contre le mur une planche avec des marches en forme de dégrés de diſtance en diſtance, & que les poules ayent un pareil ſecours lorſqu'elles reviennent de la campagne pour jouir du repos. Quand il eſt tout-à-fait nuit, retirez ces eſpéces d'échelles de peur que le renard ruſé ne s'introduiſe dans le poulailler, & ne change le ſommeil en funerailles, car ce méchant animal tente l'impoſſible pour ſe raſſaſier de ſang, & pour laiſſer dans le poulailler une image funeſte de meurtre & de carnage.

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

Il faut écarter le renard des environs.

Dreſſez-lui auſſi des embuches, & ſi les piéges ſont inutiles, mettez à prix ſa tête ſcélérate. Que tous les jeunes gens ſous les armes marquent de l'empreſſement à lui donner la chaſſe ; qu'après l'avoir tué, ils le portent en triomphe avec des cris de joie, & que dans les maiſons de campagne d'alentour, ils montrent à leurs meres ce voleur & cet aſſaſſin, tout dégoutant en-

core du ſang dont il s'eſt abreuvé ; & qu'on leur prodigue outre le prix convenu des complimens ſur leur capture. LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

Ces vers couloient de ma veine (17) dans une campagne voiſine de Moiſſac, près de laquelle (18) les rives du Tarn commencent à être moins hautes, & où il ſe plaît à effleurer de ſon onde les champs & les prairies. Là pour admirer de ſon lit profond cette nouvelle maiſon de campagne & ſes agréables environs, il ſuſpend ſon cours & proméne lentement ſes eaux autour des terres voiſines, amoureux lui-même de ces beaux lieux & des doux loiſirs qui nous y attachent malgré nous.

Dans l'endroit où ce fleuve après pluſieurs détours ſemble revenir vers lui-même, & couler plus lentement, ce ſont des prairies tapiſſées de verdure ; de l'autre côté de la rive s'éléve un rocher que décorent de leur feuillage des arbres touffus, & qui forment une eſpéce d'amphithéâtre. Du ſommet de cette roche

LES OISEAUX DE LA BASSE-COUR.

jaillit une source que sa dure marâtre précipite sur d'autres rochers après lui avoir donné le jour. Cette eau gémit dans sa chûte de ne pouvoir pas arroser les jardins de ce canton ; elle va se joindre au Tarn qui coule tout auprès, & se plaint avec un bruyant murmure de n'avoir pas un nom plus célébre.

Comme je me reposois ordinairement sur un lit de gazon au bruit de cette chûte d'eau, & comme de là je voyois souvent des bandes de canards & de poulets errer dans les prés fleuris, je sais combien ce réduit tranquille écarté de la ville & du fracas, est propre à attirer les Muses, & combien elles y sont prodigues de leurs faveurs. Les autres promenades de ce séjour enchanté me plaisent également, mais surtout le visage de l'hôte plus engageant, plus agréable encore que cette riante campagne.

Fin du douziéme Livre.

REMARQUES

REMARQUES

Sur le douziéme Livre.

JE ne crois pas qu'avant le Pere Vanniere aucun Poëte ait chanté les oiſeaux de la Baſſe-cour ; ce ſujet eſt à lui, & il l'a bien traité. Les deſcriptions brillantes qu'il fait du paon & de ſes amours, des coqs & de leurs combats, dédommagent des épiſodes : d'ailleurs ce livre eſt moins chargé de petits détails, & ſe reſſent moins que quelques autres de la ſéchereſſe didactique. L'Auteur parle d'abord du paon, de ſon ardeur pour ſa femelle, & des précautions de celle-ci pour conſerver ſes petits. Les poules, les chapons, les coqs & leurs rixes amoureuſes viennent enſuite ; de là il paſſe aux canards, aux oyes, aux dindons, à l'utilité des oiſeaux de la baſſe-cour, à la maniére de les nourrir, à la conſtruction du poulailler, & aux ſoins qu'il faut prendre pour écarter le renard. Une courte deſcription d'une certaine maiſon de campagne termine ce livre.

(1) [*Encore une fois leurs combats.*] C'eſt parce que les abeilles ont déja été chantées par Virgile dans ſon quatriéme livre des Géorgiques.

(2) [*Semblable à celle d'une Simare.*] C'étoit une robe à longue queue que les femmes de Perſe portoient autrefois, & telle à

peu près que nos Actrices en ont aujourd'hui quand elles repréſentent une tragédie.

(3) [*Quoique les Romains*] Les œufs de paon étoient ſi rares & ſi eſtimés à Rome, qu'on les vendoit juſqu'à 50. ſ. Un troupeau de cent paons, ſelon Varron, y valoit près de mille écus de revenu. Petrone, dans le feſtin de Trimalcion, fait mention des œufs de paon: *Acceſſere continuò duo ſervi, & ſymphoniâ ſtupente ſcrutari paleam cœperunt, erutaque ſubindè pavonina ova diviſere convivis.* Selon Pline, ce fut Quintus Hortenſius qui mit le premier en vogue ce goût biſarre pour les paons. *Pavonem cibi gratia Romæ primus occidit orator Hortenſius aditiali cœnâ ſacerdotii, ſaginare primus inſtituit circà noviſſimum bellum piraticum M. Auſidius Lurco; exque eo quæſtu reditus ſeſtertium ſexaginta millia habuit.* Ce goût s'établit ſi bien, qu'on n'oſoit donner à manger ſans ſervir de paon. Ciceron cependant dans une de ſes lettres à Pœtus, lui marque qu'il a oſé convier Hirtius ſans avoir de paons à ſon repas. Horace, ſat. 2. l. 2. reprend la manie qu'on avoit de ſon tems de trouver la chair du paon bonne, parce que cet oiſeau coutoit fort cher, & qu'il a un beau plumage.

Vix tamen eripiam, poſito pavone, velis quin
Hoc potiùs, quàm gallinâ tergere palatum
Corruptus vanis rerum: quia veneat auro
Rara avis: & pictâ pandat ſpectacula caudâ:
Tanquam ad rem attineat quicquam: num veſceris iſtâ
Quam laudas plumâ? coctove num adeſt honor idem?

M. Lavaur, qui a traduit de Petrone le festin de Trimalcion, fait à ce sujet une réflexion bien platement rendue. » Ce sont les » fruits, dit-il, qu'on voit éclore du grand » luxe dans les pais où on lui a laissé faire son » nid.

(4) [*La femelle cache avec soin, &c.*] Pline dit la même chose des perdrix. *Illæ quidem & maritos suos fallunt, quoniam intemperantiâ libidinis frangunt earum ova ne incubando detineantur.* l. 10.

(5) [*La jeunesse fut toujours l'âge de l'inconstance.*] Hélas! oui : mais cependant c'est elle que l'on aime; il semble même que cette inconstance qu'on lui reproche tant, la rende encore plus piquante.

(6) [*Tandis que par goût pour les détails.*] Je l'ai déja dit dans la préface, le Pere Vanniere aime trop les détails, & s'occupe trop de petits objets; il le reconnoît ici lui-même, & auroit dû se corriger de ce défaut.

(7) [*Et comme l'intérêt.*] Les animaux comme les hommes n'aiment que pour leur intérêt particulier, & rapportent tout à eux-mêmes.

L'amour propre est la source en nous de tous les autres.
Corneille dans une de ses tragéd.

Omnis amor oritur ex amore nostri.

(8) [*Le lion lui-même si brave.*] Ceci est tiré de Plin. l. 10. chapitre. 21. *Itaque terrori sunt etiam leonibus ferarum generosissimis.* Cet Auteur fait un grand éloge du coq & en cite beaucoup de particularités, qui toutes

auroient beſoin d'être certifiées par un naturaliſte plus exact.

(9) [*Phedre paſſionnée.*] Elle aimoit, comme on ſait, Hippolite, fils de Theſée ſon mari; mais ne pouvant parvenir à s'en faire aimer, elle le dénonça à ſon époux comme un adultére. L'imprudent Theſée crut ſon fils coupable, & en demanda vengeance à Neptune, qui exauça ſes vœux dénaturés. Voy. la belle tragédie de Phédre par le grand Racine. Et dans Ovide, l'épitre de Phédre à Hippolite.

Vitta precor genibuſque tuis regalia tendo
Brachia: quid deceat non videt ullus amans.
. . . . . .
Venit amor gravius quò ſerius: urimur intùs,
Urimur & cœcum pectora vulnus habent.

(10) [*Et vous, Sapho.*] Elle étoit de Leſbos; ſon talent pour la Poëſie lirique lui donna tant de célébrité, que les Poëtes en firent une dixiéme Muſe; elle fut ſi attachée à ſon amant Phaon, qu'après qu'il l'eut quittée elle ſe précipita dans la mer. Avant Phaon elle paſſoit pour aimer les jeunes Leſbiennes.

Lesbides infamem quæ me feciſtis amatæ,
Deſinite ad citharas turba venire meas;
Abſtulit omne Phaon quod vobis ante placebat
Me miſeram, dixi quam modo pene, meus.

Ovid. ep. de ſap. à Ph.

(11) [*Et vous aussi Didon infortunée.*] Après que Sichée son premier époux eut été tué par Pigmalion, elle fut obligée de s'expatrier; & quand Ænée, son second mari la quitta, elle finit ses jours sur un bucher. Voyez le 4. livre de l'Æneide, & dans Ovide l'épitre de Didon à Ænée.

Si pudet uxoris non nupta sed hospita dicar,
Dum tua sit Dido quidlibet esse feret.

Ausone en deux vers décrit les malheurs de cette Reine.

Infelix Dido nulli bene nupta marito,
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

(12) [*Les détours du tranquille Méandre.*] C'est un fleuve de l'Asie mineure qui fait tant de circuits dans son cours, qu'on croit qu'il remonte à sa source; & qu'on se sert encore aujourd'hui du mot *méandre* pour exprimer toute sorte de détours. Ce fleuve prend sa source dans la Phrygie, traverse la Carie & l'Ionie, & se décharge dans la mer Egée, autrement l'Archipel. On l'appelle aujourd'hui *madre*.

(13) [*Les sons éclatans de sa voix.*] C'est une fiction des Poëtes. Les cignes ne chantent point, & n'ont aucune sorte de voix. Cependant les Grecs, les Latins & tous les autres Poëtes qui ont parlé des cignes, ont avancé qu'ils chantoient, & ont pris ces oi-

ſeaux pour leur ſymbole en leur ſuppoſant un chant gracieux.

Ceu quondam nivei liquida inter nubila cygni,
Cùm ſe ſe è paſtu referunt & longa canoros
Dant per colla modos: ſonat amnis & Aſia longè
Pulſa palus.

Virg. Æneid. l. 7.

Il y a des gens qui ont penſé que par le chant des cignes, il falloit entendre le ſifflement du vent lorſqu'il paſſe entre les plumes de leurs aîles.

Nazianzenus orat. l. 34.

(14) [*Soit que l'hiver abrége les jours.*] Cet endroit eſt imité d'Horace :

Seu bruma nivalem
Interiore diem gyro trahit.

l. 2. ſat. 6.

(15) [*Lorſqu'ils voyent paroître la corbeille ſi deſirée.*] Il y a dans le texte;

Speratáque prodit
Sportula.

Par *ſportula* les Latins entendoient une corbeille pleine de viande & de fruits que les Grands de Rome donnoient à ceux qui venoient leur faire la cour le matin.

(16) [*Que lorſqu'ils ſeront plumés.*] C'eſt-à-dire lorſqu'on les aura tués pour les faire cuire & les manger.

(17) [*Dans une campagne voiſine de Moiſſac*] Moiſſac eſt une ville de France dans le Querci, élection de Montauban, au pied d'une montagne ſur le bord du Tarn ; un peu audeſſous de l'endroit où il ſe jette dans la Garonne, ſes dehors ſont bornés par de petites montagnes couvertes de vignobles au ſeptentrion & au couchant, au levant c'eſt une vaſte campagne où il y a beaucoup d'arbres & de prairies, les fruits en ſont fort eſtimés; le Tarn l'arroſe au midi. V. Longuerue, deſcript. de la France, p. 181.

(18) [*Les rives du Tarn.*] C'eſt une riviére de France dans la Province de Languedoc: elle ſort du Gevaudan, prend ſa ſource au mont de Laurere près de Florac, traverſe le Rouergue, d'où rentrant dans le Languedoc, elle paſſe à Alby, reçoit l'Agout à S. Sulpice, enſuite coule à Montauban, & ſe jette dans la Garonne audeſſous de Moiſſac. Cette riviére eſt très conſidérable particuliérement depuis ſa jonction avec l'Agout, elle commence à être navigable à Gailhac, & facilite le commerce des vins de ce païs avec les Anglois. On avoit entrepris de la rendre navigable dès Alby, mais on n'a pas réuſſi.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE TREIZIÉME.

LES PIGEONS.

LES PIGEONS.

PUISQUE vous me l'ordonnez, illustre Lamoignon, je vais chanter les soins que demandent les pigeons pour leur utilité & leurs plaisirs, les alimens qu'il faut leur donner, la forme & la situation du colombier, enfin les mœurs, les inclinations & la douceur de ce peuple tranquille. Tandis que je m'amuse de ces petits objets, les soins de l'état, & le poids des affaires publiques prennent tout votre tems sans vous lasser. Vous savez seul

seul suffire à tout, & semblez avoir emprunté du Prince son autorité, son air respectable & majestueux, & toute sa grandeur d'ame. Daignez de votre élévation descendre à des riens champêtres, & vivez long-tems semblable à vous-même : c'est-là le précis de mes vœux. Le Prince, juste appréciateur des services, vous préviendra, & proportionnera la récompense au mérite, en vous décorant des plus éclatantes dignités. LES PIGEONS.

Il faut d'abord qu'un colombier soit placé loin de la ville & des maisons, de peur que le bruit tumultueux du voisinage ne trouble le doux loisir de ces tendres oiseaux, ou que le rat ne se glisse dans leur habitation, & ne détruise les fruits de leur fécondité, & que les meres après avoir été chercher leur subsistance ne reviennent inutilement couver des œufs vuides. Situation du colombier.

(1) L'oiseau d'Idalie hait encore la proximité des forêts & des rivières, les bois lui dérobent la vûe de la plaine, leur épais feuillage masque l'épervier qui guette sa proie, & les

Les Pigeons.

vents en courroux agitant les feuilles font retentir l'air d'un siflement incommode.

Le voisinage d'une riviére a aussi ses dangers ; son cours agréable & sa proximité invitent les colombes déja séduites par leur propre desir à prendre le bain dans son onde claire ; mais les meres qui ont succombé à la séduction reviennent mouillées couver à leur nid, & par l'humidité de leurs plumes font perdre aux œufs la chaleur vitale qu'elles leur avoient donnée auparavant.

Construction du colombier.

Choisissez pour le colombier le terrein de la cour le plus élevé, d'où la vûe sans être bornée puisse au loin découvrir la campagne ; cette situation est excellente pour les pigeons, soit que la vigne tapisse les champs voisins, ou qu'ils soient dorés par les moissons de Cérès.

Employez les colomnes de marbre pour un beau corps de logis, ou réservez-les pour des usages encore plus nobles ; mais allez à l'œconomie dans la construction de votre colombier, & ne vous servez que de

la pierre la plus commune. Qu'une lame gliſſante de fer blanc faſſe une liſiére autour du mur, & deſeſpére les rats dans les efforts qu'ils feront pour y monter. LES PIGEONS.

Que la tour ne ſoit pas trop reſſerrée dans ſa circonférence ; l'oiſeau de Cithére déteſte un logis trop étroit ; trop de jour auſſi offenſe les yeux délicats des jeunes pigeons ; deux fenêtres ſuffiſent, pourvû cependant que l'ouverture en ſoit réguliérement proportionnée : l'une plus petite que l'autre & expoſée au midi recevra le ſoleil en hiver, & l'autre un peu plus grande ſe préſentera en face de la cour : mais pour empêcher le milan d'entrer par ces fenêtres, il faut les garnir d'une cloiſon percée comme un crible.

Quelques-uns donnent auſſi au mur une ceinture de pierre ſur laquelle les pigeons puiſſent ſe repoſer en hiver pour jouir du ſoleil & ajuſter leurs plumes dérangées.

Faites blanchir le mur avec de la chaux ; comme les aîles du pigeon ſont ordinairement blanches, il ai-

me à voir cette couleur sur son logis, soit qu'elle le lui montre mieux par son éclat, soit qu'elle ait plus d'attrait pour lui.

LES PIGEONS.

Les nids. Donnez ensuite vos soins à l'intérieur du colombier, & placez-y des nids propres & convenables. On en a imaginé de tant de formes différentes qu'il est presque impossible de les compter : les uns attachent aux murs des panniers d'osier, plusieurs ajustent des morceaux de bois pour en faire des nids, d'autres enfin les font de tronc d'arbres & même de pierres qu'ils creusent à cet effet ; mais la pierre est trop froide & donne la goutte aux pigeons ; & dans les nids faits avec des planches, ils ont beaucoup à souffrir des vers que le bois récéle ordinairement. Vous garantirez vos pigeons de ces incommodités, si vous construisez leurs nids avec de la brique bien séche. L'argile cuite au four donne une fraîcheur modérée aux jeunes pigeons pendant l'été, les défend du froid en hiver, & d'ailleurs ne contracte point d'humidité comme la pierre.

Dès que le colombier ſera conſtruit & en bon état, placez-y des hôtes dont l'eſpéce ne trompe pas vos ſoins ni vos eſpérances; car il eſt deux ſortes de pigeons, les uns plus gros ont un naturel paiſible & le plumage blanc; leur démarche eſt lente, & (2) leurs cuiſſes ſemblent bottées à cauſe de la quantité de plumes dont elles ſont couvertes, ainſi que leurs pieds. Leur queue rampante balaye les ordures de la terre, ils en ſouillent leur nid lorſqu'ils ont été boire, & leurs plumes mouillées refroidiſſent leurs petits. Ce qu'il y a de plus touchant, c'eſt que la femelle de cette eſpéce dans le tems même qu'elle couve ſes œufs, & pendant la plus forte chaleur de l'incubation, s'élance de ſon nid avec un vol précipité dès qu'elle entend du bruit, ſans ſe ſouvenir de ſes œufs qu'elle fait tomber par ſon agitation. Pour prévenir cet accident, arrachez-lui comme ornement inutile, les plumes dont Jupiter a chargé ſes cuiſſes & ſes pieds.

LES PIGEONS.

L'Iſle de Chypre produit des pi-

Les Pigeons. geons à peu près ſemblables ; leur tête eſt couverte de plumes qui forment une aigrette, & qui rendent leur démarche auſſi fiére que s'ils portoient la couronne des rois.

Ces deux ſortes de pigeons ont une égale fécondité ; car ſoit que les chaleurs de la canicule, ſoit que les frimats de l'hiver reviennent, ils ne ceſſent de multiplier leur eſpéce ; à peine (3) les deux petits qu'ils ont fait éclore ſortent-ils du nid, qu'ils commencent une nouvelle ponte. Je préférerois cette eſpéce ſi elle coutoit au maître moins de dépenſe & de ſoins, & qu'à l'exemple des autres pigeons elle allât chercher ſa ſubſiſtance dans la campagne.

Il en eſt une autre eſpéce qui a le corps moins gros * & moins de fécondité : ceux-ci ſe plaiſent ſur le haut des toits, & recherchent les endroits retirés. Dès que les moiſſons parent les champs, ou que l'on recommence à enſemencer la terre, on les voit voler de toute part, &

* Le Biſet ne fait des petits que pendant l'été.

pourvoir à leur beſoin par de petits larcins. LES PIGEONS.

Ils ne ſont point apprivoiſés comme les autres, leur plumage n'eſt point blanc, mais tient plutôt d'une couleur cendrée; leurs cuiſſes n'ont point de plumes qui les embarraſſent, & l'on ne voit point briller d'aigrette ſur leur tête. Leur amour commence au printems, & ils continuent d'élever des petits juſqu'au retour de l'hiver; alors ils interrompent les travaux de Vénus, à l'exemple de la terre dont les productions ſont auſſi ſuſpendues. Les premiers pigeons dont j'ai parlé, s'appellent patus, ceux-ci ſe nomment biſets, parce que les tours & les rochers ſont leur retraite ordinaire. Si l'on mêle enſemble ces deux eſpéces, & qu'on les loge dans le même colombier, il en ſera plutôt peuplé, & les pigeons qui proviendront de ce mélange reſſembleront pour la plus grande partie à leurs peres, vivront à peu de frais, & couveront autant de fois qu'il y a de mois dans l'année.

Choiſiſſez donc l'eſpéce de pigeons que vous deſtinez à peupler votre Il faut peupler le colombier.

LES PIGEONS. colombier, tenez-les d'abord captifs, afin d'établir solidement la nouvelle nation qui sortira un jour de cette colonie. Quelque ennui que leur cause leur prison, n'ayez pas l'imprudente compassion de leur rendre la liberté, jusqu'à ce qu'ils ayent perdu le souvenir de leurs anciens Lares, & qu'habitués sous de nouveaux toits, ils osent concevoir de nouvelles flammes dans le desespoir de s'unir à leurs anciennes amours. Ne leur ouvrez donc les portes qu'après un mois de captivité ; qu'alors ils prennent l'essor à leur gré dans la campagne. Mais cependant de peur qu'invités par un beau jour ils ne s'éloignent trop, & qu'à l'approche de la nuit ils ne s'égarent en chemin & ne puissent plus retrouver leur habitation, choisissez ou le soir ou un jour sombre pour leur première sortie ; dans ces tems ténébreux ils n'oseront pas s'écarter, ils borneront leur course aux champs voisins, & s'accoutumeront ainsi peu-à-peu à rentrer dans leur nouvelle demeure.

Pour empêcher l'oiſeau de Chypre de déſerter & d'aller ſe ranger, pour ainſi dire, ſous de nouveaux drapeaux comme des ſoldats transfuges, les Anciens étoient dans l'uſage de ſuſpendre à la porte du colombier quelque rat qu'on avoit garni de plume, & la tête d'un taureau nouvellement tué, d'y brûler du ſtorax & autres aromates, d'expoſer la tête d'un loup, & de parſemer le colombier des cendres d'un oiſeau de proie. LES PIGEONS

Mais le parti le plus ſage eſt de bien nourrir vos pigeons : que l'abondance du grain ſoit le ſeul appas qui les retienne. Quand l'hiver & les aquilons déploient leur fureur, les pigeons fatiguent envain la terre à coups d'ongle & de bec, ayez pitié de la peine qu'ils prennent alors inutilement, & que votre main ſoit ſans regret libérale. Donnez-leur à manger deux fois par jour, la premiére environ neuf heures lorſque leur faim commence à ſe faire ſentir, & que du haut du colombier leur agréable murmure témoigne leurs

LES PIGEONS.

inquiétudes & leurs besoins, & l'autre fois au déclin du jour, lorsque la fraîcheur du soir & de la saison les rappelle au gîte.

Mais à l'heure de midi, où le soleil accourcit les ombres, gardez-vous d'entrer dans le colombier pour donner à manger aux pigeons. Ce soin est hors de saison, car c'est le tems qu'ils se remettent dans leurs nids pour se reposer, & le silence alors est à-peu-près le même que pendant la nuit.

S'ils ont plus de goût pour certaines espéces de grains, comme la vesce, le millet (4) & le pâle cumin; vous leur en donnerez au printems, car alors les femelles & leurs petits ont besoin d'une meilleure nourriture; l'avoine, les criblures de froment, & le gland coupé par petits morceaux seront réservés pour l'hiver.

Il y a des gens qui aiment à donner à manger à leurs pigeons au milieu de la basse-cour, soit parce qu'ils prennent plaisir à les compter, ou qu'ils ne veulent pas troubler dans leurs fonctions les femelles qui cou-

vent. Si vous adoptez cette coutume, il faut habituer vos pigeons à supporter la faim jusqu'à l'heure marquée, alors vous donnerez le coup de siflet si long-tems attendu, ou vous leur ferez entendre une sonnette, ou le bruit de deux pierres que vous frapperez l'une contre l'autre à coups réiterés, pour sonner l'heure du repas ; aussitôt vous les voyez ponctuels à l'ordre, accourir de toute part & saisir avidement tout le grain dont leur bec peut s'emparer. LES PIGEONS.

S'il y en a quelqu'un qui tristement retiré sur les toits, marque du dégoût pour la nourriture, tandis que les autres s'empressent à la venir chercher, jettez lui du sel, vous lui rendrez aussitôt l'appetit.

Vous vous plaindrez envain que votre colombier devient désert, si vous ne portez pas au loin les ordures & les pigeons morts ; cet oiseau ami de la propreté, veut être logé proprement ; nettoyez donc souvent son habitation, & ne dédaignez pas l'usage de son fumier, (5) il rend le vin meilleur & le bled plus abon- Il faut nettoyer le colombier.

dant, & les bergers s'en ſervent pour ſoulager leurs troupeaux malades ; n'en uſez cependant qu'avec modération, ſoit que vous l'employiez pour la vigne ou pour les bleds, car c'eſt un engrais dévorant qui brule les ceps & les épis.

Les Pigeons.

Le milan doit être écarté.

Ce qui vous reſte à faire, eſt d'écarter ſur-tout le milan raviſſeur ; car le milan, c'eſt tout dire, & jamais oiſeau de proie ne fut plus deſtructeur ni plus ſavant dans l'art de tromper : il ne ceſſe de dreſſer des embuches aux timides colombes ; tantôt méditant quelque trahiſon & prenant ſon tems pour s'abbattre, il s'éleve & ſe balance au milieu des airs ; tantôt perché ſur un arbre touffu qui le dérobe aux regards, il voit de loin arriver ſa proie ; ſouvent ſans paroître ſonger à mal, il plane & fait dans les airs différens tours. Malheur au pigeon qui dans ces momens oſe prendre l'eſſor, ou qui fatigué revient d'un vol pareſſeux au colombier ; le milan qui du haut des airs l'apperçoit, fond deſſus, s'en ſaiſit & le déchire à coups d'ongles. Si le

beau tems une autre fois invite les pigeons à voler en troupe dans les champs pour y chercher leur subsistance, le milan tombe à l'improviste sur toute la bande, & fait prendre aux pigeons dans leur fuite divers chemins opposés ; les uns prennent les bois pour asile, d'autres se retirent sur le haut des maisons ; plusieurs se cachent dans les bruyeres, & vont même se réfugier jusques dans les bras des hommes, tant ils aiment la vie & craignent leur ennemi. Indigné d'un pareil attentat, armez-vous de pierres & de traits, autrement épiez ce cruel animal, & qu'un plomb vengeur le perce & le punisse : si les armes vous manquent, ah ! dans votre colére menacez du geste & de la voix, criez pour épouvanter & chasser au loin ce fleau des colombiers. LES PIGEONS.

Défaites-vous aussi des colombes surannées ; car quoique les pigeons soient d'une espéce naturellement pacifique, cependant (6) le feu de la jalousie consume les femelles que l'âge a rendues stériles ; s'il faut en

croire la renommée elles se portent
Les Pigeons. à des excès furieux, & perdant leur douceur naturelle détruisent les nids & les œufs des jeunes meres & font un horrible ravage dans tout le colombier. Pour prévenir ces accidens dès que l'oiseau de Chypre a passé quatre hivers, (car en effet après quatre ans il n'est plus propre à la génération) bien des gens font tuer ces vieux pigeons tant mâles que femelles, & repeuplent le colombier en lui donnant de nouveaux hôtes. Pour vous, n'imitez pas cette fureur insensée, montrez-vous plus clément, & ne sacrifiez pas les innocens pour expier le crime des coupables, un pareil supplice excéderoit l'offense.

Pour vous assurer de l'âge de vos pigeons, ôtez leur un ongle, tandis que petits encore ils gardent leur nid, vous leur en arracherez un pareillement chaque année, & ceux à qui vous en aurez ôté quatre, seront retranchez du colombier, & serviront à nourrir vos domestiques sans qu'il vous en coute.

LES PIGEONS.

Les mœurs des pigeons.

Traçons maintenant les mœurs des pigeons, (7) ces petits objets ne laisseront pas d'offrir un assez beau spectacle ; (8) car ce sont les seuls oiseaux, qui après avoir abandonné les forêts, vivent en société à l'exemple des hommes ; & de même que les villes sont communes à plusieurs citoyens, de même les pigeons jouissent en commun des mêmes toits ; mais ils n'ont voulu admettre chez eux ni chef ni roi qui asservît sous des loix rigoureuses le reste de la nation.

Ainsi que dans le premier âge du monde, où la barbare Discorde n'avoit point encore lancé de regards homicides, où Mars n'avoit point changé les hoiaux en glaives meurtriers, ni l'exécrable Stix vomi les crimes de son urne fatale ; chacun cultivoit le champ de ses peres, (9) & voyoit sans envie la moisson & la récolte de son voisin : de même les pigeons unis entr'eux, passent sous le même toit des jours fortunés sans crimes ainsi que sans loix.

Une seule maison suffit à tous, & seule est constamment inacces-

ble aux débats ; ils n'ont qu'un même goût & qu'une même volonté. La discorde qui souffle la division & la haine parmi les peuples, n'a jamais troublé les doux loisirs des oiseaux d'Idalie, ni rompu les liens de leur union, en les animant les uns contre les autres.

Les Pigeons.

Ce n'est pas seulement de l'intérieur de l'habitation que sont bannies la discorde & la guerre. Quelque nombreux que soient les commençaux d'un colombier, le goût d'un seul est général, ils vont en troupe chercher à vivre dans les champs éloignés. Si l'un a soif, les autres vont boire avec lui, s'il revient au gîte, les autres y retournent ; si gagné par l'ennui, il lui prend envie d'aller encore en campagne, aussitôt vous voyez les autres former un nuage dans les airs & suivre leur guide par la route qu'il leur trace. S'il y en a un, qui paresseux, sédentaire, ou par amour pour ses petits, n'est pas d'humeur à suivre la bande, les autres lui laissent avec confiance la garde de leurs nids,

Les Pigeons.

nids, & ne craignent de ſa part ni embuches, ni fraudes, ni larcins, pourvû qu'on ait eu ſoin de ſe défaire des vieilles meres, qui, dit-on, dans leur fureur jalouſe jettent par terre avec leurs aîles, les œufs des jeunes femelles, ou les caſſent à coups de bec; mais je ne crois pas qu'une pareille barbarie puiſſe leur être imputée, quand même la plus noire envie les dévoreroit.

La calomnie, miniſtre de l'avarice & de la cruauté, accuſe les vieilles de ces crimes, parce qu'à leur âge elles ne ſont plus d'aucun profit.

Lorſque la Déeſſe des moiſſons a ſes cheveux d'or entrelaſſés d'épis, & qu'elle eſt aſſez riche pour fournir abondamment aux pigeons leur ſubſiſtance, on les voit joyeux errer dans les campagnes, juſqu'à ce que leur tendreſſe pour leurs petits, (10) ou que l'étoile de Vénus en annonçant la nuit, les invite à rentrer au colombier, & à revoir les heureux fruits de leur amour. Mais lorſqu'en hiver la gelée brule & durcit la ſurface de la terre, alors retirés dans

Les Pigeons. l'enceinte de leurs murs, ils se jouent entr'eux de plusieurs façons pour tromper le tems & charmer leur ennui.

Si par hazard l'hiver interrompt sa rigueur, ses pluies & ses frimats, & que le soleil rende au ciel la sérénité par ses rayons; l'oiseau de Chypre se plaît à se promener sur les toits exposés au midi & à l'abri du vent, à se grater la tête, à se béqueter les plumes, & à les présenter sous des couleurs changeantes par l'opposition du soleil; car tantôt on croiroit qu'il porte au cou un collier parsemé de rubis, tantôt c'est le feu de l'escarboucle qu'on y voit briller, & un moment après sa gorge paroît peinte du verd de l'émeraude.

Souvent même à la faveur d'un beau jour ils se rassemblent tous pour aller voir la campagne, quelque stérile qu'elle soit alors, & gratant la terre avec les ongles ils reprochent à Cérès la lenteur de ses moisL'hospitalité sons. S'ils emmènent avec eux quelques pigeons qu'ils ont détournés d'un autre colombier, ils cédent

leurs lits à ces nouveaux hôtes, les invitent à demeurer avec eux, & à vivre en commun sous les mêmes toits. LES PIGEONS.

La perdrix ne partage point avec ses semblables le verd bocage, ou l'agréable champ dont elle s'est une fois emparée; & les animaux dans les forêts défendent leurs quartiers, comme s'ils en étoient rois. L'oiseau de Cithére au contraire revoit son habitation avec plus de plaisir, quand il y améne de nouveaux hôtes.

Aucun cependant ne quitte les lieux de sa naissance, s'il n'en est fortement sollicité; & quoiqu'il soit transporté au loin dans une corbeille fermée, il n'oublie point son gîte & y revient de lui-même dès qu'il est libre.

C'est pourquoi l'oiseau de Chypre (11) est utile en tems de guerre; lorsque l'ennemi s'approche d'une ville & qu'il ne l'a pas encore investie, le Gouverneur se procure des courriers volans, en faisant transporter chez lui des pigeons de la

LES PIGEONS.

campagne, & en faisant porter en campagne dans le lieu convenu des pigeons tirés d'un colombier de la ville ; on les relâche ensuite, & ils se rendent aux lieux de leur destination. Par le moyen de cette correspondance, les événemens de la guerre ne sont plus douteux pour lui. Le pigeon courrier traverse les airs malgré les retranchemens des ennemis qui ferment le passage aux assiégés, & il porte en sûreté les lettres qu'on lui a attachées sous les aîles de part & d'autre. Celui qui revient de la campagne à la ville, ranime l'espoir des citoyens, & celui qu'on renvoye de la ville, annonce au-dehors l'état de la garnison.

Que dirai-je de l'amour des pigeons pour leurs petits ? Si la femelle qui doit bientôt pondre ne se tient pas au nid, le mâle qui tremble pour les œufs qu'elle porte, (12) la poursuit sans cesse, & par ses roucoulemens & ses coups d'aîles, lui reproche tendrement le peu de cas qu'elle fait de son état, & la conjure de rester au nid pour la sûreté de son fruit.

LES PIGEONS.

Quand la mere après l'onziéme jour s'eſt heureuſement délivrée de ſes œufs, le mâle & la femelle les couvent alternativement. En attendant que les petits briſent les murs de leur priſon, & qu'un fin duvet couvre leurs membres délicats, le pere engage avec un tendre empreſſement ſa femelle à lui arracher des plumes, afin que ſes chers enfans ſoient plus mollement couchés.

Mais dès qu'une fois il leur a fait ſentir le goût du ſel, & naître l'envie de manger, le pere & la mere travaillent ſans relâche à les nourrir largement pour aſſouvir leur faim dévorante.

Le chile des alimens qu'ont pris le pere & le mere, & qu'ils dégorgent dans le bec de leurs petits, eſt la premiére nourriture qu'ils leur donnent, ils les nourriſſent enſuite avec du grain; mais dans la crainte que ſa dureté ne le rendît indigeſte, ils l'avalent d'abord pour l'amollir par la chaleur de leur eſtomac. Si dans les champs hériſſés d'épis qu'ils vont piller, le grain ne tombe pas de lui-

Les Pigeons.

même, ils ſçavent l'en détacher par le mouv ment de leurs aîles.

Il y a quelque tems qu'aſſis ſur la verdure, je ne trouvois pas trop pardonnable certaine maraude de quelques pigeons. Des milliers de fourmis traînant à la file du grain ſur l'herbe, deux pigeons viennent leur fermer le paſſage, le mâle d'un côté & la femelle de l'autre, & prêtent un triſte ſecours à ces inſectes chargés, en leur enlevant leur fardeau; ils n'aggravent pas cependant leur vol par un plus grand crime, & laiſſent la vie aux vaincus, après avoir pris leurs dépouilles. L'armée de fourmis ſe remet en campagne & revient chargée d'un nouveau butin, qui n'entra pas plus dans leur magaſin que le premier convoi; car les pigeons du haut du colombier voloient ſans ceſſe pour piller les fourmis.

Dès que l'âge a fortifié les aîles des petits, & leur permet d'en faire uſage pour aller chercher leur nourriture, la mere les chaſſe du nid & les contraint de céder leur place aux

petits à naître ; leur départ est triste d'abord, mais bientôt ils font alliance, s'unissent par les doux nœuds de l'amour, & vont dans un nouveau nid faire un nouvel établissement. LES PIGEONS.

(13) Aucune infidélité ne viole la foi qu'ils se sont jurée, & jamais le mâle n'abandonne la compagne qu'il s'est une fois choisie, à moins que la mort cruelle ne l'en sépare. Si le mâle survivant à sa moitié est témoin de ses tristes obséques, il conserve long-tems le souvenir de la perte qu'il a faite. Seul dans son nid il le fait retentir de ses longs gémissemens & redemande sa chére compagne par ses sanglots. LA FOI CONJUGALE.

Mais enfin après que l'image de sa premiére maîtresse, ainsi que le souvenir de sa mort sont entiérement effacés, il cherche dans toutes les familles du colombier quelque femelle qui ne soit point encore pourvûe, il la suit assidûment dès qu'elle vole, pour lui donner des témoignages non équivoques de son amour ; d'un ton plaintif il lui fait l'aveu de sa flamme, & lui demande un bai-

Les Pigeons.

ſer qu'il lui donne à ſon tour ; enſuite feignant de la colére (14) il lui reproche ſon ingratitude par un léger mouvement d'aîle, & lui donne tendrement de petits coups de bec ; ſouvent, l'aîle déployée, il fait la roue en balayant la terre de ſa queue. Souvent il gémit & cherche à lui prouver ſon amour par mille careſſes ; ils s'uniſſent enfin par des nœuds indiſſolubles, ſi la femelle vaincue céde aux charmes de ſon amant.

Métamorphoſe.

Tandis que Colombe régna dans l'Iſle de Chypre, elle eut ſous une autre forme les mêmes mœurs que je viens de décrire : car on aſſure que ſous le nom de Priſtére elle fut autrefois reine de Chypre : ſi vous êtes curieux de la connoître ſous ſa premiére forme, & d'entendre dès l'origine le récit de ſes avantures, daignez me prêter ſilence, & plaignez avec moi ſon triſte ſort.

Priſtére, mere encore plus belle que deux filles charmantes qu'elle avoit, regardoit un jour du rivage l'onde paiſible de la mer ; ſon calme, la beauté du ciel, des vaiſſeaux

tout

tout prêts l'invitent à quitter la terre pour l'humide plaine, & à ranger les côtes voisines. Déja elle admire les forêts qui paroissent décroître à ses yeux, ainsi que les villes qui semblent la fuir & s'éloigner, lorsqu'elle est accueillie d'une tempête excitée par des vents furieux qui se lévent tout à coup. Le pilote fait amener les voiles & commande qu'à force de rames on aborde au premier port ; mais la frayeur des femmes & les vents supérieurs à l'art des matelots s'opposent à l'exécution des ordres, une vague furieuse en se retirant emporte les vaisseaux en pleine mer & les disperse de différens côtés. LES PIGEONS.

Pristére & ses deux filles montoient le même vaisseau, qui après avoir échappé à mille dangers vint mouiller dans un port sans nom & sur des côtes inconnues. Dès que la reine fut à terre, & que d'un air serein & d'un ton d'espoir elle eut donné quelque consolation à ses filles, elle sentit que ses yeux gonflés alloient se mouiller de larmes,

LES PIGEONS. & pour leur donner un libre cours, & gémir toute seule, elle fut se reposer sous un chêne écarté. Là diverses pensées l'agitoient tour à tour : quelles étoient les côtes où les vents l'avoient fait aborder ? quel espoir de se sauver lui restoit-il ? quelle devoit être la douleur d'un époux qui l'adoroit ?

Au milieu d'épais feuillages & de sombres buissons, Milan, brigand redoutable par sa férocité, étoit alors caché dans le même canton ; Pristére l'apperçut, lut dans ses yeux ses noirs projets, & craignant l'approche de ce scélérat, s'enfuit aussitôt & crie à ses filles éplorées de chercher aussi leur salut dans la fuite. Mais hélas ! quel expédient ! Milan plus agile est déja proche, il va les joindre, & nulle ressource ne leur reste dans ce danger pressant. Cependant elles prient les Dieux qu'il leur soit permis de racheter leur honneur aux dépens de leurs jours, ou demandent par grace la mort la plus prompte, ou bien s'il est possible de passer dans un autre corps, d'y

achever leur vie, & d'être changées en oiseaux pour revoir Chypre à l'aide de leurs aîles. Leurs prières touchent les Dieux, & leurs vœux sont exaucés. Aussitôt elles voyent leurs cheveux, leur voile, & tout l'ornement de leurs têtes se changer en plumes, leur visage prend la forme d'un bec, & leurs épaules sont revêtues d'aîles blanches avec lesquelles elles s'élancent dans les airs. LES PIGEONS.

Dès que Milan s'apperçut que par un miracle nouveau pour lui, sa proie lui échappoit & traversoit les airs avec des aîles, quoiqu'elle n'en eût pas fait usage auparavant. Ah! si Mercure Dieu des voleurs, vouloit, s'écria-t'il, m'être propice & ajuster ses aîles à mes épaules! L'interpréte des Dieux l'écouta, & le corps de Milan touché du divin caducée fut bientôt couvert de plumes noires; Milan veut essayer avec ses doigts de s'arracher ces plumes, mais déja il s'apperçoit qu'au lieu de mains il a des aîles. Helas! insensé que je suis, dit-il, quels vœux ai-je formés? Il alloit en dire davan-

Les Pigeons.

tage, mais les paroles lui manquent déja, & son bec crochu (15) articule imparfaitement quelques syllabes; effrayé lui-même de sa voix, il prend la fuite & vole après sa proie qu'il poursuit encore dans les airs. Il n'a point déposé la rage qu'il avoit avant sa métamorphose, il retient toujours le nom de Milan. Son goût pour le carnage est encore le même, son air féroce n'a point changé, & ce n'est pas seulement le sang des oiseaux qui le flatte, il aime également celui des hommes.

Cependant l'infortunée Priftére, inquiéte du sort de ses filles, les cherche inutilement des yeux dans la plaine azurée; elles s'étoient déja mises à l'abri parmi des rochers écartés. Leur mere reconnoit enfin l'Isle de Chypre, & se souvient que le lieu de son ancienne résidence n'est pas loin desormais; elle voit le palais du Roi, & n'héfite point quoiqu'inconnue d'entrer dans l'appartement de son époux, pour s'y laisser toucher par des mains caressantes, & pour y révéler, si elle le

peut, ſon nom & ſes malheurs. Que de moyens & d'innocens artifices l'induſtrie fait employer pour ſubſtituer la voix ! Si quelqu'un par ſes larmes & ſes gémiſſemens témoigne ſa douleur de l'abſence de la reine, elle vole à lui, & mêlant à un triſte murmure les plus douces careſſes, peu s'en faut qu'elle ne déſigne ſon nom ; ſon bec eſt preſque parlant, elle bat des ailes, ſuit ſes enfans, ſe laiſſe prendre & toucher, & fait ſentir par ſes careſſes & les tendres gémiſſemens qu'elle réitére, combien leur ſein où ils la réchauffent eſt une place qui lui eſt chére : ſes enfans la reprennent dans leurs mains, & tandis qu'ils déplorent le ſort funeſte de leur mere, c'eſt elle-même, c'eſt cette mere chérie qu'on croit abſente qui tâche de les conſoler, & qui eſt en même tems pour eux un ſujet de douleur & d'amuſement. LES PIGEONS

C'eſt ſur-tout autour de ſon mari qu'elle vole avec le plus d'inquiétude, elle ſe place conſtamment près de lui ; & ſi le Prince lui donne quelques morceaux de pain qu'il ait tour-

nés entre ſes doigts, s'il la flatte
LES PIGEONS. doucement de la main,(16) elle rend mille baiſers à cette main chérie, & du fond du cœur pouſſe un long gémiſſement; mais ſes murmures & ſes profonds ſoupirs ne lui ſont d'aucun ſecours, perſonne ne la reconnoît, quoiqu'elle inſpire ſecrettement de l'amour à tous ceux qui la voyent: ainſi toujours inconnue elle termina ſes jours à Chypre; & c'eſt de là que la colombe porte le nom d'oiſeau de Chypre. Elle fut nommée Priſtére par les Grecs, & Colombe par les vieux Latins.

C'eſt elle qui a donné l'être & le nom à toute la race des colombes; elle porte avec dignité une aigrette ſur la tête pour marquer ſa naiſſance royale; elle marche avec majeſté, & paroît charmée que les tours qu'elle habite ſe reſſentent du luxe de ſon ancien palais, & que le nombre de ſes compagnes ſoit conſidérable. Elle a conſervé le défaut favori de ſon ſexe, & aime encore ſous ſa nouvelle forme qu'on la trouve belle. On la voit encore marcher la

tête haute, porter le cou avec complaisance de tous les côtés, & ranger ses plumes avec un ordre élégant. Passionnée pour la propreté, si ses aîles ont quelques taches de boue, elle les ôte avec soin, elle affecte en marchant de ne poser le pied que dans les endroits les plus nets; & de tous les oiseaux elle est le seul qui ne se perche point sur les arbres, & qui n'entre point dans les bois; elle se souvient sans doute, combien il lui en a couté autrefois pour s'être indiscrétement avancée dans une forêt. LES PIGEONS.

Elle conserve encore la douceur de ses mœurs, ainsi que son amour pour la paix, & n'a point perdu son ancien attachement à l'honneur & à la fidélité; car c'est un oiseau chaste qui ne s'accouple point indifféremment avec le premier mâle; elle donne à un seul son cœur, sans jamais rompre les liens de la foi conjugale.

Fin du treizième Livre.

REMARQUES

Sur le treiziéme Livre.

L'Auteur décrit dans ce Livre les mœurs & les inclinations des pigeons, leurs différentes eſpéces, la forme & la ſituation du colombier. De là il paſſe aux alimens propres à ces animaux, à la maniére de peupler un colombier, aux ſoins qu'on doit prendre pour le tenir propre & en écarter les oiſeaux de proye; & finit par une métamorphoſe qui eſt un des plus beaux morceaux du Poëme, & qui pour la peinture des ſentimens, pour la délicateſſe de l'expreſſion, & la douce harmonie des vers, égale au jugement des connoiſſeurs, ce qu'Ovide a fait de mieux dans ce genre.

(1) [*L'oiſeau d'Idalie.*] On donne ce nom aux pigeons, parce que le char de Vénus étoit traîné par des colombes, & que cette Déeſſe étoit adorée à Idalie ville de Chypre, près de laquelle étoit auſſi une montagne qui portoit le même nom.

(2) [*Leurs cuiſſes ſemblent bottées.*] C'eſt pour cela qu'on les appelle des pigeons *patus.*

(3) [*Les deux petits.*] Les pigeons ne font que deux œufs à chaque ponte.

(4) [*Et le pâle cumin.*] C'eſt une petite plante qui naît ſur la ſuperficie de la terre,

preſque ſans racines, & dont la graine infuſée dans du vin fait devenir pâle. D'où Hor. ep. 19. l. 1. l'appelle *exangue cuminum*. Et Perſe ſat. 5. *Pallentis grana cumini.*

(5) [*Il rend le vin meilleur.*] C'eſt un fumier très-chaud & très-actif qui n'eſt propre que pour les terres fortes & humides, mais qui ne convient point aux terres ſabloneuſes & légéres.

(6) [*Le feu de la jalouſie.*] C'eſt un défaut commun à tous les animaux mâles & femelles.

(7) [*Ces petits objets, &c.*] C'eſt une imitation de Virgile.

In tenui labor at tenuis non gloria.

(8) [*Car ce ſont les ſeuls oiſeaux.*] J'ai ajouté le mot *oiſeaux* quoiqu'il ne ſoit pas exprimé dans le texte, parce que les pigeons ne ſont pas les ſeuls animaux qui vivent en commun, mais ſeulement les ſeuls oiſeaux. On ſçait que les fourmis & les abeilles vivent en ſociété.

(9) [*Voyoit ſans envie la moiſſon.*] Aujourd'hui perſonne n'eſt content de ſon ſort, l'envie groſſit les objets, & nous montre nos voiſins ſous un aſpect toujours heureux.

Vicinumque pecus grandius uber habet,
Ovid.

(10) [*Ou que l'étoile de Vénus.*] On l'appelle en latin *Heſperus* quand elle ſuit le coucher du ſoleil, & *Lucifer* quand elle précéde

ſon lever. Les Poetes ont feint qu'*Heſperus*, fils de Japet étant monté ſur le mont Atlas pour obſerver les aſtres, & n'ayant plus reparu, avoit été changé en cette étoile qui porte ſon nom. Voyez Diod. de Sic. l. 2. *Fabulæ hiſtoricæ.*

(11) [*Eſt utile en tems de guerre.*] Les Romains en tirérent un grand avantage pendant le ſiége de Modene : ils avoient tranſporté au camp des pigeons de la ville, & ils avoient envoyé au Gouverneur des pigeons de la campagne qu'on lachoit de part & d'autre, quand il y avoit quelque choſe d'important à faire ſavoir. La même choſe ſe pratique encore tous les jours entre nos marchands François d'Alep & leurs correſpondans d'Alexandrie ; par le moyen des pigeons, ils ſe donnent avis réciproquement de l'arrivée des vaiſſeaux d'Europe, de leurs chargemens, du prix courant des marchandiſes, du paſſage des caravanes, & de tout ce qui peut intereſſer leur commerce.

(12) [*La pourſuit ſans ceſſe.*] Ceci eſt tiré de Pline l. 10. ch. 34. *Amor utrique ſobolis æqualis : ſæpè & ex hac cauſa caſtigatio pigriùs intrante fœminâ ad pullos.*

(13) [*Aucune infidelité, &c.*] Voyez la remarque 26. ſur le livre 4.

(14) [*Il lui retroche ſon ingratitude.*] Voici comme Pline s'exprime ; *Tunc plenum querela guttur, ſæviique roſtro ictus, mox in ſatisfactione exoſculatio & circà veneris preces crebris pedum orbibus adulatio.*

(15) [*Articule imparfaitement, &c.*] Ovide dit en parlant d'Io transformée en vache :

Et conata queri mugitus edidit ore,
Pertimuitque sonos propriâque exterrita voce est.

(16) [*Elle rend mille baisers.*] Ovide dans la même métamorphose peint à peu près de la même façon les caresses qu'Io fait à son pere.

At illa patrem sequitur sequiturque sorores,
Et patitur tangi seque admirantibus offert,
Decerptas senior porrexerat Inachus herbas
Illa manus lambit, patriisque dat oscula palmis
Nec retinet lachrymas.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE QUATORZIÉME.

LES ABEILLES.

Les Abeilles.

E chante les abeilles, ces fameuſes ouvriéres qui nous donnent le miel, & qui furent autrefois célébrées ſur les rives du Tybre par le Prince des Poëtes. Pardonnez, Manes des Romains, ſi j'oſe retoucher un ſujet que ce grand génie (1) inſpiré par les Muſes qui ſe plaiſent à la campagne, chanta ſur ſes pipeaux champêtres avec tant de grace. Je vais mettre au jour des merveilles inconnues aux ſiécles paſſés ; & autant que le cigne de Mantouë s'eſt rendu fameux par le char-

me de sa voix, autant ferai-je de plaisir par la nouveauté des faits que je vais decrire, moins en Poëte qu'en Historien.

LES ABEILLES.

L'abeille autrefois ne consultant que son unique intérêt, habitoit les montagnes, les lieux isolés, & les paisibles bois. Le tronc d'un arbre pourri, ou les fentes de quelque rocher à l'abri des vents, lui servoient d'asile. L'appas des fleurs & de quelques plantes aromatiques que nous lui avons présentées, lui a fait mépriser ses anciennes retraites, & préférer près des Cités un logement plus commode. Les abeilles nous ont apporté dans les villes, outre la cire & le miel, un présent plus utile encore, l'exemple du travail, & un amour desintéressé pour le bien public.

Les Abeilles attirées du fond des bois dans des maisons privées.

Il n'est pas facile cependant de connoître le génie de cette nation, ni les loix invariables qu'elle suit pour l'utilité commune. Les abeilles prennent plaisir à être ignorées, elles fuient la lumiére pour dépoſer leur miel sous une ruche obscure, & ne

Les Abeilles.

permettent pas que des yeux indiscrets viennent observer ce qui se passe dans l'intérieur de leur maison. Elles volent sur le visage & sur les mains des curieux pour les chasser, & leur ôtent par les blessures qu'elles leur font l'envie de revenir une autre fois examiner leurs travaux. Si cependant on voyoit leurs ouvrages, (2) le spectacle de leur merveilleuse industrie ne pourroit qu'augmenter leur gloire: mais elles ne sont sensibles qu'à celle de produire de beau miel.

(3) Un savant Physicien qui connoissoit les autres secrets de la nature a fait faire des ruches de verre pour étudier aussi les abeilles, & par ce moyen a été fidélement éclairé sur leurs opérations intérieures. Je vais mettre en vers les secrets que ce Naturaliste a rendu publics, & chanter ces célébres artistes à l'imitation (4) du Poëte d'Ascra.

Le logement & la république des abeilles.

L'abeille n'a point une demeure vague & indéterminée, comme les autres oiseaux, elle ne cherche point comme eux dans la campagne sa sub-

sistance pour un seul jour, & ne se livre point au sommeil sous le premier arbre pour se délasser de ses travaux; elle imite les hommes, & dans une même enceinte elle occupe un logement comme les habitans des villes. Mais afin que le bien public ne souffre point de l'intérêt particulier, ce qui arrive parmi les hommes, elle met en commun la nourriture que sa prévoyance lui a fait amasser en été pour subsister pendant l'hiver, & toutes ensemble elles ne font qu'un même peuple, qu'aucun autre ne surpasse en amour pour l'ordre & la justice.

LES ABEILLES.

Dans son union & dans ses loix, cette nation laborieuse n'a d'autre objet que d'augmenter les richesses de son royaume, de se procurer des troupes auxiliaires par une génération nouvelle, & de perpétuer sa race. Toutes les abeilles travaillent d'intelligence au même ouvrage, mais la même espéce de travail ne les occupe pas toutes. Les jeunes vont faire la récolte à la campagne, les anciennes gouvernent l'ouvrage

Les Abeilles.

dans l'intérieur du logis, & rempliſſent les magaſins des dépouilles des fleurs qu'ont apportées les jeunes.

Les différens travaux des abeilles.

Dans la ruche comme à la campagne, cette troupe intelligente meſure le travail de chaque jour ſelon le cours du ſoleil, & la nuit elle répare ſes forces par la douceur du repos. Mais dès que l'aurore ſur ſon char vermeil vient avertir de ſe remettre à l'ouvrage, les anciennes pour qui Morphée eſt avare de ſes pavots, s'éveillent les premiéres, battent des aîles pour avertir qu'il eſt jour, & arracher au ſommeil les pareſſeuſes qui repoſent. Les jeunes ſautent, agitent leurs aîles afin de ſe réveiller tout-à-fait, & ſe diſpoſent à faire de nouveaux larcins dans la campagne. De même que le bruit guerrier de l'airain releve le courage des troupes abbatues, & les fait aller où Mars les appelle; ainſi cette petite troupe avide imitant par ſon bourdonnement le ſon des trompettes, s'encourage à fondre ſur les champs fleuris.

Toutes auſſitôt ſortent en foule, & pour

& pour piller plus au large le thim & la lavande dans les champs d'alentour, elles volent de tous les côtés où le parfum des fleurs & l'espérance d'un butin assuré les invitent d'aller.

LES ABEILLES.

Si le hazard en attire quelqu'une dans un endroit où il y ait une plus riche récolte à faire, elle invite ses compagnes qui voltigent encore dans la plaine des airs, à venir en prendre leur part. Le grand nombre est un encouragement pour elles dans leur travail, elles en ont plus d'ardeur à * cueillir sur chaque fleur cette liqueur miellée qui s'est épanchée au fond du calice.

Les abeilles sucent le miel qui est au fond du calice des fleurs.

Lorsqu'elles ont rempli de ce précieux nectar une cavité dans laquelle comme dans un outre elles portent le miel à la ruche, elles se reposent une seconde fois sur les fleurs & en détachent la (5) cire qui tient aux pétales, comme un petit duvet ou une légére poussiére.

Elles détachent la cire des feuilles.

* La trompe des abeilles n'agit point à la maniere des pompes; c'est une sorte de langue longue & velue qui léche la fleur.

LES ABEILLES

Elles paîtriſſent cette cire avec leurs jambes, & l'entaſſent ſur les fleurs. Dans les tems même les plus orageux, elles cherchent aux environs quelque endroit à l'abri du vent, où la cire qu'elles ont cueillie à la hâte ſur toutes les fleurs, puiſſe être aſſemblée en petites maſſes, & dépoſée dans des poches que leurs jambes ont reçûes de la nature. Lorſqu'elles ont donné à leurs jambes velues toute la charge qu'elles peuvent porter, elles roulent ſur les fleurs humides leur corps garni de petits crochets de poil, enlévent ainſi toute la cire qui reſte, & fendent les airs avec célérité malgré la peſanteur de leur fardeau. L'ouvrage avance plus vite au printems, parce qu'elles recueil ent le miel qui découle des feuilles du chêne & du tilleul avant que le ſoleil ait diſſipé par ſes rayons cet agréable nectar.

Elles enlévent la gomme des arbres.

(6) Mais ſi elles ne trouvent ni cire ni miel, elles vont enlever à certains arbres (7) leur gomme, avec laquelle elles bouchent les fentes de leur ruche pour ſe garantir du

froid ; elles s'en ſervent auſſi pour ſuſpendre leur cire aux murs & au toit de leur maiſon.

LES ABEILLES.

Les abeilles ont deux eſpéces de bras proche le cou, & des mains armées de doigts avec leſquels elles détachent des plantes la pouſſiére dont elles font a cire, arrachent la gomme des arbres & conſtruiſent artiſtement les cellules où elles travaillent.

Forme des abeilles.

L'abeille qui rentre chargée de cire & de miel dans ſa petite maiſon d'oſier, porte le miel d'abord dans les rayons, enſuite elle s'attache avec les petits crochets de ſes jambes au toit enduit de cire, & demeure ainſi ſuſpendue au milieu de la ruche, non pas pour étaler la richeſſe de ſon butin, mais afin que ſes compagnes viennent en troupe la décharger, après quoi chacune reprend ſon ouvrage.

Le tranſport du butin.

Un eſſaim nombreux accourt à elle, & lui ôte la cire dont elle eſt chargée, & va porter auſſitôt ces nouveaux matériaux pour achever de conſtruire les rayons commen-

LES ABEILLES.

cés ; car tandis que les jeunes errent de côté & d'autre dans les champs fleuris, les anciennes ne se livrent pas à un lâche repos ; elles apprêtent de petites cellules pour placer les œufs à venir. Elles construisent des magasins avec tant de promptitude, que si au point du jour elles commencent à jetter les fondemens des rayons, il se trouve le soir quatre mille cellules achevées, (8) mais avec un art que la main du plus savant architecte (fût-ce * Dedale même) pourroit à peine imiter.

Travaux domestiques des anciennes abeilles.

Chacune d'elles se choisit l'espéce d'ouvrage qui lui convient : les unes construisent les murs, les autres paîtrissent la cire ; celles-ci font la revûe dans les alvéoles pour corriger les malfaçons, & y ajustent un peu de nouvelle cire ou en ôtent avec leurs crochets, de peur que le mur ne soit trop mince ou trop épais, ou que l'angle d'une cellule ne soit irrégulier ; des espéces de mouches do-

* Dedale avoit bâti le fameux labyrinthe où le Minotaure fut enfermé.

meſtiques qui apportent ou remportent des fragmens de cire ſelon l'exigence des cas accompagnent l'abeille inſpectrice dans tous les alvéoles ; pluſieurs ont le ſoin d'affermir à coups d'aîles réitérés les cellules, & de les polir avec leur ventre. LES ABEILLES.

Ces petits édifices de cire ne s'élevent pas ſans ordre & ſans deſſein ; il n'y a point de ville auſſi commodément percée dans ſes rues que leurs rayons, de façon que les Abeilles n'ont qu'un circuit fort court à faire pour ſe rendre dans tous les lieux où les travaux les appellent, & que les paſſages ſont libres à pluſieurs en même tems ; car c'eſt toujours dans le même endroit qu'elles dépoſent leur butin, & c'eſt par le même chemin qu'elles s'y rendent. L'entrée des alvéoles eſt bouchée dans l'été, de peur que la chaleur ne faſſe couler la liqueur ; elles renferment les proviſions pour l'hiver, mais le miel reſte cependant à découvert au fond des cellules intérieures pour les beſoins de chaque jour,

LES ABEILLES.

L'amour des abeilles pour la propreté.

Il n'y a point de ville ni de maiſon particuliére où l'on recherche la propreté avec autant de ſoin; on ne voit dans les ruches aucune eſpéce d'ordure. Si quelque abeille meurt, pluſieurs portent au dehors le cadavre de leur compagne, & ſe chargent ſans répugnance de ce triſte miniſtére, afin que la mauvaiſe odeur n'infecte pas leur demeure.

V. Plin. l. 11. ch. 18.

Un limaçon ayant trompé la vigilance des ſentinelles, & s'étant un jour gliſſé dans une ruche qu'il ſouilloit de ſa gluante écume, l'étonnement fut grand de la part des abeilles quand elles virent cette eſpéce de portefaix; elles l'inveſtirent & lui lancérent des coups d'aiguillon ſi fréquens qu'il ſe fit prudemment un retranchement de ſa coquille, & ſe mit à couvert des coups avec ſon écume. Quand elles virent que leurs traits ne ſe faiſoient plus ſentir, leur induſtrie leur ſuggera une ruſe, elles prodiguérent leur cire pour enduire toute la coquille, & elles enfermérent ainſi ce monſtre comme dans un tombeau de peur qu'il n'exhalât une odeur pernicieuſe.

LES ABEILLES.

Aucuns animaux nuisibles n'entrent presque jamais dans les ruches & ne surprennent les abeilles ; car lorsque l'ennemi approche d'une ville & la fait retentir du bruit de ses armes, les sentinelles qui sont en faction aux portes assiégées ne font pas la garde plus exactement que la troupe d'abeilles, à qui l'on a confié le salut d'une ruche, ne veille à sa conservation, & ne montre d'ardeur à en défendre l'entrée avec un aiguillon menaçant.

Faction des sentinelles.

V. Plin. l. 11. ch. 10.

Dès qu'un ver ou un papillon téméraire ose entrer dans leur maison, il tombe même devant la porte percé de mille coups. Si un lézard, monstre plus dangereux encore, s'est introduit dans une ruche, la garde murmure sourdement & demande du secours avec un bourdonnement aigu ; le travail cesse par tout, des bataillons accourent de toute part au camp effrayé, & portent mille coups à ce seul ennemi, jusqu'à ce qu'épouvanté, il céde aux transports de leur rage, & remette par sa fuite le calme dans les cellules.

LES ABEILLES.

Si quelque abeille fatiguée du travail, ou attaquée d'une maladie, reste à la maison, ses compagnes volent à son secours & lui apportent du meilleur miel : mais les paresseuses sont sévérement châtiées ; l'oisiveté même est punie de mort, de peur que la multitude ne soit séduite par le mauvais exemple.

Les abeilles malades sont soignées & les paresseuses punies.

Plin. ibid.

Que dirai-je de la prodigieuse multiplication qui se fait parmi les abeilles, quoique ce soit une troupe de vierges? Quinze mille mouches, chaque année, sont chassées de la maison paternelle & obligées d'aller dans les forêts se chercher une nouvelle habitation ; & ce qui paroît impossible, une seule femelle donne le jour à cette nombreuse race. Les anciens l'appelloient Roi : mais de même (9) que parmi les Amazones c'étoit une femme qui tenoit le sceptre & qui avoit les plaines de la Scythie sous sa domination : ainsi parmi les abeilles, c'est une femelle qui a le commandement, toutes les mouches d'une ruche la révérent & lui rendent mille hommages. La

La reine des abeilles.

nature

nature pour faire davantage respecter la reine, l'a pourvue d'une taille plus avantageuse que celle des autres, son front tacheté de blanc est décoré des marques de la royauté, & l'or brille sur ses aîles. Parmi les abeilles qui vivent sous ses loix, elle est la seule (10) qui n'ait ni aiguillon ni poison, afin sans doute qu'elle gouverne son peuple laborieux sans répandre de sang, & qu'elle s'assujettisse ses compagnes par sa tendresse bienfaisante & non par la terreur. L'espoir & la prospérité d'une ruche dépendent de la vie de la reine ; dès qu'elle est malade tous les travaux cessent, son peuple en allarmes veille auprès d'elle sans la quitter ; & si sa destinée veut qu'elle meure de sa maladie, les abeilles ne lui font point de convoi funébre, & leur douleur constante tient lieu d'obséques. Elles s'assemblent autour du corps & ne cessent de se plaindre, de gémir & de murmurer, jusqu'à ce que leurs tendres regrets les fassent aussi mourir, ou qu'une main officieuse dérobe à leur

LES ABEILLES.

V. Plin. *ibid.*

V. Plin. *ibid.*

LES ABEILLES.

vûe la cauſe fatale de leur affliction. La jeune princeſſe qui eſt héritiére de l'autorité royale ſuccéde à ſa mere avec joie, & ſuivie d'un nouveau cortége remplit le trône vacant.

La nature a voulu que la reine n'eût d'autres armes que ſa propre majeſté défendue par les traits de ſon peuple. Lorſqu'elle eſt en guerre, & que loin de leurs toits elle méne au combat ſes troupes, elle fait l'office de général & non de ſoldat, de peur que ſa perte n'entraîne avec elle la ruine de toute la nation.

Lorſque la reine s'ennuie dans ſon palais, & que le ſoleil par l'or éclatant de ſes rayons l'invite à ſe jouer dans les airs, jamais elle ne ſort ſans être bien accompagnée; une eſcorte nombreuſe d'abeilles vole à ſes côtés, non pas pour l'honorer comme ſouveraine par la pompe du cortége, mais pour lui prêter plus promptement du ſecours, mais pour la lever de terre & la porter reſpectueuſement quand elle eſt fatiguée.

Quoique la reine fonde ſa princi-

pale ſûreté ſur l'amour de ſon peuple, cependant un nombre conſidérable d'abeilles monte la garde autour d'elle, & veille la nuit à la porte de ſon palais; tout un monde de mouches vole auſſi à ſa ſuite toutes les fois qu'elle va viſiter ſes états de cire pour animer les ouvriéres & faire avancer les travaux par ſa préſence. Mais ainſi (11) qu'à la Porte Ottomane, les Sultans ne s'uniſſent point à une ſeule femme par des liens indiſſolubles; de même la reine abeille, naturellement portée aux plaiſirs de l'amour, a des maris ſans nombre qu'on appelle bourdons; ils ſont remarquables par leur groſſeur, mais ne ſont nés que pour une molle oiſiveté. Chaque année, de peur qu'ils ne ſoient tentés d'uſurper l'autorité royale, & que ces mâles ne ſoient honteux d'être ſujets d'une femelle, le corps de la nation ſe jette ſur eux avec fureur, & ſelon la coutume des Amazones, les laiſſe morts ſur la place, ou les chaſſe de la ruche tout tremblans.

LES ABEILLES.

Les bourdons

Lorſque la reine fécondée fait la

LES ABEILLES.

visite des cellules préparées pour sa ponte, elle commence par y inférer la tête pour voir si la construction en est proportionnée à l'espéce d'œuf qu'elle va déposer; une troupe de courtisanes l'environne, lui frote le ventre avec les aîles pour calmer les douleurs qu'elle sent, & l'exhorte par un doux murmure à les supporter. La reine entre le derriére le premier dans chaque nid, elle est ainsi cachée dans les cellules exagones quand elle y dépose ses œufs; cependant ses courtisanes étendent leurs aîles au-devant de la porte, comme si c'étoit un voile qu'elles vouluſſent donner à leur reine en travail, (12) tant ces mouches vierges ont à cœur la pudeur & la modestie.

Ponte de la reine.

Les abeilles naissantes.

(13) La reine pond dix œufs sans interruption, & même davantage; elle les dépose en autant d'alvéoles; & à l'exemple des femmes riches & puissantes, elle donne au peuple ses enfans à nourrir, & les abeilles se chargent volontiers d'un soin duquel dépendent l'honneur & la prospérité de la nation. Mais en élevant avec

une tendreſſe maternelle ces fruits de la fécondité de la reine, gages ſi précieux à l'Etat, elles ſe préparent des reſſources & de grands ſoulagemens dans leurs travaux. LES ABEILLES.

Les œufs reſtent quatre jours ſans changer de forme, enſuite le ver éclos commence à ſe mouvoir comme la chenille en rapprochant ſes anneaux les uns des autres. L'abeille nourrice lui porte le quatriéme jour une liqueur blanchâtre pour lui tenir lieu de lait; auſſitôt après elle lui donne du miel afin de l'habituer à la nourriture ordinaire des autres abeilles. Le huitiéme jour le petit ver abeille change de figure, il quitte la peau qui, comme les langes d'un enfant, enveloppe ſon corps délicat. De vil inſecte, il devient oiſeau, fait paroître ſes pieds, & peu après développe ſes quatre aîles.

Si le froid de la ſaiſon retarde les progrès de la nature, les abeilles toutes enſemble agitent l'air avec leurs aîles, & par la vivacité de leurs mouvemens ſuppléent à la chaleur qui manque.

LES ABEILLES.

Elles ferment l'entrée des nids avec de la cire, de peur que l'air n'y pénétre & n'incommode les abeilles naiſſantes ; mais avant de les enfermer dans cette noire priſon, elles y mettent des vivres pour douze jours.

Alors quand le miel eſt conſommé, la petite abeille perce la porte avec ſes crochets, & s'ouvre un petit paſſage. Après s'être échappée de ſa priſon, elle eſt tout étonnée de voir la lumiére ; ſpectacle nouveau pour elle, ainſi que le nombre de ſes ſœurs : leur bourdonnement & leurs travaux ſuſpendus avec tant d'art, la raviſſent également. Mais bien-tôt conſidérant toutes ſes compagnes en action ſous leurs toits, elle les ſuit dès le premier jour qu'elle eſt ſortie de ſon nid, pour ne pas reſter ſeule oiſive à la maiſon. Elle revient chargée des dépouilles des jardins, & tout-à-coup induſtrieuſe excelle en ſon art ſans autre guide que la nature. Nous autres hommes au contraire, nous n'acquérons de lumiéres ſur toutes

les choſes de la vie qu'autant que nous prenons exemple ſur de bons modéles, ou que nous nous ſommes inſtruits par un long uſage : nous trouvons même que nos jours ſont trop bornés pour perfectionner les arts déja cultivés bien du tems avant nous. Cependant une des abeilles qui font les fonctions de domeſtiques, nettoye le nid & le rétablit dans ſa forme exagone. LES ABEILLES.

Lorſque les eſſaims ſe trouvent accrus par les abeilles récemment éclo-ſes, & que la ruche peut à peine ſuffire à la multitude de ſes habitans; toute la jeuneſſe commandée par une nouvelle reine, abandonne la maiſon paternelle, & va jetter ailleurs les fondemens d'un autre royaume. Eſſaim d'abeilles.

La nouvelle reine qui a été élevée ſous les mêmes toits, & qui dans la fleur de l'âge ſe ſent née pour l'empire, ſonge à ſe procurer des ſujets ſur qui elle puiſſe régner dans d'autres Etats.

Ainſi tous les matins pendant quelques jours elle donne le ſignal avec ſes aîles bruyantes, & exhorte ſes com-

LES ABEILLES.

pagnes à quitter leur ancienne habitation, & à se ranger sous ses drapeaux. A son invitation les jeunes abeilles l'entourent, & séduites par le charme de son bourdonnement, par l'éclat de ses aîles & par sa jeunesse, (14) la boivent pour ainsi dire de tous leurs yeux.

Tous les murs de cire retentissent d'un bruit confus & de l'ardeur que témoignent les partisans de la nouvelle reine. Dans ces jours tumultueux les abeilles ne vont point faire d'excursions dans les campagnes fleuries, elles ne cueillent ni miel ni n'avancent à la maison leurs travaux; leur ancienne union ne les touche plus ; le bien public céde alors aux affections particuliéres, & des mouvemens séditieux font trembler toute l'habitation ; on les voit voler sans ordre murmurant aux environs des portes, comme cela se pratique dans les tems de guerre civile, quand les citoyens s'assemblent tumultuairement avant que d'être tout-à-fait divisés, & de prendre les armes ; & quand la discorde en est encore à sol-

Les Abeilles.

liciter les esprits flottans, à leur souffler des sentimens contraires, & à semer sourdement les germes de la dissension.

La reine donne encore le signal & invite une seconde fois ses compagnes à prendre la fuite ; enfin, si elle voit que le peuple incline à la suivre, elle sort alors la premiére, portant, pour ainsi dire, l'enseigne de la division, & appelle à elle ses troupes affidées.

Les bourdons sont les premiers à sortir en foule, ils excitent les abeilles tardives & rassemblent les troupes au bruit de leur bourdonnement qui leur tient lieu de trompette. La reine occupe le faîte extérieur de la ruche en attendant ses légions qui voltigent aussitôt autour d'elle par bataillons nombreux, & qui témoignent par un bruit perçant le plaisir qu'elles ressentent de la servir ; elles lui attestent leur fidélité par leurs embrassemens, & pour signal d'une étroite union, elles s'amassent autour d'elle en un cercle étroit.

Mais la reine termine prompte-

LES ABEILLES.

ment leurs careſſes, de peur qu'en donnant trop de délai à ſes troupes, leur ardeur pour la fuite ne ſe ralentiſſe ; elle leur ordonne d'abandonner leurs premiers toits, & auſſitôt on voit le ciel obſcurci par une armée d'abeilles qui la ſuivent & s'expatrient volontairement.

De là elles vont ſe repoſer ſur un arbre à quelque diſtance de leur habitation, s'attachent les unes aux autres par les pieds, & demeurent ainſi ſuſpendues à une branche (15) comme une grappe de raiſin chargée de grains. Dans cette attitude elles appellent à coups d'aîles leurs compagnes qui délibérent encore s'il eſt prudent d'abandonner leurs cellules, & des proviſions toutes faites pour aller demeurer dans de nouveaux Etats.

Ce n'eſt pas ſeulement la jeuneſſe qui deſerte ; quelques anciennes abeilles ſe joignent à l'eſſaim fugitif afin d'avoir le gouvernement de tout dans le nouvel établiſſement. Mais d'autre part il y a bien des vieilles auſſi qui font des careſſes aux jeunes

& les retiennent dans l'ancienne ruche, afin que cette jeuneſſe aille au loin dans les champs parfumés amaſſer la cire & le miel pour en garnir enſuite les rayons ; & que la vieilleſſe tardive ne reprenne pas les travaux de la campagne dont elle a perdu l'habitude, & ne conſomme pas avant le tems pour les vivres de chaque jour (16) le miel amaſſé pour l'hiver. LES ABEILLES.

Souvent la jeune reine ſoit qu'elle ne ſe trouve pas aſſez bien eſcortée, ſoit qu'elle craigne la pluie, retourne à ſon habitation pour y faire des recrues ; tout ſon peuple la ſuit, mais les abeilles qui ſont demeurées à la ruche ne lui accordent l'hoſpitalité que pour une ſeule nuit, à moins qu'il ne tombe une pluie violente.

Si la colonie de retour ſe repent de ſa premiére démarche, & n'abandonne pas la ruche de bonne grace au lever du ſoleil, on s'arme contr'elle, & on la chaſſe à force ouverte ; mais ſi elle fait réſiſtance & employe la force contre la force, & que les abeilles demeurées à la ru-

Les Abeilles.

che ne puissent pas la contraindre de se retirer ; les partis divisés en deux bandes demeurent dans la même maison dont ni l'un ni l'autre n'a pû se rendre maître par les armes. L'un occupe le haut & l'autre le bas de la ruche, mais il n'y a aucune société entr'eux pour les besoins de la vie ni pour les travaux.

Les guerres civiles des abeilles.

De même que deux peuples différens n'habitent pas long-tems en paix la même ville, & que sous un même toit l'amitié subsiste à peine entre des freres ; ainsi dès que les abeilles divisées ont pour logement la même maison, bientôt cette nation aîlée se partage de goût & de sentiment, & les démêlés particuliers entraînent une guerre générale. Mais pour ne pas se livrer des combats trop sanglans dans leur sombre demeure, aussitôt que les deux partis par leur terrible bourdonnement ont sonné la charge, ils sortent de la ruche & se rangent en bataille dans la plaine des airs.

Les abeilles des deux armées, sûres de vaincre ou de mourir, volti-

LES ABEILLES.

gent de côté & d'autre, & s'excitent à la rage par un horrible murmure; les deux reines que l'or éclatant de leurs aîles distingue, conduisent leur troupe & parcourent les rangs. Une garde nombreuse environne les chefs, & ne va point à la charge à moins que ce ne soit à la derniére extrémité & pour décider le sort de la bataille. Les jeunes guerriéres volent à la tête, & se défiant au combat fondent avec fureur les unes sur les autres; bientôt le corps d'armée suit, on se mêle, on s'enfonce, les coups sont réciproques, l'aiguillon mortel fait un carnage affreux; les sœurs percées par les sœurs meurent victimes de leur guerre intestine, les morts & les blessés tombent de toute part (1) comme la neige que vomit un nuage épais, & que les aquilons dispersent dans les airs. Cependant les deux partis acharnés au combat ne déposent ni leurs armes ni leur fureur, jusqu'à ce que l'une des reines soit tombée sous les coups du vainqueur. Mais qu'il en coute de sang pour acheter

Les Abeilles.

cette victoire ! les troupes les plus belliqueuses entourent & couvrent la reine, & ce n'est que par mille morts que l'on parvient juqu'à elle ; mais dès qu'on l'a privée du jour, la guerre cesse avec sa vie, le calme renaît, leur inimitié se dissipe en même tems que leur ardeur martiale, & la fin du combat est celle de leur colére. Si les abeilles vaincues & dispersées par une honteuse fuite, reviennent de leur frayeur, & osent se joindre aux troupes victorieuses, on ne les chasse point, & elles peuvent vivre en commun sous les mêmes toits comme auparavant.

Les Abeilles préviennent les guerres civiles en tuant la jeunereine.

Mais ordinairement les abeilles prévoyantes ont soin de prévenir les horreurs & les suites funestes d'une guerre civile ; elles font mourir secrettement la princesse ; tandis que jeune encore & sans cortége elle reçoit la loi de la reine mere, & qu'elle ne songe pas à se faire un parti dans la ruche pour commander en souveraine dans de nouveaux Etats ; ainsi par sa mort on rachete la ruine de la nation, (18) à l'exemple de cer-

tains tyrans qui ne conservent dans leur cour qu'un seul heritier, dans la crainte que plusieurs freres n'excitent un jour quelque guerre civile par leur division.

LES ABEILLES.

On n'attente point à la vie de la jeune reine, lorsque l'habitation est devenue trop étroite par le grand nombre de citoyens, & qu'il est de l'intérêt de la nation qu'il sorte un essaim, afin qu'on soit plus au large; mais on ne fait point de grace à la jeune princesse, si le bien public demande qu'on travaille à renouveller les provisions de cire & de miel: car apres qu'on l'a fait périr, aucune abeille n'est plus tentée de quitter la maison paternelle.

Elles la font aussi mourir pour retenir un essaim prêt à partir.

Ainsi l'on ne permet pas que les jeunes abeilles aillent s'établir ailleurs, toutes les fois que des maladies, ou des playes imprévûes en ont détruit une grande partie: car quoique l'abeille se connoisse aux vents & aux nuages, quoiqu'elle ne fasse pas de longues courses lorsque le tems menace de pluie, & qu'elle se réfugie promptement dans sa cel-

Et toutes les fois que la ruche a perdu un grand nombre d'abeilles.

LES ABEILLES.

lule ; cependant quand il ſurvient un orage, ſouvent la pluie la renverſe triſtement & lui fait faire naufrage dans les champs inondés, & au milieu des moiſſons ſubmergées. Le deüil eſt grand dans la ruche lorſqu'on n'y voit rentrer qu'un petit nombre d'abeilles. Heureuſes celles qui ont trouvé un aſile dans quelque creux de chêne, ou à qui un plane a donné l'hoſpitalité ſous ſes branches.

Souvent le maître des abeilles leur donne plus d'eſpace en ajoutant un panier vuide au haut de la ruche, & retient par cette heureuſe ſupercherie les eſſaims prêts à déſerter. Les abeilles qui n'ont point connoiſſance du ſtratagême voyent avec étonnement des places libres, & admirent la promptitude de ce changement ; on met à mort la jeune reine pour conſerver les eſſaims, & toute la nation ſe réjouit d'avoir un eſpace plus grand pour conſtruire de nouveaux magaſins & de plus amples rayons pour leur miel : c'eſt un motif intéreſſant qui touche beaucoup ce peuple laborieux.

Quelquefois

LES ABEILLES.

Quelquefois, lorſque les proviſions ſont faites, il vient du fond des forêts une troupe ſauvage d'abeilles qui s'empare des tréſors amaſſés avec tant de ſoin, & qui fait dans la ruche un ravage affreux; car de même que de la zone glaciale on voyoit fondre autrefois ſur nos climats des troupes de barbares, à qui la culture de la terre pendant toute l'année paroiſſoit trop longue, & qui aimoient mieux vivre de rapine & faire une récolte aiſée par le crime & le brigandage: ainſi au milieu des bois & dans le creux des arbres il y a des eſſaims d'abeilles ſauvages qui mépriſant les travaux propres à leur eſpéce, ne font aucune proviſion de cire & de miel pour l'hiver, mais ravagent le magaſin des autres dans une ſubite incurſion & diſſipent par le pillage d'un ſeul jour toutes les richeſſes d'un peuple actif, & le travail de tout un printems.

Cette nation barbare, que l'avantage de la taille & de la force rend audacieuſe, entre dans les ruches ſans conſidérer le nombre d'abeilles

Les Abeilles.

qui les remplit, & dérobe tout le miel en leur préſence, après avoir briſé les rayons de cire. Si quelqu'une en murmure, on joint un nouveau crime au larcin, & outre ſes richeſſes on lui ôte la vie ; ainſi les abeilles voyent enlever impunément leur miel, détruire leur ouvrage, renverſer leurs murs, & ſaccager leur habitation ſans qu'aucune ait le courage de s'oppoſer aux attentats de ces cruels raviſſeurs.

La vûe d'une perte auſſi conſidérable ne manqueroit pas de hâter la fuite que méditoit la jeune reine, mais ſa mort qui devient néceſſaire eſt un ſurcroît d'affliction dans la perte commune. Les anciennes abeilles la font périr ſeule, afin de retenir la jeuneſſe pour réparer la ruche, pour renouveller les proviſions, & travailler avec d'autant plus d'ardeur que l'hiver eſt plus proche.

Les Bourdons pareſſeux.

Tandis que les abeilles donnent tous leurs ſoins à remplir les rayons de nouveau miel, les pareſſeux bourdons n'ont point de honte d'être deſœuvrés, ils ne quittent pas la ruche,

ou si quelque beau jour les invite à sortir, ces lâches animaux vont de côté & d'autre dans les jardins & n'y font autre chose que bourdonner sans sujet. Quoiqu'ils soient forts & très en état de porter, cependant ils ne se mettent point en peine des besoins de l'Etat dans cette calamité publique, & ne vont point recueillir de miel dans la campagne; ils se reposent négligemment sur les fleurs sans songer même à leur subsistance, jusqu'à ce qu'ils soient de retour au réfectoire où ils se plaisent à consommer les provisions amassées pour l'hiver. LES ABEILLES.

Toutes les abeilles en sont indignées; mais malgré leur bouillante vivacité, l'envie de voir multiplier leur espéce, les engage à remettre leur vengeance à des tems plus favorables. Au retour de l'automne, lorsque Jupiter annonce les pluies par l'éclat de son tonnerre, ou que la stérilité de l'année conseille l'œconomie; les femelles d'un mouvement unanime se disposent à la guerre la plus sanglante, & chassent les Ils sont tués par les abeilles.

Les Abeilles.

bourdons de leurs magasins, ou leur donnent la mort. Ainsi qu'à l'approche de l'ennemi on décharge les villes de la lie du peuple, & l'on renvoye toutes les bouches inutiles, dans la crainte que la longueur du siége ne cause la famine; de même les abeilles, lorsque l'hiver approche, & les menace de les bloquer chez elles par sa rigueur, écartent & tuent les bourdons. Ainsi cette nation qui célébre (19) avec de tendres regrets les obséques de ses sœurs, jette avec mépris devant la porte de la ruche les cadavres des bourdons, soit qu'elle ne juge pas dignes des derniers devoirs ces citoyens oisifs, ou qu'elle se plaise à les contempler après leur mort (20) pour jouir de sa vengeance.

Si par hazard à la faveur du tumulte il s'en est caché quelques-uns dans des retraites obscures, les abeilles ne reprennent pas l'esprit de carnage & d'animosité qu'elles ont déposé, elles accordent généreusement la vie à ces bourdons reclus & tremblans; mais incontinent

elles les chaſſent, & trois ou quatre réuniſſant leurs forces pour en emporter un, elles le mettent à la porte, il prend la fuite, & meurt bientôt excédé de beſoin, (21) tant il en coute enfin un jour à ces paraſites pour ne s'être pas habitués à un travail utile. LES ABEILLES.

Les vers en ſortant des œufs qu'on a conſervés dans les nids pendant tout l'hiver, réparent la perte des bourdons. Les abeilles cependant naturellement portées à la haine, les détruiſent ſouvent dès leur berceau & en font un horrible carnage. Elles ne ſe trompent point dans le choix des victimes : comme les bourdons ſont d'une eſpéce plus grande, ils occupent les plus grands nids ; & lorſque la reine dépoſe ſes œufs, elle place (22) avec un diſcernement admirable chaque eſpéce dans le nid qui lui eſt propre ; ainſi les abeilles entrent dans les nids des bourdons après en avoir briſé les portes, les tirent de leurs cellules, & les maſſacrent même avant qu'ils ſoient formés. Renouvellement des bourdons.

LES ABEILLES.

Ce seroit ici le lieu de parler des soins qu'on doit prendre des abeilles: mais de tous les oiseaux & de tous les autres animaux que recélent nos maisons rustiques, l'abeille seule nous est utile sans nous demander de secours. Elle va s'enrichir dans la campagne du suc des fleurs, & remplit à son gré ses magasins; elle répare avec une merveilleuse vigilance les larcins qu'on lui fait, soit de cire ou de miel; & selon que l'exige l'intérêt commun, elle chasse ou retient les jeunes essaims. Préparez à ceux qui sortent une nouvelle habitation, abregez leur travail, semez dans les environs de la lavande, du thim & d'autres plantes aromatiques, de peur que de trop longs voyages ne retardent leur ouvrage & ne les fatiguent: faites en sorte que ces essaims ne souffrent point de la faim; garantissez-les des gelées pendant l'hiver, & du reste reposez-vous sur cette nation laborieuse. Faites cas sur tout de son exemple, plus que de son miel; observez ce peuple pacifique; (23) plus vous ad-

mirerez l'union avec laquelle vivent les abeilles sous un même toit, plus vous trouverez que la race humaine a dégénéré, & plus vous plaindrez le sort des hommes, qui nés pour s'aider & se prévenir dans la société, se détruisent à la guerre d'une maniére déplorable. LES ABEILLES.

Qu'on se retrace la piété des premiers fidéles, lorsque les Chrétiens vivoient ainsi en commun & passoient des jours exempts de trouble & de crime; & qu'on ne croye pas que la renommée ait fait d'injustes éloges de ces premiers tems. Il est encore au-delà des mers (24) une portion de terre habitée par un peuple dont on va croire, pour peu qu'on le connoisse, que j'ai peint les mœurs & les différens travaux sous le nom des abeilles.

Là les troupeaux n'ont point de marques, ni les champs point de bornes distinctives; ces habitans vont faire la récolte où il leur plaît, & transportent les moissons dans des greniers publics; ils sont disciplinés & ont toutes les connoissan- Digression sur les habitans du Paraguai.

LES ABEILLES.

ces néceſſaires à la conſervation d'un Etat ; les uns ouvrent le ſein de la terre avec la charrue, les autres conduiſent les troupeaux dans de gras pâturages ; ceux-ci broyent le grain entre des pierres, ou le deſſéchent au feu ; ceux-là manient les uſtenciles de campagne ; d'autres portent les armes : le laboureur, qui le matin craignoit la chûte de ſa maiſon, la trouve réparée le ſoir lorſqu'il revient de la charrue, & dort avec ſécurité quoique tout ſoit ouvert chez lui.

Les vieillards n'ont d'autre droit au commandement que leur ſageſſe ; une longue expérience, fruit des années, donne ſeule de l'autorité. Chacun ne ſuit d'autre loi que ſa volonté dirigée par l'amour de la juſtice ; l'éclat de l'or ne tente point des habitans qui n'ont rien en propriété & tout par uſufruit. Chez eux la piété ſeule eſt eſtimée, & l'unique envie qui les anime eſt une noble émulation pour la vertu.

Quoique l'exemple des peres ſerve d'inſtruction aux enfans, la jeuneſſe

neſſe ne manque d'aucun des autres ſecours propres à ſon éducation ; ces membres de l'Etat ſi chers à la patrie ſont élevés en commun. On ne croit pas devoir confier aux ſoins particuliers des peres, l'eſpoir & l'amour de la nation. Le devoir des chefs que le peuple a prépoſés à l'éducation des jeunes gens, conſiſte à les former dès leur enfance aux arts pour leſquels ils montrent le plus d'aptitude. Parmi des hommes égaux tous les états le ſont, il n'en eſt aucun de plus diſtingué que les autres ; c'eſt par ſes progrès qu'un artiſte eſt honoré ; quand le mérite eſt égal, le laboureur & le militaire reçoivent le même tribut de louange.

LES ABEILLES.

Quoiqu'une paix ſolide habite ces climats, & que la nation conſtamment dévouée à l'équité n'entreprenne pas légérement la guerre, quoique d'un autre côté les peuples voiſins n'oſent pas faire des incurſions dans un païs dont les habitans paſſent pour invincibles, cependant ceux-ci entretiennent un arſenal & des généraux, & ſe forment aux cruels travaux de

LES ABEILLES.

Mars, non par goût pour la guerre, mais dans la vûe de se procurer une paix stable & permanente.

Dans les jours de fête leur récréation, après l'office divin, est d'aller voir l'exercice des troupes tant d'infanterie que de cavalerie, qui se livrent d'innocens combats au son des tambours & des trompettes. Ainsi la jeunesse accoutumée à manier l'épée comme le hoiau, n'apporte point au camp un corps énervé, ni des mains sans adresse au combat.

L'Espagne, qui tient sous sa domination ces peuples fortunés, connoît par épreuve leur ardeur martiale; car depuis peu ces habitans ayant reçu ordre dans un cas pressant de venir en force au secours des troupes du Prince, la jeunesse courut aux armes avec empressement, & sembla sortir de terre(25) ainsi que les soldats de Cadmus. La beauté de la troupe fut admirée par les soldats Espagnols, mais bientôt leur étonnement redoubla lorsqu'ils virent ces jeunes gens s'élancer au milieu des ennemis avec courage & rem-

porter une prompte victoire, pour laquelle ils n'exigérent d'autre récompense que les justes éloges qu'on leur prodiguoit. La guerre terminée ils retournérent à la charrue, & ceux qui commandoient rentrérent avec joie dans l'obéissance qu'ils doivent aux vieillards.

LES ABEILLES.

Les siécles de l'ancienne Rome si célébrés dans les vers des Poëtes, étoient moins beaux & moins fortunés ; c'étoit un laboureur au fait de la guerre ainsi que de l'agriculture, qui quittoit la charrue pour prendre les faisceaux, ou qui passoit de sa voiture rustique (26) à la chaise curule. Rome conquérante cultivoit pour lui le petit champ de ses peres ; le Sénat étoit fermier de ce laboureur guerrier, & à son retour lui rendoit sa terre en bon état pour prix de sa victoire. Mais avec combien plus de succès encore les excellentes terres du Paraguai qui sont en commun, ne doivent-elles pas être cultivées par ses nouveaux habitans ? car un seul soldat ou un seul laboureur travaille pour le bien de

LES ABEILLES.

tous, & tous les autres à leur tour, soit à la ville, soit à la campagne, donnent leur tems & leurs veilles à un seul. Ainsi celui qui jouit du travail & de la récolte des autres, parce que dans son canton les moissons ont été désolées par quelque accident, n'est ni plus opulent au milieu des richesses, ni plus pauvre dans son indigence; il n'est point enflé des faveurs de la fortune ni frappé de ses revers; toujours le même dans tous les événemens, il a bien moins à souffrir d'une perte que toute la nation partage avec lui.

Ces peuples ne connoissent pas nos mœurs, & c'est moins contre l'ennemi que contre les religions étrangéres qu'ils gardent leur pays. Ils ont bâti des hospices sur le rivage de la mer, où ils reçoivent avec humanité les étrangers qui arrivent dans leurs ports; mais ils ne laissent point pénétrer dans les terres les gens curieux de voir par eux-mêmes ce qu'ils n'ont qu'entendu dire. C'est de là qu'on a pris occasion de publier en Angleterre (27) que les en-

LES ABEILLES.

fans de Loyola tranchent des souverains, donnent des loix aux nations & s'emparent des royaumes tels que celui (28) qu'ils poſſédoient aux rives orientales, & dont ils ſe plaignent que le ſacrilége & la fraude les ont dépouillés. Il eſt vrai que l'héréſie qui ne rougit point de fouler aux pieds le ſymbole de notre rédemption, peut ſeule aujourd'hui entrer dans les ports du Japon, parce que les Idoles des faux dieux n'ont rien à craindre pour leurs temples d'une hôteſſe auſſi indulgente.

(29) Nous ne régnons point ſur ces peuples par l'autorité, mais par la religion, ils ſuivent les conſeils des hommes éclairés qui leur ont enſeigné le genre de vie qu'ils ſuivent, ils adorent Dieu avec reſpect, & aiment le joug de Jeſus-Chriſt. Ces pieux Néophites le portent avec plus de joie de jour en jour, quand ils réfléchiſſent à la maniére de vivre de leurs ancêtres qui erroient à l'avanture dans les bois ſans avoir de religion, tels qu'ils voyent encore aujourd'hui leurs voiſins, ſans mœurs,

Les Abeilles.

ſans habitation, & plus ſemblables à des brutes qu'à des hommes. Pour eux au contraire, ils jouiſſent d'une félicité conſtante ; & la fidélité, la piété, la paix & l'abondance régnent dans leurs peuplades. Nous entretenons les germes de religion que nous avons ſemés dans ces lieux. Nous cherchons par des travaux ſans nombre à conquérir pour Jeſus-Chriſt de nouveaux royaumes, & pour toute récompenſe nous prions Dieu de donner entrée dans le Ciel à ces peuples qu'il a rachetés de ſon ſang, & de rendre zélés partiſans de la vertu, ces habitans qu'on deſeſpéroit de rendre hommes. Heureux cent fois heureux s'ils continuent de vivre en commun, & ſi toujours imitateurs des abeilles, ils ſentent qu'ils ſont artiſans de leur propre bonheur quand ils travaillent pour le bien public !

Fin du quatorziéme Livre.

REMARQUES

Sur le quatorziéme Livre.

LEs Abeilles ſont le ſujet de ce Livre beaucoup ſupérieur à celui de Virgile pour l'exactitude des faits. Mais le Pere Vanniere auſſi élégant que le Poëte Romain dans les deſcriptions, lui eſt bien inférieur pour l'épiſode. La fable qui termine le IV. Livre des Géorgiques, eſt un morceau de Poëſie achevé. La digreſſion du Poëte de Beziers au contraire, n'eſt qu'une triſte relation des mœurs du Paraguai, qui n'a d'autre mérite que la ſingularité du Gouvernement de ce païs, & qui paroît plutôt faite pour juſtifier les Jeſuites qui y ſont habitués de quelques imputations odieuſes, que pour détourner agréablement l'attention du Lecteur. Il s'agit donc dans ce livre des travaux des abeilles dans la ruche; de la façon dont elles cueillent le miel & la cire, de leur forme, de leur propreté, & de la génération de ces mouches. L'Auteur fait une agréable deſcription de la reine des abeilles, des hommages que ſes ſujets lui rendent, des bourdons, des eſſaims, & des combats de cette nation guerriére. Il rend compte enſuite des motifs qui engagent ce petit peuple à détruire les jeunes reines & les bourdons, & paſſe à la relation des

mœurs du Paraguai, dont il compare les habitans aux abeilles.

(1) [*Inspiré par les Muses, &c.*] Le vers dont se sert le Pere Vanniere pour faire l'éloge de l'Auteur des Géorgiques, est d'Horace, sat. 10. l. 1.

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camænæ.

Il y a dans Vanniere;

Si quod calamis agrestibus olim
Mollius annuerant gaudentes rure Camænæ.

(2) [*Le spectacle de leur merveilleuse industrie.*] On a beaucoup rabatu de l'admiration que l'on avoit pour les abeilles; leur industrie & leur prévoyance supposées ne sont qu'un pur méchanisme selon M. Buffons dans son discours sur la nature des animaux. » La » société des bêtes, dit ce grand Naturaliste, » qui comme les abeilles se trouvent ensem» ble sans s'être cherchées, ne suppose rien. » Quels qu'en puissent être les résultats, il » est clair qu'ils n'ont été ni prévus, ni or» donnés, ni conçus par ceux qui les exécu» tent, & qui ne dépendent que du mécha» nisme universel, & des loix du mouvement » établies par le Créateur. Qu'on mette en» semble dans le même lieu dix mille auto» mates animés d'une force vive, & tous dé» terminés par la ressemblance parfaite de » leur forme extérieure & intérieure, & par

» la conformité de leurs mouvemens à faire
» chacun la même chose dans ce même lieu;
» il en résultera nécessairement un ouvrage
» régulier : les rapports d'égalité, de simili-
» tude, de situation s'y trouveront, puisqu'ils
» dépendent de ceux de mouvement que nous
» supposons égaux & conformes : les rapports
» de juxta-position, d'étendue, de figure s'y
» trouveront aussi, puisque nous supposons
» l'espace donné & circonscrit. Et si nous ac-
» cordons à ces automates le plus petit dégré
» de sentiment, celui seulement qui est né-
» cessaire pour sentir son existence, tendre à
» sa propre conservation, éviter les choses
» nuisibles, appéter les choses convenables,
» &c. l'ouvrage sera non seulement régulier,
» proportionné, situé, semblable, égal;
» mais il aura encore l'air de la symétrie, de
» la solidité, de la commodité, & au plus
» haut point de perfection; parce qu'en le
» formant chacun de ces dix mille individus
» a cherché à s'arranger de la maniére la plus
» commode pour lui, & qu'il a en même
» tems été forcé d'agir & de se placer de la
» maniére la moins incommode aux autres.

(3) [*Un savant Physicien, &c.*] C'est M. de Maraldi, Académicien des sciences : ses observations sur les abeilles ont servi de canevas au Pere Vanniere pour ce qui concerne ces mouches ; mais comme M. Maraldi s'est trompé quelquefois, le Pere Vanniere a suivi ses erreurs : si le Lecteur craint de les adopter, il doit lire les mémoires de M. de Reaumur sur les abeilles.

(4) [*A l'imitation du Poëte d'Aſcra.*] C'eſt ainſi que Virgile a dit,

Aſcræumque cano Romana per oppida carmen.

Par le Poëte d'Aſcra, c'eſt Héſiode que l'Auteur entend nommer; il étoit d'Aſcra dans la Béotie près du mont Hélicon. C'eſt le plus ancien des Poëtes, ou du moins le contemporain d'Homére; il a fait des Géorgiques ainſi que Virgile, où il a parlé des abeilles.

(5 [*La cire qui tient aux pétales.*] M. de Reaumur a obſervé que la pouſſiére des étamines dont les abeilles revenoient chargées, n'étoit point de la cire, mais ſeulement la matiére dont elles la font, parce que, dit-il, » quand on paîtrit entre les doigts pluſieurs » petites maſſes de ces pouſſiéres, elles ne ſe » ramolliſſent point & ſe briſent ſouvent. Ce- » pendant en pétriſſant la cire ordinaire, elle » ſe ramollit & devient fléxible comme une » pâte, quelque figure qu'on lui faſſe pren- » dre, ſes parties reſtent continues; en un » mot la cire alors eſt ductile, & ſes maſſes » ne le ſont pas: de plus elles ne ſe fondent » point au feu comme de la cire, elles bru- » lent comme un brin de bois ſec, & ne reſ- » tent point ſur la ſurface de l'eau, mais ſe » précipitent au fond. La converſion de la » pouſſiére des fleurs en cire, ſe fait, ſelon » M. de Reaumur, de la même façon que la » converſion des alimens en chyle; c'eſt-à- » dire que c'eſt dans les inteſtins des abeilles, &

» dans un de leurs deux estomacs que la cire » se forme. Après qu'elles ont mangé & di- » géré cette petite masse de poussiére, elles » font retourner vers leur bouche la vérita- » ble cire qui en a été extraite ; leur langue » sert à la conduire dehors, & à la placer où » elle doit être employée par leurs dents » pour former une cellule. Dans un instant » cette matiére se séche & se durcit comme » la liqueur qui sort des filiéres des chenilles » & des vers à soie, & qui devient un fil de » soie sur le champ.

(6) [*Mais si elles ne trouvent ni cire ni miel.*] C'est une des erreurs de M. Maraldi qu'a encore adoptée le Pere Vanniere : » Ce » n'est, dit M. de Reaumur, que sur les » fleurs à étamines que les abeilles trouvent » à se pourvoir de matiére propre à devenir » cire, car elles ne rencontrent nulle part de » la cire toute faite ; mais cette matiére pro- » pre à devenir de la cire n'est jamais fournie » aux abeilles par les feuilles des arbres & » des plantes.

(7) [*Leur gomme avec laquelle, &c.*] Pline en distingue de trois sortes différentes, dont la premiére qu'il regarde comme le fondement de tout le travail des abeilles, est appellée *Metys*, la seconde *Pissoceron* & la troisiéme *Propolis*. Ce dernier nom est celui auquel la plûpart des Auteurs se sont tenus, & les deux autres ne sont propres qu'à désigner de la Propolis plus ou moins pure. Dans le tems que les Abeilles la mettent en œuvre,

elle eſt molle & propre à être étendue pour eſpalmer la ruche ; mais elle prend de jour en jour plus de conſiſtance & devient bien plus dure que la cire.

(8 [*Mais avec un art, &c.*] Mr. de Buffons dit à ce ſujet » que les cellules des » abeilles, ces exagones tant vantés, tant » admirés, lui fourniſſent une preuve contre » l'enthouſiaſme & l'admiration. Cette figure, » pourſuit-il, toute géométrique & toute ré- » guliére qu'elle nous paroît & qu'elle eſt en » effet dans la ſpéculation, n'eſt ici qu'un » réſultat méchanique & aſſez imparfait qui » ſe trouve ſouvent dans la nature, & que » l'on remarque même dans ſes productions » les plus brutes. Les criſtaux & pluſieurs au- » tres pierres, quelques ſels, &c. prennent » conſtamment cette figure dans leur forma- » tion. Qu'on obſerve les petites écailles de » la peau d'une rouſſette, on verra qu'elles » ſont exagones, parce que chaque écaille » croiſſant en même tems ſe fait obſtacle, & » tend à occuper le plus d'eſpace qu'il eſt poſ- » ſible dans un eſpace donné. On voit ces » mêmes exagones dans le ſecond eſtomac » des animaux ruminans, on les trouve dans » les graines, dans leurs capſules, dans cer- » taines fleurs, &c. Qu'on rempliſſe un vaiſ- » ſeau de pois, ou plutôt de quelqu'autre » graine cylindrique, & qu'on le ferme exac- » tement après y avoir verſé autant d'eau que » les intervalles qui reſtent entre ces graines » peuvent en recevoir ; qu'on faſſe bouillir

» cette eau, tous les cylindres deviendront » des colomnes à six pans. On en voit claire- » ment la raison qui est purement méchani- » que, chaque graine dont la figure est cylin- » drique tend par son renflement à occuper » le plus d'espace possible dans un espace » donné; elles deviennent donc toutes né- » cessairement exagones par la compression » réciproque. Chaque abeille cherche à occu- » per de même le plus d'espace possible dans » un espace donné : il est donc nécessaire » aussi puisque le corps des abeilles est cylin- » drique, que leurs cellules soient hexago- » nes par la même raison des obstacles réci- » proques.

» On donne plus d'esprit aux mouches dont » les ouvrages sont les plus réguliers : les » abeilles, dit-on, sont plus ingénieuses que » les guêpes, que les frêlons, &c. qui savent » aussi l'architecture, mais dont les construc- » tions sont plus grossiéres & plus irréguliè- » res que celles des abeilles. On ne veut pas » voir, ou l'on ne se doute pas que cette ré- » gularité plus ou moins grande dépend uni- » quement du nombre & de la figure, & nul- » lement de l'intelligence de ces petites bê- » tes : plus elles sont nombreuses, plus il y a » de forces qui agissent également, & qui » s'opposent de même; plus il y a par consé- » quent de contrainte méchanique, de régu- » larité forcée & de perfection apparente » dans leurs productions.

(9) [*Que parmi les Amazones.*] Elles ne

ſouffroient point d'hommes parmi elles, & ne recherchoient le commerce de leurs voiſins que lorſqu'il étoit beſoin de repeupler la nation ; elles faiſoient mourir les garçons, & ne conſervoient que les filles à qui elles faiſoient bruler la mamelle droite, afin qu'elles puſſent manier les armes avec moins de crainte de ſe bleſſer. Ces illuſtres héroïnes ont été célébrées de nos jours avec ſuccès ; elles ont fourni à Madame du Bocage le ſujet d'une tragédie, qui malgré ſes défauts, vaut mieux que la plus grande partie de celles dont on nous a fatigués depuis dix ans.

(10) [*Qui n'ait ni aiguillon, &c.*] Le Pere Vanniere a été trompé par Pline, qui dit *Rex vel nullum habet aculeum, vel uſum ejus ei natura negavit.* Voici ce que penſe d'après M. de Reaumur, l'Auteur de l'hiſtoire naturelle des abeilles. » La reine abeille porte un ai» guillon qui ne différe de celui des autres » abeilles qu'en ce qu'il eſt plus grand & un » peu courbé, au lieu que les autres ſont » droits & moins grands. On lui trouve auſſi » la veſſie qui fournit le venin que cet aiguil» lon introduit dans les chairs. J'ai eu la cu» rioſité de mettre de ce venin ſur ma langue ; » je vous avertis qu'il eſt brulant & cauſti» que. Il faut rendre juſtice à Ariſtote, & » l'excepter du nombre des anciens qui ont » refuſé un aiguillon à la reine des abeilles, » il ne s'eſt trompé dans ce cas-ci que de » moitié. Il convient que la mere abeille eſt » pourvue d'un aiguillon ; mais il prétend

» qu'elle n'en eſt armée que pour la dignité & » qu'elle n'en fait aucun uſage ; il eſt vrai » que l'on peut la manier, la retourner, l'in- » quiéter même pendant quelque tems avant » qu'elle ſe détermine à la vengeance ; mais » enfin elle s'y détermine quand il le faut. Il » n'a tenu qu'à moi ces jours derniers d'avoir » l'honneur d'être piqué par une reine, mais » je jugeai à propos de m'en priver, croyant » bien que l'expérience ne m'apprendroit rien » de plus que ce que je croyois.

(. 1) [*Qu'à la Pr re Ottomane , &c.*] La comparaiſon que fait le Pere Vanniere de la reine des abeilles avec un Sultan eſt aſſez ingénieuſe. Une ruche eſt comme un ſerrail pour cette reine prolifique, il eſt encore plus exact de la comparer à la reine d'Achem * qui a un ſerrail d'hommes ; car tous les faux bourdons d'une ruche ſont les maris de la reine, & il y en a ſouvent juſqu'à quinze cens. » Il faut avouer, dit M. de Reaumur, que » le nombre des mâles fait une difficulté con- » tre l'accouplement. S'ils étoient tous auſſi » ardens que le ſont ceux des autres inſectes, » la femelle en deviendroit à plaindre, elle » ne trouveroit pas les momens de repos qui » lui ſont eſſentiels. Des obſervations que » j'ai faites ſur des meres, dont chacune a » été miſe ſeule avec un mâle, levent la diffi- » culté ; elles m'ont appris un renverſement » d'ordre qui étoit néceſſaire, dès qu'il avoit été

* V. Gemelli Carreri.

» réglé que chaque reine auroit à sa disposi-
» tion tant de mâles. Ceux qui lui ont été
» donnés sont les plus froids, les plus indif-
» férens de tous les mâles du monde C'est à
» cette reine si chérie par les ouvrières, ac-
» coutumée à être servie & prévenue en tout
» par celles-ci ; c'est à cette reine, dis-je, à
» faire sa cour au mâle qui lui plaît, & à le
» tirer de son état de froideur par ses agace-
» ries, elle pousse même ses caresses jusqu'à ce
» que nous appellerions plus qu'indécence.
» Elle prend par rapport à son mâle la position
» dont sont en possession les mâles des autres
» femelles : enfin quoique je ne sois pas sûr
» d'avoir vu un accouplement complet, j'ai
» vû au moins une espéce d'accouplement ;
» & quand il n'y auroit que ce que j'ai vû,
» c'en seroit assez pour que tout se passât par
» rapport à la fécondation des œufs des abeil-
» les, comme par rapport à celle des œufs des
» oiseaux ; les accouplemens de ceux-ci sont
» souvent plus courts que ceux que la mere
» abeille m'a montrés.

(12) [*Tant ces mouches vierges ont à cœur la pudeur & la modestie.*] Il est singulier que le Pere Vanniere ait adopté cette ridicule opinion des anciens, & ait prêté à ces petits animaux les vertus morales qu'on estime parmi les hommes. M. de Reaumur paroît dans un endroit avoir eû en vûe de railler le Pere Vanniere sur sa simplicité. » Je ne sais, dit le sa-
» vant Naturaliste, comment on s'est prêté
» à accorder une telle vertu (la pudeur) à

des

» des inſectes, quelque riante qu'en ſoit l'idée. » On a même voulu nous faire penſer que les » abeilles ordinaires étoient très-inſtruites de » ce que leur reine auroit à ſouffrir, ſi elle » n'étoit pas cachée pendant une opération » qui ſe doit paſſer dans les ténébres. Nous » avons dit ailleurs que les abeilles en s'accro- » chant les unes aux autres ſavent former des » maſſes de cent figures différentes. On a pré- » tendu que dans le tems dont nous parlons, » elles ſe diſpoſoient devant la mere en eſpé- » ce de rideau. Mais à qui veulent-elles ca- » cher leur reine ? Par qui pourroit-elle être » vûe ordinairement que par des abeilles, » telles que celles qui la cachent ? Enfin s'il » y avoit pour une mouche de l'indécence à » faire des œufs, toute indécence ſeroit ſau- » vée dès que la partie d'où ils ſortent eſt ca- » chée dans la cellule, & que la mere eſt alors » poſée comme le ſont en tant d'autres cas » les abeilles ordinaires qui entrent dans des » cellules le derriére le premier. Il peut y » avoir des mouches diſpoſées en rideau pen- » dant que la mere pond, mais ce n'eſt pas » parce qu'elle pond qu'elles ſont diſpoſées » de la ſorte. Je n'ai jamais vu de pareils ri- » deaux ſe former pour me dérober la mere » qui étoit occupée à pondre.

On ne peut pas dire non plus que la pudeur ſoit le motif des abeilles ouvriéres qui forment un rideau de leurs aîles devant la reine qui pond, & que c'eſt leur propre modeſtie qu'elles ménagent, ſi ce n'eſt pas la délica-

teſſe de leur ſouveraine, puiſqu'après l'opération de la ponte, elles redoublent, ſelon M. de Reaumur, leurs careſſes & leurs petits ſoins, & lui léchent principalement ſes derniers anneaux. Aſſurément ſi elles avoient de la pudeur, elles ne rempliroient pas cette fonction; car ce contact immédiat eſt plus immodeſte que l'action de voir leur reine en travail, à moins qu'on ne veuille dire que cet office eſt deſtiné à quelques mouches privilégiées qui ſont les *ſage-femmes* de la reine.

(13) [*La reine pond dix œufs.*] Il eſt étonnant que de toute une ruche il n'y ait que la reine à être fécondée, & que les autres abeilles qu'on appelle ouvriéres n'ayent aucun ſexe, & ne ſoient nées uniquement que pour travailler, ſervir la reine & élever ſa nombreuſe race. Ce partage inégal révoite, & l'eſpéce d'injuſtice qu'on apperçoit dans cette diſtribution, invite à douter de ces faits: mais ils ſont conſtatés par des obſervations ſi exactes & tant de fois réitérées, que le Pirrhonien le plus entêté eſt forcé d'en convenir. Ce qui paroît encore plus ſurprenant, c'eſt que la reine ſache quel eſt l'embrion contenu dans l'œuf qu'elle va pondre, que les abeilles ouvriéres ſoient informées qu'elle en pondra de trois eſpéces différentes, & qu'elles conſtruiſent en conſéquence des alvéoles de trois différentes grandeurs; car la cellule qui convient au ver deſtiné à devenir mouche ouvriére ſeroit trop petite pour un ver mâle & pour un ver femelle, parce qu'après leur

transformation ces vers deviennent des mouches beaucoup plus grandes que les autres, le mâle plus gros, la femelle plus longue. Voici ce que pense à cet égard M. de Buffons.

» Avant, dit-il, que de raisonner sur ces faits, » il faudroit être assuré qu'ils sont réels & » averés; il faudroit qu'au lieu d'avoir été » racontés par le peuple, ou publiés par des » observateurs amoureux du merveilleux, » ils eussent été vûs par des gens sensés, & re- » cueillis par des Philosophes. Je suis persuadé » que toutes les prétendues merveilles dispa- » roîtroient, & qu'en y réflechissant on trou- » veroit la cause de chacun de ces effets en » particulier. Mais admettons pour un inf- » tant la vérité de tous ces faits, accordons » avec ceux qui les racontent, le pressentiment, » la prévision, la connoissance même de l'ave- » nir aux animaux; en résultera-t'il que ce » soit un effet de leur intelligence? Si cela » étoit, elle seroit bien supérieure à la nôtre; » car notre prévoyance est toujours conjectu- » rale, nos notions sur l'avenir ne sont que » douteuses, toute la lumiére de notre ame » suffit à peine pour nous faire entrevoir les » probabilités des choses futures. Dès lors » les animaux qui en voyent la certitude, » puisqu'ils se déterminent d'avance & sans » jamais se tromper, auroient en eux quelque » chose de bien supérieur au principe de no- » tre connoissance, ils auroient une ame bien » plus pénétrante & bien plus clairvoyante » que la nôtre. Je demande si cette conse-

» quence ne répugne pas autant à la religion » qu'à la raiſon.

» Ce ne peut donc être par une intelligen- » ce ſemblable à la nôtre, que les animaux » ayent une connoiſſance certaine de l'avenir, » puiſque nous n'en avons que des notions » très-douteuſes & très-imparfaites. Pourquoi » donc leur accorder ſi légérement une qua- » lité ſi ſublime? Pourquoi nous dégrader mal » à propos? Ne ſeroit-il pas moins déraiſonna- » ble, ſuppoſé qu'on ne pût pas douter des » faits, d'en rapporter la cauſe à des loix mé- » chaniques établies comme toutes les autres » loix de la nature par la volonté du Créateur? » La ſûreté avec laquelle on ſuppoſe que les ani- » maux agiſſent, la certitude de leur détermi- » nation ſuffiroit ſeule pour qu'on dût en con- » clure que ce ſont les effets d'un pur mécha- » niſme. Le caractére de la raiſon le plus mar- » qué, c'eſt le doute, c'eſt la délibération, c'eſt » la comparaiſon. Mais des mouvemens & des » actions qui n'annoncent que la déciſion & » la certitude, prouvent en même tems le » méchaniſme & la ſtupidité.

» Cependant comme les loix de la nature, » telles que nous les connoiſſons, n'en ſont » que les effets généraux, & que les faits au- » contraire, dont il s'agit, ne ſont que des » faits particuliers; il ſeroit peu philoſophi- » que & peu digne de l'idée que nous devons » avoir du Créateur, de charger mal à pro- » pos ſa volonté de tant de petites loix, ce » ſeroit déroger à ſa toute-puiſſance, & à la » noble ſimplicité de la nature, que de l'em-

» barraſſer gratuitement de cette quantité de » ſtatuts particuliers, dont l'un ne ſeroit fait » que pour les mouches, l'autre pour les hi- » boux, l'autre pour les mulots, &c.

(14) [*La boivent pour ainſi dire de tous leurs yeux.*] J'ai conſervé ici l'expreſſion figurée du latin, afin de peindre avec plus de force la ſatisfaction des abeilles.

(15) [*Comme une grappe de raiſin.*] Cette image eſt heureuſe, & rend bien la figure que repréſentent les abeilles quand elles ſont ainſi ſuſpendues.

(16) [*Le miel amaſſé pour l'hiver.*] » Si » les abeilles, dit M. de Buffons, amaſſent » beaucoup plus de cire & de miel qu'il ne » leur en faut, ce n'eſt pas du produit de » leur intelligence, c'eſt des effets de leur » ſtupidité que nous profitons; car l'intelli- » gence les porteroit néceſſairement à n'a- » maſſer qu'à-peu-près autant qu'elles ont be- » ſoin, & à s'épargner la peine de tout le reſ- » te, ſur-tout après la triſte expérience que » ce travail eſt en pure perte, qu'on leur en- » léve tout ce qu'elles ont de trop; qu'enfin » cette abondance eſt la ſeule cauſe de la » guerre qu'on leur fait, & la ſource de la » déſolation & du trouble de leur ſociété. Il » eſt ſi vrai que ce n'eſt que par ſentiment » aveugle qu'elles travaillent, qu'on peut les » obliger, pour ainſi dire, à travailler autant » que l'on veut; tant qu'il y a des fleurs qui » leur conviennent dans le païs qu'elles ha- » bitent, elles ne ceſſent d'en tirer le miel &

» la cire : elles ne discontinuent leur travail, » & ne finissent leur récolte que parce qu'elles » ne trouvent plus rien à ramasser. On a imagi- » né de les transporter & de les faire voyager » dans d'autres païs où il y a encore des fleurs; » alors elles reprennent le travail, elles con- » tinuent à ramasser, à entasser jusqu'à ce que » les fleurs de ce nouveau canton soient épui- » sées ou flétries, & si on les porte dans un » autre qui soit encore fleuri, elles continue- » ront de même à recueillir, à amasser. Leur » travail n'est donc point une prévoyance, ni » une peine qu'elles se donnent dans la vûe » de faire des provisions pour elles ; c'est au » contraire un mouvement dicté par le senti- » ment, & ce mouvement dure & se renou- » velle autant & si long tems qu'il existe des » objets qui y sont relatifs.

(17) [*Comme la neige.*] Virgile dans la description qu'il fait aussi des combats des abeilles, dit que les morts & les blessés tombent comme la grêle, ou comme pleut le gland d'un chêne secoué.

Non denſior aere grando
Nec de concuſſâ tantum pluit ilice glandis.

La comparaison du Pere Vanniere me paroît plus juste ; la neige moins pesante que la grêle & que le gland, tombe moins rapidement, & imite mieux par cette raison les abeilles tombantes dont les aîles déployées quoique sans mouvement rallentissent la chûte.

(18) [*A l'exemple de certains tyrans.*] L'Auteur entend parler des Sultans qui ſuivent cette politique.

(19) [*Avec de tendres regrets*] Ces expreſſions ne doivent être conſidérées que comme des images qui donnent de l'agrément à la Poëſie.

(20) [*Pour jouir de ſa vengeance.*] Quoi ! les abeilles à qui l'on prête tant de vertus morales, ſe conduiroient par des principes de haine & de vengeance, & refuſeroient les derniers devoirs aux auteurs de leurs jours, aux multiplicateurs de leur eſpéce ? cela ſeroit bien barbare. Au reſte je n'en ſerois pas ſurpris ; il y a parmi les hommes un aſſemblage auſſi monſtrueux de vices & de vertus.

(21 [*Tant il en coute enfin un jour.*] Cette réflexion eſt peu judicieuſe en l'appliquant aux bourdons, parce qu'ils ſont incapables de réflexion, ils agiſſent par un ſentiment aveugle, & ſuivent en tout l'inſtinct de la nature qui les a fait tels qu'ils ſont ; la penſée ſeroit plus juſte ſi on l'appliquoit à bien des gens, qui au lieu de s'habituer au travail vont chercher des repas gratuits, & qui ſur la fin de leurs jours ſont ſouvent reduits à dire, *da obolum Beliſario.*

(22) [*Avec un diſcernement admirable.*] Je ne puis me laſſer de citer M. Buffons ſur cette matiére. » Nos Obſervateurs, dit-il, » admirent à l'envi l'intelligence & les talens » des abeilles : elles ont, ſuivant eux, un gé» nie particulier, un art qui n'appartient qu'à

» elles, l'art de ſe bien gouverner, il faut
» ſavoir obſerver pour s'en appercevoir ;
» mais une ruche eſt une république où cha-
» que individu ne travaille que pour la ſocié-
» té, où tout eſt ordonné, diſtribué, reparti
» avec une prévoyance, une équité, une pru-
» dence admirable. Athénes n'étoit pas mieux
» conduite ni mieux policée. Plus on obſer-
» ve un panier de mouches, & plus on dé-
» couvre de merveilles, un fond de gouver-
» nement inaltérable & toujours le même,
» un reſpect profond pour la perſonne en pla-
» ce, une vigilance ſinguliére pour ſon ſer-
» vice, la plus ſoigneuſe attention pour ſes
» plaiſirs, un amour conſtant pour la patrie,
» une ardeur inconcevable pour le travail,
» une aſſiduité à l'ouvrage que rien n'égale,
» le plus grand deſintéreſſement joint à la
» plus grande œconomie, la plus fine géo-
» metrie employée à la plus élégante archi-
» tecture, &c. Je ne finirois point ſi je vou-
» lois ſeulement parcourir les annales de cette
» republique, & tirer de l'hiſtoire de ces in-
» ſectes tous les traits qui ont excité l'admi-
» ration de leurs hiſtoriens : c'eſt qu'indépen-
» damment de l'enthouſiaſme qu'on prend
» pour ſon ſujet, on admire toujours d'autant
» plus qu'on obſerve davantage & qu'on rai-
» ſonne moins. Y a-t'il en effet rien de plus
» gratuit que cette admiration pour les mou-
» ches & que ces vûes morales qu'on vou-
» droit leur prêter, que cet amour du bien
» commun qu'on leur ſuppoſe, que cet inſ-

» tinct

» tinct ſingulier qui équivaut à la géométrie
» la plus ſublime ; inſtinct qu'on leur a nou-
» vellement accordé, par lequel les abeilles
» réſolvent ſans héſiter le problême *de bâtir*
» *le plus ſolidement qu'il ſoit poſſible dans le*
» *moindre eſpace poſſible, & avec la plus*
» *grande œconomie poſſible.* * Que penſer de
» l'excès auquel on a porté le détail de ces
» éloges ? car enfin une mouche ne doit pas
» tenir dans la tête d'un Naturaliſte plus de
» place qu'elle n'en tient dans la nature, &
» cette république merveilleuſe ne ſera jamais
» aux yeux de la raiſon qu'une foule de pe-
» tites bêtes, qui n'ont d'autre rapport avec
» nous que celui de nous fournir de la cire &
» du miel. Ce n'eſt point la curioſité que je
» blâme ici, ce ſont les raiſonnemens & les
» exclamations. Qu'on ait obſervé avec atten-
» tion leurs manœuvres, qu'on ait ſuivi avec
» ſoin leurs procédés & leur travail, qu'on
» ait décrit exactement leur génération, leur
» multiplication, leurs métamorphoſes, &c.
» tous ces objets peuvent occuper le loiſir
» d'un Naturaliſte ; mais c'eſt la morale,
» c'eſt la théologie des inſectes que je ne puis
» entendre prêcher ; ce ſont les merveilles
» que les Obſervateurs y mettent, & ſur leſ-
» quelles enſuite ils ſe récrient, comme ſi
» elles y étoient en effet, qu'il faut examiner :
» c'eſt cette intelligence, cette prévoyance,

* M de Buffons attaque ici M. de Reaumur, grand admirateur des abeilles dans ſon hiſtoire des inſectes.

» cette connoiſſance même de l'avenir qu'on » leur accorde avec tant de complaiſance, » & que cependant on doit leur refuſer, & » que je tâcherai de réduire à ſa juſte valeur.

Que diroient les anciens s'ils entendoient M. de Buffons décrier ainſi les abeilles & les réduire à un ſentiment aveugle & à des mouvemens purement méchaniques. Le Philoſophe Hyliſcus, qui au rapport de Pline & d'Ælien, fut épris pour elles d'une ſi forte paſſion, qu'il ſe retira dans le deſert pour les obſerver plus à ſon aiſe; le Philoſophe Ariſtomachus, qui ſelon Pline & Ciceron n'avoit fait autre choſe pendant 58 ans que d'étudier les abeilles; Pline lui-même, Varron, Columelle & tant d'autres ſeroient bien étonnés aujourd'hui, ainſi que Virgile qui rapporte que quelques-uns, frappés de la conduite des abeilles, ont cru qu'elles avoient de la raiſon, & que leur ame étoit une portion de l'ame univerſelle, &c.

His quidam ſignis atque hæc exempla ſecuti
Eſſe apibus partem divinæ mentis, & hauſtus
Æthereos dixere: Deum namque ire per omnes
Terraſque, tractuſque maris, cœlumque profundum,
Hinc pecudes, armenta, viros genus omne ferarum,
Quemque ſibi tenues naſcentem arceſſere vitam.
Scilicet huc reddi, deindè ac reſoluta referri
Omnia nec morti eſſe locum, &c.

Georg. l. 4.

Tous ces écrivains malgré leur surprise se rendroient aux raisonnemens de M. Buffons, & concluroient que leur siécle étoit bien ignorant pour ce qui concerne l'histoire naturelle, & la physique expérimentale.

(23) [*Plus vous admirerez l'union.*] Mais il n'y a point de petites bêtes plus querelleuses que les abeilles : » car outre les combats généraux, les ouvriéres se battent » souvent entr'elles ; tantôt on en voit deux » qui forment ensemble une espéce de duel, » & qui cherchent réciproquement à s'ôter la » vie, ce qui n'est pas facile étant l'une & » l'autre bien cuirassées. Quelquefois trois ou » quatre abeilles en attaquent une seule, non » dans le dessein de l'assassiner, mais seulement pour l'obliger à leur faire part de son » miel ; d'ailleurs les mouches jeunes & vigoureuses tuent celles qui sont vieilles & » usées par le travail. » Ainsi je ne crois pas qu'il y ait d'excès dans leur union. Seroit-ce aussi par charité qu'elles s'entretueroient ? C'est apparemment par un motif semblable à celui qui détermine certains peuples sauvages à ôter aux vieillards un reste de vie qu'ils ne pourroient passer que dans les souffrances & dans la misére. Il paroît bien surprenant que le Pere Vanniere qui n'ignoroit pas les combats des abeilles & leur animosité, ne s'en soit pas souvenu dans cet endroit, où il dit que la race humaine a dégénéré, & que nous sommes moins sages que ces mouches, parce que nous nous déchirons dans le champ de

Mars. Cette contradiction vient d'une admiration non réfléchie.

(24) [*Une portion de terre.*] C'eſt du Paraguai que l'Auteur entend parler. Ce païs doit ſon nom au grand fleuve Paraguai, qui ſort du fameux lac des *Xarayes* ou *Carayes* dans l'Amérique méridionale, & ſous le 16. dégré de latitude. Voyez la relation des miſſions du Paraguai de M. Muratori, traduite de l'Italien par le Pere Delourmel de la Compagnie de Jeſus.

(25) [*Ainſi que l'armée de Cadmus.*] Ce héros étoit fils d'Agenor Roi de Tyr & de Sidon. Son pere l'envoya avec une armée chercher ſa Sœur Europe que Jupiter transformé en taureau avoit enlevée, &c. Voyez le Dict. de la Fable.

(26) [*A la chaiſe curule.*] C'étoit une chaiſe garnie d'ivoire que les Magiſtrats Romains mettoient dans leurs chariots pour s'aſſeoir lorſqu'ils paroiſſoient en public.

(27) [*Que les enfans de Loyola.*] Les ennemis des Jeſuites ont fait courir le bruit qu'ils n'avoient fondé tant de * réductions dans le Paraguai que par des vûes d'intérêt & d'ambition. Voici le précis des imputations calomnieuſes dont ils ont été chargés.

» Ces Religieux, dit-on, ſe ſont érigés en » autant de petits Princes, ils ſont ſeuls preſ- » que tout le commerce du Paraguai, eux

* Nom que l'on donne aux peuplades Chrétiennes du Paraguai.

» ſeuls en profitent, ils ſont ſi riches & ſi » puiſſans, qu'en peu d'années ils pourront » envahir l'Amérique. Comme ils ont de- » quoi donner libéralement, ils ſavent tour- » ner à leur gré l'eſprit des Gouverneurs. Ils » ont fait dépoſer plus d'une fois les Officiers » dont ils étoient mécontens. Ils font ac- » croire aux Indiens que pour ſe rendre agréa- » bles à Dieu, il faut conſacrer tout ce qu'il » y a de plus précieux au ſervice de ſes au- » tels, qu'il faut apporter généreuſement » aux pieds de ſes miniſtres les prémices ou » plutôt la meilleure partie des biens de la » terre. On ajoute que ſi les Indiens vont à la » chaſſe, c'eſt pour les Miſſionnaires, que » c'eſt uniquement pour ceux-ci qu'on re- » cueille *l'herbe du Paraguai*, dont le pro- » duit monte à pluſieurs millions; bien plus » qu'on leur porte tout l'or qui ſe trouve dans » les fleuves mêlé avec le ſable, ou qui ſe » tire des mines de Calchacos & de l'Ura- » guai.

C'eſt ainſi que parle Coréal dans la relation de ſes voyages. Coréal n'eſt qu'un nom emprunté, ſous lequel l'Auteur de ces calomnies a voulu ſe déguiſer. Monſieur Muratori dans ſa relation du Paraguai réfute ces imputations d'une maniére ſatisfaiſante. Comme il s'étend fort au long dans ſes réponſes à tous ces chefs d'accuſation, je n'en rapporterai que l'analyſe pour abréger. 1°. Le Corrégidor Royal adminiſtre la juſtice au nom du Roi. Tous les Indiens dépendent du

Gouverneur de la Province nommé par le Roi. Ces deux points ſont plus que certains. 2°. Les Miſſionnaires ne ſont au Paraguai que ſur le pied de Curés; ils n'y ont pas, à parler proprement, plus d'autorité que n'en ont les Curés dans nos villes & dans nos bourgades. 3°. Quant aux vûes intéreſſées qu'on prête aux Miſſionnaires, c'eſt une choſe manifeſte que les Indiens ne leur payent ni tribut, ni décimes, ni prémices. Le Roi Catholique donne chaque année une ſomme conſidérable pour l'entretien des Miſſionnaires; cette ſomme eſt remiſe entre les mains du Supérieur des Miſſions, qui fournit aux Miſſionnaires toutes les choſes dont ils ont beſoin. C'eſt-là tout leur revenu; ils reçoivent de tems en tems des Eſpagnols les plus riches & les plus vertueux quelques aumônes, ſur-tout lorſqu'il s'agit de fonder une nouvelle réduction. Ces aumônes ſont employées à ſecourir les Indiens pauvres, ou à faciliter la converſion des Barbares. 4°. Les Indiens ne donnent rien ni pour les baptêmes, ni pour les mariages, ni pour les enterremens. 5°. Il n'y a pas une ſeule mine de quelque métal que ce ſoit dans toutes les Provinces que nous comprenons ſous le nom de Paraguai; cependant on trouve dans *Coréal* une longue liſte de toutes les mines exiſtantes dans ce païs. 6°. Quant à ce qui concerne * *l'herbe du Pa-*

* C'eſt la feuille d'un arbriſſeau qui croît ſur les montagnes de Maracayre à 100. lieues des peuplades Chrétiennes, & dont on uſe comme du thé.

raguai, voici ce qu'il y a de ſûr & d'inconteſtable. Il eſt permis aux Indiens d'apporter chaque année à *Buenos-Ayres* ou à *Santafe*, juſqu'à 12000 Arrobes de cette herbe dont le prix courant eſt de 4 piaſtres par Arrobe; ainſi quand bien même les Indiens feroient valoir en ſon entier la permiſſion qui leur eſt accordée, ils ne retireroient de ce profit que 48000 piaſtres. Mais il eſt conſtant qu'à peine les Indiens ont-ils apporté chaque année 6000 Arrobes de cette herbe. Le produit n'eſt donc monté tout au plus qu'à 24000 piaſtres par an, ce qui ne ſuffit certainement pas même pour payer le tribut que les Indiens doivent au Roi. Mais peut-être les Indiens vont-ils vendre ailleurs l'herbe dont il s'agit? Qu'on nous diſe donc où on les a vû vendre cette herbe? A qui ils en vendent une ſi grande quantité depuis tant d'années? Car ſi l'on avance un pareil fait ſans preuve, c'eſt montrer uniquement de l'envie de nuire & ſe rendre odieux, au lieu de décrier ſes adverſaires.

(28) [*Qu'ils poſſédoient aux rives orientales.*] Les Jeſuites envoyoient autrefois des Miſſionnaires au Japon. Mais depuis qu'on y fait fouler aux pieds la Croix à tous les Etrangers qui veulent y entrer, les Jeſuites ont renoncé à convertir les Infidéles dans ce païs.

(30 [*Nous ne régnons point ſur ces peuples, &c.*] Il y a dans le texte :

Non regnum imperio ſed religione tenemus.

Ce vers eſt d'une grande beauté pour l'expreſſion, le ſens & l'harmonie ; c'eſt le langage majeſtueux d'un Roi, qui même en dépoſant la couronne, conſerve le ton de ſouverain.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE QUINZIÉME.

LES ÉTANGS.

MA Muſe eſt tentée de donner place dans cette maiſon ruſtique aux hôtes des étangs que je chantai autrefois dans mes premiéres années; daignez, illuſtre Lamoignon, recevoir ces vers que des corrections ont rendus meilleurs; ils me firent un nom jadis; ſans eux peut être n'auriez-vous pas mes Poëmes ſur les vignes & ſur les pigeons, ni les autres vers que j'ai mis au jour dans un âge plus avancé. LES ETANGS.

Peut-être que les fables ainſi que

LES ETANGS. les métamorphoſes que j'ai pris plaiſir dans ma jeuneſſe à mettre en vers, amuſeront (1) vos deux aimables Petits-Fils. Elevés dans une maiſon, l'aſile des ſciences & de la vertu, ils font fructifier les ſemences de ſageſſe qu'ils reçoivent de vous ; les écrits d'Athénes & de Rome ne ſont point encore entre leurs mains, mais ils liſent leur devoir dans vos mœurs qu'ils voyent de près, & recueillent vos précieuſes ſentences, comme les premiers élémens de la vertu. Ce ſera l'aiguillon qui un jour les excitera à égaler le mérite de leurs ancêtres.

Après avoir inſtruit votre fils COURSON, à remplir avec diſtinction (2) la ſeconde place du Royaume, vous vous chargez d'élever encore chez vous ſes enfans, afin d'étendre même après votre mort & dans la poſtérité la plus reculée vos ſervices pour la patrie ; à l'exemple de LOUIS, qui inſtruit ſa nombreuſe race à gouverner pour le bonheur de l'univers, vous vous plaiſez à former des miniſtres, qui contempo-

rains des jeunes Princes & guidés par vos exemples & vos leçons ſoient en état de ſoutenir le poids des affaires publiques & d'immortaliſer votre nom. O vous ! qui voulez à votre maiſon de campagne fonder une habitation pour le peuple des eaux, ſoit que la nature ſans le ſecours de l'art ſe ſoit miſe en frais pour vous donner un terrein environné d'une chaîne de montagnes, & où les torrens viennent ſe rendre à grands flots ; ſoit que vous ayez une vallée où le lit des eaux ſoit ſi reſſerré qu'un ſimple mur de revêtement ſuffiſe pour les contenir ; profitez des faveurs de la fortune & de l'avantage de cette ſituation.

LES ETANGS.

Que celui qui n'a d'autre terrein qu'une plaine, ne deſeſpére de rien, quoique les plus fortes digues dans ce cas ſoient de foibles barriéres contre l'effort de l'eau ; l'argent & le travail ſurmontent tous les obſtacles.

Quand ſur votre fond vous avez une portion de terrein qui reſſemble dans ſa forme au lit d'une riviére,

LES ETANGS.

faites de cet endroit un étang, quelque propre qu'il ſoit à multiplier les préſens de Cérès : que cette plaine où paſſoit la charrue ſoit traverſée par des barques, & que les poiſſons y paîſſent l'humide gazon qu'y broutoient auparavant les chévres.

Quand l'étang aura ſervi pendant cinq années de retraite aux poiſſons, il faut le mettre à ſec, & rendre au laboureur ce terrein, afin qu'à ſon tour il en jouiſſe pendant cinq années, & y faſſe une plus ample récolte. Ainſi fertile en différentes richeſſes, une vallée donne du froment & du poiſſon. On voit ſucceſſivement les eaux & les moiſſons, jouets des vents, flotter dans la même plaine : ainſi la blonde Cérès & la blanche (3) Naïs régnent tour-à-tour dans les mêmes lieux.

Il y a des gens qui font un amas d'eau, même au milieu des côteaux, pour y donner hoſpice aux poiſſons ; l'eau qui coule en murmurant le long de la pente, va parcourir des jardins fleuris, ou bien conduite ſour-

dement dans des canaux de bois, va se cacher dans le sein de la terre, d'où s'élevant tout-à-coup par un jet violent, elle retombe en pluie avec un agréable murmure. LES ETANGS.

Il arrive souvent que l'eau d'un étang par son poids s'ouvre un passage & rompt la chaussée ; elle fait alors un horrible fracas, & entraîne les poissons avec elle dans les plaines de Cérès : les champs en retentissent, & le poisson deserteur avec l'eau se proméne au large, tantôt parmi les moissons, tantôt sur les prairies où il profite des trésors submergés de la campagne. Il est sur-tout enchanté d'habiter un séjour moins resserré, & d'avoir à parcourir une plus vaste carriére ; mais quand les eaux se sont écoulées, il meurt étendu sur une plaine limoneuse, & déteste ses vœux imprudens. La chaussée d'un étang rompue.

C'est ainsi qu'un jeune-homme emporté par le torrent du monde franchit les limites de l'honneur, & se jette dans la carriére des plaisirs, quelque crime qu'il faille commet-

Les Etangs.

tre pour suivre l'impérieuse volupté dont les charmes l'entraînent. Mais après avoir vû ses délices s'évanouir, & ses jours couler comme un torrent, alors livré à lui-même & incapable de s'arracher de la fange criminelle où il a plongé ses premiéres années, il fait des vœux, un pied dans le tombeau, pour vivre d'une maniére moins déréglée.

Retraite du poisson.

Le poisson aime à trouver dans l'eau quelque retraite sûre, telle que la concavité d'un rocher, où il puisse se mettre à couvert des poursuites & jouir d'une plus grande fraîcheur; prévenez son goût, & tâchez d'imiter dans la construction de votre étang ces trous de rochers creusés avec le tems par la main de la nature.

Mais comme dans ces endroits retirés & tortueux les eaux sont croupissantes & corrompues, j'aimerois mieux planter des arbres autour de l'étang pour donner de l'ombre au poisson, pourvû que l'eau puisse entraîner avec elle les feuilles qui tomberont; car si elles y séjour-

noient, elles l'infecteroient bientôt par leur corruption.

LES ETANGS.

Tâchez de conduire dans votre étang quelques ruisseaux des côteaux voisins qui chassent l'eau dormante & la renouvellent par leur cours non interrompu; ces ruisseaux nouvellement descendus des collines raniment le poisson & l'invitent par leur fraîcheur & leur doux murmure à quitter sa retraite. Mais opposez à sa fuite une grille par où les eaux dans leur cruë puissent s'écouler, & contre laquelle il fasse de vains efforts pour s'échapper, quelque indigné qu'il soit de sa prison, lorsqu'il suit des yeux l'eau qui fuit devant lui.

Il n'y a point de place plus favorable aux habitans des eaux que les fossés qui régnent autour des murs d'une maison de campagne, tant pour la défendre que pour l'embellir. Là dans les différens tours que fait le poisson, tantôt il jouit pendant l'hiver des regards bienfaisans du soleil, tantôt il dirige sa course du côté que la maison lui prête une om-

LES ETANGS.

bre favorable, lorſque les feux de l'été ſe font ſentir juſques dans l'humide ſéjour. N'ayez pas peur que votre poiſſon jeûne par votre oubli, il s'élance tout droit audeſſus de l'eau pour vous faire ſouvenir de lui, & vous préſente une gueule béante que ſa faim rend plus grande encore. Les enfans lui jettent par les fenêtres du pain & des gateaux miellés dont ils s'abſtiennent eux-mêmes, & ſe plaiſent à voir nager pluſieurs poiſſons pour un ſeul morceau de pain qui eſt avidement dévoré, les domeſtiques leur jettent les reſtes de leur table, le cuiſinier les regale de boyaux de liévre, même de morceaux de poiſſons, & ſouvent donne à manger aux enfans les entrailles de leur pere.

Faites enſorte qu'ils s'attroupent à certain ſignal, & jettez-leur du grain, après quoi ſans vous amuſer à leurs jeux ni à leurs débats, vous pourrez de votre maiſon même, & à l'abri du ſoleil & de la pluie, vous livrer au plaiſir d'une chaſſe aquatique. Dirigez ſous les eaux un plomb mortel

mortel, ou une fléche décochée avec art contre la troupe affamée, soit qu'elle nage sur la surface de l'eau, soit que dans les sauts qu'elle fait, l'air brille de ses écailles. LES ETANGS.

Quelque part que vous placiez votre étang, il sera tems de lui donner des citoyens vers la saison du printems ; le poisson sent alors les premiers feux de l'amour, & brulant même dans l'eau ne s'apperçoit presque pas du changement d'habitation, (4) d'autant mieux que les femelles qui déja ont été fécondées, transportent dans leurs flancs une nombreuse famille.

C'est donc dans cette saison qu'il faut tendre des lignes, garnies d'un appas avec quelque chose de rouge ; cette couleur attire l'avide poisson, & la transparence des eaux la lui fait appercevoir de loin. Ou bien ainsi qu'un oiseleur adroit se sert de l'oiseau qu'il a pris pour appeller les autres dans des lacets, ou sur des arbrisseaux enduits de glu, de même le poisson pris dans la nace y en attire d'autres, tant l'exemple

Les Etangs.

a de force pour dissiper la crainte. Ce n'est pas cependant volontairement, ni dans le dessein de nuire, que ce poisson trompe ses semblables, c'est par notre art qu'il est perfide ; d'ailleurs s'il ne détourne pas les autres poissons des embuches qu'on leur a dressées, la nature l'a fait muet & rend son crime excusable. (5) L'homme est le seul, qui bourreau de sa propre espéce, trahisse ses semblables de son pur mouvement.

S'il y a dans quelque riviére un rocher, le poisson doit y abonder, ce qu'il est aisé de reconnoître, lorsque du fond de l'eau l'air que respirent les poissons s'éleve en forme de petite bouteille sur la surface de la riviére. Afin d'imiter par industrie ces retraites agréables que donnent les rochers aux poissons, vous plongerez au fond de l'eau différentes ramées formées de branches de chêne. Dès que le poisson attiré par l'appas se sera habitué à se réfugier au milieu de ces branches, vous tendrez un filet tout à l'entour, vous retirerez de la riviére les ramées que vous y aurez mises, & vous

agiterez l'eau pour faire entrer le poiſſon dans le filet. Vous remettrez une ſeconde fois les faſcines que vous diſpoſerez de la même maniére pour faire un nouveau butin. LES ETANGS.

Les tonneaux qui renferment les poiſſons qu'on deſtine à peupler un étang, doivent être percés dans leur partie ſupérieure pour recevoir l'air, & ſi l'on rencontre une riviére ou une fontaine en chemin, il faut renouveller l'eau des captifs pour les conſoler.

Toute ſorte de poiſſon n'habite pas indiſtinctement toute ſorte d'étangs ; car ou leurs eaux ſont dormantes, ou elles ſont toujours renouvellées par de l'eau fraîche, & leur fond eſt une terre ſabloneuſe.

Si c'eſt une eau dormante qui baigne votre étang, vous y mettrez des Ables qui ſe plaiſent dans les marécages, des perches & des timides ſaraches dont les écailles changeantes paroiſſent peintes de couleurs auſſi variées que celles de l'arc-en-ciel ; vous y joindrez des éperlans de Seine, des célerins, des tanches

LES ETANGS.

qui ſont une reſſource pour le peuple, & des anguilles faciles à prendre lorſqu'elles deſcendent les rivières pour ſe rendre à la mer : car ainſi que l'hirondelle paſſe les mers toutes les années pour ſuivre le ſoleil, de même lorſque l'hiver & les vents glacent les rivières, l'anguille qui ne peut réſiſter aux froids exceſſifs abandonne ſon habitation pour ſe rendre à la mer, & revient pendant les chaleurs de l'été goûter la fraîcheur de l'eau dans les rivières ombragées.

Vous choiſirez donc pour tendre vos piéges l'endroit de la rivière où ſon lit eſt reſſerré par une digue, afin que la chûte de l'eau accélerée par la petiteſſe du paſſage, ait plus de force & donne plus de mouvement à la meule ſous laquelle les grains ſont broyés. Vous étendrez entre les portes de la chauſſée, que l'on ouvre dans les grandes crues d'eau, des roſeaux bien aſſemblés & étroitement unis, l'eau ſe précipitera à travers les fentes des roſeaux, & la frétillante anguille qui ſuit le courant de l'eau s'enfermera d'elle-mê-

me dans la nace qui l'attend ; c'eſt ordinairement un jour pluvieux qu'elle choiſit pour faire ſon voyage avec plus de ſûreté, parce qu'alors la riviére eſt trouble. LES ETANGS.

Mais de même qu'un Général d'armée auſſi fin que ſon ennemi, ſi celui-ci veut profiter de la nuit pour faire défiler des troupes, fait auſſi tirer avantage des ténébres pour s'embuſquer & fondre à l'improviſte ſur ces légions ſurpriſes, ainſi le pêcheur qui profite auſſi du tems où la riviére eſt trouble pour tendre ſes filets, arrête au paſſage la troupe fugitive des anguilles, & ſe ſert utilement de leur propre ruſe pour les prendre.

La bordeliére qui erre toujours le long des rives, aime auſſi une eau dormante, ainſi que la carpe piquante commune en Italie, ainſi que l'ablette vorace, & le chevalier qui reſſemble aſſez à la truite quand elle eſt vieille ; quoiqu'armé d'une gueule, que trois rangs de dents rendent menaçante, c'eſt un poiſſon lâche au combat ; car un ſeul brochet attaque une troupe de chevaliers, &

Les Etangs.

cruel impunément teint de leur sang les flots, tant le courage est supérieur à la force.

Le carpion, qui communément ne se trouve qu'en Italie, aime aussi une eau croupissante; il vit de paillettes d'or, & quoique sous une autre forme, conserve ses premiéres inclinations. Tandis que Saturne exilé autrefois sur les bords du Latium s'embarquoit pour aller (6) au-delà du Lac de Garde, & se dérober à la poursuite de Jupiter vainqueur; l'or qu'il étala pour payer son passage fit naître au pilote l'envie de le voler; cet homme s'appelloit *Carpion*, & se disposoit à charger de fers ce Dieu fugitif pour s'emparer de toutes ses richesses; mais Saturne pressentit à sa contenance ses perfides desseins, & le précipita dans la mer avec les autres nautonniers; il métamorphosa leurs corps en autant de poissons qui suivent encore aujourd'hui les vaisseaux, leur passion pour l'or subsiste toujours, & par ce penchant ils prouvent qu'ils tirent des hommes leur origine.

Métamorphose.

Si par hazard quelque gros bras de rivière traverse votre étang, le barbeau qui a le dos tacheté y profitera bien ainsi que le gardon qui fend les eaux aussi vite qu'un trait, ce qui lui a fait donner le nom de dard. Le surmulet dont le ventre est toujours rempli d'une grande quantité d'œufs, le veron, la barbote qui fouille les vases avec le museau, la lote barbue, le vilain, la lamproye qui ressemble à la grenouille par la grande ouverture de sa gueule, & à une anguille par le reste du corps; le thymale espéce de truite qui aime l'eau de fontaine, & dont la chair sent le thim, le goujon qui avale avidement de petits grains de sable, la perche dont la chair ferme & le goût agréable la font estimer autant que les muges, poissons de mer; le chabot garni de petites pointes, le silure à la gueule large, & l'ombre qu'on prendroit pour une truite s'il avoit le museau plus pointu; tous ces poissons se plaisent dans une eau vive. Les Etangs.

La carpe aime indifféremment les

Les Etangs.

deux eſpéces d'étangs, & ſoit qu'ils ayent une eau vive ou dormante, elle les enrichit tous les mois d'une race nouvelle & nombreuſe. C'eſt pour honorer cette prodigieuſe fécondité, que la Déeſſe de Chypre, Vénus elle-même lui a donné le nom de *Cyprine* que les François ont changé en celui de Carpe. Parmi tous les poiſſons il n'en eſt point de plus fin ; dès qu'elle ſe ſent bloquée dans un endroit, ou priſe au milieu d'un filet, elle monte à la ſurface de l'eau & ſaute légérement par deſſus ſa priſon, ou bien elle ſe cache dans quelque trou de rocher : tantôt elle demeure immobile au fond de l'eau, & s'attache ſans démordre à quelques herbiers, ou ſe cache la tête bien avant ſous la vaſe de peur que les filets ne l'entraînent ; ſouvent on a obſervé qu'elle ſe creuſoit une place ſous le filet même, mais non pas uniquement pour ſa propre ſûreté, car elle a l'adreſſe de ſoulever le filet avec le dos pour ſauver par pitié ſes concitoyens captifs : elle leur ouvre ainſi un ſalutaire paſſage, par où les

les moins gros du moins peuvent s'échapper & tromper l'attente du pêcheur. LES ETANGS.

Il n'y a point de poiſſon qui vive plus long-tems ; car cette ancienne habitante de Fontainebleau, (7) cette carpe qui a vû régner les Valois en France, admire aujourd'hui du fond de ſa demeure tranſparente les Bourbons ſur le trône, & voit avec étonnement la différence qu'il y a entre les habits des ayeux & ceux de leur poſtérité. Ah ! que la diſparité des tems la frapperoit bien encore davantage, ſi elle connoiſſoit aujourd'hui toute la gloire de la nation, & ſes triomphes éclatans dans toutes les parties de l'univers.

Quoique des ſiécles ayent blanchi les écailles des carpes qui ſont dans les piéces d'eau du Prince, leur vieilleſſe cependant n'eſt ni caſſée, ni lente & ſtérile : les anciennes & les jeunes jouent enſemble ; exemptes de toute crainte par la dignité du lieu, elles ne ſe cachent point au fond des canaux, mais elles étalent ſur les bords leur groſſeur énorme,

LES ETANGS

prennent de vos mains ce que vous leur donnez à manger, & se font ainsi remarquer parmi les autres merveilles du séjour de Fontainebleau. Elles tressaillent de joie, sur tout lorsque LOUIS le Grand se promène auprès de leurs grottes humides, & qu'il montre encore à son âge la même force d'esprit & de corps qu'il avoit dans sa jeunesse. On ne croiroit jamais à le voir, que quinze lustres se sont écoulés depuis le commencement de son régne, à moins que l'on ne compte la quantité des victoires qu'il a remportées tant sur mer que sur terre, ou qu'on n'examine l'âge déja avancé de ses petits-fils qui sont auprès de Sa Majesté.

Quoique le brochet ne soit pas un mets à dédaigner, même aux tables les plus splendides, cependant ne vous informez point dans quelle riviére abonde ce poisson. Si quelqu'un s'avise d'en mettre dans un étang, il ne fera pas mal aussi d'enfermer dans le colombier le milan avec les pigeons, d'admettre le renard dans la compagnie des poules, & de cou-

cher charitablement le loup dans la bergerie avec les agneaux. Le brochet eſt le tyran des eaux, il dévore les autres poiſſons & n'épargne pas ſa propre eſpéce, à moins que logé dans quelque triſte marais ſa voracité ne ſoit obligée de rabattre ſur des grenouilles. Il les arrache de la vaſe malgré le coaſſement qu'elles font entendre même au moment de la mort, & malgré le torrent d'injures qu'elles vomiſſent de leur large goſier. LES ETANGS.

Lorſque l'oye babillarde ſe joue dans quelque riviére, & qu'à l'approche de la pluye qu'elle ſait prévoir, elle plonge ſa tête dans l'eau, la retire, s'arroſe le dos, & ſe baigne enſuite toute entiére, l'impitoyable brochet emporte dans ſon horrible gueule cet oiſeau peu attentif, & l'entraîne au fond de l'eau pour le dévorer; il oſe même porter ſes dents ſcélérates (8) juſques ſur les enfans, tandis qu'ils prennent le bain.

La truite aime les eaux rapides qui coulent dans les ſombres vallées; La truite.

Les Etangs. lorſqu'on la tranſporte dans des eaux dormantes, elle néglige ſes agrémens, ne ſonge plus à l'amour ni au plaiſir de ſe reproduire, la triſteſſe l'amaigrit & fait perdre à ſa chair ſon goût délicieux. Il faut pour diſſiper ſes ennuis la placer dans un étang où vienne ſe rendre un ruiſſeau pour ſe délaſſer de ſa courſe & de ſes longs circuits. On ne doit pas oublier de parer les bords de l'étang d'un gazon toujours renaiſſant, d'en parſemer le fond d'un ſable argenté, & d'y jetter de groſſes pierres qui faſſent murmurer l'eau du retardement qu'elles apportent à ſon cours. Quand on a pris tous ces ſoins, il eſt preſque impoſſible qu'on manque de truite, car le murmure des eaux l'attire & luiplaît beaucoup; elle conſerve toujours les anciennes inclinations qu'elle avoit ſous la forme humaine, lorſque vierge encore elle habitoit des lieux écartés loin du tumulte des villes.

Là parmi les fleurs & ſous des chênes verds, un ruiſſeau promenoit ſes eaux fugitives, & ſon mur-

mure qu'augmentoit la pente des lieux troubloit le ſilence des bois. Sous des arbres touffus, & ſur les bords de ce ruiſſeau tranſparent Truite aſſiſe ſe plaiſoit à donner de l'éclat à ſon teint, & à nouer élégamment ſes beaux cheveux couleur d'or. LES ETANGS.

Tandis que ſa perſonne eſt le ſeul objet de ſes complaiſances, qu'elle marie ſur ſon viſage la céruſe au carmin, & qu'elle y applique avec art des mouches ; un voleur nommé Brochet caché à quelque diſtance parmi des buiſſons, fixe ſes regards ſur elle, ſans qu'on ſache s'il les arrêta ſur ſa perſonne ou ſur ſa riche parure ; car ſes ajuſtemens répondoient à ſa figure pour l'éclat. Cette charmante fille entendit du bruit dans les buiſſons voiſins, & trembla quand elle vit cet homme ; auſſitôt fuyant de côté & d'autre le long du ruiſſeau, elle invoque les Dieux & redouble ſes vœux dans un ſi preſſant danger.

Près de là étoit un rocher eſcarpé au pied duquel il y avoit une piéce

LES ETANGS.

d'eau claire & profonde. Dans le deſſein de mourir Truite monte ſur le rocher à perte d'haleine, & penſe qu'en ſe précipitant au milieu des eaux, la perte de ſa vie n'eſt pas un trop grand ſacrifice pour racheter ſon honneur : Brochet prompt à courir arrive à l'inſtant, & tandis qu'il ſaiſit par la robe cette fille qui s'élançoit déja, ils tombent tous les deux, meurent de la même façon, & reprennent enſuite également la vie. Tous deux changés en poiſſons, conſervent leurs inclinations ſous cette nouvelle forme ; le (9) brochet, ſon audace & ſa paſſion pour le carnage, (10) la truite, un cœur de femme & toujours des frayeurs : il lui reſte encore des taches rougeâtres en forme d'étoiles, une pudeur virginale la colore toujours, ſes graces ſubſiſtent encore, & cette nymphe qui fut autrefois la plus belle de ſes compagnes, eſt encore aujourd'hui le plus beau des poiſſons.

Le brochet n'eſt pas le ſeul à aimer le ſang & à dépeupler les étangs par le carnage ; la diſcorde met ſans

ceſſe aux priſes les habitans des eaux. Acharnés les uns contre les autres, ils ſe dreſſent perpétuellement des embuches, le plus foible eſt la victime du plus fort; & les plus grands à l'imitation des hommes ſont pour les petits de terribles ennemis. La ſupériorité & la ſoif du ſang qui déſolent & les bois & les villes, tirannisent également les eaux. L'heureuſe paix chaſſée de la terre n'a pas pû même ſubſiſter parmi les animaux de l'humide élément, mais ils méritent grace en quelque ſorte, puiſque leur vie dépend de leurs meurtres réciproques.

LES ETANGS.

Parlerai-je du ravage que fait dans les étangs la loutre ſanguinaire; elle conſtruit ſon nid parmi les ſaules, & du bord de l'eau contemple les jeux & les combats de la gent aquatique; mais bientôt ces débats ſont terminés par la mort des combattans, car furieuſe, elle fond ſur les deux partis, & les attaque à l'improviſte. Un petit nombre ſuffit pour la raſſaſier, mais ne ſatisfait pas ſa haine & ſon aveugle rage; elle éventre les poiſ-

LES ETANGS.

sons, un sang noir teint les flots, des cadavres épars & à demi dévorés flotent sur la surface des eaux ; la loutre transportée de joie repaît ses yeux de ce sanglant spectacle, entraîne dans son nid les poissons déchirés & dégoutans encore de sang, & passe ainsi la nuit au milieu de l'infection.

Que d'autres s'amusent à tendre des piéges, ou que par un appas ils invitent la loutre à entrer dans la nace; pour vous, armez-vous de traits, & caché dans quelque endroit sombre, percez-la, lorsque de la rive elle médite ses pernicieux projets, ou que fatiguée de meurtre & de carnage, elle revient à son nid le museau tout sanglant. Quand vous l'aurez tuée jettez-la dans l'eau pour qu'elle serve de pâture à vos poissons; mais de peur qu'après sa mort même elle ne les effraye encore, ôtez-lui la peau, que quelque Dame riche vous payera bien.

Si vous pouvez surprendre au nid les petits de la loutre, vous les enléverez à leur mere pendant son ab-

fence, & tandis qu'ils ſont jeunes & dociles aux inſtructions, vous les dreſſerez pour la pêche. Ainſi tandis que vos filets & vos autres piéges ſeront tendus au milieu des eaux, vos loutres dreſſées iront chaſſer le poiſſon de ſa retraite, & le forceront d'entrer dans les piéges, de même qu'un chien force un liévre à la courſe ſans aboyer, & pouſſe un cerf dans les toiles. LES ETANGS.

* O vous ! le plus cher de mes amis ; je me ſouviens qu'à votre maiſon de campagne nous nous amuſions enſemble à cette pêche pendant l'automne ; mais ce qui contribuoit le plus à me délaſſer de mes travaux, c'étoit votre enjouement naturel, & le ſel de vos plaiſanteries. Car quoique cette maiſon qui tient ſon nom du ruiſſeau voiſin, ſoit plus de mon goût que toutes les autres, rien ne m'y flatte quand vous n'y êtes point, ni les fleurs de votre jardin, ni votre riviére qui roule de l'or, ni l'herbe tendre de vos prairies ſi bien émaillées. Il me ſemble que votre

* M. de Reſſeguier.

Les Etangs. ruiſſeau même n'a plus, quand je ſuis ſeul, ſes agréables plaintes ni ſon doux murmure. A peine votre bois planté de laurier, ſi propre à inviter au travail & à en procurer le délaſſement, peut-il rappeller mon eſprit toujours errant ſur vos traces & me rendre aux Muſes mes plus tendres amours. Mais quand votre préſence redonnoit à votre campagne ſes charmes & ſes plaiſirs; tantôt nous nous plaiſions à faire entrer la loutre dans votre riviére pour nous aménerle poiſſon, & tantôt à la faire chaſſer dans votre fameux étang digne d'un roi par la dépenſe que vos peres y ont faite, & près duquel nous nous amuſions tous deux à arracher du goſier de cette loutre docile le poiſſon tremblant qu'elle tenoit.

Les rats d'eau & le caſtor. C'eſt par la ruſe qu'il faut vous défaire des rats d'eau & de l'avide caſtor dont la voracité dépeuple les eaux. Si quelquefois loin de la rive vous voyez le caſtor entrer dans votre étang, envain voudrez-vous tirer deſſus; car inſtruit de nos fineſ-

ſes, il nage entre deux eaux & ne revient point au même endroit d'où il eſt parti. LES ETANGS.

Si les joncs & les roſeaux trop multipliés font un marais de votre étang, gardez-vous de les faire couper par le milieu, l'autre partie qui reſteroit ſous l'eau la corromproit, & d'ailleurs leur racine vivace les reproduiroit bientôt. Rien n'eſt ſi commode qu'une petite barque pour arracher les roſeaux, les uns les mains gantées, les tiennent penchés par une extrémité, les autres lancent la chaloupe deſſus à coups de perche & d'avirons, & les uns & les autres demeurent ainſi les bras tendus, juſqu'à ce qu'ils ayent entraîné ſur la rive cette forêt de roſeaux.

Mais la faim, la cruelle faim, eſt la perte d'un étang, & le plus mortel ennemi du poiſſon. N'épargnez pas le grain pour la gent aquatique; ſi quelque maladie imprévue vous a enlevé une brebis, ou s'il vous eſt mort ſubitement quelque bœuf au labourage, donnez-les à vos poiſſons; De la faim & de la nourriture des poiſſons.

Les Etangs.

ce ſera un grand feſtin pour eux ; jettez-leur auſſi du gland & des haricots, des figues gâtées par la pluie, des fruits tombés ſous les arbres ; car les poiſſons quand ils ſont preſſés par la faim dévorent la chair crue à l'imitation des bêtes ſauvages, broutent l'herbe comme les brebis, mangent du grain comme les oiſeaux, & dans un beſoin ſe ſervent de pâture les uns aux autres.

Envain la loche, le chabot, & le goujon côtoyent la rive pour être plus en ſureté, l'anguille inſatiable les entraîne au fond de l'eau, & fait ſes repas de ces petits poiſſons. Mais d'où vient qu'ils reſtent toujours petits, & ne croiſſent pas comme les autres ? Muſes, daignez me raconter l'origine merveilleuſe de cette race de nains.

Près de l'embouchure du Pô, où ce fleuve roulant ſes eaux avec plus de dignité porte leur tribut à l'Océan, des jeunes gens d'élite prenant leur récréation & s'amuſant à jetter des pierres * qui par bonds réitérés filant

* Ce ſont des ricochets.

Les Etangs.

ſur la ſurface des eaux ſemblent craindre de ſe noyer, Clio retirée ſous les ondes avec les autres Naïades les entretenoit des amours infortunées d'Ephire abſente ; (11) Eglé s'apperçut qu'une grêle de pierres tomboit dans le fleuve & alteroit le criſtal de ſes eaux ; elle parut au milieu de la plaine liquide, ordonna aux jeunes gens de s'éloigner, & leur fit des menaces terribles s'ils n'obéiſſoient ; ils en rirent, & de leurs jeux paſſant à l'impiété, ils lui lancérent des pierres : voilà notre réponſe, emporte-la, dirent-ils, avec toi, elle eſt digne de tes plaintes. Eglé ſaiſie de frayeur ſe replonge auſſitôt dans le ſein des eaux, & fait retentir le fleuve de ſes cris lamentables. O crime, s'écria-t'elle ! ainſi donc on nous inſulte, & cette troupe impudente, qui ſans égards pour ma divinité a oſé me charger de pierres & d'injures, cette troupe effrénée de jeunes gens vivra ? Il eſt des cas ſans doute où l'on fait grace à l'enfance : mais offenſer les Dieux à tout âge eſt un crime. L'Océan n'eſt

LES ETANGS.

pas loin, qu'on y aille, dit-elle, chercher un monſtre qui ſerve notre juſte reſſentiment, mais un monſtre qui de tous ſoit le plus feroce ; elle dit, & l'Océan exauce les vœux des Naïades. Un ſpectre effrayant & terrible s'élance de l'humide élément. Les enfans l'apperçurent tous à la fois, ils en furent tous épouvantés, & tous eſſayérent de chercher leur ſalut dans la fuite, mais une lente frayeur tient déja leurs membres enchaînés, & les terraſſe à demi morts ; le monſtre fond ſur eux, les déchire, & ſe replonge dans l'eau, où ſecouant ſon horrible tête, il lave ſa machoire dégoutante de ſang.

Les cris des tendres victimes que le monſtre venoit d'immoler à la vengeance des Naïades étoient parvenus juſqu'à elles. Mais elles voulurent encore donner à leurs yeux le ſpectacle du carnage. Quel effet ne firent pas ſur le cœur de ces Naïades la jeuneſſe & les graces ſurvivantes de ces enfans ! Ils reſſembloient à une fleur qu'a moiſſonnée la charrue, & qui malgré ſa lan-

gueur montre encore de l'éclat.

LES ETANGS.

(12) L'amour eſt une paſſion crédule. Les Naïades, quoiqu'elles voïent le ſang ruiſſeler & la terre jonchée de cadavres, doutent encore ſi c'eſt la peur ou la mort qui a étendu ces enfans ſur la pouſſiére. L'une va d'une main délicate leur toucher le cœur & leur ouvrir les yeux. L'autre pour s'aſſurer ſi l'ame de celui-ci n'eſt point errante encore ſur ſes lévres, cole tendrement ſa bouche ſur la ſienne, & lui donne un baiſer ſous un prétexte d'humanité. Mais toutes s'aperçoivent que leurs ſoins ſont inutiles & leurs ſecours tardifs; car la mort barbare avoit fait ſa proie de ces enfans, qu'elles careſſent envain ſur le rivage. Déja leurs ombres arrivées aux gouffres ténébreux du tartare, ont preſque attendri l'implacable Caron par les graces qui accompagnent leurs pleurs & leurs ſanglots. Touchées du ſort funeſte de ces enfans infortunés, les Naïades ſupplient les Dieux de ranimer ces triſtes cadavres; mais les Dieux ſont inflexibles, & les Naïa-

Les Etangs.

des ſe plaignant d'avoir été plus écoutées quand elles demandoient vengeance, entraînent au fond des eaux les membres froids & épars de ces enfans pour leur donner la ſépulture : mais auſſitôt qu'ils eurent touché les ondes ils prirent une nouvelle forme, leurs mains ſe changent en nageoires, leur peau ſe convertit en écailles, & leurs cuiſſes & leurs pieds ſe terminent en queue de poiſſon. Déja ces nouveaux habitans des eaux fendent la plaine liquide & conſervent leur petite taille & les mœurs de leur âge telles qu'ils les avoient ſous leur premiére forme ; car les poiſſons de cette eſpéce ne croiſſent jamais à quelque âge qu'ils parviennent, continuellement ils jouent enſemble, ſont en guerre, & ſe recherchent alternativement, & ne peuvent ſelon l'habitude des enfans ni vivre d'accord entr'eux, ni ſe ſéparer.

Il vous reſte maintenant à garantir votre poiſſon des larcins nocturnes, & à enfoncer dans l'étang des pieux garnis de fer dont les pointes crochues

crochues retiennent les filets des voleurs.

LES ETANGS.

On dépeuple horriblement les étangs lorsqu'on y jette des appas destructeurs, ou de la chaux vive ; aussitôt que le poisson a goûté de ces mets funestes, il s'agite avec plus de violence & fait différens circuits dans l'eau, comme s'il étoit ivre ; il nage toujours près de la surface pour respirer un air plus vif & calmer par ce moyen l'ardeur brulante qui lui consume les entrailles ; mais le poison fait des progrès chez lui de plus en plus, déja les forces & le courage lui manquent, déja il est à son dernier soufle, & couché sur le dos il flotte au gré des ondes. L'auteur de ce cruel ravage que l'espoir d'un gain modique avoit séduit, déteste lui-même, à l'aspect des étangs désolés, sa coupable industrie.

Pour faire un réservoir où vous puissiez prendre aisément du poisson pour votre table, il faut clore d'un mur quelque petit terrein, où vienne se perdre un bras de riviére qui s'écarte de son lit ; car le murmure

Les Etangs

de l'eau dans sa chûte, ou bien l'odeur de quelque appas attirera le poisson & le fera tomber dans le piége, vos naces tendues à propos lui donneront un passage sans retour, & vous aurez soin de nourrir largement vos captifs, afin qu'ils soient plus gras quand vous les tirerez de prison.

Après quelques années, vers la saison du printems, où les Chrétiens pour observer le jeûne, font d'un mince poisson leur repas, vous pourrez faire écouler les eaux de votre étang, & en rapporter des corbeilles pleines de poisson; aussitôt que les portes sont ouvertes l'eau s'échappe avec impétuosité, résonne au loin dans les vallées & parmi les rochers: elle accroît le lit des fleuves qui voyent avec étonnement leurs eaux gonflées sans pluie se rendre à la mer avec plus de précipitation qu'à l'ordinaire.

Cependant le désordre & le trouble régnent dans l'étang, les poissons errans courent de côté & d'autre; & déja l'eau qui leur manque,

leur fait ſuivre les derniers flots : mais ils tombent dans des corbeilles ſuſpendues aux portes de l'étang, & perdant la vie avec leur élément qui les abandonne, ils rendent le dernier ſoufle dans les airs. LES ÉTANGS.

De peur que tout le peuple de votre étang ne périſſe, prenez compaſſion de la jeuneſſe, & arrachez de la vaſe le menu poiſſon qui y eſt reſté, & qui fait l'eſpoir d'une nouvelle race ; ſervez-vous-en pour repeupler votre étang. A ſon entrée il nage tout tremblant, voit avec ſurpriſe les eaux écoulées, & régne au large dans l'humide cour de ſes peres.

L'anguille reſte dans l'étang quoiqu'il ſoit mis à ſec ; ſa tête eſt plongée dans la vaſe, & de ſon corps elle forme divers replis tortueux. Lorſqu'elle rampe ſur le limon ſaiſiſſez-la d'une main ferme de peur qu'elle ne gliſſe & ne vous échappe des doigts, ainſi que la fortune lorſque vous croirez la tenir.

Vous ne traînerez aucune ſorte de filet dans votre étang, juſqu'à ce

Les Etangs. qu'il soit fréquenté par une grande affluence de poisson, autrement ce seroit consommer vos moissons en herbe. Vous pourrez seulement vous servir de naces, ou allumer du feu sur la rive pendant la nuit. Le poisson frappé de cette nouveauté approche du bord qui lui paroît lumineux, & tandis que sa curiosité le rend attentif, & que la flamme pétillante occupe son ouïe, profitez de son étonnement pour l'amener dans vos piéges, ou pour le percer d'un coup de fourche à trois pointes.

Il est d'autres moyens de pêcher aux heures de loisir sans dépeupler un étang. On peut s'asseoir sur le gazon au bord de l'eau, & inviter le poisson par quelque présent à saisir un hameçon mortel que couvre un appas trompeur.

La ligne à pêcher. Je me souviens qu'un enfant assis il y a quelque tems au bord d'une riviére s'attiroit l'attention d'une troupe nombreuse de jeunes gens; il tenoit en sa main une longue baguette où pendoit un fil tortillé armé

d'un fer caché ſous un appas dangereux. L'enfant tend ſa ligne perfide ſur la riviére, & d'un ſigne de tête commande un profond ſilence. Un gros mulet diſtingué par ſa barbe, nageoit par hazard dans cet endroit; on le voyoit deſirer & craindre tout à la fois de toucher à l'appas, ſuivre tantôt le fil de l'eau, tantôt ramant de ſa queue remonter contre le courant de la riviére & revenir après pluſieurs tours où l'odeur & ſon appetit le rappelloient : ſemblable au papillon qui ſe plaît à voltiger autour du flambeau dont la flamme va le conſumer.

Cependant nos jeunes ſpectateurs oſent à peine reſpirer ; leur cœur chancelant flote entre la crainte & l'eſpérance, la poſſeſſion d'une ſi belle proye les enchante, mais auſſi ſa perte les deſeſpére ; ce poiſſon eſt le ſeul objet qui attache leurs regards, ils en ſont extaſiés de plaiſir. Enfin l'avidité du mulet l'emporte ſur ſa crainte, il avale avec confiance le mets qui l'a ſéduit, & reconnoît la perfidie au ſang qu'il répand.

LES ETANGS.

Plus il fait d'efforts pour rejetter l'appas & dégager son gosier du fer cruel, plus l'hameçon pénétrant s'attache à son palais ; le pêcheur aussitôt leve sa ligne, enleve le poisson & l'étend sur l'aréne pour l'y voir mourir.

Le mulet à l'aspect du fleuve son cher élément, saute en l'air à diverses repriſes : mais déja les forces l'abandonnent, il ne peut plus lever son corps retenu par la terre humectée, & de rage il la frappe de sa queue, puis tout-à-coup battant des flancs, il se sent suffoqué par l'air même qu'il respire.

De toute la troupe présente à la capture, il n'y en eut aucun qui ne voulût manier la barbe & les nageoires du poisson.

Alors le jeune homme qui pêchoit fit au reste de la bande le récit de ce vieux conte : Le barbeau, dit-il, qui doit son nom à une espéce de barbe charnue, étoit autrefois un homme qui cassé de vieilleſſe, & sur le bord de sa fosse, avoit presque cent ans révolus. Son front étoit plus ridé

qu'un vieux chêne, sa tête penchoit vers la terre, sa bouche creuse & dégarnie de dents ressembloit à un gouffre, ses mains étoient décharnées, (13) une longue barbe lui pendoit au menton comme des cheveux épars, & il ne marchoit qu'à l'appui d'un bâton. Pendant ses premiéres années il s'étoit habitué le long des riviéres à tendre au poisson différens piéges; & comme la vieillesse ne fait qu'affoiblir les anciennes inclinations sans les détruire, son goût l'entraînoit encore vers le bord de l'eau, & quoiqu'accablé sous le fardeau des ans, il se plaisoit à prendre à la ligne de petits poissons. LES ETANGS.

Etant un jour penché au bord d'un fleuve pour porter un coup de son bâton à un poisson qui touchoit presque la rive, il ne put se retenir sur ce bord qui étoit glissant, & tomba malheureusement dans le fleuve. Il lute quelque tems contre les flots, mais bûvant enfin de l'eau (liqueur dont il ne faisoit pas usage depuis long-tems) il étend ses bras débiles sur le fleuve dont il agite l'onde inu-

tilement, ensuite comptant plus sur
Les Etangs. ses priéres que sur ses forces, il fait des vœux au Ciel qui ne les exaucera pas.

Déja son cadavre étoit le jouet des flots, lorsque Jupiter du haut de l'Olympe eut compassion de ce vieillard infortuné : vis, lui cria-t'il, mais que ce soit avec les poissons, comme nouvel habitant des eaux ; car le peu de tems que tu avois à rester sur la terre est un si foible objet, que tu ne dois pas préférer pour si peu de jours l'usage de tes premiers membres, & demander à rentrer dans un corps languissant & exténué.

Il dit, & les bras du vieillard sont transformés en nageoires, ses pieds resserrés se réunissent pour former une queue, chaque morceau de son habit rapiécé est changé en écailles, l'épine du dos lui est conservée tout aussi séche qu'il l'avoit, & sa barbe épaissie lui pend encore au menton. Comme il avoit perdu les dents, sa machoire est aujourd'hui pareillement desarmée ; toutes ces parités réunies

réunies rappellent la vieilleſſe du barbeau avant ſa métamorphoſe ; & même ce poiſſon n'acquiert un certain dégré de conſidération qu'avec les années, de façon que l'âge qui fait dépérir toute choſe, donne du prix au barbeau. LES ETANGS.

J'avois prêté l'oreille à la fable puérile de ce jeune homme, & j'y ajoutai la morale après m'être étendu ſur les fineſſes des pêcheurs & ſur la fin déplorable de la plûpart de ceux qui nagent. Le même ſort vous attend, dis-je, à cette troupe choiſie d'enfans qui m'écoutoit, on vous dreſſera les mêmes embuches ; car dans ce ſiécle-ci (14) plus pervers que les précédens, on employe pour tromper les hommes les mêmes moyens que l'induſtrie n'avoit imaginés autrefois que pour ſurprendre le poiſſon. (15) C'eſt à l'homme que l'homme tend ſes piéges aujourd'hui ; on préſente aux plus avides un appas funeſte, on tend des rets imperceptibles aux imprudens, (16) ou bien l'on met le deſordre dans les villes, afin de tirer plus d'avantage du trou-

ble & de la confusion. A votre âge
LES ETANGS. la volupté vous séduit par ses charmes, (17) ses appas maintenant sont tout miel pour vous ; mais que vos cœurs un jour en sentiront bien l'amertume ! Vous avez vû comme ce poisson crédule a payé de sa vie l'instant de plaisir qu'il a pris en dévorant l'appas. La perfide volupté masque également ses piéges avec ses attraits. Dès que l'imprudente jeunesse s'y est une fois livrée, semblable à ce poisson, qui malgré ses efforts n'a pu se délivrer de l'hameçon, elle ne peut plus arracher de son cœur le trait qui le déchire ; mais il lui en coûte des regrets sans fin pour une satisfaction passagére, & des peines éternelles pour un léger plaisir qu'à peine elle a goûté.

Fin du quinziéme Livre.

REMARQUES

Sur le quinziéme Livre.

LEs Étangs & les Poiſſons ſont la matiére de ce Livre ; il y eſt parlé de l'emplacement & de la chauſſée des étangs, de la maniére de les peupler, de la pêche, de la qualité d'eau qui convient aux différentes eſpéces de poiſſons. L'Auteur décrit enſuite les inclinations & le goût des principaux poiſſons de riviére, la maniére de les pêcher, & leur ardeur à ſe dévorer les uns les autres. De-là il paſſe aux différens animaux qui détruiſent les poiſſons, & à la façon de mettre à ſec un étang. Ce livre ſemé de métamorphoſes qui égayent le ſujet eſt un des plus agréables à la lecture. Appien a fait auſſi un Poëme ſur les étangs, ainſi que le Pere Champion, Jeſuite.

(1) [*Vos deux aimables Petits-Fils.*] M. de Montrevault aujourd'hui Préſident au Parlement de Paris, en eſt un.

(2) [*La ſeconde place du Royaume.*] Urbain-Guillaume de Courſon, Pere de M. de Montrevault, eſt mort Conſeiller d'État ordinaire & au Conſeil Royal des Finances le 12 Mars 1742.

(3) [*Nais*] Ce mot eſt pris génériquement pour déſigner les Naïades.

(4) [*D'autant mieux que les femelles qui déja ont été fecondées, tranſportent avec elles une nombreuſe famille.*] Il paroît que le Pere Vanniere croyoit que les femelles des poiſſons étoient fecondées par un accouplement comme celles des autres animaux ; c'eſt Pline qui l'a induit en erreur : voici comme ce Naturaliſte s'exprime. *Quonam modo generent deſiderium & admiratio hominum, differri non patitur. Piſces attritu ventrium coeunt tantâ celeritate ut viſum fallant . . . . . Nec ſatis eſt generationi per ſe coitus, niſi editis ovis inter ſe verſando mares & fœmina vitale aſperſerint virus.* Pline prétend, comme on voit, qu'il y a un accouplement : mais ſelon les obſervations des Naturaliſtes modernes, il n'y en a point. Voici comme cela ſe paſſe : huit ou dix femelles pourſuivent quelquefois un mâle, ſe frottent à lui, & le pouſſent au bord de l'eau ſur l'herbe ; le mâle pour ſe délivrer de cette pourſuite importune ou pour ſe donner carriére, ſe remue, s'agite & fait des efforts ſur l'herbe où il eſt preſque à ſec. Cette agitation lui fait rendre une liqueur laiteuſe ſur laquelle les femelles dépoſent leurs œufs ; c'eſt ainſi qu'ils ſont fecondés ; & quand ils l'ont été, c'eſt ce qu'on appelle en terme de Pêche, *le frai*. Puiſque les femelles dépoſent leurs œufs ſur la liqueur laiteuſe qu'a rendue le mâle, le Pere Vanniere a tort de dire que les femelles ayant été fecondées au printems, tranſportent dans leur flanc une nombreuſe famil-

le lorſqu'elles changent d'habitation : elles laiſſent au contraire les fruits de leur fecondité dans l'endroit qu'elles quittent.

(5) [*L'homme eſt le ſeul qui bourreau de ſa propre eſpéce trahiſſe ſes ſemblables de ſon pur mouvement.*] Le Pere Vanniere n'auroit pas parlé de l'homme excluſivement, s'il s'étoit ſouvenu que dans le livre quatriéme il avoit dit à peu près dans les mêmes termes, que parmi les moutons il y en avoit qui conduiſoient les autres à la boucherie & trahiſſoient leurs ſemblables pour une vile récompenſe. L'homme n'eſt donc pas le ſeul.

Eſtque benignas
Inter oves proprii generis qui proditor ultrò
Triſte miniſterium ſubeat mercede ſolutâ.

Il y a dans cet endroit-ci ;

Unus homo eſt proprii generis qui proditor ultrò,
Illaqueat ſibi quos ſimiles natura creavit.

(6) [*Au de là du Lac de Gurde.*] Ce Lac eſt en Italie dans le Veronois, il roule des paillettes d'or dont les carpions ſe nourriſſent ; c'eſt une ſorte de poiſſon qu'on ne trouve, à ce qu'on prétend, que dans le lac, lequel s'enfle comme la mer, & eſt ſelon Virgile ſujet aux tempêtes.

Fluctibus & fremitu aſſurgens Benace marino.
Georg. 2.

(7) [*Cette carpe qui a vû régner les Valois.*]

Il y avoit du régne de Louis XIV. dans les piéces d'eau de Fontainebleau des carpes qui avoient deux cens ans. Le Pere Vanniere saisit ici avec esprit l'occasion de faire l'éloge de ce grand Prince, & des François. La branche des Valois régnoit avant celle des Bourbons, & a fini à Henri III.

(8) [*Jusques sur les enfans.*] C'est une fiction pour les empêcher de s'aller baigner; mais quelles menaces peuvent nous arrêter? quand on est, comme dit M. Voltaire,

Jeune & dans l'âge heureux qui méconnoît la crainte.

(9) [*Le brochet, son audace.*] C'est ainsi qu'Ovide dit en parlant de Lycaon transformé en loup.

Eadem violentia vultûs,
Idem oculi lucent, eadem feritatis imago est.

(10) [*Un cœur de femme & toujours des frayeurs.*] Il seroit heureux pour bien des hommes d'avoir celui de certaines femmes.

(11) [*Eglé s'apperçut.*] Clio, Ephire & Eglé sont des noms de Naïades. Eglé étoit la plus belle de toutes selon Virgile.

Addit se sociam, timidisque supervenit Ægle,
Ægle Nayadum pulcherrima.

Virg. Ecl. 6.

(12) [*L'amour est une passion crédule.*] Ovide l'a dit avant Vanniere.

Credula res amor est.

(13) [*Une longue barbe.*] C'eſt à peu près de la même façon que Virgile parle de celle de Caron.

Cui plurima mento
Canities inculta jacet.

Æneid. l. 6.

(14) [*Plus pervers que les précédens.*] C'eſt la penſée d'Horace, l. 3. od. 7.

Damnoſa quid non imminuit dies,
Ætas parentum pejor avis, tulit
Nos nequiores mox daturos
Progeniem vitioſiorem.

(15) [*C'eſt à l'homme que l'homme tend ſes piéges.*]

Homo homini lupus.

(16) [*Ou bien l'on met le déſordre dans les villes afin de tirer plus d'avantage du trouble & de la confuſion.*] La Fontaine dans un de ſes contes dit auſſi que le trouble ſert aux Intendans de maiſon pour s'enrichir.

Un intendant ? Qu'eſt-ce que cette choſe ?
Je définis cet être un animal,
Qui, comme on dit, ſçait pêcher en eau trouble ;
Et plus le bien de ſon maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble,
Tant qu'aiſément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur reſteroit.
Donc par raiſon bien & dûment déduite
On pourroit voir chaque choſe reduite

En son état ; s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à son tour :
Car regagnant ce qu'il eut étant maître
Ils reprendroient tous deux leur premier être.

(17) [*Ses appas maintenant sont tout miel pour vous.*] *Gustans gustavi paululum mellis in summitate virgæ, & ecce morior.* Bibl.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE SEIZIÉME.

LE PARC.

VOUS m'ordonnez, Illuſtre LAMOIGNON, de ne point quitter les détails champêtres ſans parler des hôtes des forêts. Pour obéir à vos commandemens, quelque difficile qu'en ſoit l'exécution, commençons par enfermer les lapins dans des garennes, après quoi nous placerons dans des parcs au milieu des forêts le daim, le cerf & le chevreuil. LE PARC.

Soit que l'habitation des lapins ait Fécondité des lapins.

Le Parc. une étendue vaſte ou bornée, ſoit qu'on les tienne captifs chez ſoi, ou qu'ils errent à leur gré dans la campagne, leur prodigieuſe fécondité par tout la même eſt admirable. Les femelles ont des petits tous les mois, & ſont meres & nourrices toute l'année ſans avoir un moment de relâche; car tandis même qu'elles ſont pleines, elles alaitent une autre portée.

V. Plin. l. 8. ch. 55.

Le liévre dans ſon enclos veut une ample carriére où il puiſſe faire de longues courſes & jouer avec ſes pareils; n'épargnez donc pas le terrein de peur que l'ennui de ſa priſon ne donne à ſa chair un mauvais goût.

Garennes & enclos. Pour enfermer la race vagabonde des liévres, les murs ſuffiſent à peine à moins qu'ils n'aient autant de profondeur dans leurs fondemens qu'ils ont d'élévation. Le liévre creuſe la terre avec ſes pieds, & s'ouvre un paſſage ſous le mur même, afin de ſe délivrer de ſa priſon & de jouir de toute ſa liberté dans la campagne; car c'eſt dans l'eſpoir flatteur (1)

d'une vie plus libre que tous les animaux ſe donnent des mouvemens ; ils aiment mieux vivre en plein air, ſupporter la faim & toutes les incommodités de l'hiver, que de voir leur liberté bornée, quoiqu'ils ſoient largement nourris & à l'abri du mauvais tems ſous un toit aſſuré.

Il y a des gens qui au lieu de murs ouvrent de larges foſſés remplis d'eau où ils mettent du poiſſon afin de voir jouer tout à la fois deux eſpéces d'animaux différentes, & d'en couvrir auſſi gratuitement leur table. De la même rive ils tendent des piéges au poiſſon, & percent le liévre d'un plomb mortel.

Au premier coup de fuſil toute la bande des liévres tremble, (2) mais leur frayeur ſe diſſipe auſſitôt que le bruit. La joie renaît & ils recommencent à jouer parmi les tas de pierres & de cailloux ; ainſi après que la mort nous a ravi nos plus chers amis, nous reprenons le fil de nos plaiſirs ſans nous ſouvenir du tombeau.

Si vous vous déterminez à enfer-

mer ce peuple aux grandes oreilles
LE PARC. dans une eſpéce d'iſle, qu'il régne autour de l'enclos une pente douce à l'imitation du penchant des collines, mais que le milieu en ſoit exhauſſé. Le liévre aime les lieux élevés pour y creuſer à couvert de la pluie ſon habitation ; car l'eau qui rampe & s'inſinue par les conduits imperceptibles de la terre gagne les petits de cet animal & leur fait bien du tort.

Que les foſſés qui ſerviront de barriére aux liévres ayent au moins vingt pieds de largeur. Donnez une pente inſenſible à la rive du côté de l'enclos pour leur rendre plus facile le retour au gîte, mais que la rive oppoſée ſoit inſurmontable afin que s'ils vont aux foſſés dans le deſſein de s'échapper, & qu'ils ayent l'audace de le paſſer à la nage, ils grattent envain la terre de cette rive eſcarpée ; ainſi ils feront de vains efforts avec leurs pieds pour s'y attacher, retomberont dans l'eau toutes les fois qu'ils voudront eſcalader la rive, & perdant avec les

forces l'envie de s'enfuir, ils retourneront d'eux-mêmes sur leurs pas vers la plaine. LE PARC.

Ces enceintes doivent être ensemencées de vesce ou d'avoine, & l'on y doit planter plusieurs pommiers; les fruits qui en tombent sont un mets délicieux pour les liévres, ces arbres les garantissent de l'irruption soudaine des oiseaux de proye, & leurs branches touffues qui s'étendent au loin tempérent les chaleurs de l'été par un agréable ombrage. On leur donnera d'ailleurs du foin, du son, & quelques légumes inutiles qu'on prend dans les jardins. Gardez-vous cependant de leur faire manger des choux quelque friand que soit pour eux ce morceau. Ce légume leur donne (3) un goût & une odeur insoutenables, ainsi que les feuilles du saule, du peuplier blanc, & de tous les arbres qui croissent au bord des riviéres. Le nard odoriférant, le thim, le serpolet & le jonc de marais rendent au contraire leur chair exquise & délicate.

Soulagez ce petit peuple dans sa Nourriture des lapins.

Le Parc.

captivité ; que l'œconomie ne préside point à la distribution des vivres, de crainte qu'une triste maigreur ne s'empare de ces animaux. Quand ils sont tourmentés par la faim, ils n'ont d'autre ardeur que celle de l'assouvir ; (4) Vénus n'a plus d'attraits pour eux, ils ne s'inquiétent plus de leur progéniture, des soins trop fâcheux les occupent, ils fouillent la terre & rongent avidement les racines des plantes ; soit fureur ou tendresse ils n'ont pas même horreur de dévorer leurs petits. Ils croyent peut-être que cette mort est moins cruelle pour eux que s'ils les laissoient périr de besoin.

Mais ce n'est pas uniquement la faim qui porte les peres à verser le sang de leur propre race ; le mâle dans ses accès amoureux égorge ses petits afin que la femelle excitée par le desir d'en avoir d'autres, réponde à ses tendres empressemens : (5) tant un amour violent fait commettre de crimes !

Dans la crainte de ces malheurs, la mere toutes les fois qu'elle va paî-

tre cache son nid avec de la paille & du foin, & le couvre même de sable qu'elle jette dessus avec les pieds. Gardez-vous alors d'ouvrir le nid & de rendre vaines les précautions de cette tendre mere ; si elle voit son ouvrage détruit, elle s'arrête immobile à l'entrée du gîte, elle croit que son mari est l'auteur de ce forfait, & elle retourne sur ses pas pour ne pas voir le cruel spectacle de ses enfans déchirés.

LE PARC.

Prévenez ces fâcheux accidens & imitez avec des pierres la construction des nids que les liévres se creusent sous la terre. Faites-en l'entrée étroite & fermez-la tous les soirs, de peur qu'un perfide chat ne fasse pendant la nuit quelque incursion meurtriére dans le ménage de vos liévres. Attachez au cou des mâles un collier de fer armé de pointes, tel qu'en ont ordinairement les chiens de campagne, de peur que les peres n'entrent dans les nids, & que dans leur fureur ils ne teignent la terre du sang de leurs petits. Leur démarche est plus triste avec ce col-

LE PARC.

lier, ils préſentent leur tête à l'entrée du gîte des meres & s'efforcent d'y pénétrer, mais ils en ſont exclus dès la porte même, & c'eſt envain qu'ils font entendre leurs ſoupirs amoureux.

Ce rude collier qui leur péle le cou eſt à la vérité pour eux un titre de ſupériorité ſur le reſte de la nation; mais malgré cette prérogative les jeunes mâles ne laiſſent pas de careſſer furtivement les femelles ou même de diſputer le droit conjugal à force ouverte. Quand vous voudrez en tuer, gardez-vous de choiſir le tems où ils vuident leurs débats amoureux dans la crainte de punir les femelles pour les mâles; car les meres ont ſouvent le défaut de leur ſexe, elles ſe font des querelles ſans ſujet, & ſe livrent de ſanglans combats. Mais viſitez pendant la nuit leurs terriers, & ſaiſiſſez-vous des mâles pour les engraiſſer & les rendre dignes de paroître ſur votre table.

Pendant l'été quand la nuit vient les avertir de ſe retirer, on veut envain

LE PARC.

envain forcer à rentrer au gîte cette troupe folâtre, elle n'obéit point au ſignal de la retraite, elle court de tout côté & ſe fait un plaiſir malgré tous les dangers de paſſer la nuit en plein air pour avoir la liberté de tondre le gazon frais plus matin.

Il faut dreſſer un chien vigoureux qui les force de ſe retirer au ſon formidable de ſa voix, & leur faſſe ſentir ſes dents quand ils ſeront pareſſeux. Dès qu'il paroît dans l'enclos, & qu'il aboye d'un ton menaçant, toute la bande des liévres ſe leve ſur le bout des pieds, ils s'arrêtent en dreſſant les oreilles, & dès qu'ils ont vû le chien ils frappent des pieds la terre pour ſe ſauver. Soudain les meres & les petits qui n'ont pas la force de s'enfuir ſe retirent dans leurs nids.

Faites chaſſer par un chien courant les liévres que vous deſtinez pour votre table, afin que leur chair acquierre un goût plus délicat par l'exercice & la fatigue. Mais fermez auparavant l'entrée de leur gîte pour les forcer à chercher leur ſalut dans

Le Parc.

la fuite, & à imiter dans leur course la viteſſe des vents. Ils changent de route mille fois, mille fois ils la reprennent ; déja ils ſe croyent ſaiſis & entendent même le bruit des dents qu'ils ont eſquivées ; mais enfin ils ſont arrêtés près de leur terrier où ils reviennent toujours ſans ſe ſouvenir qu'on en a fermé l'entrée, & déja ſous la dent de leur impitoyable ennemi, ils ſemblent par leurs derniers cris accuſer leur gîte de trahiſon.

Les Parcs.

Mais il eſt tems de parler d'une chaſſe plus noble & de ſuivre dans les forêts le cruel ſanglier & le cerf agile. O vous ! ſource de ma gloire, illuſtre Lamoignon, j'ai donné ſur l'agriculture tous les préceptes dont vous vouliez que les laboureurs fuſſent inſtruits. C'eſt à vous maintenant que je prens la liberté d'adreſſer le petit nombre de régles qu'il me reſte à donner ſur la chaſſe. Je ne ſouhaite pas d'avoir un plus agréable délaſſement de mes travaux que celui d'aller avec vous fonder l'hoſpice que vous voulez donner aux

habitans des bois ; par cet embellissement vous procurerez (6) à votre terre de Launay une gloire immortelle & de nouveaux agrémens dignes du Maître & de l'heureuse situation des lieux. Agrémens dont jouiront non-seulement vos petits-fils à naître, mais que partageront avec vous (7) ceux que le ciel vous a déja donnés.

LE PARC.

Venez avec confiance ; il ne s'agit plus ici des travaux champêtres qui entraînent avec eux l'ennui : ce ne sont plus des terres dures dont il faille rompre les mottes avec le hoiau ; il n'y a plus de récolte à faire à l'ardeur du soleil, ni d'olives à abbattre la perche en main malgré la rigueur de la saison ; point de jardin potager à cultiver avec la houe ; point de vendange à fouler qui vous teigne les jambes de sa couleur vermeille. Loin d'ici le menu bétail, les bœufs qui mugissent & les pasteurs ; vous n'aurez point les oreilles fatiguées du cri des canards, ni des tristes gémissemens de la colombe ; vous ne craindrez point l'aiguil-

Le Parc.

lon de l'abeille irritée, & ne périrez pas d'ennui au bord d'une riviére en attendant que le poiſſon vienne mordre à l'hameçon de votre ligne ; épris d'une plus noble ardeur, vous lancerez dans les bois le cerf agile, ou forcerez à la courſe la nation féroce des loups.

Entrons ſans différer dans votre bois de *Launay*, j'y entends murmurer les eaux dans leur cours précipité ; j'y vois de ſombres retraites & d'épais buiſſons hériſſés d'épines. Quelle agréable horreur pour les bêtes ſauvages ! elles aiment à vivre dans ces lieux retirés & ténébreux, à y dérober leurs petits aux regards mêmes du jour, & à y goûter loin du bruit la douceur d'un ſommeil tranquille.

D'une autre part c'eſt un ruiſſeau qui proméne ſes eaux fertiles dans des routes fleuries, & qui ſerpente de tout côté dans la forêt, incertain du chemin qu'il doit prendre pour s'échapper de ces bois épais & ſolitaires. Hélas ! combien de cerfs aux abois viendront ſe rafraîchir à ce ruiſſeau

LE PARC.

& y finir en même tems leurs jours? Vous laisserez pour pâturages à votre peuple captif ces prairies que des eaux vagabondes rendent au loin verdoyantes, dont l'herbe ne meurt jamais quelque brulante que soit l'ardeur du soleil, & vous ne cultiverez point ces beaux champs que Cérès aujourd'hui couronne d'épis. Quoique les pâturages soient abondans, & que les vents avec leurs aîles bruyantes fassent pleuvoir le gland des chênes; cependant lorsque la neige couvrira la campagne, ou que l'hiver aura dépouillé la terre de sa verdure & resserré son sein; vous ferez mettre du foin dans les endroits les plus retirés de votre bois afin que les daims, les liévres, le sanglier au regard menaçant, le chevreuil tacheté, le bœuf sauvage aux nazeaux difformes, les chevrettes agiles & les cerfs à la haute ramure y viennent paître avec sécurité. Placé dans une guérite élevée, vous les verrez tous manger ensemble sans avoir de risque à courir. Ainsi Rome voyoit autrefois sortir des souter-

LE PARC.

rains du Cirque les bêtes feroces de toute eſpéce lorſqu'on les produiſoit en ſpectacle.

La dépenſe dont nous avons parlé juſqu'ici eſt un foible objet. Le grand ouvrage & le plus couteux, eſt de fermer de murs ou de paliſſades un terrein immenſe, & d'y retenir des bêtes ſauvages toujours tentées de s'enfuir. Il ne ſeroit pas prudent de ne bâtir que des murs de terre chargés de branches d'arbres pour leur tenir lieu de couverture; de pareils murs ne ſont propres qu'à fermer des jardins ou des vignes; la pluie les dégrade inſenſiblement, & bientôt les liévres ſont mal gardés dans leur priſon.

Vous ne donnerez point auſſi pour enceinte à votre parc des foſſés remplis d'eau. Quelle ſûre barriére effectivement ſeroit-ce pour des cerfs, qui, quoique naturellement timides, (8) traverſent les mers pour aller chercher de gras pâturages dans l'iſle de Chypre? ils appuyent leur tête élevée ſur le dos les uns des autres, & changent alternativement de pla-

LE PARC.

ce, de façon que celui qui étoit à la tête de la bande vient se mettre à la queue & s'appuye à son tour sur un dos secourable. Ce n'est point la vûe de la terre, mais l'odorat qui leur sert de bousole, leurs bois leur tiennent lieu de voiles en quelque sorte, & leurs pieds leur servent de rame pour fendre l'onde amére.

Entreprenez donc un ouvrage digne de votre fortune, & d'un cœur aussi magnifique que le vôtre; faites construire avec des pierres un mur solide, qui, s'il plaît au destin, triomphe des années aussi long-tems que la gloire & le nom des Lamoignon vivront dans l'Histoire.

Rien ne vous empêche de placer des claires voies dans la partie du mur qui est en face de chaque allée, afin que vos captifs ayent la liberté de la vûe sur la campagne, & que le voyageur en passant puisse regarder ces bêtes avec un plaisir exempt de crainte.

En attendant que les murs de votre parc soient élevés dans toute leur étendue, permettez que je vous

LE PARC.

entretienne des hôtes que vous devez y admettre. Par préférence à tous les autres, vous donnerez d'abord entrée au cerf ; mais qu'il ſoit remarquable par la majeſté de ſon front, par la beauté de ſes yeux, la fineſſe de ſes jambes, la hauteur de ſon bois diviſé en pluſieurs cors, & que ſes pieds ſoient plus prompts que la foudre.

La nature a pourvu les autres animaux de force ou de fineſſe, & les a armés de cornes, de dents ou de griffes cruelles, mais elle a donné au cerf l'agilité des pieds au lieu d'armes ; en raſe campagne, il ſemble qu'il vole pour échapper au danger, & lorſque pourſuivi dans les forêts il veut gagner la plaine, il penche ſa tête ſur le dos, afin que ſon bois ne ſe trouve pas engagé parmi les arbres.

Lorſque la graiſſe le rend moins léger à la courſe, il va rarement dans les champs, ſe cache au milieu des forêts, & oſe à peine prendre quelques brins d'herbe pendant la nuit pour ſe ſoutenir, juſqu'à ce qu'une longue abſtinence lui faſſe regagner ſon agilité.

Au

Au printems de chaque année lorſque le cerf perd l'honneur de ſon front & met bas ſa tête altiére, on dit qu'il craint d'être vû, & qu'il ſe cache dans les réduits les plus ſombres. C'eſt ainſi qu'une femme mondaine ſe condamne elle-même à reſter dans ſa maiſon, à moins que ſa tête (9) ne reſſemble à une tour par la forme de ſa coëffure qui menace le ciel comme le bois d'un vieux cerf. LE PARC.

Mais lorſque la tête ombragée de cet animal a repris ſa ſuperbe parure, alors il reparoît fiérement dans la plaine & ne ceſſe d'admirer ſon bois dans le criſtal des eaux. Ce n'eſt pas ſeulement ſa figure qu'il regarde avec étonnement & complaiſance; il eſt également ſurpris de l'habit d'un chaſſeur & des armes qui bientôt termineront ſes jours, tout l'arrête, & les plus minces objets ſont des prodiges pour lui. Auſſi n'eſt-il pas difficile de l'attirer dans des piéges avec des miroirs, & de l'enfermer enſuite dans le parc. *V. plin. l. 8. ch. 33.*

Mais comme un cerf âgé qu'on arra-

che des lieux de sa naissance se rappelle sans cesse le séjour de ses peres, & regrette éternellement la perte de sa liberté, il est plus à propos d'enlever aux biches leurs faons, afin que ceux-ci s'habituent dans le parc dès leurs premiéres années, qu'ils ne regrettent point des lieux qu'à peine ils ont connus, & qu'ils croyent que tout l'univers est renfermé dans le terrein qu'ils occupent. Ainsi le plus grand bonheur de la vie & le plus sûr moyen pour y parvenir consistent (10) à ne connoître & à ne se figurer aucun païs préférable à celui que l'on habite.

Le Parc.

Les faons.

Les faons ne sont pas difficiles à trouver quand on les cherche ; la biche ordinairement met bas son fruit à l'extrémité des forêts, dans les lieux où elle ne voit point de traces de loup ; car c'est l'ennemi qu'elle redoute le plus dans le fort des bois. C'est pourquoi le chasseur doit se cacher sur un arbre & examiner quand la biche passera avec ses faons pour les mener au pâturage. Lorsqu'ils ont repû elle leur enseigne au retour à

V. Plin. ibi.

franchir d'un saut léger les rochers, les fossés & les buissons qui se trouvent sur leur passage, & après ces exercices ils retournent à leur fort où la biche les couvre d'épais feuillages. Mais c'est un défaut de la jeunesse de ne pouvoir rester long-tems paisible dans le même lieu. La biche ennuyée de sa résidence va jouer avec ses semblables (11) dans les clairiéres les plus fréquentées ; & cette mere de toutes les meres la moins inquiéte, croit avec confiance que ses petits sont très-endormis, ou supportent sans ennui sa longue absence. Mais hélas ! ces jeunes imprudens quittent leur fort, tombent dans les piéges qu'on leur a tendus, & sont ravis à leur mere qui à son retour les pleure trop tard.

LE PARC.

Comme les cerfs, illustre Lamoignon (12), vivent plusieurs siécles, s'il vous prend envie d'attacher un collier au cou d'un faon pour y marquer son âge & en instruire la postérité : voici la courte inscription que j'y mettrai. *Je reçus le jour lorsque Lamoignon pieux Magistrat dompta*(13)

LE PARC.

les monſtres des Cevenes & éteignit le flambeau de l'héréſie qui menaçoit d'embraſer l'univers.

Les ſangliers prennent des ſoins plus tendres de leurs petits ; le mâle & la femelle aſſidus à leur bauge, font ſentinelle tour à tour pour les garder, & leurs défenſes ſont prêtes à déchirer les aſſaillans. Qui eſt-ce qui oſeroit employer ou la ruſe ou la force ouverte pour enlever ces petits défendus par des ſurveillans auſſi terribles. Lorſque le ſanglier ne craint que pour lui, il n'attaque jamais les chaſſeurs à moins qu'on ne lui ait porté les premiers coups. Mais quand il veille dans ſa bauge à la garde de ſes petits, il s'élance de ſon propre mouvement au milieu des épées nues, & perce de ſes défenſes les flancs du voyageur, à moins qu'il ne ſe laiſſe tomber la face tournée contre terre, & que ſans donner le moindre ſoufle il ne conſerve ſa vie par le ſecours d'une mort ſimulée.

V. Plin. l. 8. ch. 52. Le ſanglier n'eſt jamais plus à craindre (14) que lorſqu'il ſent les

feux de l'amour, il appelle au combat ſes rivaux & fouille la terre avec ſes pieds. (15) Le feu qui le dévore ſemble lui ſortir des narines, il aiguiſe ſes défenſes ſur les pierres, ſe fait une cuiraſſe de boue, ſe frote contre le tronc des arbres pour s'endurcir aux coups, hériſſe ſes crins, écume de rage, & menace tout ce qui l'environne; le chevreuil & le cerf timides prennent la fuite au loin, & les loups mêmes ces cruels animaux n'oſent en approcher. LE PARC.

Il étend ſa fureur au-delà des forêts, & de la campagne il paſſe dans les villages; & la crainte, les hurlemens, les ſanglots & l'image de la mort ſont à ſa ſuite. Les enfans appellent leur mere, les meres conſternées cherchent leurs enfans, jeunes & vieux tous courent aux armes; mais il fuit par les mêmes lieux qu'il a enſanglantés ſans qu'on en ait tiré vengeance; il rentre dans les bois, briſe tout ce qu'il rencontre, ſe déchaîne contre les arbres même, & laiſſe des traces de ſa fureur ſur les branches qu'il met en piéces.

Le Parc.

(16) Qui diroit que la douceur du chant domptât le ſanglier, & que des ſons mélodieux attiraſſent dans les filets cet animal furieux; choiſiſſez des ſentiers étroits pour tendre vos piéges, & enſuite armez-vous de violons & de chalumeaux, & entrez dans le fort du bois. Au ſon des inſtrumens le ſanglier dreſſe les oreilles, & ſe laiſſe entraîner par le charme de l'harmonie, quelque part qu'elle le conduiſe, ſans appercevoir dans ſon enchantement le piége qui le menace.

Tandis que la laye gémiſſante cherche & réclame ſon mâle qui vient de lui être enlevé, rendez-vous à ſa bauge & tirez-en les marcaſſins qui n'ont plus de gardien pour les défendre: aux cris perçans dont ils frappent les airs, leur triſte mere vole à leur ſecours, mais elle tombe auſſi dans le piége, & court ainſi à ſa perte.

Les chamois.

Vous prendrez d'une façon tout oppoſée les petits des chamois, ſi vous êtes maître de leur mere; car ils l'aiment ſi tendrement, que lorſ-

qu'on l'emméne de force, ils viennent d'eux-mêmes ſe joindre à elle, marchent à ſes côtés pour partager ſon ſort, & par leur préſence irritent & ſoulagent tout à la fois ſa douleur. LE PARC.

Le chevreuil.

La perdrix attire le chevreuil dans les rets par ſon chant ; il régne entre ces deux animaux une merveilleuſe ſympathie ; ils vont paître enſemble dans les prairies, ſe donnent réciproquement des baiſers, & aiment à jouer enſemble dans la campagne. Le chevreuil, ce beau quadrupede, porte ſur ſon dos la perdrix plus belle encore, qui quelquefois auſſi ſe repoſe ſur les andouillers de ſon ami.

Tant que la perdrix peut ſe diſpenſer de vivre parmi les hommes, elle eſt fidéle aux devoirs de l'amitié, & reſpecte la foi de ſon alliance avec le chevreuil ; mais auſſitôt que nous l'avons apprivoiſée & dreſſée à nos commandemens, elle prend nos mœurs, devient perfide, & par ſes chants impoſteurs attire dans

le piége l'ami qui lui eſt le plus cher.

Le Parc. Dès que vous aurez un chevreuil vous en pourrez prendre pluſieurs, ſi dans la forêt vous trouvez le fort où ſa femelle paſſe encore ſes nuits dans le veuvage. Après la mort de ſon mari elle fait de nouvelles amours; mais quoiqu'elle ſe ſoit engagée avec un autre mâle, elle ne le ſuit pourtant pas, elle l'invite par tout ce qu'elle a de charmes, à venir partager ſa retraite & ſa couche; & quoique les piéges ſurprennent ſes amoureux en chemin & la fruſtrent des plaiſirs qu'elle s'étoit promis, elle continue par ſes agaceries d'attirer dans les rets tous les chevreuils qui ſe préſentent. (17) La maiſon de Danaus ne fut pas autrefois rougie de plus de ſang dans l'horrible maſſacre qui fut fait de ſes gendres, que ne le ſont la terre & les arbriſſeaux par la mort des chevreuils amoureux.

Le Bufle. Il vous ſera aiſé de prendre le bufle imprudent, qui à l'aſpect des chaſſeurs ſe croit fort en ſûreté, s'il peut cacher ſa tête dans les buiſſons

sans s'inquiéter du reste du corps qu'il laisse à la merci des chiens. Mais pour les autres espéces de chévres sauvages, comme le bouquetin, le daim, (18) & la gazelle ; s'ils sont retranchés sur la cime de quelque montagne escarpée, vous les investirez avec une meute nombreuse, & cherchant un passage au milieu des rochers, vous tâcherez de vaincre les difficultés pour arriver au sommet. LE PARC.

Les chévres sauvages se tiennent sur le penchant des montagnes, & d'un saut léger franchissent d'un rocher à l'autre d'immenses intervalles ; le bouquetin se replie sur lui-même & se laisse rouler comme une pierre du haut de la montagne ; les chiens étonnés aboyent de toutes leurs forces, & veulent du moins suivre de la voix ce fugitif qu'ils ne peuvent attaquer avec les dents. Tandis que le bouquetin étourdi de sa chûte croit voir tourner les objets qui l'entourent, ne perdez point de tems, tendez-lui promptement des piéges avant que ses jambes pren-

nent l'eſſor dans la vallée.

Le Parc.

Lorſque du ſommet de la montagne il apperçoit les rets qui ſont au pied, ſouvent il s'élance ſur les arbriſſeaux qui croiſſent ſur le penchant des rochers, & s'y accrochant avec ſes cornes, demeure ſuſpendu dans l'endroit le plus eſcarpé. Mais cette ruſe qui devoit le ſauver tourne par l'événement à ſa perte ; car tandis qu'il eſt dans cette attitude incommode & dans un endroit à la vérité inabordable aux chiens, mais qui ne l'eſt pas au plomb, une bale funeſte lui perce les flancs, & l'infortuné bouquetin meurt ainſi avant ſon heure. Si au contraire on l'avoit pris vivant, il auroit, au lieu d'affreuſes montagnes & de ſtériles deſerts, habité des champs couverts d'un tendre gazon & d'agréables bois parés d'un verd feuillage. C'eſt ainſi qu'une lâche frayeur de la mort perd ſouvent les hommes foibles : ainſi le deſeſpoir avance leurs jours que les Parques filoient encore ; (19) car la fortune ordinairement après nous avoir ravi les biens nous fait perdre encore la tête.

LE PARC.

Mais il n'y a point d'hôte plus digne des parcs qu'un bœuf ſauvage dès qui n'a point porté le joug, & qui dans les forêts marche fiérement & la tête levée; il donne à ſes jambes un mouvement grave & majeſtueux, ſes longs mugiſſemens portent l'épouvante dans les bois, & ſemblent annoncer aux autres animaux que leur roi eſt arrivé, & qu'ils ayent à lui rendre les hommages & tous les égards reſpectueux qui lui ſont dûs.

Que le taureau ſoit ramené dans les bois qu'habitoient autrefois ſes peres, avant que les hommes les en euſſent arrachés par la force pour les loger ſous un même toit, comme compagnons de leurs travaux. Qu'il y coule des jours tranquilles, & qu'exempt de toute fatigue il erre à ſon gré dans les champs. Qu'il paiſſe l'herbe fleurie dans les plus gras pâturages, ou qu'après avoir repû il ſe couche mollement à l'ombre des ſaules pour ruminer à loiſir.

A la vérité il paſſe les nuits à la rigueur de l'air, ſans autre couvert que celui des bois pour ſe garantir

Le Parc.

des pluies & des frimats, il n'y trouve pas un ratelier garni de foin, & aucun bouvier officieux ne le frote quand il eſt mouillé de ſueur; mais auſſi aucun bouvier ne le force de ſoumettre ſa tête au joug, & ne lui fait ſentir ni aiguillon perçant, ni coups de bâton; il n'a point d'étable ni de magaſin de foin; mais il domine au loin dans de gras pâturages, le doux ſommeil vient le trouver ſur le gazon; il jouit de la liberté, bonheur ineſtimable, & n'eſt aſſujetti à aucune eſpéce de travail. Permettez donc dans votre parc ces doux loiſirs aux bœufs ſauvages, ils vous produiront des veaux exquis pour votre table & des bœufs vigoureux pour la charrue. De plus vous dreſſerez ces animaux au combat, & par cet exercice, vous formerez en même tems la jeuneſſe au métier de la guerre.

Ne voyez-vous pas comme l'Eſpagne ſe procure des ſujets belliqueux par la célébrité de ſes joutes renouvellées des anciens. Dès que les ſpectateurs ſont aſſis, & que le

champion ſous ſa cotte d'armes, s'eſt préſenté au milieu de l'aréne tenant ſes traits piqués en terre ; l'intrépide taureau repouſſe avec ſes cornes ce qu'on lui jette pour l'irriter ; mais tandis qu'il s'élance ſur ſon ennemi les yeux tournés vers la terre ſans faire attention à une pique dont on lui préſente la pointe, il ſe l'enfonce lui même dans la tête qu'il ſe fracaſſe par ſon imprudence, (20) tant la précipitation & l'aveugle rage ſont nuiſibles dans le combat. LE PARC.

Il y en a qui appliquent entre les cornes du taureau une peau enduite de poix, & qui après lui avoir mis ce bandeau ſur les yeux, le harcelent impunément à coups d'aiguillon. L'aſſemblée fait de grands éclats de rire ; il précipite ſes pas de côté & d'autre ſans ſavoir où il va ; il ſecoue la tête & la leve au ciel pour tâcher de découvrir le jour. Mais tandis qu'il frappe l'air de ſes cornes & qu'il s'agite inutilement, on le perce de nouveaux traits, & il laiſſe dans tout le Cirque des marques de ſang ſur ſes traces.

LE PARC.

Tantôt c'eſt un autre champion, qui monté ſur un noble palefroi, & dédaignant la ruſe & le détour, attaque avec plus de bravoure ces terribles taureaux. Secondé par ſon courage & ſa jeuneſſe il pique ſon courſier, & le manie ſur les voltes pour prélude du combat; alors il défie ſon ennemi qui auſſitôt que ſa loge lui eſt ouverte s'élance avec fureur pour porter un coup de corne à ſon adverſaire; mais le cavalier tourne promptement la bride, & après avoir eſquivé le coup par un mouvement adroit il ſe précipite à ſon tour ſur le taureau & le perce de ſa pique. Cet animal que la douleur rend furieux ſuit l'agile courſier qui ſemble voler dans la carriére; mais le cavalier prenant le taureau ſur le tems, s'approche & le terraſſe d'un coup mortel; alors vainqueur de ſon ennemi il ſe tourne vers l'aſſemblée pour jouir avec une ſecrette joie des éloges & des applaudiſſemens des ſpectateurs.

Il nous reſte maintenant à enfermer dans le parc pour le ſeul plaiſir

de la chaſſe le loup ſanguinaire & le ruſé renard. Ah ! ſi je condamnois ces voleurs à la priſon qu'ils méritent ; quelle ſomme ne me donneroient pas les fermiéres & les paſteurs ? Il n'eſt pas fort difficile de prendre un renard vivant, dès que l'on ſait l'endroit où il ſe retire, & cache ſes larcins nocturnes ; on l'enfume avec quelque odeur deſagréable, après avoir tendu un piége à l'entrée de ſon terrier. Cette fumée qu'il ne peut ſupporter le fait ſortir & donner dans le piége ; car la douleur trouve accès dans ſon cœur malgré ſa fineſſe, & le mal actuel ne lui permet pas d'être attentif à un autre danger.

Les hameçons propres à la pêche quand ils ſont bien amorcés ſont merveilleux pour prendre un loup. Dès que cet animal a dévoré l'appas perfide, il fait de vains efforts pour l'arracher de ſon goſier teint pour cette fois de ſon propre ſang & non de celui des brebis.

Vous ouvrez auſſi une foſſe, où conduit par ſa voracité le loup ſe

précipite inconsidérément. Couvrez-
Le Parc. la de branches & de feuillages & attachez-y un tendre agneau qui par ses tristes bélemens appelle sa mere ; le loup accourt à ses cris & s'élance sur sa proie ; mais la terre s'affaissant sous lui, il entraîne avec éclat le débris du piége au fond de la fosse. Tandis que tout tremblant il songe par quels expédiens il se tirera de ce mauvais pas, & qu'il déchire l'agneau sans le manger quelque pressante que soit sa faim ; vous descendrez dans la fosse au moyen d'une forte corde une cage qui ait de bons barreaux avec une porte qui se hausse & s'abaisse. Le loup accablé d'une grêle de pierres qu'on lui jette s'enferme de lui-même dans la cage ; on la remonte ensuite, le loup s'y roule & fait un cercle de son corps pour se dérober au jour & à la vûe des curieux ; il est hué de toute la jeunesse, & quoique dans sa rage il menace des dents, on le montre dans les hameaux voisins avec de grands cris de joie.

De la chasse. Ce seroit ici le lieu de parcourir les

LE PARC.

les différentes eſpéces de chaſſe & de ſuivre tous les hôtes des forêts avec une meute & des armes. La chaſſe eſt l'exercice de la nobleſſe & un agréable apprentiſſage du métier de la guerre. Les jeunes gens y endurciſſent leur corps à la fatigue, au froid & à la chaleur; ils y acquiérent un courage martial qui leur fait ſans crainte enviſager la mort au milieu des combats; ils apprennent à manier les armes, s'inſtruiſent par les ruſes des bêtes de celles de la guerre, & par les piéges qu'on leur tend des embuches des ennemis. La deſtruction des loups leur enſeigne à défaire les hommes; & après avoir défendu leurs terres contre les bêtes ſauvages, ils apprennent à les défendre contre l'ennemi.

Au lieu de cette vie laborieuſe & active, les jeunes gens n'aiment aujourd'hui qu'une molle oiſiveté, & bientôt leur vigueur & leur ardeur guerriére ſeront éteintes s'ils ne reprennent leur force avec les fatigues de la chaſſe. Les courſes à cheval, les exercices de la paume, & les

LE PARC.

combats ſimulés, n'ont plus d'attrait pour eux ; ils n'aiment plus à paſſer les fleuves à la nage ; le jeu, le vin, les obſcénités d'un bateleur ou les railleries piquantes de quelque cinique font leur amuſement ; ils préférent les tendres accords du violon au ſon guerrier de la trompette, & ſont paſſionnés (21) pour des romans pernicieux & pour des opéra tragiques, où les acteurs comme des cygnes chantent leurs tourmens & meurent en meſure. Curieux de parure & d'ajuſtemens comme les femmes, (22) ils couvrent leurs joues d'un fard deshonorant, ont à la main un miroir au lieu d'armes, ne connoiſſent d'autres exercices que la danſe, n'aiment que les plaiſirs de l'amour & de la table, & porteront au champ de Mars un corps uſé par la débauche, ſi Diane au lieu de Vénus ne reçoit leur culte, & s'ils ne s'accoutument à déclarer la guerre aux habitans des bois pour ſe préparer à des combats plus ſérieux.

Afin de corriger le goût dominant

des François par la force de l'exemple, & dans la crainte qu'une longue paix ne les dégoûte du parti des armes, le Prince après avoir vaqué aux affaires de l'Etat donne ſes heures de loiſir au plaiſir de la chaſſe. (23) LOUIS infatigable conduit ſes jeunes Courtiſans par les ſentiers les plus difficiles pour ſuivre la voye d'un cerf; il leur enſeigne ainſi à ſupporter la rigueur des ſaiſons, de même que les durs travaux de Mars, & ſa préſence eſt pour eux le plus agréable délaſſement. Que la courſe, la ſueur & la fatigue ont de charmes, * quand on voit ſon Prince partager la peine & l'exercice! On n'eſt plus flatté d'habiter de ſuperbes palais (24) lorſque LOUIS, l'amour du peuple, tranſporte avec lui les délices de ſa Cour au milieu des montagnes. LE PARC.

O vous! la gloire de l'Italie, (25) illuſtre Ravaſini, qui déja recommandable par le nom de vos ayeux, rendez encore après pluſieurs ſiécles

* *Regis ad exemplum, &c.*

Virgile à ſa patrie ; continuez de
Le Parc. chanter à l'exemple de ce Grand Poëte les tréſors de la campagne. D'une main plus ſavante que la mienne vous avez déja retaillé mes vignes, refauché les prairies & procuré des eaux aux maiſons de campagne. Entrez auſſi dans les forêts, & chantez, noble Poëte, l'exercice de la chaſſe que vous avez droit de prendre par votre rang. Il me ſuffit d'avoir pû ouvrir la barriére aux Poëtes qui ont couru la même carriére que moi ; ils m'avertiſſent qu'il eſt tems de me retirer, (26) & que mes chevaux fatigués ont beſoin de repos.

Je n'entreprendrai donc que de courir le cerf & ne chaſſerai point le liévre ni le filou renard, le chevreuil, ni le ſanglier deſtructeur des moiſſons.

Quête du cerf. Pour ne pas errer à l'avanture au milieu des bois ſans ſavoir quelle route tenir, il convient d'aller en quête du cerf avant que de raſſembler ſur la plaine la troupe des chaſſeurs ; car cet animal ennemi du changement ne ſe retire pas indifféremment dans tous

les asiles des bois. Chaque cerf a son fort couvert de branches touffues aux environs des meilleurs pâturages, & s'il n'en est chassé par le sentiment des chiens ou par le bruit tumultueux des veneurs, il ne quitte jamais l'habitation de ses peres. LE PARC.

Si vous en trouvez un qui soit dans la fleur de l'âge & qui ait la viteſſe des zéphirs, il ne faut pas vous y attacher dans la crainte de fatiguer envain les chiens, de remplir la forêt de clameurs inutiles, & d'être la dupe d'une vaine espérance. Vous préférerez un cerf dont la course soit rallentie par le poids des ans, & qui vous résiste plus par les ruses que par la force. On prend une connoissance certaine de son âge à l'odeur forte qu'il exhale, & à l'empreinte de ses pieds qui a plus de profondeur en terre. Choix du cerf.

La forme de son pied est encore un indice certain ; car lorsqu'il est vieux il l'a resserré, & son empreinte ne paroît plus divisée en deux parties, les pinces & les tranchans en sont usés de vétusté, & enfoncés

LE PARC.

plus avant dans la terre. * Si les fumées qu'on rencontre ſont molles & ridées, c'eſt encore une marque ſûre de vieilleſſe.

D'ailleurs un jeune cerf qui n'a point encore d'expérience ſe rend à ſon fort en droite route ; mais le vieux que l'âge a rendu prudent céle ſa voye & ne vient à la repoſée qu'au lever du ſoleil, & après mille tours & détours entortillés : ſes pas ſont auſſi moins grands, & quand les cerfs ont quelques années, ils portent toujours les pieds de derriére dans le même endroit que ceux de devant.

Le veneur bien inſtruit de toutes ces connoiſſances va des le matin dans les plus épais taillis lorſque la roſée couvre encore la terre ; il tient en leſſe un limier qui marche devant lui pour quêter le cerf. Lorſque le chien eſt aſſuré d'être ſur la voie il en donne avis à ſon maître par la gaieté de ſa démarche & le mouvement de ſa queue ; & afin que ces

* C'eſt ainſi qu'on appelle la fiente du cerf.

LE PARC.

indices ne soient point équivoques, il aboye à petit bruit, & prend la route du fort de la bête Il ne faut pas alors abandonner au limier toute la longueur du trait, de peur qu'il n'avance plus loin & ne donne l'alerte à la bête qui prendroit son essor dans la plaine ; car le cerf tremble au moindre bruit, & quand il est certain du danger il se leve, & de l'entrée du fort jette ses regards aux environs, & dresse ses oreilles pour juger le bruit.

Si par hazard il paroît à son air inquiet qu'il pressente le danger, usez de ruse, faites cacher votre limier parmi les buissons, siflez comme les bergers. prenez une hache, coupez quelques branches & chantez à l'imitation des gens qui élaguent les arbres, jusqu'à ce que le cerf dissipe sa crainte & se recouche pour se livrer au sommeil pendant le reste du jour, car la nuit est pour lui le tems du * viandis.

Cependant pour ne pas vous ré-

* Terme de venerie qui signifie pâture.

LE PARC.

jouir envain de votre découverte, tournez à main droite à quelques pas du fort, & faites vos enceintes autour de la bête ; obſervez ſur-tout ſi le cerf eſt encore à la repoſée, & ſi la crainte ne lui a pas fait prendre la fuite. Tandis que le limier battra la voie pour éclaircir le fait, chemin faiſant jettez vos briſées de côté & d'autre ; les branches à demi coupées qui pendront aux arbres vous ſerviront de ſignal pour reconnoître la voie malgré tous les détours de la bête. Lorſque vos enceintes ſeront faites, le chien reprendra la premiére voie du cerf, alors vous ſortirez de la forêt & vous jetterez encore des briſées qui vous indiqueront le chemin, afin que le lendemain lorſque le ſoleil reparoîtra, vous repreniez ſûrement la même route que la veille, & que vous vous aſſuriez ſi le cerf eſt rentré dans ſon fort. Pour cet effet vous leverez de terre l'empreinte de ſon pied, & vous emporterez ſans mauvaiſe honte les fumées que vous trouverez près de la repoſée, afin qu'au quartier

tier d'assemblée, & devant tous les chasseurs ces deux indices justifient ce que vous avancerez, si l'on ne vous croit pas sur votre rapport. LE PARC.

Déja les chasseurs rangés au bord d'une fontaine sont assis sur le gazon qui leur tient lieu de table ; un repas frugal, mais que Bacchus rend agréable, les dédommage du court sommeil qu'ils ont pris. Les chiens prennent aussi une légére réfection, afin qu'ayant peu mangé, la faim soit un aiguillon qui leur donne plus d'ardeur à suivre le cerf ; car les chiens chassent pour leur propre intérêt. De tout tems les hommes & les animaux n'ont eû entr'eux d'autre motif d'attachement que leur utilité commune ; l'espoir du retour est le mobile de leurs services réciproques.

Cependant arrivent les gens qu'on a envoyés à la découverte dans différens quartiers de la forêt, qui pour prouver la vieillesse du cerf qu'ils ont trouvé, montrent l'empreinte de son pied.

Après que chacun a fait son rapport, on se détermine à lancer un

LE PARC.

vieux cerf qu'on puisse voir dans la plaine, son bois dressé vers le ciel, courir au loin devant les chiens, qui par ses ruses anime les chasseurs lors même qu'il les fatigue, & qui vaincu par l'âge & la foiblesse se rende à discrétion après quelques heures de résistance.

S'il y a plusieurs cerfs du même âge, on préfére celui dont la reposée à l'extrémité d'un bois soit voisine de la plaine, parce qu'on peut de cet endroit le lancer d'abord en rase campagne, afin que son odeur en frappe davantage le sentiment des chiens, & qu'ils ne prennent point le change lorsque la bête rentre dans la forêt.

Enfin il est arrêté de lancer le cerf; on se leve, le cor sonne & donne le signal; à ce bruit les courtiers frémissent d'ardeur, s'offrent à porter leurs cavaliers, & prennent la course tête levée; les chiens sautent de joie, témoignent l'envie qu'ils ont de se signaler dans les bois, & demandent par leurs cris qu'on les découple promptement.

Cependant ce n'eſt pas ſans ordre qu'on les méne à l'ennemi ; on divite la meute en pluſieurs troupes qui ont chacune leur conducteur. Les chiens les plus ardens ſont deſtinés à combatire au milieu des bois, & attaquent le cerf ; les autres ſont placés par relais dans différens endroits, afin qu'ils relévent ceux qui ſont fatigués d'une longue courſe, & que leur renfort les appuye. Ces détachemens reſtent dans l'inaction, & ne vont point à l'attaque ſans l'ordre de leur chef. Un petit corps de réſerve marche derriére par des routes connues & abrégées pour ſervir dans un beſoin de troupe auxiliaire. LE PARC.

Quand l'armée eſt rangée en bataille, on pénétre dans la forêt, on inveſtit la bête, & l'on s'approche du fort ; les cavaliers ſont placés à droit & à gauche ; les chiens ſur la voie aboyent à grands cris, & lancent le cerf effrayé. De peur de prendre le change, examinez avec attention l'empreinte de ſes pieds lorſqu'il entre dans la plaine ; (27) car il a preſque toujours pour compagnon

LE PARC.

un jeune cerf qui ne le quitte point, & en bons amis ils se prêtent l'un à l'autre des secours mutuels. Le vieux, comme le plus fin & le plus expérimenté, enseigne au jeune les plus sûrs pâturages, & le défend quand on l'attaque. Mais lorsqu'il s'agit de course & d'agilité, * l'écuier s'expose généreusement au danger, fait rester son compagnon dans le fort & le remplace à la course dont il tente volontairement le sort.

Laissez donc sans regret ce jeune cerf traverser les bois & les champs, parlez à vos chiens acharnés à le suivre, rappellez-les au bruit du cor, remettez-les en quête, & faites leur chercher la première voie. C'est avec peine qu'ils obéissent au commandement, mais enfin ils chassent le vieux cerf de sa sombre retraite, quoiqu'il hésite à sortir; il fuit d'abord avec plus de célérité, afin de réparer le tems perdu, & tandis qu'il s'échappe de la forêt, il courbe son bois sur ses épaules; mais dans la

* Terme de vénerie qui signifie l'ami d'un vieux cerf.

plaine il court tête levée & devance les zéphirs. L'agitation des chasseurs, le cri des chiens & le bruit des cors font retentir les bois. Quoique le cerf n'ignore pas qu'il est lui seul l'objet de toute cette rumeur, & qu'il ait grand sujet de craindre, cependant dans son premier essor il montre de l'agilité, contrefait le jeune par ses bonds folâtres, & pour premiére ruse masque son âge par sa légéreté, afin d'ôter aux chasseurs l'espoir de le joindre, & qu'ils se déterminent à en lancer un autre. LE PARC.

Mais aussitôt qu'il s'est dérobé à leurs regards derriére un côteau garni d'arbres, il se défie de ses pieds, & a recours à ses ruses ordinaires. Il ne prend plus le droit chemin, mais il retourne souvent sur ses pas pour brouiller la voie, ou bien décrit en marchant de grands cercles, & s'élance au loin d'un saut léger pour mettre en défaut les chiens qui le suivent. Ruses du cerf.

Si dans un pâturage il trouve un taureau, (28) il saute sur son dos, lui serre les côtes avec ses jambes,

LE PARC. & de ſes pieds lui bat les flancs pour le faire avancer. Les laboureurs qui voyent le cerf avec ſa haute ramure à cheval ſur le quadrupede, éclatent de rire ; enfin après avoir fait le cavalier pendant quelque tems, & trompé le ſentiment des chiens, il met pied à terre, quitte le taureau, ſe cache derriére un buiſſon, & ſonge aux ruſes qu'il doit employer pour dérouter ſon ennemi obſtiné à le ſuivre.

Mais ne vous laiſſez pas rebuter par ſes fineſſes, & quoique vous l'ayez toujours ſuivi de l'œil dans la plaine, gardez-vous de chercher à le joindre par des chemins détournés. Que vos chiens ſuivent toujours la voie du cerf dans tous ſes circuits, afin que l'empreinte de ſon pied qu'ils ont appris à connoître depuis qu'ils l'ont lancé, les guide & les rende fermes à ſa pourſuite ; car il ne manque point quand il eſt fatigué de rentrer dans la forêt, de ſe mettre en * hardes avec les autres cerfs, &

* Terme de chaſſe qui ſignifie compagnie de bêtes.

LE PARC.

de les associer au danger qu'il court, ou bien il entre dans le fort d'un autre cerf & se met en sa place, tandis que celui-ci qui a toutes ses forces, & qui se fonde sur son agilité & sur la proximité de la nuit défie les chasseurs à la course.

Dans ces circonstances parlez à vos chiens, & qu'animés par le son du cor, ils tiennent ferme malgré leur doute. Appellez par leur nom (29) Mélampe, Ilactor, Ichnobate & Leucon, & tous ceux en qui vous avez reconnu un nez sage & subtil; c'est une distinction qui encourage les chiens naturellement sensibles aux éloges de leur maître. Si après avoir vérifié la forme du pied de la bête, vous vous appercevez que ce n'est pas la même empreinte, faites leur entendre qu'ils ont pris le change, redressez-les par un changement de ton, & faites-les revenir sur la voie. Mais lorsque le cerf qui a remplacé l'autre est du même âge que le premier, & que son pied a la même forme, c'est aux chiens seuls à démêler la voie par le sentiment, ils

LE PARC.

(30) reconnoiſſent à l'odorat le premier cerf qui mouillé de ſueur & plus échauffé par la fatigue d'une longue courſe exhale une plus forte odeur que le matin lorſqu'il eſt ſorti du fort & qu'il touchoit à peine la terre de ſes pieds.

On voit les chiens courir de tout côté pour reprendre la voie, & lorſque l'un d'eux plus fortuné que les autres a trouvé la trace du premier cerf, il aboye auſſitôt pour appeller ſes compagnons ; ceux-ci levent la tête pour examiner celui qui donne l'avis, & s'il n'eſt pas connu dans la meute pour un chien de nom, ils ne font aucun cas de ſes cris ; mais ſi c'eſt la voix caſſée d'un chien vétéran, dont la réputation ſoit faite, ils prennent créance, accourent tous & ne forment qu'un corps ſur la voie juſqu'à ce qu'ils ayent retrouvé le cerf, & qu'à grands cris ils l'ayent lancé une ſeconde fois. Quelque eſſouflé, quelque accablé de laſſitude qu'il ſoit quand on le chaſſe de ſa retraite ſombre & antique, cependant il court avec un air d'aſſu-

rance & contrefait encore le vigoureux ; mais lorſqu'il eſt loin des chaſſeurs il panche à droit & à gauche ſa tête appeſantie, & ſes pas chancelans décélent ſa foibleſſe. LE PARC.

Si les chiens eux-mêmes excédés d'une longue courſe paroiſſent ſe rallentir, il faut les appuyer avec des chiens frais qui ſe joignent à eux & qui par leurs cris ſoutenus augmentent la terreur du cerf déja épuiſé, & le forcent par la ſeule crainte à ſe rendre au vainqueur.

Lorſqu'il ne peut plus tirer avantage de l'agilité de ſes pieds, de la fuite & des ruſes, il profite de la ſeule reſſource qui lui reſte, ſe jette à l'eau, & la paſſe à la nage ; mais lorſqu'il commence à marcher ſur le ſable il prend pour ſortir de l'eau le gué le plus long, de peur de laiſſer des traces humides qui donneroient connoiſſance de ſon paſſage. Dès qu'il eſt à terre le froid le ſaiſit, & ſes jambes engourdies ſont preſque ſans mouvement.

Les chiens arriveront tout mouillés de ſueur, & la langue tirée vou-

Le Parc. dront dans leur ardeur se jetter à l'eau pour suivre le cerf à la nage ; mais réprimez cette fougue imprudente, & de peur que la fraîcheur ne leur glace les membres & ne leur ôte la force, passez-les dans une barque, divisez-les ensuite en plusieurs bandes, afin qu'ils reprennent plutôt la voie ; & lorsqu'ils l'auront trouvée, qu'ils se réunissent pour aboyer & qu'ils courent tous ensemble.

Quelque tems après le cerf épouvanté par les cris des chasseurs & des chiens entend le son fatal du cor qui lui annonce la fin de sa carriére ; mais tout tremblant qu'il est il dissimule sa crainte & ne montre que de la colére & du courage, soit que jusqu'à la mort même il conserve son penchant pour les ruses, ou que l'extrémité du danger rappelle ses forces. Enfin il se repose à terre, leve fiérement la tête, prend un air furieux & menaçant, inspire la crainte qui l'agite lui-même, & cherche à terminer ses jours avec éclat & à se venger avant sa mort ; il attaque

LE PARC.

avec intrépidité ſes ennemis malgré leur force & leurs clameurs confuſes, leur préſente ſa tête ſuperbe & les menace de cruelles bleſſures avec ſon bois ; les chiens en l'entourant aboyent à grands cris, mais n'oſent tenter le ſort d'un combat douteux. S'il en eſt un aſſez téméraire pour l'attaquer des dents, la mort la plus prompte l'en punit : cet exemple apprend aux autres à ſe contenter d'aboyer de loin, & à s'oppoſer ſeulement à ſa fuite, juſqu'à ce qu'ils entendent ſonner ſa mort ſi deſirée, & que le bruit du cor raſſemble pour ce triſte ſpectacle la troupe diſperſée des chaſſeurs.

Telle eſt la fin des plaiſirs paſſagers de cette vie, ceux qui nous flattent le plus (31) ont un mélange d'amertume qui en corrompt la douceur. Quand le cerf aux abois n'a plus d'eſpoir, il a recours aux larmes, fléchit le genou, couche à terre ſon front majeſtueux, & demande humblement la vie par ſes cris plaintifs ; les ſpectateurs touchés de ſes gémiſſemens ſupplient d'une voix

LE PARC.

unanime de lui faire grace ; mais le veneur inflexible n'eſt émû ni de ſes larmes, ni des priéres de l'aſſemblée, ſon couteau meurtrier lui perce impitoyablement les flancs : le cerf étendu frappe du pied la terre avec indignation, & rend la vie avec des flots de ſang. Ah ! du moins ne lui donnez pas deux fois la mort, écartez les chiens avec le foüet, & ne leur livrez pas ſes entrailles à dévorer : cependant ayez quelque indulgence pour les jeunes qui ont beſoin d'être dreſſés ; que le doux breuvage de ſon ſang, encore nouveau pour eux, les invite à ſupporter les pénibles exercices de la chaſſe, & les faſſe réſiſter à la fatigue.

Quand le cerf eſt mort on lui coupe le pied droit, c'eſt la piéce d'honneur qu'on préſente au Roi ou au chaſſeur le plus diſtingué de la troupe ; on couche enſuite le cerf ſur une voiture, & les chiens triomphans l'accompagnent ſur la route pour en faire la curée avec grand appareil.

Le veneur étend la * nappe en plein air devant la maiſon, on allume des lampes, & dès qu'on a mêlé dans le ſang du cerf ſes entrailles coupées par morceaux avec du pain, on voit accourir un grand nombre de perſonnes pour aſſiſter au banquet des chiens. LE PARC.

Les Dames même l'honorent de leur préſence, & bravent le ſerein pour ſatisfaire leur envie. Auſſitôt qu'on a donné le ſignal du feſtin, les chiens s'y rendent en diligence; mais comme ils ſont accoutumés à attendre le commandement, ils n'oſent déployer encore leur appétit. La meute affamée eſt en reſpect autour de la nappe, & les regards fixés ſur la curée obſerve les poſes qui lui ſont preſcrites, chaque chien repaît ainſi ſes yeux voraces juſqu'au moment de la répuë qui leur eſt annoncé au bruit du cor.

Alors d'un ſaut léger ils fondent tous enſemble ſur la curée, comme on voit des ſoldats aller à l'ennemi

* C'eſt la peau des bêtes fauves.

Le Parc. du même choc, dès que la trompette fatale a donné le signal du combat. Ces avides convives occupés uniquement à se rassasier mettent le tems à profit, & n'ont point la délicatesse de choisir les morceaux, ni même de les broyer entre les dents, ils les saisissent & les avalent d'un seul trait, & le mouvement de leur machoire ne cesse que lorsque les mets ont disparu, après quoi leur contentement se manifeste par des sauts & des cris de joie. Ce sont ces délicieux banquets qui leur donnent tant d'ardeur pour la chasse. La nuit même tandis qu'ils reposent ils se transportent en songe au milieu des forêts, & prenant les illusions du sommeil pour des réalités, ils aboyent & courent encore après les bêtes.

Les travaux champêtres que j'avois commencé à chanter dans les tems florissans du Royaume avoient été interrompus pendant ces longs jours d'allarmes & d'adversité, où toutes les Nations liguées ensemble attaquoient l'Empire François, où l'Italie d'une part, les Espagnols rébelles

pour la plus grande partie, l'Anglois belliqueux, la Hollande & l'Allemagne redoutable avoient réuni leurs forces pour nous détruire. LE PARC.

Nous avions défait leurs troupes en mille occasions, & notre valeur n'auroit pas encore été obligée de céder au grand nombre, si la peste suivie de la faim & des maladies n'avoit favorisé leurs armes ; ainsi la mort ne pouvant triompher des François par le fer, corrompit l'air pour les perdre, & arma contr'eux le ciel, la terre & les enfers.

Les Muses qui avoient gardé le silence pendant les horreurs de la guerre font enfin entendre leurs voix & leurs chalumeaux. La France respire en liberté & semble avoir tiré de ses pertes mêmes plus de grandeur & d'éclat. LOUIS qui avoit essuyé tous les revers de la fortune sans être abbattu, maître de lui dans la prospérité, a mieux aimé donner une autre fois la paix à l'Univers qu'il pouvoit subjuguer, s'il avoit voulu tirer avantage du bonheur de ses armes. Il a préféré de racheter avec quel-

Le Parc. ques villes ces riches Royaumes & ces vaſtes contrées de l'Eſpagne qu'éclaire le ſoleil dans les deux hémiſphéres, & qui étoient l'objet de la guerre & le but de tous nos travaux.

Maintenant au quinziéme luſtre de ſon régne & couvert de lauriers, Louis conſacre aux devoirs de la religion le reſte de ſa carriére, inſpire l'amour de la vertu, & tient lieu de pere à ſon arriére Petit-Fils que les deſtins ont réſervé pour le Trône.

Mais nous autres François, qui avons été ſi ſouvent les fidéles compagnons d'armes de ce Monarque dans ſes expéditions militaires, nous goûtons les plus doux loiſirs depuis que ſa douceur & ſa bonté ne trouvent plus d'obſtacles ; & ce Grand Prince nous fait jouir de tous les avantages de la paix après nous avoir élevés au comble de la gloire.

Fin du ſeiziéme & dernier Livre.

REMARQUES

REMARQUES

Sur le seiziéme Livre.

IL s'agit dans ce Livre des Parcs où l'on enferme les bêtes sauvages pour prendre avec moins de peine le plaisir de la chasse. Le Pere Vanniere est le premier Poëte qui ait mis ce sujet en vers. Il parle d'abord des Garennes pour les lapins, des mœurs, des vivres & de la fécondité de ces animaux. Il passe ensuite aux parcs, & fait une description des principales bêtes qu'on y doit mettre, de leurs ruses & de la façon de les chasser. Le cerf est celui que l'Auteur y fait entrer le premier, & à qui il donne les honneurs du pas. Le sanglier, le chamois, le chevreuil, le buffle, les chévres & le bœuf sauvages, le loup & le renard viennent après. L'Auteur oppose par contraste les plaisirs du siécle au goût qu'on avoit auparavant pour la chasse; ce qui amène un éloge de Louis XV. La description de la chasse & de la mort du cerf termine ce livre.

(1) [*D'une vie plus libre.*] L'amour de la liberté est un sentiment commun à tous les animaux. C'est après la santé le plus grand bien de la vie. Tout le monde le dit, tout le monde le sait, & cependant on se forge des

entraves de mille façons différentes. L'espoir d'un plaisir passager nous fait oublier ces principes.

Non benè pro toto libertas venditur auro,
Alterius non sit qui suus esse potest.

Voyez la fable du loup & du chien dans La Fontaine.

(2) [*Mais leur frayeur se dissipe, &c.*] C'est ce qu'a bien peint La Fontaine dans sa fable des lapins.

Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroye à discrétion
Un lapin qui n'y pensoit guére;
Je vois fuir aussi-tôt toute la nation
Des lapins, qui sur la bruyere,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, & de thim parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité:
Mais le danger s'oublie; & cette peur si grande
S'évanouit bientôt. Je revois les lapins
Plus gais qu'auparavant revenir sous mes mains.
Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hazarder encor
Même vent, même naufrage,
Vrais lapins on les revoit
Sous les mains de la fortune.

(3) [*Un goût & une odeur inſoutenables.*] Cet endroit me rappelle les vers de Boileau ſur les lapins clapiers.

Sur un liévre flanqué de ſix poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domeſtiques,
Qui dès leur tendre enfance élevés dans Paris
Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.

(4) [*Vénus n'a plus d'attraits pour eux.*] Je le croi bien, les hommes en pareille circonſtance ne ſont point, ainſi que les autres animaux, bleſſés des traits de l'amour, quelque piquans qu'ils ſoient.

Sine Cerere & Baccho friget Venus.

(5) [*Tant un amour violent, &c.*] L'amour comme agent de la nature détruit autant qu'il produit.

(6) [*A votre terre de Launay.*] Cette terre appellée de Launay-Courſon érigée en Comté par Lettres du mois de Decembre 1670 regiſtrées au Parlement & à la Chambre des Comptes, étoit échue en partage à Nicolas de Lamoignon, fils cadet de Guillaume de Lamoignon, mort Premier Préſident au Parlement de Paris, le 10 Décembre 1677; & ce Nicolas de Lamoignon eſt celui à qui le P. Vanniere adreſſe ici la parole.

(7) [*Ceux que le Ciel vous a déja donnés.*] L'Auteur parle de Guillaume de Lamoignon de Montrevault, aujourd'hui Préſident au Parlement de Paris, petit-fils de Nicolas de La-

moignon, & fils d'Urbain-Guillaume de Lamoignon connu ſous le nom de Courſon, ſucceſſivement Intendant de Rouen & de Bordeaux, mort Conſeiller d'État ordinaire & au Conſeil Royal des Finances, le 12 Mars 1742.

(8) [*Traverſent les mers.*] Cet endroit eſt tiré de Pline, l. 8. ch. 32. *Maria tranſeunt gregatim nantes porrecto ordine & capita imponentes præcedentium clunibus vicibuſque ad terga redeuntes : hoc maximè notatur à Cilicià Cyprum trajicientibus, nec vident terras, ſed in odorem earum natant.*

(9) [*Ne reſſemble à une tour.*] La comparaiſon que fait le Pere Vanniere de la coeffure des femmes avec un bois de cerf eſt juſte & plaiſante. Les femmes de ſon tems ſe coeffoient ridiculement, elles ſembloient effectivement porter une tour ſur la tête comme Cybele. Elles ſacrifioient alors le goût à la vanité de paroître grandes. Elles conſultent aujourd'hui les graces, leurs cheveux négligemment relevés leur donnent cet air élégant & naturel qu'avoient autrefois les beautés grecques.

(10) [*A ne connoître, &c.*]

Ignoti nulla cupido.

On ne deſire point ce qu'on ne connoît pas.

Volt.

Demeure en ton pays par la nature inſtruit.

La Font. fab. des deux pigeons.

(11) [*Dans les clairiéres.*] On appelle

clairiéres certains endroits qui sont dégarnis d'arbres dans les forêts.

(12) [*Vivent plusieurs siécles.*] Comme c'est un fait attesté par différens Historiens, on pourroit être garant de Pline sur le passage suivant. *Vita cervis in confesso longa, post centum annos aliquibus captis cum torquibus aureis quos Alexander magnus addiderat adopertis jam cute in magnâ obesitate.*

(13) [*Les monstres des Cevenes.*] Les Cevennes sont des montagnes du Languedoc, & les monstres sont les Protestans dont l'Auteur entend parler.

(14) [*Que lorsqu'il sent les feux de l'amour.*] Cet endroit est imité de Virgil Géorg. l. 3. » Le sanglier amoureux aiguise ses défenses, » renverse sa bauge, se frote contre le tronc » des arbres, & tâche de se mettre en état de » triompher de tous ses rivaux. Mais de quoi » n'est pas capable un jeune homme que le » cruel amour dévore, &c.

(15) [*Le feu semble sortir de ses narines.*] Virgile dit la même chose en parlant du cheval.

Collectumque premens volvit sub naribus ignem.

(16) [*Qui diroit que la douceur du chant.*] Le Pere Vanniere prête ici au sanglier la sensation agréable qu'éprouve le cerf, selon Pline, lorsqu'il entend chanter, ou lorsque l'on joue de quelque instrument : *Mulcentur fistulâ pastorali & cantu.* Cela seroit plus croyable du cerf que du sanglier qui est d'un

naturel féroce, & je donnerois à cet égard le conseil du matelot ; *Nage toujours & ne t'y fie pas.*

(17) [*La maison de Danaus.*] Les cinquante Danaïdes égorgérent leurs maris la premiére nuit des nôces, à l'exception d'Hypermnestre qui conserva la vie à Lyncée. V. le dict. de la fable.

(18) [*Et la gazelle.*] Cet animal est une sorte de chévre sauvage. Aldrovande cite quelques Auteurs sur le mot *Pygargus* employé dans le texte. *Pygargum , Plinius , ex silvestribus capris esse asserit , sed illis quas transmarini situs mittunt. Et Deuter.* 14. *septuaginta* Dischon , *vocem hebraicam reddunt ,* Πύγαργος ; *& Hyeron.* Pygacq , *& Interpretatio Persica* Buskohi ; *quibus vocibus capra indicatur. Juvenalis* Pygargum *inter gula cupedias celebrat.* sat. 2.

Juxtà Bartholomæum Anglicum, Pygargus animal est cornutum & barbatum hirci instar, minus cervo , majus hirco.

(19) [*Car la fortune , &c.*] Quand on a perdu tout son bien , c'en est peut-être un de perdre encore la tête.

(20) [*Tant la précipitation , &c.*]

Vis consilii expers mole ruit sua.

Hor.

(21) [*Pour des romans.*] Il n'y a plus de danger aujourd'hui à en lire : ils sont si plats.

(22) [*ils couvrent leurs joues.*] Ceci n'eſt point outré, c'eſt un tableau fidéle de la plûpart des jeunes gens, le carmin ſeul les fait rougir: & ce qu'il y a de plus ridicule, c'eſt que ce ſont quelques jeunes militaires qui affectent le plus de reſſembler aux femmes; & comme s'ils n'étoient pas aſſez deshonorés par le rouge qu'ils ſe mettent, ils ſe font encore des ſtygmates aux oreilles, s'y attachent d'impudentes boucles, & font vanité des bleſſures d'une aiguille. Si du tems du Pere Vanniere les jeunes gens avoient porté des boucles d'oreille, il n'auroit pas oublié ce trait dans le tableau qu'il nous en a laiſſé. Ce ſupplement d'infamie étoit reſervé pour nos jours. Ah s'écrieroit l'Abbé de Chaulieu,

Quelle honte de voir écrite
La molleſſe d'un Sibarite
Sur le front brulé d'un ſoldat!

(23) [*Louis infatigable.*] C'eſt de Louis XV. aujourd'hui régnant que parle ici le P. Vanniere. Ce Prince cherche par les exercices de la chaſſe à ramener les jeunes Courtiſans au goût qu'avoient leurs ancêtres pour les travaux de Mars. Rien ne ſeroit plus capable en effet d'endurcir le corps & de rendre les Officiers ſoldats; mais un goût plus fort pour d'autres plaiſirs les entraîne. Auſſi à la guerre la plûpart meurent de maladies plus que du fer ennemi; ce n'eſt pas le courage qui leur manque, c'eſt la force, à peine ont-ils celle

de se rendre au camp. La moindre fatigue, une marche forcée les met aux abois, & les hôpitaux d'armée sont pleins de malades, même avant qu'on ait livré le moindre combat. M. de Montesquieu dans son livre de la grandeur & de la décadence de l'Empire Romain, donne la raison de la différence qu'il y a entre les soldats Romains & les nôtres; & ce qu'il dit pour les soldats peut s'appliquer aux Officiers, j'y renvoye le Lecteur. Horace faisoit au jeune Sybaris le même reproche que le P. Vanniere fait à nos jeunes Seigneurs.

Cur apricum
Oderit campum patiens pulveris atque solis?
Cur neque militaris
Inter æquales equitet? Gallica nec lupatis
Temperet ora frænis?
Cur timet flavum Tyberim tangere? Cur olivam
Sanguine viperino
Cautiùs vitat? Neque jam livida gestat armis
Brachia, sæpè disco
Sæpè trans finem jaculo nobilis expedito?

Il peint encore la mollesse des jeunes gens, ep. 2. l. 1.

In cute curandâ plus æquo operata juventus,
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies &
Ad strepitum citharæ cessatum ducere curam.

(24) [*Lorsque Louis l'amour du peuple.*] Ce nom que donne au Roi le Pere Vanniere, a été confirmé il y a environ dix ans du consen-

tement

tement unanime de la Nation, & peint tout à la fois l'attachement des Sujets & la bonté du Prince. Le titre de *Bien-Aimé* est celui qui doit le plus flater les Rois quand ils le méritent autant que notre Monarque.

(25) [*Illustre Ravasini.*] C'étoit un Poëte Latin, né à Parme; il publia une partie de ses Poësies en 1706, une autre partie en 1711, & enfin un recueil d'Odes & de Satires la même année. On a rendu compte successivement de ses ouvrages dans les mémoires de Trevoux en Janvier 1707, & en Octobre 1711. Ce Poëte est estimé pour son talent, & d'ailleurs très-louable de ne l'avoir point profané par des Poësies licencieuses.

(26) [*Et que mes chevaux fatigués, &c.*] Cet endroit est imité de Virg. Georg. l. 2.

Sed nos immensum spatiis confecimus aquor,
Et jam tempus equûm fumantia solvere colla.

(27) [*Car il a presque toujours pour compagnon.*] La Fontaine décrit aussi cette ruse, liv. 10. fable 1.

Quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proye,
Qu'envain elle a mis ses efforts
A confondre & brouiller la voye,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, & de dix cors,
En suppose un plus * jeune, & l'oblige par force

* *En terme de Venerie ce jeune cerf s'appelle écuyer,*

A préſenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raiſonnemens pour conſerver ſes jours!
Le retour ſur ſes pas, les malices, les tours,
Et le change, & cent ſtratagêmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur
ſort, &c.]

(28) [*Il ſaute ſur ſon dos.*] Il y a je crois plus d'imagination que de vérité dans ce récit. Mais les Poëtes ſont en poſſeſſion de tout tems d'adopter les fables, pourvû qu'elles leur fourniſſent d'agréables images.

Si no vero bene trovato.

(29) [*Mélampe, Ilactor, &c.*] Ce ſont des noms de chiens de chaſſe que l'Auteur a empruntés d'Ovide dans la fable d'Actéon;

Dum dubitat videre canes, primuſque Melampus
Ichnobateſque ſagax latratu ſigna dedere.

(30) [*Ils reconnoiſſent à l'odorat le premier cerf, &c.*]

Le liévre & la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce ſemble, aſſez tranquille:
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un azile;
Il s'enfuit dans ſon fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut.
Enfin il ſe trahit lui-même
Par les eſprits ſortans de ſon corps échauffé;
Miraut, ſur leur odeur ayant philoſophé,

Conclut que c'eſt ſon liévre, & d'une ardeur extrême
Il le pouſſe, & Ruſtaut qui n'a jamais menti
Dit que le liévre eſt reparti.

La Font. le liévre & la perdrix.

(31) [*Ont un mélange d'amertume.*] C'eſt ce que Lucréce a ſi bien exprimé l. 4.

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid quod in ipſis floribus angat,
Aut quod conſcius ipſe animus ſe forte remordet,
Deſidioſe agere ætatem, luſtriſque perire,
Aut quod, &c.

Racine dit auſſi,

Pour contenter ſes frivoles deſirs
L'homme inſenſé vainement ſe conſume,
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaiſirs.

Fin du ſecond Tome

FAUTES A CORRIGER dans le ſecond Volume.

P. *Age* 37. *lig.* 14. des cornes, *liſez* les cornes.
P. 38. *l.* 28. du fumée, *lif.* de fumée.
P. 64. *l.* 14. déchu, *lif.* déçu.
P. 95. *l.* 28. au Sauveur. Pour, *lif.* au Sauveur pour.
P. 197. *l.* 10. éclat, furieux, *lif.* éclat. Furieux.
Ibid. l. 11. priſon; ſa bouche, *lif.* priſon, ſa bouche.
P. 205. *l.* 19. ennobli, *lif* annobli.
P. 309. *l.* 23. rendit, *lif.* rende.
P. 321. *l.* 23. *ſupprimez* aujourd'hui.
P. 365. *l.* 24. réfléchiſſent à la, *lif.* ſe rappellent la.
P. 368. *l.* 24. & qui ne, *lif.* & qu'ils ne.
P. 435. Appien, *lif.* Oppianus.
P. 437. *l.* 24. que dans le lac, *lif.* que dans ce lac.
P. 439. *l.* 5. *Lanities*, *lif. Canities.*
P. 467. *l.* 3. dès qui n'a point, *ôtez* dès.